MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIXIÈME

15 Février — 15 Mars 1939

15 Février — 15 Mars 1939 Tome CCXC

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXXXIX

N° 976 50e Année T. CCXC 15 Février 1939

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 7 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, *8 fr.;* plein tarif, *9 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

CHARLES HENRY HIRSCH

La Possession, roman, vol. in-18. . 15 fran

L'Apôtre Judas, roman, suivi de La Puissanc du Souvenir et de L'Homme au Bouddha. Vol. in-1
Prix . . . . 15 franc

L'Œil du Ministre, roman, vol. in-1
Prix. . . . . 15 fran

L'Instinct profond, roman, vol. in-1
Prix. . . . . 15 fran

YVES FLORENNE

LE HAMEAU DE LA SOLITUDE

— ROMAN —

...Le très beau livre.

(HENRY BIDOU, *Revue de Paris.*)

...Ce qu'il y a d'obscur, d'instinctif, d'innommé dans ce livre en fait la gran-ur. On y respire l'odeur des bois, le froid de la neige, le soir mou et l'averse. La êt barre la route... la rivière tourbillonne. Les hommes peinent, petit troupeau du dans l'immense nature. Une force aveugle les éperonne et les rend fous. Les ses ne devaient pas se passer autrement il y a cent mille ans.

(HENRY BIDOU, *Les Débats.*)

...Fréau, l'homme de la forêt mérite de demeurer un type paysan comme notre érature en aura peu connu. C'est tout un coin de la vieille paysannerie française nous est révélé, et dans l'admirable transfiguration de l'art.

(PIERRE DESCAVES, *L'Avenir.*)

...Un roman un peu apocalyptique... M. Yves Florenne est, de toute évidence, écrivain qui compte par ce seul livre.

(ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps.*)

C'est sur ce double combat que se termine avec une farouche grandeur le très arquable roman de M. Yves Florenne.

(HENRI DE RÉGNIER, *Figaro.*)

Ce premier livre nous apparaît comme une œuvre d'une extraordinaire maîtrise...

(GEORGES POUPET, *Le Jour.*)

Le Hameau de la Solitude est une révélation dans le sens ou *La Brière* en fut une.

(*Le Mois.*)

En musique, ce serait du Wagner.

(G. GLOBA, *Revue des Vivants.*)

Un livre touffu, charnu, palpitant; une symphonie ardente, où les forces élé-ntaires du monde s'étreignent tumultueusement. Dans une atmosphère qu'on dirait ée par les multiples frissons du grand Pan jaillit une épopée rustique simple et ible jouée par des hommes tout baignés du Cosmos...

(GABRIEL BRUNET, *Je Suis Partout.*)

volume in-16 .... **15 fr.** — Alfa .... **25 fr.**

L'ŒUVRE DE
" FORCE PAR LA JOIE "

Où que vous alliez, dans tout le Reich, partout se détachent les trois lettres K. d. F. Que signifient, en ce siècle d'abréviations, ces initiales cabalistiques? Soyez sans crainte, interrogez le premier passant, il vous renseignera sur-le-champ, car l'association officielle *Kraft durch Freude*, c'est-à-dire « Force par la joie », est incontestablement la plus en vogue de toute l'Allemagne : c'est elle qui est chargée d'organiser les loisirs des travailleurs.

Cette organisation, calquée sur celle du *Dopolavoro* fasciste, a célébré le 27 novembre dernier le cinquième anniversaire de sa création. En cinq années elle a pris une extension formidable et son activité revêt les formes les plus diverses. Aussi nous semble-t-il intéressant de jeter un coup d'œil sur son dévelopement et sur son objet.

Quel est le but principal de « Force par la joie »? C'est de procurer, dans le cadre de la doctrine nationale-socialiste, des distractions saines au peuple allemand. « Force par la joie » se propose donc de détourner l'ouvrier du cabaret, de le soustraire à l'influence communiste par une action inlassable, qui s'étend à d'innombrables domaines, et de le gagner au nouveau régime.

Quels sont ces domaines? Le théâtre, le cinéma, les concerts, les cours post-scolaires et les universités populaires, les sports, les voyages, les excursions, l'embellissement du travail et l'automobile.

Mais c'est l'office qui a pour mission d'organiser les vacances qui est devenu le plus populaire. Comme l'a dit fort à propos M. Dressler-Andress, directeur de « Force par la joie » : « C'est un bureau qui s'est emparé des cœurs des travailleurs allemands ». Son appellation même, *Voyage, vagabondage, vacances,* réveille chez les Germains leur amour atavique de la nature, leurs instincts errants et leur nostalgie des terres lointaines.

C'est pour satisfaire ce besoin que l'association a décidé de donner un essor extraordinaire aux croisières au long cours et, dans ce propos, d'armer une flotte de paquebots qui assouvirent la soif de voyages et de nouveautés qui sommeille en tout Allemand.

Le 5 mai 1937 a été lancé à Hambourg, en présence du Führer, le premier steamer de cette flotte, dont le jaugeage est de 25.000 tonnes. Depuis, plusieurs autres navires, au pavillon de *Kraft durch Freude,* ont été baptisés. Il sied d'ajouter à ces bateaux six vapeurs frétés par la communauté. En 1940, tous ces navires devaient transporter à Tokio, pour y assister aux Jeux Olympiques, plus de 12.000 ouvriers et ouvrières! Mais il était imprudent d'anticiper, car les événements de Chine ont obligé le Japon à renoncer à l'organisation des jeux.

En compensation, la flotte *K. d. F.* organise toute une série de croisières en Méditerranée, toujours au bénéfice des travailleurs. Des voyages à Lisbonne et à Madère ont déjà eu lieu.

Puisque nous parlons déplacements, notons que le nombre des Allemands qui ont pu effectuer un voyage de plus ou moins grande distance, grâce à « Force par la Joie », s'élevait en 1934 à deux millions. Leur total atteignit trois millions en 1935 et six millions en 1937. Plus de quatre cent mille ont visité la Rhénanie. En 1938, à la mi-juin, on dénombrait déjà plus de deux millions de participants à des voyages de *K. d. F.*

Au cours du congrès des organisations allemandes de l'étranger, qui vient d'avoir lieu à Stuttgart, le Dr Ley, chef du Front du travail — qui englobe tous les travail-

leurs du Reich — a fait savoir que la flotte de « Force par la Joie » transporte tous les ans trente mille travailleurs allemands en Italie.

Au cours d'une dizaine de croisières, des fournées de trois milles ouvriers ont visité Gênes, Naples, Palerme et Venise.

Un accord a été passé entre le Dr Ley, chef du Front du travail — dont « Force par la Joie » n'est qu'une dépendance — et M. Cianetti, président du *Dopolavoro*, en vertu duquel des échanges de « permissionnaires » du travail (équivalant à nos congés payés) auront lieu régulièrement.

Des convois de travailleurs italiens séjournent en Allemagne, où ils visitent de préférence Munich, Nuremberg et Berlin. La durée de leur séjour est d'une semaine.

Le 18 novembre dernier, des ouvriers allemands ont assisté à Rome à l'anniversaire de la mise en vigueur des sanctions contre l'Italie.

Hélas! ceci n'est plus du ressort de la culture, mais de la politique. Tant il est vrai que, chez nos voisins, il n'existe pas de cloison étanche entre ces deux ordres de phénomènes. Culture et propagande politique sont deux termes inséparables, celle-là étant au service de celle-ci.

L'aménagement de plages spéciales pour bains de mer fait également partie du programme de « Force par la Joie ». Presque sept mille ouvriers travaillent dans ce but sur l'île de Rugen. Une deuxième plage a été installée à Kolberg en Poméranie, deux autres en Prusse Orientale et dans la région de Kiel-Travemunde.

Avant dix ans, l'association disposera de quatre stations balnéaires, comportant chacune vingt mille lits, sur la Mer Baltique.

Elle veut que chaque travailleur allemand puisse faire un séjour annuel dans l'un de ses bains.

Disons maintenant un mot de l'activité déployée par une autre section de *K. d. F.*, celle qui s'intitule *Feierabend*, c'est-à-dire « soirée récréative ».

Cette section s'occupe de remplir les soirées du travail-

leur, de l'instruire agréablement et de lui procurer des divertissements sains. Elle a donc entrepris d'organiser des concerts de musique symphonique ou de musique populaire, des spectacles de music-hall, que l'on a baptisés *Bunte Abende,* ou « soirées bariolées », des représentations d'opéras, d'opérettes et de cinéma, des visites d'expositions et de musées. Elle a aussi créé des scènes ambulantes, destinées aux travailleurs construisant les autostrades.

Quel a été le travail réalisé par ce bureau depuis sa création?

Avant d'entrer dans les détails, disons que *Feierabend* a organisé jusqu'à ce jour plus de 200.000 représentations, qui ont été fréquentées par le chiffre colossal de presque cent millions de visiteurs.

Les chiffres suivants illustrent la progression : 9 millions de spectateurs en 1934, 24 millions en 1935, 31 millions en 1936.

Examinons de plus près les résultats de sa propagande : alors qu'en 1934 elle comptait 1,6 millions d'assistants à ses représentations théâtrales, elle en dénombrait 4,5 millions en 1936. Ses concerts étaient fréquentés, en 1934, par 500.000 auditeurs, en 1936 par 1,6 million.

Les représentations organisées par *K. d. F.* ont lieu à des conditions invraisemblables de bon marché, invraisemblables si l'on tient compte du coût élevé de la vie chez nos voisins.

Le prix unique de cinquante pfennigs est adopté pour toutes les places. C'est moins cher qu'une bouteille de bière à domicile, laquelle revient à soixante-dix pfennigs!

Mais l'association ne poursuit pas un but de lucre, elle ne veut pas réaliser de bénéfice, elle désire uniquement faire œuvre d'utilité publique.

Les délégués du Front du Travail — délégués dont on trouve des spécimens dans toutes les entreprises commerciales et industrielles — distribuent les billets d'entrée.

Il va de soi qu'il faut adhérer au Front du Travail et

verser régulièrement sa cotisation. Mais ceci n'est qu'une formalité, car tous les travailleurs et travailleuses du Reich y sont obligatoirement affiliés..., sinon ils ne trouveraient pas d'emploi.

Le département *Feierabend* comporte également une section sportive. Quelle est la mission de cette section? Ce ne sont pas le concours ni le record qui l'intéressent; elle entend faire du travail en profondeur, avancer parallèlement l'éducation hygiénique du peuple et développer sa culture physique; bref elle vise à améliorer la race.

Dans ce but elle a donc cherché à créer des groupes sportifs dans tous les établissements industriels et à organiser des cours de gymnastique et de sport dans tout le pays.

Dans quelle mesure a-t-elle réussi? Laissons parler les chiffres : 7,5 millions de travailleurs ont participé, en 1936, à 315.000 cours épars dans tout le Reich, alors que le total des participants n'était que de 471.000 en 1934 et de 5 millions en 1935!

Feierabend a donc contribué sur une large échelle à la diffusion des sports et à l'amélioration des conditions physiques de la classe ouvrière.

Et voyons maintenant le bilan de l'activité d'une autre section, « Education et instruction populaires », qui est chargée d'assurer la formation postscolaire des ouvriers. Deux cents centres ont été créés dans tout le Reich. Quelle est leur action? Elle s'étend à des terrains variés : conférences, cours linguistiques, leçons de peinture et d'architecture, excursions éducatives et expositions, etc...

Plus de sept millions et demi d'Allemands sont touchés par cette propagande.

Parallèlement à l'œuvre entreprise par « Force par la Joie », et s'y rattachant, il convient de mentionner l'activité déployée par des associations qui s'appliquent à vulgariser le livre, le théâtre, la musique, la radio, etc..

L'été dernier a été riche en congrès de tous genres. Retenons, dans le cadre de cet article, celui des bibliothèques populaires.

Il existe des bibliothèques populaires dans tout le

Reich, dans les villes aussi bien que dans les villages, et leur nombre s'accroît d'année en année. On vient d'en ouvrir encore 250. Dans toutes les régions il existe des comités qui ont pour but de multiplier ces bibliothèques.

A côté des bibliothèques populaires, les théâtres populaires tiennent une place des plus honorables. Alors qu'en 1933 on ne comptait en Allemagne que neuf organisations d'amateurs s'occupant de représentations théâtrales, on en dénombre aujourd'hui environ 700, comprenant plus de 40.000 membres!

Et la musique? Dans ce domaine, signalons l'initiative intéressante qui vient d'être prise par le Congrès des communes allemandes. Ce congrès demande que les jeunes artistes de talent, leurs études achevées, puissent se produire en public et que soient organisés à leur intention des « concerts de jeunes artistes ». Les plus doués seraient ensuite invités par trois villes à y donner des concerts intitulés « Heures musicales ». Ils seraient en outre soutenus par l'attribution de bourses et de prix régionaux et municipaux.

On espère, de cette façon, favoriser l'éclosion de nouveaux prodiges.

La section qui s'intitule « Beauté du travail », bien qu'elle soit moins connue que les autres, que son œuvre soit moins spectaculaire, exerce cependant une influence considérable sur les conditions de travail des ouvriers, qu'elle a pour tâche d'améliorer.

A cet effet, ses contrôleurs parcourent les usines et inspectent les établissements industriels et commerciaux en vue de remédier à tous les abus.

Quels sont les résultats visibles de l'activité de la section? En 1934 le nombre des établissements, dont l'installation fit l'objet d'une contestation, s'éleva à 2975, le total des établissements améliorés se chiffra par 2037. Les sommes dépensées en vue de ces améliorations montèrent en 1934 à 12.505.269 marks; en 1935, elles atteignirent presque 100 millions. Le total des établissements améliorés s'élève en 1936 à 6185. Néanmoins, à la suite des modifications radicales apportées les années précé-

dentes, les améliorations de 1936 n'ont comporté que des crédits de 79.288.458 marks.

Du 13 octobre au 3 novembre 1937 a eu lieu à Munich une exposition organisée par les soins de « Beauté du travail ». Que présentait cette exposition? Des ateliers modèles de grands et de petits établissements, des salles de travail répondant à toutes les conditions de l'hygiène. Depuis quelque temps « Beauté du travail » s'efforce de créer des ameublements sobres et solides à l'usage des travailleurs. Le prix de revient de ces mobiliers varie de 600 à 800 marks, somme qui correspond à l'allocation du « prêt de mariage », consenti aux jeunes couples par l'Etat. Ce mobilier, qui comprend une cuisine, une salle à manger et une chambre à coucher, figurait à l'exposition de Munich.

Au cours d'une manifestation du Front du Travail, à Cologne, le Dr Ley nous a fait connaître quelques-uns des plans que l'organisation *K. d. F.* compte réaliser dans l'avenir.

Il annonça que, prochainement, il y aurait dans chaque ville du Reich une maison de « Force par la Joie », qui serait aménagée comme un hôtel de première classe, mais dont les prix seraient calculés de façon à en rendre la fréquentation possible aux travailleurs les plus mal rétribués.

Le Dr Ley ne veut plus que les ouvriers soient obligés d'apporter leur casse-croûte à l'usine. Les industriels devront entretenir des cuisines, qui fourniront des repas chauds à bon marché.

Il s'est prononcé ensuite pour la création de « Werkwohnungen », de maisons ouvrières gaies, coquettes, pourvues de tout le confort qu'exige l'hygiène. Les enfants des ouvriers y grandiront dans une atmosphère aussi salubre que celle de la campagne.

Le but de *K. d. F.* n'est pas de thésauriser les cotisations de ses membres, mais de construire des maisons de repos, des bateaux, des bains de mer, et de procurer à ses affiliés toute sorte d'autres avantages.

Voici un exemple de ces avantages. Devinez le prix

que l'on demande à un ouvrier berlinois en vacances pour passer une semaine à l'île de Rugen, qui est située à environ trois cents kilomètres de la capitale, dans la mer Baltique? Tout juste dix-huit marks (180 francs), y compris son billet de chemin de fer aller et retour, sa pension complète et toutes les distractions. Existe-t-il un autre pays qui puisse offrir à sa classe ouvrière pareilles faveurs?

La dernière action de « Beauté du travail » a pour mot d'ordre : « De l'air sain dans la salle de travail. »

Les hygiénistes de la section ont calculé très exactement que dans la seule ville de Berlin se déposent journellement 24.000 quintaux de poussière, et que, au début d'un cours, il existe dans une salle de classe 3.000 microbes de toutes espèces par mètre cube d'air. A la fin de la journée, les prolifiques bacilles seraient au nombre de 40.000! Nous n'avons pas vérifié.

Dans les magasins on compte 4,72 milligrammes de poussière par mètre cube d'air, dans le métropolitain 21,8 et dans certaines usines de 141 à 453 milligrammes.

Etant donné que les poumons absorbent quotidiennement environ 12 mètres cubes d'air, il est aisé de constater les périls que présentent pour la santé des locaux mal aérés.

« Beauté du travail » entreprend donc une action de grande envergure en faveur d'une « hygiène sociale de l'air ». Il faut que les travailleurs soient protégés contre les gaz, la poussière, la fumée, la chaleur ou le froid excessifs, l'air trop sec ou trop humide.

Disons un mot de la dernière création de « Force par la Joie » : la section « Embellissement du village », laquelle, comme son nom l'indique, a pour tâche de rendre aux villageois la vie aussi agréable que possible et d'arrêter la désertion des campagnes.

Aujourd'hui cette section étend son action à 5.000 villages, et bientôt elle en comprendra 15.000.

« Force par la Joie » apporte aussi toute son attention à l'éducation professionnelle, qui embrasse les domaines suivants : orientation et enseignement professionnels,

contrats de travail et passeports de métier, travaux pratiques et voyages d'études, concours professionnel du Reich, écoles et ateliers professionnels.

Elle entretient à ses frais 93 écoles professionnelles, deux écoles ménagères, quatre écoles techniques et trois écoles à l'étranger.

A ce jour elle a consacré à ces divers objets une somme totale de 78,8 millions de marks.

Comment « Force par la Joie » peut-elle subvenir à ces dépenses colossales?

Son budget, qui est celui d'un grand ministère, est alimenté par les cotisations de tous les membres du Front du Travail, c'est-à-dire par l'ensemble des travailleurs du Reich, au total 12,4 millions d'individus.

Alors que les cotisations s'élevaient à huit millions de marks par mois au moment de la création du « Front du Travail », elles se chiffrent aujourd'hui mensuellement par 32 millions (environ 320 millions de notre monnaie) dont une grande partie est absorbée par « Force par la Joie ».

La dernière initiative de « Force par la Joie » a trait à la création d'une automobile populaire. Au cours d'une cérémonie, qui a eu lieu à Leverkusen, le Dr Ley a fourni de curieux détails sur cette innovation.

Lorsque l'Allemagne entama, il y a quelques années, la construction de son tentaculaire réseau d'autostrades, les critiques prétendirent que cette œuvre était uniquement destinée aux riches. Or, nous affirme M. Ley, dans dix ans six millions d'autos populaires y circuleront : c'est le total des véhicules que les usines de Fallersleben auront mis en service dans ce laps de temps!

Quel sera le coût de l'auto *K. d. F.*? D'ores et déjà il est fixé à 990 marks, soit environ 10.000 francs de notre monnaie. Mais les travailleurs allemands — ouvriers et employés, — qui doivent fournir la clientèle du *Volkswagen*, étant incapables de payer une telle somme comptant, pourront acheter leur voiture à tempérament, en versant une cotisation hebdomadaire de cinq marks.

Il ne semble pas que cette combinaison ait eu beaucoup

de succès, car le nombre des commandes ne dépasse pas à ce jour le chiffre de 150.000. Le brave Michel, déjà bien désargenté et rudement pressuré par toutes les formes de contributions, ne renonce pas volontiers à sa pipe et à ses chopes pour acquérir la mirifique voiture.

Au demeurant, les usines de Fallersleben ne seront pas achevées avant 1945, et la première série d'automobiles ne sortira qu'à la fin de 1939. Si nous en croyons le Dr Ley, — dont l'imagination est fertile et qui ne doute pas du pouvoir d'achat du peuple allemand, — en 1945 ses usines atteindront une production annuelle de quinze cent mille véhicules, battant ainsi de loin celle de Ford, la plus puissante usine américaine, qui lance sur le marché un million de voitures par an. Peut-être escompte-t-il d'ici cette époque la germanisation totale de l'Europe...

Tant il y a qu'il intitule Fallersleben l' « Olympe du travail » !

Le tableau que nous avons brossé des réalisations de *Kraft durch Freude*, dont certaines sont discutables, ne donne qu'une idée incomplète de l'œuvre immense qu'elle a accomplie depuis cinq ans. Elle mérite indéniablement de retenir toute notre attention et aussi, dans certains domaines, d'être prise pour modèle, encore que le tempérament individualiste et naturellement frondeur du Français se plierait malaisément à la stricte discipline et aux empiètements d'une organisation aussi multiple et aussi vaste que celle de « Force par la Joie ».

AMBROISE GOT.

AUTOUR DE LA NAISSANCE MIRACULEUSE DU GRAND ROI

—

Le tricentenaire de la naissance de Louis XIV a terminé son cycle sans grand éclat. On a certes accepté le magnifique Palais, construit à la mesure des invitations royales, mais une sourde inquiétude a paralysé toute initiative de commémoration nationale. La France officielle s'est tue, les Académies ont été discrètes, les érudits n'ont rien apporté de nouveau.

Il semble que, par une sorte de rançon, cet illustre souverain, qui eut l'orgueil de prendre le soleil pour emblème, toujours apparut aux autres hommes comme un intrus trop glorieux.

Vingt-trois ans s'écoulèrent entre le mariage de Louis XIII et la naissance du dauphin qui allait être Louis XIV.

Du vivant même du Grand Roi, des libelles contestèrent la légitimité de sa naissance; postérieurement, de temps à autre, de pseudo-historiens ont lancé des romans fantaisistes de pure imagination.

En réalité, nous avons, conservée dans les Archives nationales et étrangères, une abondante documentation qui permet de suivre jusque dans l'alcôve la miraculeuse et tardive apparition du roi *Dieu donné*.

Il faut se replacer dans l'esprit d'une époque où l'on considère avec gravité un événement d'une si grande importance pour les destinées du royaume.

Tous les détails sur la conception et la naissance de Louis XIV, gardant une saveur naïve d'ancienne France, se groupent finalement pour donner à la paternité de Louis XIII autant de preuves certaines que peut en comporter la science historique.

Nous possédons, entre autres, le volumineux journal du médecin du roi, Héroard, qui, jour par jour, presque heure par heure, a noté toutes les observations médicales, aussi bien les saignées que les rapprochements avec la reine. D'autre part, le Nonce du Pape, le spirituel Guido Bentivoglio, dont le magnifique portrait par Van Dyck est conservé au Musée des Offices à Florence, a écrit sur ce sujet assez délicat une correspondance secrète, publiée partiellement par Armand Baschet, sous le Second Empire.

Un mariage d'enfants.

En 1610, après l'assassinat d'Henri IV, sa veuve, Marie de Médicis, régente du Royaume, voulut marier son fils, Louis, né le 27 septembre 1601, avec la fille du roi d'Espagne, Anne d'Autriche, presque exactement du même âge.

Le jeune roi Louis XIII est donc seulement dans sa douzième année, lorsque le Nonce fait communiquer à sa Sainteté le Pape que la Reine a parlé de ce projet de mariage :

Bien grande est la satisfaction de la Reine-Mère de voir le jeune roi courir et sauter, dire tout joyeux à ceux de la Cour qu'il est marié et l'entendre prier Sa Majesté de lui bien vouloir enseigner comment se font les enfants (*e pregare sua Maesta de gl'insegni come si fanno li figlioli*).

A la même date de janvier 1612, de son côté le médecin Héroard, ce qui établit historiquement sur ce point comme sur tous les autres la véracité des renseignements, note le dialogue qu'il vient d'entendre entre la Reine et son fils :

— Mon fils, je vous veux marier; le voulès-vous bien?
— Je le veulx bien, Madame.

— Mais vous ne sçauriez pas faire des enfants?
— Excusés-moi, Madame.
— Et comment le sçavés-vous?
— M. de Souvré (son gouverneur) me l'a appris.

Après de longs pourparlers diplomatiques, la cérémonie du mariage eut lieu dans l'église métropolitaine de Saint-André de Bordeaux, en 1615.

On déploya un luxe magnifique et tout semblait sourire aux nouveaux et tendres époux, qui n'avaient pas quinze ans.

Cependant, dans le royaume, des adversaires du mariage espagnol, ayant à leur tête le prince de Condé, commençaient à s'agiter.

La Reine-mère, pour couper court à toutes les menées, résolut de faire consommer le mariage, le soir même des épousailles.

Nous avons un document imprimé : « Ce qui s'est passé lors de la consommation du mariage du Roi », qui fut répandu, les jours suivants, dans les milieux diplomatiques et qui revêt un caractère officiel.

On y lit que tout le monde se retira de la chambre nuptiale « pour laisser consommer le dict mariage, ce que le Roy fict et par deux fois, ainsi que lui-même l'a avoué ».

Le document, écrit sous l'inspiration de la Reine-mère, nous fait connaître que la réunion dans le même lit des deux enfants n'a pas dépassé une heure et demie et que les nourrices de l'un et de l'autre sont restées près de l'alcôve.

Les circonstances trop réglées, l'âge des jeunes époux suffisent, contrairement à l'affirmation officielle, pour expliquer l'inanité d'une pareille rencontre.

Dans une lettre confidentielle écrite au Pape, quatre ans après, le Nonce, qui est en relations étroites avec le confesseur du Roi, écrit :

Le roi craignait de trouver dans cet acte des difficultés au-dessus de ses forces, retenu par le souvenir de son *primo congresso* de Bordeaux, qui non seulement était demeuré sans

résultat, mais encore lui avait laissé une impression très désagréable.

LE DRAME DU ROI CHASTE ET DE LA REINE INFÉCONDE.

Les observateurs attentifs, cependant, ne manquèrent pas de s'apercevoir que les deux époux, réunis à Paris sous le même toit, ne marquaient pas l'un vis-à-vis de l'autre des sentiments identiques.

Le jeune roi témoignait une grande froideur à l'égard de sa femme, beaucoup plus éveillée que lui. Le Nonce, par une dépêche du 9 mai 1618, disait :

La Reine se montre fort éprise du Roi et fait en sorte de se rendre la plus belle qu'elle peut, mais la pudeur combat son désir (*ma il pudor combatte il suo desiderio*).

Quelques craintes commençaient à percer pour l'avenir de la couronne :

Lors de mon audience, écrit le Nonce, j'ai plaisanté un peu avec Leurs Majestés sur ce chapitre; elles n'ont point paru le trouver mauvais. Je leur ai ensuite assuré que votre Sainteté éprouverait un grand plaisir à connaître enfin la perfection de ce mariage et que grâces en seraient rendues au Seigneur.

Le plus illustre des poètes de la Cour, le grand Malherbe, invitait en vers les souverains à donner un héritier au trône :

Les fleurs de votre amour, dignes de leur racine,
Montrent un grand commencement,
Mais il faut passer outre et des fruits de Lucine
Faire avoir à nos vœux leur accomplissement.

Les interventions du Nonce, de l'ambassadeur d'Espagne, du duc de Luynes, de Mademoiselle de Vendôme, se terminèrent par une étrange scène rapportée par l'ambassadeur de Venise, Contarini, avec des détails très indiscrets qui ne peuvent laisser aucun doute sur la consommation réelle du mariage en 1619.

Malheureusement cet acte viril du Roi n'eut pas les suites qu'on espérait.

Le roi continua à montrer beaucoup de chasteté, non seulement à l'égard de la reine, mais de toutes les femmes. On lui connaît des liaisons spirituelles, comme Mlle de La Fayette et Mlle de Hautefort, mais pas d'autres. C'était un homme énergique qui se dépensait beaucoup à la chasse et à la guerre. Son dernier historien, Louis Vaunois, a fait justice des légendes romantiques qui pèsent sur sa mémoire. Il sut distinguer le Cardinal de Richelieu comme le meilleur serviteur de l'Etat et, personnellement, il se dévoua à sa tâche de roi dans toutes les circonstances.

Dans un livre romancé assez récent, *Le Médecin de la Reyne*, M. Vernadeau, pour étayer une nouvelle hypothèse sur la personnalité du Masque de fer, a avancé qu'à l'autopsie du roi Louis XIII les médecins avaient fait la constatation de son impuissance virile.Toute cette construction assez ingénieuse ne résiste pas à la critique historique dès qu'on examine la documentation. On a fait quelque bruit autour de cette légende sans se donner la peine de voir que l'auteur lui-même, dans ses conclusions, n'a pas l'air du tout de croire à sa véracité.

La chasteté du roi Louis XIII est une affaire de complexion physique pour une part et sans doute aussi d'un « refoulement », comme beaucoup de ses actes et de ses réflexions semblent en témoigner. A notre époque, où les théories freudiennes ont eu tellement de vogue, on peut plus facilement admettre que, tout petit enfant dans l'intimité d'un homme très paillard et sans retenue comme son père Henri IV, sa sensibilité, à plusieurs reprises, a été violemment froissée.

Par contre, la conduite de la reine Anne d'Autriche a été l'occasion de nombreux commérages. Victor Cousin, au siècle dernier, dans son beau livre sur *Madame de Chevreuse* a remis les choses au point dans une formule juste et heureuse :

La reine était belle, avait besoin d'être aimée et, en même temps, était vaine et fière. Elle avait été blessée des froideurs

et des négligences de son mari, et, par esprit de vengeance et aussi de coquetterie, elle s'était complue à faire autour d'elle plus d'une passion, sans franchir jamais, même avec Buckingham, les bornes d'une galanterie espagnole plus ou moins vive.

Sur le point essentiel du débat, qui seul avait une importance considérable pour l'avenir de la couronne, il est singulier qu'on n'ait jamais pensé à souligner la responsabilité involontaire de la reine, bien plus considérable que celle du roi.

Dès 1619, Louis XIII avait espéré donner un enfant à la reine. Au milieu de mars 1622, Anne d'Autriche était enfin enceinte de six semaines, mais, en jouant à courir comme une enfant dans les couloirs du Louvre avec Mme de Luynes, future duchesse de Chevreuse, et Mlle de Verneuil, elle fit une chute qui provoqua l'avortement. Le roi entra dans une colère terrible.

Il semble bien que, dans la suite, il y eut d'autres grossesses qui n'aboutirent pas. En 1628, dans une lettre très émouvante, Malherbe écrivait au Roi : « Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez et qui vous soit si désirable comme d'être père. Vous le serez, Sire, par beaucoup de raisons... »

ENFIN LA GROSSESSE ATTENDUE!

Depuis 1633, le roi et la reine allaient régulièrement aux eaux de Forges en Normandie. Ces eaux passaient pour excellentes dans le traitement des affections utérines et, particulièrement, dans celui de la stérilité. Sur un plan de Forges, datant de cette époque, on voit la maison où habitèrent Louis XIII et Anne d'Autriche. Une année, Richelieu, qui souffrait de la gravelle, les accompagna.

D'autre part, un médecin du roi, Robert Lyonnet, écrit qu'on avait alors prescrit le lait d'ânesse au roi et que, sa santé se rétablissant, on prévoyait dans son entourage qu'il donnerait enfin à la France le Dauphin qu'elle attendait depuis si longtemps.

Le roi n'avait plus guère de rapports conjugaux suivis

avec la reine. Or dans le courant de décembre 1637, il vint de Versailles pour rendre visite à Mlle de La Fayette, retirée aux Filles de Sainte-Marie et qu'il aimait d'un amour très pur et très tendre. Il pleuvait et ventait si abominablement que le roi dut se réfugier au Louvre où la Reine habitait; il passa la nuit avec elle, nuit fortunée puisque c'était celle de la conception du Grand Roi.

On n'a pas manqué d'écrire que toute l'histoire de cette rencontre avait été arrangée après coup, et ces ragots, que rien ne justifie, ont trouvé crédit auprès de quelques historiens.

Nous pouvons produire un document, complètement ignoré des érudits, daté du 25 mars 1638, où la reine déclare elle-même qu'elle est enceinte de trois mois et demi. Ce document et quelques autres rattachent ainsi la naissance de Louis XIV au culte d'un saint dont l'influence en France et dans d'autres pays européens, surtout en Bavière, est excessivement curieuse.

La Reine, très pieuse, tenait à s'assurer une grossesse paisible et une heureuse délivrance grâce à l'intervention d'un Saint, apparenté, d'après sa biographie, à la couronne de France. Or Saint Léonard, pieux ermite du Limousin, comme l'établit sa vie publiée, en dernier lieu, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, appartenait à la famille du roi Clovis et on l'avait surnommé *le premier saint de la Couronne de France.*

Voici le premier document des archives de la paroisse, publié pour la première fois, en 1769, par le chanoine Oroux, curé de Saint-Léonard en Limousin, dans un ouvrage critique peu connu sur le culte du Saint :

A nos chers et bien amés, les consuls de la ville de Saint-Léonard de Noblac.

Chers et bien amés, sur le récit qui nous a été fait par le sieur Nicard, Archiconsul de votre ville, lequel nous a été présenté par notre cousine la Princesse de Guemené, de la grande dévotion que les Reines nos devancières ont toujours eu aux saintes reliques du bienheureux saint Léonard, se trouvant grosses, et au même état où il a plû à Notre-Seigneur de nous mettre depuis trois mois et demi. Nous vous

faisons icelle-ci, pour vous dire, que vous ferez chose qui nous sera très agréable, de nous envoyer des reliques de ce précieux Corps par telles personnes ecclésiastiques que vous aviserez pour le mieux accompagnés dudit Nicard, ou autres, que vous députerez d'entre vous, vous assurant que la satisfaction que vous nous donnerez en cette occasion faisant aussi continuer les prières à Dieu, qui ont déjà été commencées pour la santé du Roi, notre très honoré Seigneur et Epoux, et la nôtre, nous tournera à contentement particulier et que nous serons très aises de vous faire recevoir à tous des effets de notre bienveillance et affection. Cependant nous prions Dieu vous avoir, chers et bien amés, en sa sainte garde.

A Saint-Germain-en-Laye, le 25 mars 1638.

Signé : ANNE.

Dans un second document, daté du 20 avril 1638, la reine atteste qu'on lui a

apporté et mis ès mains en présence du Roi notre honoré Seigneur et Epoux, une boëte d'argent scellée et cachetée du scel du sieur Evêque de Limoges (Mgr de La Fayette, oncle de l'amie du roi) et de celui de la dicte ville, dans laquelle boëte, ouverture par nous faite d'icelle, s'est trouvée une relique de saint Léonard qui est une partie de ses mâchoires... Signée de notre main et cachetée de notre cachet et icelle fait contre signer par notre Conseiller et Secrétaire de nos commandements, maison et finances. A Saint-Gemain-en-Laye, les jours et ans que dessus.

Signé : ANNE, et plus bas : LE GRAS.

Enfin, un troisième document, postérieur de quelques années et émanant de Louis XIV, confirme les privilèges et exemptions d'impôts des habitants de Saint-Léonard « en considération du dict Saint Léonard, duquel ils envoyèrent des reliques à la Reine, notre très honorée Dame et mère, durant qu'elle était grosse de nous. »

UN CURIEUX SAINT PROTECTEUR.

Au VI[e] siècle, Léonard, apparenté à la famille royale mérovingienne, fut baptisé par saint Remy.

Après avoir mené l'existence militaire, il résolut de consacrer le reste de ses jours à la vie érémitique et de convertir les païens.

Il vint s'établir sur les bords de la Vienne, dans la forêt de Pauvain. Il accomplit de nombreux miracles. Le roi Théodebert, petit-fils de Clovis, vint dans cette contrée sauvage pour se livrer au plaisir de la chasse. A la vérité, sur l'emplacement connu dans le pays sous le nom de « camp des Romains », et qui est un des plus vastes oppidums de l'ancienne Gaule, s'élevaient des villas mérovingiennes. Or la Reine Deutérie fut prise des douleurs de l'enfantement. On désespérait de la sauver lorsqu'un des serviteurs eut l'idée d'avoir recours au pieux ermite. Celui-ci accourut, se mit en prière, et la Reine fut heureusement délivrée. En récompense, le roi lui donna tout le territoire dont il pouvait faire le tour monté sur un âne, en l'espace d'une journée.

A partir du XIIe siècle, les vertus miraculeuses des reliques du saint jouirent jusqu'à nos jours d'une grande réputation. Plusieurs souveraines eurent recours à elles et, peu avant la Grande Guerre, la malheureuse tsarine de Russie lorsqu'elle fut enceinte du tsarévitch. A travers l'Europe de nombreuses églises sont dédiées à ce saint. A Venise, dans la fameuse Basilique de Saint-Marc, à l'intérieur de la chapelle du Sacrement ou chapelle de Saint-Léonard, six magnifiques mosaïques du XVIe siècle représentent des épisodes de la vie du saint, notamment une singulière scène d'accouchement.

C'est en Bavière que le culte a été le mieux conservé. Comme mon ami Benjamin Bord m'avait fourni l'occasion d'en parler dans sa revue *Aesculape*, j'ai pu établir que saint Léonard, en Allemagne du Sud, est le saint de la procréation, l'intercesseur des accouchées, le libérateur des prisonniers.

Dans les vallées tyroliennes, surtout dans celle de l'Inn, dans les cantons bavarois, dans la région de Berchtesgaden, on rencontre d'innombrables églises et chapelles dédiées à Saint Léonard. C'est à lui que s'adressent toutes les paysannes pour avoir un enfant. D'ailleurs, certains

rites de son culte se rattachent au plus lointain passé celtique. Au pays de Hitler — et dans sa personne même — on peut trouver des preuves certaines contre l'hypothèse de l'unité racique des populations de l'Allemagne.

En tout cas, comme l'indiquent les *Ordonnances des Rois de France,* plusieurs de nos rois, par l'intermédiaire de saint Léonard, ont voulu se rattacher à la première race mérovingienne : « Nostre Parent » écrivait Charles VII; « Ce glorieux Saint qui yssit et fut extraict de la Maison de France », ajoutait Louis XI.

La liesse populaire a l'occasion de la naissance de Louis XIV.

Dans la même semaine où la Reine reçut les reliques de Saint Léonard, le roi donna l'autorisation de faire connaître publiquement la grossesse de la Reine.

Théophraste Renaudot, rédacteur du seul journal de l'époque, «La Gazette de France» sut trouver des phrases éloquentes dont l'allure rappelle les images cornéliennes.

Il n'y avait pas deux ans que le *Cid* venait d'être joué dans cette « année de Corbie » où l'ennemi avait menacé Paris. Nos soldats se battaient toujours aux frontières et la « Gazette » donnait écho à ce cliquetis de nos armes victorieuses.

Aussi, le 28 avril 1638, Renaudot publia-t-il en gros caractères :

Je m'aquite de la promesse par laquelle je m'obligeai, il y a quelque temps, à vous faire part d'une très heureuse nouvelle : mots que je ne doute point avoir esté dès lors entendu selon leur vrai sens pour la grossesse de la Reine... Grossesse désormais indubitable par le mouvement de cet Enfant Royal que Sa Majesté a senti tous les jours depuis le 22e de ce mois. Enfant donné de Dieu à l'insigne piété de Leurs Majestez, aux vœux de tous les gens de bien et au bonheur de la France, qui serait désormais bien incrédule si elle révoquait en doute l'assistance du Ciel, lequel ayant produit cette merveille, lorsqu'on s'y attendait le moins *a fait rencontrer ce mouvement au mesme temps que celui de nos armées,*

comme pour les animer à bien faire, en la gayté d'une saison qui avait, contre son cours ordinaire, attendu jusqu'alors à nous descouvrir la face agréable de son Printemps... *Et enfin que ce mouvement va establir le repos de la France.*

L'enthousiasme éclate encore plus délirant dans toute sa naïve splendeur lorsqu'il s'agit, cette fois, de l'heureux accouchement de la Reine et de la naissance de Monseigneur le Dauphin, le cinquième jour de septembre 1638, un peu avant midi, dans le Château neuf de Saint-Germain.

La nouvelle, de bouche en bouche, vole instantanément jusqu'à Paris et, de là, se répand dans toute la France. Nous trouvons dans « la Gazette » la description de la liesse à Paris en quatre pages de petits caractères. « On allume des feux de joie sur les places et dans les rues. Les ambassadeurs, les couvents, les Académies rivalisent de générosité pour tenir table ouverte pour tout le public. On ne paie pour écot que le cri de « Vive le Roy. »

Les bourgeois ne veulent pas demeurer en arrière : « Le sieur de la Ralière fit ouvrir chez lui une fontaine à quatre canaux, chacun d'un pouce de diamètre, y fit couler, depuis midi jusqu'à deux heures après minuit vingt-six muids de vin exquis, ayant deux longues tables dans la rue, au-dessous des canaux, chargées de jambons, de cervelas, de pâtés de porc et autres semblables aiguillons à boire, où l'on ne s'espargnait pas. Bref il faut avoir vu cette liesse pour la croire. »

Ainsi naquit au milieu de l'enthousiasme populaire, Louis « Dieudonné » qui allait être le Grand Roi.

SEPTIME GORCEIX.

POÈMES

—

NOCTURNE

Il fait soir, le jardin sent bon, l'air est tranquille;
au loin, déjà, tous les bruits de la ville
ont cessé;
et le vent, de son aile, nous a caressés.

Mes belles fleurs, mes fleurs un peu sauvages,
à qui les papillons font une cour volage
lorsque le soleil rit et le coq chante au loin,
dorment jusqu'au premier appel du matin.

Et mes pensées, comme elles sommeillantes,
dans un rêve dolent s'en vont loin de moi;
je vogue, je m'enivre, et fuis, et m'impatiente
vers de nouveaux pays que je ne connais pas...
. . . .
Puis, mes pensées mobiles, revenant de loin,

comme un rayon de lune éclairent mon jardin...

—

SI JE MEURS...

Si je meurs, rien ne s'arrêtera,
la terre continuera
sa route dans le néant. Les fleurs
auront tous les parfums et toutes les couleurs
que je connais. La nature
sera riche en musique, en mystérieux murmures,

en appels et en voix
sortant le soir du fond des bois. Le temps
ne s'arrêtera pas, car il croit qu'on l'attend,
au loin, là-bas,
au loin,
à l'autre bout du rien du tout,
là-bas où tout recommence
le vieux refrain. Les hommes
se signeront,
et passeront,
car en somme
ils ont bien assez de douleurs...

Et tu ne mourras pas,
si je meurs.....

—

AUTOMNE

Le printemps est loin, l'été s'achève,
les feuilles tombent, la vigne rougit...
. . . .

C'est le vent du large qui souffle,
il me raille avec mon crayon,
il rit de me voir en pantoufles,
et me dit de quitter la maison.

Il est mon mauvais génie,
ce vent d'automne sifflant,
mais il me rappelle à la vie,
il me remporte à temps.

Et je reviens vers la tourmente,
je rentre dans le tourbillon,
et je pleure, je ris, je chante,
et je hurle aux jeunes : vivons!

J'ai vu des mers, des paysages,
du ciel, des fruits et des fleurs,
j'ai traversé des orages,
sans avoir entrevu le bonheur.

Mon éternelle nostalgie
me hante et finira par me tuer.
Comme la soif après l'orgie,
elle est impossible à calmer.

Le vent me pousse, sifflant, hurlant,
je ne trouverai pas de messie.
Je suis le Juif Errant
qui cherche sa patrie.

—

LA ROUTE

La route... encor la route, et la route toujours...
la route qui m'attire et m'entraîne,
la route qui est mon domaine,
fuyante, glissante, et sans but,
la route...

Je sème mes pensées, mes rêves et mes pleurs,
et je passe, cherchant plus loin le bonheur,
comme hantée, grisée par la distance,
fascinée par la route qui m'entraîne,
la route qui est mon domaine,
fuyante et glissante,
dangereuse et sublime,
la route... la route... va-t-elle à l'abîme,
vers la plaine ennuyeuse ou vers de hauts sommets?
Je n'en sais rien...
nous verrons bien...
mais
hâtons-nous de jouir de ce qu'elle nous donne,
avalons la distance, l'air pur et le vent,
jusqu'à ce qu'arrive le moment
de passer la Grande Barrière.
Mais ce n'est qu'une frontière
factice, car après, la route continue,
la route, encor la route, et la route toujours,

la route qui m'attire et m'entraîne,
la route qui est mon domaine,
fuyante, glissante et sans but,
la route...

—

ILS ETAIENT TREIZE

Ils étaient treize à une table,
treize qui voulaient changer l'univers,
car ils le trouvaient pitoyable,
ils le trouvaient aussi pervers.

Ils ont engendré des batailles,
ils ont fait mourir leurs amis,
et trouvé des hommes de taille
pour adhérer au parti.

Le parti vit toujours, la théorie existe.
La jeunesse a passé lentement.
D'autres ont suivi la piste
tracée par eux si ardemment.

Et ce soir, à la même table,
après quarante ans de labeur,
on voit treize êtres lamentables
qui n'ont pas changé l'univers.

—

A M. DE B.

Oh! non, n'écrivez pas, laissez flotter les choses,
demain vous les verrez autrement.
Pourquoi vouloir décrire des roses?
Souvenez-vous-en.
Ne fixez pas les gestes, les mots, les silences,
et n'interprétez pas...
ne cherchez pas à raconter des circonstances,
des causes, des résultats...
Vous les retrouverez, tous ces moments qui passent,

un jour, sans savoir comment;
aidé de votre cœur vous irez sur leurs traces;
vous les revivrez dans un éblouissement.

Ne faites pas à l'encre noire
des confidences à un papier.
O, n'écrivez jamais,
laissez flotter les choses au gré du vent,
au gré du temps...

R.-M. FŒRSTER.

L'ÉVOLUTION DE LA POÉSIE AU XIXe SIÈCLE[1]

—

Je ne saurais concevoir le mot *progrès* et lui donner un sens en art, en poésie pas plus qu'ailleurs. Quand une formule a une fois réalisé son maximum d'expression, tout est dit; et l'on ne saurait songer à perfectionner le portrait de Rembrandt au Louvre, le torse de la Vénus de Milo, ou le sourire de la Joconde.

Je prends donc volontiers le second terme, *évolution,* car il exprime une manifestation constante, indispensable, éternelle, de la vie, et que la poésie est avant tout vivante; quand elle interrompt son évolution par suite d'une obéissance trop étroite à une sorte de canon imposé par des chefs-d'œuvre antérieurs, immédiatement on la voit se dessécher, s'appauvrir, et des signes de mort apparaître en elle.

La poésie sèche et glacée et didactique de la fin du XVIIIe siècle se mourait tout doucement derrière sa façade en marbre traditionnel et ses péristyles glacés, quand le Romantisme éclata. Dès qu'il parut, la victoire fut en lui. Un grand vent passa dans toutes les âmes, le grand vent qui annonce les orages et les Révolutions... C'est à Lamartine que revient l'honneur d'avoir donné à

(1) Extrait d'un recueil d'inédits, *Carnets intimes d'Albert Samain,* qui paraîtra, en volume, en mai prochain, aux éditions du *Mercure de France.*

la forme poétique le premier grand frisson. Il apparut, élégant et mélancolique, et pencha ses urnes mystérieuses pleines d'eau du ciel. Ce fut un miracle. Toutes les âmes, avidement, se précipitèrent à ces ondes merveilleuses où volaient pêle-mêle des reflets de lune, des sourires de vierge, des plumes d'ange et des étoiles... En même temps, sur le sol desséché de la poésie didactique, s'élevaient des bois profonds et gémissants; des vallons se creusaient pour la montée de l'étoile du berger; et partout des lacs d'azur s'étendaient, infinis et transparents, comme de grands miroirs pour le Narcisse chrétien.

L'enchantement durait encore, quand Victor Hugo vint commencer le renouvellement de la poésie française en y versant son prodigieux génie. Mais c'était un génie rouge et révolté. La révolution lyrique éclata, et, soufflée par le géant d'*Hernani,* poussa jusqu'au ciel une flamme lumineuse. Le reflet nous illumine encore. Victor Hugo et le Romantisme sont identifiés l'un à l'autre; il est impossible de les dissocier. C'est le génie de Victor Hugo qui lui a donné, avec le plus éclatant triomphe, toute sa portée, toute son ampleur; et par suite, l'œuvre de Hugo, au point de vue révolution verbale, m'apparaît, sans hésitation possible, comme le phénomène le plus considérable du siècle.

A côté de Hugo et de Lamartine, dans des domaines respectifs qui n'empruntaient rien à ces maîtres, se tenaient Musset et Vigny. Musset, cavalier et fringant, la cravache à la main, le cigare à la bouche, jetant des vers avec une négligence affectée et comme dédaigneuse; enfant terrible se moquant de la Méduse gothique qui roulait ses gros yeux; tout à coup sortant du fond de son être ce prodigieux, cet étrange *Rolla* qui, depuis, roule comme un fulgurant météore de flamme et d'or au ciel littéraire. En face, Vigny le taciturne, le silencieux, composant lentement dans le plus profond de lui-même des poèmes sombres et tout chargés d'éclairs comme des nuages de soir d'été. La corde était grave et profonde; elle indiquait les profondes résonances d'une

grande âme et d'une vaste pensée. Elle était triste aussi, et parfois il en sortait des sons d'une douceur qu'on eût dite céleste.

Sous l'inspiration de ces quatre génies purement lyriques et magnifiant leurs effusions personnelles, la poésie française avait complètement vu changer ses destinées; et le temps semblait bien lointain des petits vers du XVIIIe siècle ou des compositions laborieuses de l'Empire. Deux courants allaient se trouver en présence, le courant Lamartine et le courant Hugo. Le courant Lamartine, c'était l'épanchement attendri, sincère, mais un peu lâche et s'évanouissant dans les grisailles d'un vocabulaire à clichés fleuris. Le courant Hugo, c'était la couleur ardente et tapageuse, le grand fracas d'armures et de brocarts à ramages, les épithètes pittoresques, les phrases fouillées et refouillées comme des étriers arabes, et le piaffement du style au milieu de ses mille grelots d'or. Ici la forme incontestablement l'emportait.

C'est de ce côté que la poésie se dirigea. Théophile Gautier, après l'éblouissant paradoxe sensuel de *Mademoiselle de Maupin*, donnait des contes merveilleux, d'une richesse de langue incomparable, et raffinait encore, avec une maîtrise plus patiente, les tours de force prosodiques de Victor Hugo. Des poèmes sortaient de ses doigts, précieux et compliqués de forme comme des bijoux japonais; et c'est de cette tendance que devait sortir le Parnasse français.

La figure qui s'y détache avec le plus hautain relief est celle de Leconte de Lisle. L'œuvre est magnifique et triste, comme une avenue de palais de marbre au plein soleil de deux heures, et tout, jusqu'au plus mince détail, se découpe avec netteté sur un immobile azur. Un long et morne désespoir y souffre, mais sans éclat, sans violence personnelle, sans trahir d'un geste brutal l'impérieuse harmonie qu'exige la Beauté. C'est ici avant tout le pays de la Beauté. Les attitudes qu'on y garde, et qui semblent les seules possibles, sont celles qu'on observe dans les temples.

[*Baudelaire* (1), *imagination ardente, sensualité noire et mystique, laisse une œuvre toute pleine d'étranges et magnifiques beauté. Il creuse au tréfonds de l'âme humaine, trouve des filons nouveaux, rapporte des pierres bizarres et magiques, et en même temps sait tirer de son cœur les accents de tristesse et de désespoir les plus largement humains. Pas doué au sens facilité, mais d'une ténacité qui lui fait concentrer sa pensée dans des images et des formules qu'on n'oublie pas. Exerce le contrôle le plus sévère sur lui-même. Il a l'horreur du banal, de l'à peu près, du bâclé; il écarte impitoyablement le médiocre, et, par cette sélection poursuivie avec méthode, il ne donne que des fragments condensés, dernier terme d'une pensée raréfiée et condensée en cristaux.*

Verlaine, après le Parnasse et son orgie de rimes riches et de vers de bronze et de marbre dans une atmosphère d'atelier de peinture, rouvre tout doucement la porte qui mène aux champs, et retrouve la chanson des rues et des bois, *naïve, simplette, qui court pieds nus ou en sabots, et n'a d'autre esthétique qu'une délicieuse ingénuité. Elle a le don, elle a la grâce, elle fait ce qu'elle veut, dit ce qu'elle veut, mais exactement comme elle le veut, et sans assaisonnement littéraire; d'où, en maints poèmes, une forme qui n'a pas d'époque, et des sentiments exprimés dans la langue éternellement simple et sans âge de Villon et de La Fontaine. Une sincérité transpire de cette poésie, en humecte les rimes... Lus une fois. certains ne sont plus jamais oubliés : et c'est d'un tour de mélancolie exquis.*]

Par un rameau plus subtil, le Parnasse aboutissait à l'étrange, au mystérieux et intense Mallarmé. Œuvre touffue et hermétique, qui, à travers ses obscurités irréductibles, laisse entrevoir par éclairs de magnifiques trésors. Cela peut se relier à ce que l'on appelle l'art de la forme, en ce sens que le mot y apparaît investi d'un

(1) Un feuillet du manuscrit n'a pas été retrouvé; mais nous en connaissons approximativement le texte par une première esquisse de ce travail. Nous intercalons ici en italiques le passage correspondant de cette esquisse.

pouvoir sacré, y devient un être vivant et mystérieux, beau de sa beauté propre, fort de sa force propre, et recélant en lui-même, par sa vertu, des mondes de pensées... De là à percevoir dans un assemblage incohérent de vocables des sources de plaisir intense et d'ailleurs tout subjectif, il n'y avait qu'un pas; d'où ces *Sonnets,* sortes de grimoires indéchiffrables où de place en place émergent des vers accessibles et d'une éclatante beauté. Comme il va de soi, l'obscurité même de Mallarmé l'a plus servi vis-à-vis des jeunes gens et des jeunes revues que les plus authentiques chefs-d'œuvre. La compréhension d'une œuvre hermétiquement fermée aux bourgeois et seule justiciable de quelques initiés constituait un brevet de rare intellectualité qu'on s'empressait de s'accorder entre soi; et pour ce qui était de ne pas comprendre, on l'avouait, puisqu'il le fallait bien, mais en réservant précisément pour ces passages irréductibles le maximum d'enthousiasme dont on disposait. Quoi qu'il en soit, puérile et maniérée en ses formes, l'influence de Mallarmé fut considérable.

§

En arrivant vers 1880, nous trouvons trois directeurs d'âmes : Baudelaire, Verlaine et Mallarmé; un peu plus tôt, un peu plus tard, on peut les mettre à cette date. Tous trois ont forte prise sur l'imagination esthétique de l'époque, que dominent en prose le Flaubert de *La Tentation de saint Antoine* et, à quelque distance, Villiers de l'Isle-Adam. En peinture, deux maîtres fort opposés d'expression et d'atmosphère : Puvis de Chavannes, pâle et primitif; Gustave Moreau, somptueux, doré et décadent. En musique, Wagner.

Ce sont là les éléments principaux qui vont entrer dans la composition de l'âme esthétique, et chacun se les assimilera plus ou moins selon la pente intime de son tempérament, sans pouvoir échapper à leur rayonnante souveraineté. Cela devait nous donner, pour une période de vingt ans, un art sensuel, précieux, savant, dédaigneux, assoiffé de délicatesses morbides, pourri de

complications, agonisant de nuances, irisé de roses et de verts de décomposition, et secrétant, dans l'atmosphère enclose de lourdes peluches vieux cuivre, encombrée d'exotisme grimaçant, des songes fabuleux et décadents portant tout en entier dans le rêve et n'ayant pas plus de vie que les personnages décolorés et symboliques des tapisseries. Des orchidées torturées représentaient la nature et se mouraient dans la pauvre lumière que laissait avarement passer quelque lourd vitrail byzantin tout cabossé de pierres précieuses. Ce fut une griserie d'art, comme on dit une griserie d'opium, l'intoxication lente des cerveaux dans une torpeur de serre; et plus d'une imagination y sombra.

Ce qui excuse ces jeux, c'est qu'ils furent incroyablement sincères dans les âmes tendues vers le beau, comme vers une icone du bas-Empire en mosaïque d'or et de pierres dans une niche de jade. C'est que, dans ces âmes, une ferveur exaspérée régnait. On voulait faire entrer toute la vie dans l'art, lui donner l'art pour unique culte, canaliser toutes ses énergies vers la Beauté, adorée dans une sorte de *sursum* mystique. Cette mysticité était d'ailleurs entretenue par le néo-christianisme de Wagner et par le retour aux quattro-centistes dont s'inspirait le génie grave et religieux de Puvis de Chavannes.

Mais une réaction lentement se préparait contre cet art trop exclusivement artiste, trop systématiquement dédaigneux de la vie et de la réalité. Les dernières générations, aux environs de 95, tentèrent de débloquer la littérature de ses mobiliers gothique et japonais, de ses armures, de ses bouddhas, de ses vitraux et de ses orchidées. Et c'est alors qu'apparurent les premières manifestations d'un art qui se retournait vers la nature, et, sous le nom de *naturisme*, cherchait à s'exalter dans les joies robustes et saines de la terre.

Mais il était réservé à un poète perdu dans le fond des Pyrénées, là-bas, à Orthez, de formuler ce que d'autres tentaient d'exprimer systématiquement. Francis Jammes, dans une série de courts poèmes d'une coupe

bizarre, d'une langue rude ou fruste, mais d'un accent profondément émouvant, raconta purement et simplement ses émotions devant les choses et le fit avec tant de sincérité nue et forte, que, du premier coup, toutes les têtes se tournèrent vers lui. Au milieu de la surchauffe intellectuelle où se desséchaient les esprits, ce fut comme un verre d'eau claire qu'on apportait; et tous burent avidement. Depuis, Jammes élargit son œuvre, y fit entrer de plus en plus d'humanité, de bonté, de pitié. En même temps, par ce don de communiquer directement avec les choses, qui faisait son signe manifeste de poète, il introduisit dans la littérature mille détails, mille images, mille aspects d'une nature observée de première main. Et c'étaient comme des larges brassées de foin vert odorant. Son influence fut très vite considérable, et c'est de son côté que s'est orienté l'art le plus récent, en réaction logique contre l'haleine viciée des chapelles basses et des salons initiés.

Cette littérature, dans sa forme, ira-t-elle vers le vers libre, ou remontera-t-elle au vers classique? — Ni l'un ni l'autre, croyons-nous. Elle conservera purement et simplement l'alexandrin, en lui imposant les diverses libertés conquises fort légitimement d'ailleurs sur l'ancienne prosodie. Quant au vers libre, il ne me semble pas susceptible d'avenir. Malgré tous mes sincères efforts pour en pénétrer ce qu'on appelle prétentieusement l'orchestration, je suis toujours arrivé à cette constatation : ou je percevais l'harmonie des vers qui n'étaient que des sous-multiples de l'alexandrin, et alors cela ressemblait aux vers de La Fontaine, de l'*Amphitryon*, ou cette harmonie m'échappait complètement, et alors je n'avais plus devant moi qu'une phrase de prose alignée ligne par ligne selon ses éléments, comme dans une analyse logique, et ne me donnant plus ainsi ni la sensation du vers ni la sensation de la prose.

En résumé, la poésie française a eu dans le Romantisme du commencement du siècle un prodigieux et splendide

épanouissement et la flamme sacrée a été jusqu'à présent entretenue et gardée avec amour, un amour même mystique et excessif dans ces vingt dernières années. Dans cet épanouissement lyrique, un génie s'est manifesté éblouissant et sublime, celui de Victor Hugo. C'est pour mon compte celui à qui je suis redevable des plus ardents enthousiasmes; et quand je considère celui de qui il est passé le plus en moi, des plus enivrantes joies, et que je prononce son nom, c'est toujours avec un sentiment auguste et filial.

1899

ALBERT SAMAIN.

LA
TRISTE FIN DU DUC D'ABRANTÈS

Grâce à l'intérêt que lui avait porté le lieutenant Bonaparte dès le siège de Toulon, à l'amitié du général vainqueur des armées d'Italie et d'Egypte, à l'intimité du Premier Consul à Malmaison (où l'on jouait aux barres), enfin à la faveur de Napoléon qui, dès le début de l'Empire, avait fait de lui un grand dignitaire, Andoche Junot, médiocre général, ayant gravi tous les degrés de la bonne fortune, a pu, couvert d'or, de plumes de cygne et d'aigrettes de héron, figurer, dans son éblouissant costume de colonel-général des hussards, aux fêtes de la Cour impériale. En outre, grâce à sa femme, la très fameuse duchesse d'Abrantès, malgré le temps qui efface, il n'est pas rentré dans l'ombre.

Il nous a paru toutefois qu'étaient trop peu connues les honorables causes et les tristes phases de sa fin, que les lettres conservées au ministère de la Guerre, dans son dossier dépouillé de toute cette splendeur, nous permettent de préciser.

Nous laisserons tout d'abord la duchesse d'Abrantès, dans une demande qu'étant devenue veuve elle adresse au ministère de la Guerre, rappeler elle-même la brillante carrière de son mari.

Le Général Junot est parti de Busselet en qualité de volontaire dans le fameux Bataillon de la Côte-d'Or; il fut fait prisonnier à Longwy où il reçut, à vingt ans, sa première blessure. A son retour, il se rendit à Toulon, où il fut encore blessé et, par plusieurs actions d'éclat, il parvint très rapidement au grade de lieutenant et d'aide de camp du général Bonaparte. Il le suivit en Italie, où il prit part à toutes les

batailles. A celle de Lonato, il reçut trois blessures sur la tête, dont *une lui enlève tout le sommet du crâne qui ne sera jamais remplacé que par un cartilage si léger, que,* 12 *ans après, le duc ne pourra supporter un peigne dessus. C'est une des causes de sa mort.* Il est à Castiglione, à Lodi, à Arcole. Il est en Egypte, aux batailles des Pyramides, où il est blessé au côté par un biscaïen. Blessé à nouveau à Saint-Jean-d'Acre, il est nommé général de brigade et peu de jours après se distingue au fameux combat de Nazareth, qui, j'ose le dire, aura sa place dans l'histoire. N'ayant que 400 hommes, il rencontre l'avant-garde du grand-vizir, forte de 12.000 hommes; il tue le chef d'un coup de pistolet, met sa troupe en déroute et fait tant de prisonniers qu'il ne peut les emmener. En regagnant l'Europe, il est pris par les Anglais. Après une captivité de six mois, il revient à Paris, est nommé commandant à l'âge de 28 ans et général de division en 1801. En 1802, il est envoyé à Arras pour organiser les grenadiers appelés la Réserve d'Arras, ce qu'il fait en moins d'un an. Au mois de janvier 1805, il est ambassadeur à la cour de Lisbonne, mais la guerre s'allumant en Allemagne il part et arrive pour la bataille d'Austerlitz. Immédiatement après, au mois de janvier 1806, il est nommé gouverneur général de Parme et de Plaisance pour aller apaiser les troubles des Apennins; il y va. Rappelé à Paris quand la besogne est terminée il est gouverneur de Paris et de la 1re division militaire au mois de juin 1806. Plus tard, au mois d'août 1807, toujours gouverneur de Paris, il est nommé général en chef de l'armée de la Gironde et gouverneur général de tout le Portugal. Bientôt abandonné et les communications fermées, il est obligé de livrer la bataille de Vimeiro, n'ayant que 12.000 hommes à opposer à 38.000 Anglais et à tout un pays insurgé. Cependant sa fermeté lui fait obtenir, le 21 août 1808, la convention de Gintra, un peu différente de celle de Baylen. La même armée est menée par lui, six semaines après, devant Saragosse que lui seul a pris, dont lui seul a fait le siège, puisque cette ville, dont il fallait pied à pied faire sauter toutes les maisons, a été assiégée sept semaines, et que M. le maréchal Lannes n'est arrivé que deux jours avant la reddition de la place. On voulut alors témoigner du mécontentement au duc d'Abrantès,

et le fruster de la récompense que méritait une telle action. Il partit de là pour aller en Allemagne prendre le commandement du 8e corps d'armée au mois de juin 1809. Après la bataille de Wagram, il partit pour la quatrième fois pour l'Espagne, le 3 février 1810. Commandant en chef le 8e corps, il fut mettre le siège devant Astorga qu'il prit le jour de Pâques. Puis il passa en Portugal sous les ordres du maréchal Masséna, conjointement avec le maréchal Ney et le général Régnier. Cette campagne malheureuse terminée, il revint pour soigner sa santé, notamment la blessure qu'il venait de recevoir, le 19 janvier 1811, en allant visiter lui-même ses avant-postes : blessure en haut du nez, ayant attaqué toutes les fibres du cerveau et dont les suites vont causer sa mort, selon le rapport de tous les gens de l'art. Il revient, mais reçoit aussitôt, au mois de janvier 1812, l'ordre de partir pour Milan, où il prendra le commandement en chef de l'armée d'Italie qu'il conduira en Russie où le prince Eugène doit le rejoindre et le remplacer. De ce commandement il passe à celui du corps d'armée des Westphaliens avec lesquels il se trouve à la bataille de Mozaïsk, où le malheureux corps fut écrasé et où le duc eut deux chevaux tués sous lui, ayant lui-même reçu une blessure légère au côté, qui en renouvelant d'anciennes blessures, sera par la suite fort dangereuse. Il revient à Paris fort malade après la campagne; il a alors neuf blessures à la tête et a beaucoup souffert du froid. Nommé gouverneur de Venise et des Provinces Illyriennes, il part pour Trieste. Là, le sirocco, joint au froid récemment éprouvé, occasionne dans ses blessures une si terrible révolution qu'il est frappé de cette fièvre cérébrale qui, en peu de temps, le mettra au tombeau, laissant une veuve âgée de 28 ans et quatre enfants à élever selon le rang qui leur reste, et avec un nom qu'il faut que leur éducation honore. Les affaires du duc d'Abrantès ayant beaucoup souffert de ses fréquentes absences pendant lesquelles la duchesse elle-même l'accompagna à l'armée et dans les camps où ses garçons sont nés, la duchesse réclame la justice de Son Excellence le maréchal ministre pour faire une action dont elle et sa famille garderont à jamais le souvenir...

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.

Voilà en quels termes la pauvre femme résume ses années heureuses et, en quelques lignes, la misère inattendue de sa nouvelle et tragique situation. A la même époque on trouve encore sous sa plume :

Il est prouvé par tous les chirurgiens français et italiens qui ont soigné mon malheureux mari que sa mort est le résultat immédiat des dernières blessures, notamment celle reçue le 19 janvier 1811 devant l'avant-garde de Lord Wellington...

A son tour Louis-Philippe, duc d'Orléans, écrira du Palais-Royal, le 22 février 1819, une lettre au maréchal ministre de la Guerre lui demandant pour la veuve et les enfants de Junot « une pension portée au maximum de ce que nos lois permettent d'accorder. Le duc d'Abrantès, écrit-il, fut enlevé à l'armée et à sa famille encore jeune par la dernière de ses 26 ou 27 blessures. »

Les lettres qui suivent permettront de voir comment celles qu'il reçut à la tête ont, à la longue, changé cet être somptueux et doux en un pitre brutal.

Arrivé à Trieste au printemps de 1813 avec les fonctions de gouverneur général des Provinces Illyriennes, très vite il va devenir excentrique, irritable, et se livrer aux accès de la pire violence, perdant tout contrôle de soi. Quelques jours après, malgré la fortune adverse de la France, il convie à un bal donné par lui à Raguse 500 personnes, et y paraît dans une tenue légère qui cause un scandale. En mai 1813, il fait une tournée en Croatie. Dès le début du mois suivant, le chevalier Séguier, consul général de France en Illyrie, narre au ministre la curieuse histoire qu'on va lire.

N° 181 Trieste, le 3 juin 1813.

Monseigneur,

J'ai eu l'honneur de faire part à Votre Excellence, par ma dernière lettre n° 180, des divers traits qui font honneur à M. le duc d'Abrantès; je dois aussi rendre compte d'une scène d'un autre genre.

Un avocat du pays, riche, avare et mauvais mari, avait chassé sa femme de chez lui sans avoir aucun tort grave à lui reprocher. La femme s'étant plainte devant les tribunaux

avait obtenu que son mari paierait une pension alimentaire, mais celui-ci, dont la fortune est en portefeuille, se moquait des poursuites judiciaires. La femme, réduite à la plus affreuse misère, a été se jeter aux pieds de M. le gouverneur général et a imploré sa protection. M. le duc, indigné de la conduite du mari, l'a fait mettre en prison en lui déclarant qu'il y resterait jusqu'à ce qu'il eût payé la somme à laquelle il avait été condamné. Le mari a tenu bon et est resté pendant un mois sans vouloir entendre à aucun arangement. Le duc, outré, s'est transporté le 1er du courant à la prison avec le secrétaire du gouvernement, son secrétaire intime et plusieurs laquais. Arrivé devant le prisonnier, il s'est mis à lui reprocher sa conduite, et comme celui-ci ne répondait pas ainsi qu'il l'aurait désiré, *il l'a frappé d'un bâton qu'il tenait à la main avec tant de violence que le sang en a bientôt ruisselé sur la figure de ce malheureux.* Les assistants, et notamment le secrétaire du gouvernement, qui m'a fait le récit de cette scène, ont essayé en vain de le retenir. Le duc s'est enfin retiré, en ordonnant que le prisonnier fût mis au cachot, les fers aux pieds et aux mains. Cet événement, qui a été bientôt su de toute la ville, a, au reste, produit une plus fâcheuse impression sur l'esprit des Français que sur celui des gens du pays qui étaient assez accoutumés à voir les anciens gouverneurs autrichiens faire justice eux-mêmes. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la violence du traitement a produit l'effet désiré, et que le mari a déclaré le jour même que, non seulement il voulait dorénavant fournir aux besoins de sa femme, mais encore la reprendre avec lui et bien vivre avec elle.

La violence que M. le duc a montrée dans cette occasion semble être un effet du mauvais état actuel de sa santé. Son secrétaire et ses gens assurent que, depuis quelque temps, son irritabilité est devenue beaucoup plus grande et, malheureusement, il est aisé de s'en apercevoir. La plus petite contradiction le met hors de lui; la bonté qui est le fond de son caractère lui fait chercher aussitôt à réparer les petits excès auxquels il se porte, mais, comme on ignore jusqu'où il pourrait aller, ce n'est souvent qu'en tremblant qu'on l'approche.

SÉGUIER.

Napoléon qui se trouve en Saxe, mis au courant des faits par ses services, réagit immédiatement.

Ordre de l'Empereur daté de Dresde, le 22 juin 1813 :

M. le duc de Feltre, je vous envoie une dépêche de Trieste qui me paraît fort extraordinaire. Faites-la vérifier. Ecrivez-en au commissaire général et au duc d'Abrantès lui-même. Si le fait se trouvait vrai, il faudrait ôter l'autorité à un homme qui se serait avili à ce point...

NAPOLÉON.

Le ministre de la Guerre expédia, en effet, au duc, une lettre où il relate la scène dans les mêmes termes, mais il affecte, en terminant, de n'y pas croire :

J'ai pensé qu'il y avait sans doute de l'exagération dans ces détails et, en conséquence, je prie Votre Excellence de me faire connaître les circonstances de cette affaire. Agréez, Monsieur le duc, l'assurance de ma considération distinguée.

Il nous a été impossible de déterminer la date exacte de la « fièvre cérébrale » qui, comme le dit la duchesse d'Abrantès, terrassa son mari vers cette époque.

Un certificat médical, encore au dossier de Junot, nous dépeint la première manifestation de cette crise épileptiforme, conséquence de la blessure qui mit à nu son cerveau.

Nous soussignés, premier médecin civil de Trieste et chirurgien en chef de l'armée d'Illyrie, certifions avoir donné nos soins à Son Excellence Monseigneur le duc d'Abrantès, gouverneur général des provinces Illyriennes, pour une affection nerveuse, compliquée de douleurs rhumatismales, qui a résisté à tous les remèdes que nous avons eu l'honneur de Lui administrer pendant son séjour à Trieste. Quelque temps après l'arrivée de Son Excellence dans cette ville, Elle y éprouva, vers les neuf heures du matin un violent paroxysme, accompagné de symptômes les plus alarmants, tels que face rouge et animée, impossibilité de parler, immobilité de la jambe et du bras droit, torsions momentanées de la bouche, etc... Ce dangereux état, qui dura environ deux heures, nous fit craindre que l'hémiplégie ne lui succédât.

Ayant observé que les souffrances qu'éprouvait son Excellence augmentaient d'intensité toutes les fois que le vent connu sous le nom de *Sirocco* régnait et que ces mêmes affections se faisaient remarquer chez beaucoup d'autres personnes qui jouissaient habituellement d'une très bonne santé, nous avons pensé que la principale cause de sa maladie était due à la présence de ce vent qui souffle presque constamment dans ce port, et avons cru de notre devoir de lui conseiller de se transporter de préférence à Gorice, où l'air était infiniment plus salubre.

Trieste, le 26 juin 1813.

Vial, chirurgien. *Gobi, docteur.*

Sans attribuer au sirocco la cause de cet état, on peut cependant penser que ce fameux vent ne put qu'augmenter le malaise de Junot rhumatisant et atteint de 27 blessures.

Deux jours après, ce fut le déséquilibre le plus complet, ainsi qu'en témoigne l'étonnant document suivant, dont nous respectons la forme pittoresque :

Gorice, le 28 juin 1813.

Rapport du lieutenant Poiré, à la Résidence de Gorice, Province de l'Istrie.

Je m'empresse de vous rendre compte de l'état où la santé de Son Excellence le gouverneur général se trouve, car Elle est très altérée depuis quelques jours et tire beaucoup sur la folie; car, vendredi dernier, 25 du présent mois, Son Excellence ayant invité M. le Subdélégué à déjeuner avec Elle, se mirent à table à onze heures du matin et y restèrent jusqu'à sept heures et demie de relevée et en sortant Elle fit atteler les chevaux à sa voiture, fit monter M. le Subdélégué et ses aides-de-camp dedans. Elle se plaça sur le siège, le fouet à la main, et un postillon sur un des chevaux de devant, ayant deux chasseurs en avant et deux en arrière, se mirent en route pour la promenade, vint faire le tour de notre Caserne au galop, retourna ensuite dans la rue du Palais, allant du théâtre à la maison Turiano, espace de chemin d'environ quarante à cinquante toises tournant toujours au galop, jurant et frappant

les chevaux, le postillon et les chasseurs à cheval de Son escorte lorsqu'ils n'allaient pas à Son gré, appelant les dames qui paraissaient aux croisées pour les mener à la promenade, enfin, démontrant des symptômes de folie. Mais voyant qu'aucune dame de cette rue ne voulait descendre et que toutes se cachaient plutôt que de reparaître aux croisées, Son Excellence prit la rue de la municipalité, et ayant aperçu M. le Comte et Mme la Comtesse Delmestry qui étaient à la fenêtre pour admirer la jolie promenade, Elle les appela d'une manière très familière, et eux se retirèrent pour ne pas répondre. Mais Son Excellence arrêta Sa voiture et appela tant que M. le Comte et Mme la Comtesse furent obligés de reparaître à la croisée, et Son Excellence les invita de descendre pour les mener à la promenade, que M. le Comte et Mme la Comtesse firent leurs excuses, disant qu'ils n'étaient point habillés; mais Son Excellence persista en leur disant qu'ils auraient un cocher décoré, fit descendre M. le Subdélégué qui avait mal à la jambe pour faire place à Mme la Comtesse.

Son Excellence retourna Sa voiture et renfila Sa rue favorite, de la maison Turiano au théâtre, et Mme la Comtesse se trouvant mal, par la crainte qu'elle avait de renverser, demanda qu'on la mît à terre, et Son Excellence eut la bonté de la reconduire chez elle et continua sa promenade sans pouvoir avoir d'autre dame. Enfin Elle s'en retourna dans son Palais où Elle étrivia son postillon, les chasseurs et quelques soldats croates qui se trouvèrent sous Sa main, et le reste de Ses domestiques se sauva (l'autre partie étant déjà en fuite depuis quelques jours après avoir reçu les étrivières). Son Excellence se mit à table pour dîner, n'ayant qu'un seul domestique pour La servir, où Elle resta jusqu'à quatre heures du matin, fut se coucher, passa la journée du samedi 26 et hier 27, jusqu'à six heures du soir assez tranquille. Son Excellence descendit au jardin, causa avec son chasseur favori, ce dernier Lui disant que depuis quelques jours Elle n'était plus raisonnable, que Sa maison allait se trouver nue, parce qu'aucun ne pouvait résister à Ses mauvais traitements, qu'Il la priait de les traiter avec plus de ménagement. Son Excellence lui dit qu'il avait raison et qu'Elle voulait un peu se distraire, et qu'il aille Lui chercher son fusil pour tirer quelques oiseaux.

Il le Lui apporta et, après avoir tiré quelques coups, tant sur des oiseaux qu'après les bouteilles qu'Elle fit jeter en l'air, Elle rentra dans Son Palais en chantant, rencontra sur Son passage la sœur de la femme d'un de Ses domestiques, lui dit des douceurs et l'invita de passer dans Sa chambre à dix heures; fut se mettre à table, et à dix heures Elle se leva pour aller trouver Sa belle. Ne la trouvant pas (parce qu'elle avait pris la fuite), Elle descendit tout en colère, fit ouvrir toutes les portes et chercha partout sans rien trouver, cassa les croisées, meubles et tout ce qui se trouva sous sa main, fit un train terrible, mettant le feu à divers objets qu'on avait soin d'éteindre au fur et à mesure sans qu'Elle s'en aperçût; enfin finit par sortir du Palais, parcourant les rues, demandant aux personnes qu'Elle rencontrait, si elles n'avaient pas vu passer une femme; distribuant de l'argent à celles qui lui répondaient bien, et jurant après celles qui ne lui répondaient rien, enfin fit un vacarme terrible et tout le monde fuyait. Elle demanda Son sabre et Son manteau; on eut bien soin de Lui promettre et on ne Lui apporta que le manteau, craignant quelque malheur, une partie de Son monde L'ayant quitté. Mr Bondar, seul, le suivait. Son aide-de-camp vint m'avertir de ce qui se passait et m'invita de joindre Son Excellence qui m'avait fait appeler; je m'y transportai de suite et ordonnai à la brigade de me suivre à une certaine distance pour ne pas être aperçue de Son Excellence. Je La joignis au faubourg de Laybach, où Elle était entrée dans un cabaret après avoir frappé à diverses portes; on avait refusé de Lui ouvrir. Elle me demanda combien que j'avais de gendarmes présents : je Lui répondis six. Elle me dit de les faire venir, ainsi que Ses chasseurs à cheval et les soldats croates; de faire garder tous les passages et de les arrêter (sans dire qui), partout où ils seraient trouvés. Je lui dis que Ses ordres allaient être exécutées; je fis approcher les gendarmes à une certaine distance du cabaret sans être aperçu, et je laissai les chasseurs et la garnison tranquilles. Son Excellence ordonna qu'on mît une table de douze couverts, ce qu'on Lui promit; Elle ordonna qu'on fît du feu, ce que l'on fit de suite; Elle demanda à souper et fut servie; Elle dit avoir froid et qu'Elle voulait de la paille ou du foin pour mettre autour d'Elle, et fut servie de suite; mais

ne se trouvant pas bien dans le foin, Elle ordonna qu'on Lui dressât un lit sur des chaises, ce que l'on fit; Elle fit ôter son habit, tirer Ses bottes et Se coucha sur un drap qui était pardessus le foin; on La couvrit avec un autre drap et une couverte. Elle Se mit à raconter diverses histoires, parla de Sa beauté, de Ses faits d'armes, de chevaux, et finit par chanter. Voyant Son Excellence de bon humeur, je rentrai près d'Elle et me demanda si toutes les troupes étaient à leurs postes; je Lui assurai que Ses ordres étaient exécutés. Elle me donna pour aide-de-camp M. le Commandant d'armes et son aide-de-camp et m'ordonna de faire garder les cinq chemins principaux et de me tenir à la tête du reste de la troupe, au point intermédiaire, pour qu'aucun n'échappe à notre surveillance. Je lui promis et sortis dans la rue; mais quelque temps après, Elle demanda sa voiture; je l'envoyai chercher et je rentrai près d'Elle. Elle m'ordonna de faire bien garder les passages par des postes distribués de distance en distance, ce que je promis, et fis monter la brigade à cheval; deux gendarmes marchèrent en avant de la voiture et le reste en arrière. Et Son Excellence disait qu'Elle voulait aller à Gradiska, qu'Elle conduirait en cocher et son cocher en postillon, et qu'en revenant Elle monterait dans sa voiture et son cocher sur le siège, qu'il était nécessaire de trouver un postillon pour remplacer le Sien qui était trop maladroit. Le tout bien arrangé, Elle s'en fut et arriva dans Son palais, Se fit mettre au lit par son fidèle Louis; mais vers les neuf heures, Elle demanda Sa voiture pour aller à la rencontre du mari de la sœur de la belle qui avait refusé de coucher avec Elle, qui était allée à Trieste depuis deux jours et devait rentrer aujourd'hui à dix heures (sans expliquer ce qu'Elle voulait faire). On Lui promit et on ne Lui amena pas. Ayant été averti je fis tenir mon cheval prêt, ainsi que ceux de la brigade, pour suivre Son Excellence partout où Elle irait; mais n'ayant plus pensé à Sa voiture, Elle fit appeler Son médecin et Son aide-de-camp, chef de l'Etat-Major Général pour faire un certificat de Sa maladie.

Signé : POIRÉ, Lieutenant.

Dès lors, dans tous les rouages de l'Administration impériale, on va noircir du papier au sujet de cette malheu-

reuse affaire. Le même jour, le Chevalier Séguier écrit au Prince Eugène :

Trieste, ce 28 juin 1813.

Relations extérieures
Consulat impérial
de France en Illyrie

A Son Altesse Impériale Monseigneur le Prince Eugène-Napoléon, Vice-Roi d'Italie.

Monseigneur,

La nature du mal qui influait depuis quelque temps d'une manière progressive et toujours plus forte sur l'état physique et moral de S. E. M. le Duc d'Abrantès, vient de prendre le caractère le plus fâcheux.

Votre Altesse impériale avait déjà pu le préjuger par ma lettre d'hier; aujourd'hui l'officier de gendarmerie de Goritz vient de rendre à son chef à Trieste le rapport officiel dont voici l'extrait :

M. le Duc d'Abrantès est sorti de chez lui cette nuit après avoir mis le feu lui-même à son palais et s'est mis à courir les rues en criant qu'on avait voulu l'assassiner et que les brigands avaient mis le feu chez lui. Il était suivi d'un de ses aides-de-camp accouru au bruit et qui cherchait vainement à le retenir. Bientôt le commandant d'armes et le commandant de la gendarmerie l'ont joint. M. le Duc venait d'entrer dans un cabaret où il a continué à dire et à faire toutes sortes d'extravagances. On a essayé de le ramener dans son palais où le feu avait été promptement éteint, mais on n'a pu l'y décider. Se trouvant cependant fatigué, il s'est fait un lit avec des chaises, y a fait porter du foin et s'est jeté dessus. Son délire continuait encore à 3 heures du matin, moment où le rapport a été écrit. Une estafette a été envoyée à Laybach pour informer M. l'Intendant Général de ce pénible événement...

CHEVALIER SÉGUIER.

Le lendemain, nouvelle lettre :

Trieste, le 29 juin 1813.

A Son Altesse Impériale, Vice-Roi d'Italie.

Monseigneur,

Je me fais un devoir d'informer Votre Altesse de l'état déplorable dans lequel se trouve la santé de M. le Duc d'Abrantès qui, de jour en jour, est devenu tel que l'on peut craindre avec raison l'aliénation complète de son esprit...

Le Colonel de la 31e Légion de Gendarmerie,

TASSIN.

Au début de juillet, quatre lettres de Junot, datées du même jour, vont nous le montrer dans toute la tristesse de son état.

A cette époque, l'Angleterre, jusque-là impuissante à abattre Napoléon, comme Napoléon l'était à atteindre l'Angleterre, enserrait partout de sa flotte les contours du vaste Empire français. Dans l'Adriatique, elle se composait de 22 vaisseaux armés en guerre, dont 7 frégates, plusieurs corvettes et bricks, là où nous n'avions que des caïques, des chaloupes et des canonnières. Les Anglais, les 26 et 27 mai précédent, avaient tenté un débarquement sur la côte dalmate sous les ordres du contre-amiral Freemantle. A l'Anglais ainsi menaçant, Junot, dans l'esprit qui devait animer plus tard la S. D. N., écrit la lettre suivante :

Spéciano, près de Venise, le 5 juillet 1813.

Monsieur l'Amiral,

Finissons la Guerre, suspendons les hostilités et nous aurons tous les deux l'honneur d'avoir donné la paix au monde sous les auspices de l'Empereur et de S. M. le Régent de la Grande-Bretagne. Venez et soyez à Venise à quatre heures et ici à sept heures. Je vous dirai mon projet et il vous étonnera.

Je vous salue, Monsieur l'Amiral avec la considération la plus distinguée.

LE DUC D'ABRANTÈS,
Gouverneur Général des Provinces Illyriennes.

Dans les deux lettres suivantes datées du même jour, le duc donne des ordres pour que l'Amiral soit bien reçu.

Spéciano, le 5 juillet 1813.

Monsieur le Colonel Tassin,

Vous irez trouver le commandant supérieur de la marine et, avec sa belle barque et la musique, vous irez à bord du vaisseau à 3 ponts dont vous mettrez aussi le nom sur l'adresse de la lettre de M. l'Anglais, et ferez tous vos efforts pour l'amener ici demain dîner avec S. A. I. et R., à Spéciano en passant par Venise et viendra et entrera avec son vaisseau. En sortant du port vous ferez tirer 21 coups de canon, ensuite 15 par deux batteries de terre et puis 21, et puis 15, 21 plus loin et 15, une autre fois 21 et 15 en arrivant, pour annoncer que l'Empereur et moi nous envoyons ce parlementaire.

Vous parlerez à Monsieur l'Amiral et vous mettrez comme je l'ai dit et vous ferez votre possible pour le déterminer à venir ici en passant par Venise. Il entrera dans et l'on ira lui offrir tout ce qu'il voudra. Je vous salue avec estime et considération.

LE DUC D'ABRANTÈS.

Spéciano, le 5 juillet 1813.

Monsieur le Colonel Tassin,

Envoyez-moi 60 beaux gendarmes, bien montés, que vous viendrez commander ici, pour le service de S. A. I. et pour le mien. Envoyez-en deux sur la route aujourd'hui. Ils viendront bien facilement en deux jours et demi et, s'ils trouvent mon cuisinier, qu'ils me le ramènent; qu'aussitôt qu'ils l'auront trouvé, ils le fassent mettre en voiture et l'amènent en poste ici; qu'il était donc fou de croire qu'on voulait le battre et qu'il était cause que je n'avais pas dîné aujourd'hui; que je l'ai fait appeler pour faire ce matin à déjeuner au Prince Vice-Roi et à dîner pendant 3 ou 4 jours; que tout cela manquera de sa faute.

LE DUC D'ABRANTÈS.

Enfin satisfait sans doute des ordres donnés, il écrit, le même jour, sur un tout autre sujet, à l'Empereur.

Gorice, le 5 juillet 1813.

Sire,

Si mon frère n'était receveur général, je ne doute pas que votre Majesté Impériale et Royale ne l'eût nommé Baron; le frère d'un Duc doit aussi porter un titre. Je vais proposer un moyen qui doit réussir, car Votre Majesté a aussi estimé mon vieux Père.

Il avait autrefois un titre que Votre Majesté s'est souvent amusée à me donner (M. le Marquis). Il a réellement eu fief noble, ayant ce titre de Marquisat de Meixdamas et assistant aux Etats de Bourgogne. La famille de Bussières de Damas ont fait tout au monde pour l'avoir; il n'a jamais voulu le vendre, quoiqu'ils lui offraient bien plus qu'il ne vaut.

Je propose donc à Votre Majesté de nommer mon frère Baron de Meixdamas; je mêlerai dans ses armes celles d'Abrantès au premier quartier. Ce sont trois corbeaux (autrefois c'étaient trois fleurs de lys) que j'ai remplacées par trois étoiles. Mon frère fera sa dotation et Votre Majesté aura fait le bonheur d'un ancien vieillard qui l'a bien servi, d'un ancien militaire blessé deux fois et estimé pour son courage dans la guerre de 1763 où il servait dans la cavalerie légère.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et le plus grand dévouement,

De Votre Majesté Impériale et Royale

Sire,

le très humble, très dévoué serviteur et le très obéissant sujet.

LE DUC D'ABRANTÈS.

La duchesse nous apprend elle-même comment se termina cette journée :

Je reçus vers ce temps une lettre de Junot datée de Gorizia. Il allait partir pour un grand voyage sur les bords de l'Adriatique. Des nouvelles sûres faisaient craindre que les Anglais n'opérassent un débarquement à Fiume.

Il revint à Gorizia et, en effet, le 5 juillet, les Anglais se présentèrent devant Fiume avec une petite escadre composée d'un vaisseau de 80 canons et de quelques autres moins con-

sidérables, ainsi que d'embarcations remplies de soldats anglais...

Les vaisseaux anglais tirèrent sur la ville et, après une courte résistance qui fut abrégée par la défection des troupes croates, les Anglais opérèrent leur débarquement au milieu de la ville sans aucun empêchement.

...Et Junot, ajoute-t-elle, demanda à l'Empereur de faire fusiller tous ces Croates qui ne s'étaient pas défendus.

Quelques jours après, le Comte Chabrol, intendant général en Illyrie à Laybach, fait part de son émoi au ministre de la Guerre.

Gorice, le 9 juillet 1813.

Monseigneur,

Du premier moment où j'ai été prévenu du caractère que semblaient prendre les actes d'emportement de M. le duc d'Abrantès, j'ai senti la nécessité de me transporter moi-même sur les lieux pour pouvoir m'en faire une juste idée...

Les détails que je me suis procurés n'ont que trop confirmé la nature de la maladie qu'éprouve actuellement M. le duc. Il a une véritable aliénation d'esprit et elle l'a porté à des actes capables de compromettre et d'avilir l'autorité.

Mon intention était de mettre à exécution les ordres du prince vice-roi et de faire conduire M. le duc en France, au sein de sa famille. Mais, dès le 6 juillet, et dans le but d'aller rendre ses devoirs à S. A. I., il était parti pour Udine et de là pour Venise, accompagné de quelques domestiques et d'un officier de gendarmerie qu'on me donne pour un homme de tête et de mérite.

J'ai appris avec peine que, pendant la route, M. le duc s'était porté à des actes de violence, dont l'un a coûté presque la vie à un postillon. On me prévient également qu'on l'a vu sur la route, *conduire lui-même sa voiture, sur le siège du cocher avec son costume de colonel général et un chapeau rond sur la tête*. Le courrier d'aujourd'hui apporte plusieurs lettres de lui; il est à Spéciano près de Venise, occupé des préparatifs d'un repas qu'il compte offrir à S. A. I., et pour lequel il me demande de faire transporter tout le mobilier du palais du gouvernement, au commandant de la gendarme-

rie de faire arriver toutes ses brigades, et à celui de la marine de faire venir la flotte à Trieste.

...Les médecins que j'ai fait appeler confirment à cet égard toutes mes craintes : *ils pensent que les blessures qu'il a reçues à la tête ont pu produire sur le cerveau une pression qui ne peut qu'accroître les symptômes de la folie...*

...La correspondance de ce jour m'ayant prouvé qu'il n'y a plus rien à attendre d'un régime approprié puisque cet état d'aliénation ne tient plus seulement à des moments d'emportement et de fureur, mais qu'il se manifeste encore lorsqu'on a le plus de droit de le supporter de sang-froid. J'ai été au reste prévenu que, depuis quelque temps, les conversations de M. le duc se ressentaient plus ou moins de cette aliénation d'idées, et j'ai témoigné aux personnes qui l'environnaient le regret qu'elles ne m'en eussent pas prévenu plus tôt, même confidentiellement. J'étais d'autant plus éloigné de le prévoir que la correspondance de M. le duc avec moi sur divers objets d'administration s'est soutenue jusqu'au 2 juillet...

Je suis avec respect, Monseigneur,
de Votre Excellence,
le très humble et très obéissant serviteur.
Le Comte de l'Empire, Maître des Requêtes,
Intendant Général,

CHABROL.

Dès le lendemain, le Prince Eugène intervient.

Au Quartier à Trévise 10 juillet 1813.
par ordre de S. A. I. le Vice-Roi.

Monsieur Poiré, lieutenant de gendarmerie impériale, attaché à la légion de cette arme, employé dans les Provinces Illyriennes, accompagnera S. E. M. le duc d'Abrantès qui, pour des motifs de santé, a obtenu l'autorisation de se rendre à Paris au sein de sa famille.

Monsieur Poiré prendra toutes les mesures et les précautions qu'il jugera convenables, non seulement pour la sûreté mais encore pour le bien-être de M. le duc...

Mais Napoléon ne veut pas de Junot à Paris et Savary écrit à Clarke :

Paris, le 13 juillet 1813.

POLICE GÉNÉRALE

A Son Excellence, M. le Duc de Feltre, Ministre de la Guerre.

Monsieur le duc, vous êtes informé de l'état de M. le duc d'Abrantès, et du projet qu'on avait de le conduire en Bourgogne. Mme la duchesse d'Abrantès, m'ayant fait prévenir qu'elle préférait le voir à Genève, où elle connaît deux médecins dans le talent desquels elle a beaucoup de confiance, je viens d'écrire dans cette ville pour qu'on engageât les personnes qui prennent soin du duc pendant son voyage à l'y faire rester pour y attendre la duchesse qui part de Paris pour aller le rejoindre...

LE DUC DE ROVIGO.

Mais tandis que, pour se débarrasser de la duchesse « aux propos inconsidérés », on la laisse partir de Paris le 17 juillet, et gagner inutilement Genève, Junot, par ordre antérieur, sera dirigé sur sa Bourgogne natale, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante du comte Verdier.

Trévise le 14 juillet 1813.

A Monsieur le Lieutenant de Gendarmerie impériale, de service près le duc d'Abrantès.

Monsieur,

Les ordres formels de l'Empereur et de S. A. S. le vice-roi d'Italie sont que Son Excellence le duc d'Abrantès parte cette nuit à deux heures de la maison qu'il occupe près de cette ville pour se rendre dans le plus bref délai au sein de sa famille à Dijon, ci-devant Bourgogne sans passer par Paris...

...Conformément à l'ordre ci-joint vous lui ferez prendre, en partant de Trévise, la direction de Padoue, Legnago, Mantoue et Milan.

L'intérêt de M. le duc étant qu'il soit inconnu sur la route vous le ferez voyager incognito...

Le Général de division, Comte de l'Empire :

VERDIER.

Le 22 juillet, dans un état lamentable, Junot arrive à Montbard au sein de sa famille.

Les plus horribles scènes, écrira plus tard la Duchesse, avaient suivi l'entrée de mon malheureux ami dans la maison paternelle où régnait alors la plus grande confusion. Le père de Junot, d'un caractère naturellement sombre, avait reçu de cette apparition terrible un choc qui le rendait entièrement inhabile à la moindre chose utile. Ses deux sœurs, également frappées de terreur, ne pouvaient que pleurer et se lamenter... Personne ne savait ce qu'il faisait...

Quelques heures après, profitant d'un moment d'inattention, dans un accès, il se jette d'une fenêtre. On le relève avec une jambe brisée. Dans la nuit du 22 au 23, l'infortuné quitte son lit et marche sur sa jambe.

L'amputation pratiquée, il arrache l'appareil. Dubois, chirurgien, accoucheur de Sa Majesté l'Impératrice, est appelé d'urgence.

Les dix-sept chirurgiens ou médecins qui étaient d'abord accourus autour de Junot ne valaient pas, comme sa monnaie, un seul de ses regards, écrira la duchesse.

Il y eut cependant deux hommes qui lui donnèrent leurs soins, l'un le médecin de Semur, l'autre de Châtillon, qui méritaient à la vérité toute confiance; mais le mal était fait.

Le lendemain, notre lieutenant Poiré envoie ce rapport au Ministre.

Montbard, le 23 juillet 1813.

A Son Excellence monseigneur le duc de Feltre, ministre de la Guerre.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence copie des ordres que j'ai reçus pour accompagner avec un officier, un sous-officier et un gendarme, S. E. le duc d'Abrantès jusque dans sa famille. Donc, *je l'ai consigné hier à deux heures du matin à son frère en présence du maire de la commune,* et je joins à la présente le procès-verbal de remise, comme aussi deux procès-verbaux de deux risques survenus à S. E. après l'avoir consignée, dont la négligence du maire à donner une garde fut en partie la cause.

J'ai l'honneur de même, Monseigneur, d'informer Votre Excellence que j'ai laissé le sous-officier et le gendarme près de S. E. le duc d'Abrantès.

J'ai l'honneur...

POIRÉ.

Dans son état de démence même, il ne cessait de donner des preuves de son attachement à l'auguste personne de Sa Majesté, écrira, quelques jours après, le général Baron Deveaux, commandant par intérim à Dijon la 18e division militaire. Tous ses discours se ressentaient du dévouement sans bornes qu'il Lui avait voué.

La gangrène ne laissa bientôt aucun espoir et il est douteux que M. Dubois, même s'il était arrivé à temps, fût parvenu à arrêter ses progrès. Après la mort de Junot on ne pourra embaumer que son cœur que son frère apportera à Paris.

« Je prie Votre Majesté de me faire connaître si son intention est qu'il soit déposé aux Invalides ou à la Grande Chancellerie de la Légion d'Honneur, ou si elle entend que ce dépôt soit confié à sa famille », écrira, quelques jours après, le ministre de la Guerre à l'Empereur.

Et l'acte officiel de décès dira seulement, pour la postérité :

Son Excellence Monseigneur Jean Andoche Junot, Duc d'Abrantès, gouverneur général des Provinces Illyriennes, colonel général des Hussards, grand officier de l'Empire, commandeur de la Couronne de Fer, grand aigle de la Légion d'Honneur, grand'croix de l'ordre de Saint-Henri de Saxe, général de division, âgé de 42 ans, est décédé aujourd'hui, 29 juillet 1813, à 4 heures après midi en son hôtel à Montbard (Côte-d'Or).

MARC-ANDRÉ FABRE et L. BERGON.

QUEL EST L'AUTEUR DE LA PRINCESSE DE CLÈVES?

—

I. — Biographie sommaire de Mme de La Fayette

C'est à Mme de La Fayette que tous les manuels attribuent *La Princesse de Clèves*, réputée aujourd'hui chef-d'œuvre du roman psychologique du XVIIe siècle.

Avant que d'être classé parmi les écrits de premier plan, l'ouvrage fut longtemps discuté. On pensa d'abord que Mme de La Fayette était l'auteur, puis on resta dans l'incertitude. A partir du milieu du XVIIIe siècle, l'attribution s'accrédita de plus en plus fortement.

Pour la clarté de l'exposition, je prendrai la liberté de souligner certains passages, qui ne le sont pas dans les textes; c'est un peu nécessaire afin de remonter un courant aussi général. On se rend compte que l'effort tenté ne peut être compris qu'avec beaucoup de patience de part et d'autre.

Dans la société polie du XVIIe siècle, Mme de La Fayette occupait une place de choix. Elle vécut d'abord en Auvergne; très heureuse auprès de son mari, s'il faut en croire une lettre, publiée par un de ses biographes modernes; elle aurait écrit à Ménage, vers 1656 :

Le soin que je prends de ma maison m'occupe, et me divertit fort; et, comme d'ailleurs je n'ai point de chagrin, que mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je mène est fort heureuse, et que je ne demande à Dieu que la continuation. *Quand on croit être heureuse, vous savez que cela suffit pour*

l'être; et, comme je suis persuadée que je le suis, plus contente que ne sont peut-être toutes les reines de l'Europe... (Haussonville, p. 29).

Acceptons-en provisoirement tous les termes; mais comment se fait-il que, peu de temps après, nous retrouvions Mme de La Fayette, pour toujours, loin de son mari. Elle est d'abord à la Cour, auprès d'Henriette d'Angleterre, Madame, duchesse d'Orléans. En 1671 :

Mme de La Fayette fut hier (16 avril) à Versailles. Elle y fut reçue très bien, mais très bien : c'est-à-dire que le Roi la fit mettre dans sa calèche, avec les dames, et prit plaisir à lui montrer toutes les beautés de Versailles, comme un particulier que l'on va voir, dans sa maison de campagne. Il ne parla qu'à elle, et reçut avec beaucoup de plaisir toutes les louanges qu'elle donna aux merveilleuses beautés qu'il lui montroit. Vous pouvez penser si l'on est content d'un tel voyage (Mme de Sévigné à Mme de Grignan, le 17 avril.)

En 1675, lorsqu'on offrit au duc du Maine, pour ses étrennes, une « chambre du sublime », en figures de cire, Mme de La Fayette y fut représentée, lisant des vers, en compagnie de Mme de Thianges. Puis elle servit d'agent secret, de liaison diplomatique, entre la Cour de France et Jeanne de Nemours, régente de Savoie à Turin; elle se révéla dans sa correspondance, « femme d'affaires », très près de ses intérêts matériels. Elle s'était fixée définitivement à Paris, en son petit hôtel, à l'angle des rues de Vaugirard et Férou. Son mari vivait ordinairement en Auvergne; il fit néanmoins des séjours chez elle, tant qu'il vécut, jusqu'en 1683 (Magne).

Elle fréquentait les salons de Mmes de Longueville, de Sablé, Du Plessis-Guénégaud; elle était en rapports assidus avec Turenne, Condé, Louvois, Bossuet, Huet, Testu, La Fontaine, Ménage, Segrais, Mmes de Sévigné, de Montespan, Scarron.

Sa santé devenue très mauvaise, elle sortit de moins en moins, et tint chez elle bureau d'esprit; de 1668 à 1680, elle reçut la visite à peu près quotidienne de son ami

La Rochefoucauld, auteur des *Maximes*. Il y a une énigme, impénétrable, dans cette existence.

Sur son caractère, ce que nous savons de certain nous est fourni par Somaize, en 1660, au début de sa vie à Paris :

Féliciane est une personne fort aimable, jeune et spirituelle, d'un esprit enjoué, d'un abord agréable; elle est civile, obligeante et un peu railleuse, mais elle raille de si bonne grâce qu'elle se fait aimer de ceux qu'elle traite le plus mal, ou du moins elle ne s'en fait pas haïr (*Dictionnaire des Précieuses*.)

Plus tard, on rapporte d'autres témoignages, ils vantent sa sincérité. Elle était « vraie », disait La Rochefoucauld; du moins, c'est Antoine Galland et d'autres qui le rapportent dans les *Segraisiana* (1721); une lettre authentique, mais non datée, de Du Guet, son directeur, et relative à ses dernières années, la félicite d'être des « plus déclarées contre les déguisemens ».

Ceci étant, on ne comprend pas pourquoi Mme de La Fayette a nié être l'auteur de *La Princesse de Clèves*, ni pourquoi ce roman ne contient pas trace de raillerie, et met en scène une femme sans esprit et un mari idéal. On affirme que Boileau, qui n'était pas fort bien avec elle, aurait dit en conversation à l'abbé d'Olivet : « c'est la femme qui écrit le mieux, et qui a le plus d'esprit », mais le mot peut s'appliquer aussi bien à la correspondance qu'à des ouvrages imprimés.

En résumé, nous ne savons que peu de chose, avec certitude, au delà de ces limites, sur la physionomie morale de Mme de La Fayette. Elle mourut pieusement; le *Mercure Galant* lui consacra en juin 1693 une notice nécrologique :

Parmi les personnes considérables, de l'un et l'autre sexe, mortes depuis peu de temps, nous nommerons dame Marguerite de La Vergne. Elle étoit veuve de M. le comte de La Fayette, et tellement distinguée, par son esprit et son mérite, qu'elle s'étoit acquis l'estime et la considération de tout ce

qu'il y avoit de plus grand en France. Lorsque sa santé ne lui a plus permis d'aller à la Cour, on peut dire que toute la Cour a été chez elle; de sorte que, sans sortir de sa chambre, elle avoit partout un grand crédit, dont elle ne faisoit usage que pour rendre service à tout le monde. *On tient qu'elle a eu part à quelques ouvrages, qui ont été lus du public avec plaisir et avec admiration.*

La presse contenait déjà un dosage de vérité et d'erreur, ainsi qu'il paraîtra plus loin; on indiquait, sans préciser, que l'opinion lui attribuait certaines collaborations. Il faut croire que les éditions ne l'avaient pas enrichie, puisqu'en 1693 les Archives de Saint-Cyr mentionnent que Mme de La Fayette reçut une « aumône » de Mme de Maintenon.

II. — Ouvrages attribués a Mme de La Fayette

On lui attribue dix ouvrages : cinq de son vivant, et cinq posthumes : *Portrait de Mme de Sévigné par Mme de La Fayette,* sous le nom d'un inconnu (dans *Divers Portraits,* 1659, publiés par Segrais, d'ordre de Mademoiselle); *La Princesse de Montpensier,* 1662; *Zaïde par M. Segrais,* 1670-1671, privilège (8 oct. 1669), achevé d'imprimer (20 nov. 1669); *La Princesse de Clèves,* 1678; *Les Mémoires de Hollande,* 1678.

Pour le premier, il n'y a aucun doute. C'est un chapitre, en quelques pages, un crayon, très ressemblant, de la marquise de Sévigné :

...La joie est l'état véritable de votre âme... Vous êtes naturellement tendre et passionnée; mais, à la honte de notre sexe, cette tendresse vous a été inutile, et vous l'avez renfermée dans le vôtre, en la donnant à Mme de La Fayette...

Pour le second (*La Princesse de Montpensier*) et le troisième (*Zayde*) des réserves s'imposent : ils décèlent une médiocrité et une gaucherie, absentes du premier. Mme de La Fayette a répudié le second. Quant au troisième, les auteurs du *Segraisiana* font dire successive-

ment à Segrais : « Après que *ma Zayde* fut imprimée... », et « *Zayde*, qui a paru sous mon nom, *est aussi d'elle...* », Huet déclare de même : « J'ai vu souvent Mme de La Fayette occupée à ce travail; elle me l'a communiqué, tout entier et pièce à pièce, avant de le rendre public. Comme ce fut pour cet ouvrage que j'ai composé le *Traité de l'origine des romans*, qui fut mis en tête, elle disoit souvent que nous avions marié nos enfants ensemble »; ceci n'exclut pas une certaine collaboration, qu'elle n'a pas déclinée.

Pour le cinquième, il faudrait qu'elle eût publié deux ouvrages, très différents, la même année; on sait aujourd'hui que les *Mémoires de Hollande* sont de Nicolas Du Buisson et de Sandras de Courtilz; en 1866, A.-T. Barbier, sur la foi d'une note de Graevius, l'imputa à Mme de La Fayette, et le réédita.

Les cinq derniers parurent après 1693; leur provenance n'a jamais été démontrée, ils sont inférieurs au point de vue de la composition : *Histoire de Madame Henriette d'Angleterre*, première femme de Philippe de France, duc d'Orléans, *par Mme de La Fayette*, 1720, éd. Anatole France (1902); *La Comtesse de Tende*, nouvelle historique, *par Mme de La Fayette*, 1724, dernièrement les critiques ont voulu y voir l'ébauche de *La Princesse de Clèves; Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 et 1689 *par Mme de La Fayette*, 1731, éd. Eugène Asse (1890); *L'Histoire Espagnole*, éd. L. Jordan (1909) dans une revue allemande; enfin *Caraccio*, dont le texte paraît perdu. Il n'y a pas de raison pour que la série ne continue pas.

III. — L'attribution de la Princesse de Clèves

Plus complexe est la question de l'attribution à Mme de La Fayette du quatrième écrit. A l'origine, un bruit courut dans ce sens; ses dénégations firent qu'il s'atténua, avec le temps il reprit corps et s'amplifia au point où nous le rencontrons de nos jours; pour l'établir, on a fait état dernièrement d'une source suspecte : Mme de

Sévigné en aurait parlé, dès le 19 mars 1672, à Mme de Grignan :

Je suis au désespoir que vous ayez eu *Bajazet* [de Racine, paru le 20 février 1672] par d'autres que par moi. C'est ce chien de Barbin, qui me hait, parce que je ne fais pas des *Princesses de Clèves et de Montpensier.*

Barbin avait en effet publié *Zayde* (1669-1671), mais non pas *Bajazet,* ni *La Princesse de Montpensier;* remarquons qu'on nomme *La Princesse de Clèves,* qui ne verra le jour qu'en 1678, avant *La Princesse de Montpensier* (1662); Monmerqué interprète judicieusement que le chevalier Perrin a fait une addition, en même temps qu'une suppression, et substitué *La Princesse de Clèves* à *Zayde.*

A l'origine du bruit, il y a des informations inexactes, recueillies par Bussy-Rabutin. Une *critique* du livre parut, sous l'anonymat *** *Lettres à la Marquise,* elle était de Valincour; Bussy fut encore mal renseigné, on lui dit qu'elle émanait du P. Bouhours. Bussy refusa opiniâtrément d'accepter les dénégations de ceux qu'il soupçonnait d'être les auteurs soit du livre, soit de la critique. Ceci est un exemple des erreurs que peuvent commettre les beaux esprits. On trouve une trentaine d'allusions dans la correspondance de Bussy et de Mme de Sévigné (du 8 décembre 1677 au 12 octobre 1678); jamais cependant la marquise, bien placée pour savoir, n'a attribué le roman à Mme de La Fayette.

Pendant dix mois, on fut « partagé, sur ce livre, à se manger ». Dans le *Mercure Galant,* les allusions abondent à tout propos; ce journal a tout l'air de faire une presse au livre.

On assista alors à un duel littéraire, bizarre : *sans connaître en aucune manière l'identité de l'auteur,* deux critiques s'invectivèrent, sous le masque (Valincour et l'abbé de Charnes), avec passion et en cinq cents pages au moins, pour le plus grand amusement de la galerie; puis le combat cessa, faute de combattants. L'auteur garda le silence, et assista impassible.

En juin parurent *Lettres à la Marquise* ***, sur le sujet *de « La Princesse de Clèves »*, chez Mabre-Cramoisy; le privilège est du 17 juin 1678. C'est là ce que Bussy croyait du Père Bouhours, en réalité Valincour était l'auteur. L'anonyme écrivait :

On l'avait annoncé, longtemps avant sa naissance; des personnes très éclairées, et très capables d'en juger, l'avoient louée comme un chef-d'œuvre, en ce genre-là (p. 2)... Je l'ai un peu moins admirée la seconde fois que la première (p. 3)... Je crois qu'il faut considérer trois choses dans cette Histoire : la conduite en général, et *la manière dont tous les événements sont amenez; les sentiments que l'on donne aux personnages* qui y ont la principale part; et enfin le *style* de l'Historien et les façons de parler dont il se sert (pp. 4-5).

Il critique les invraisemblances, le mélange de l'histoire avec la fiction, les incorrections qui décèlent une hâte fébrile; il rend hommage aux qualités du livre : la conversation après le bal « est tout à fait galante et digne de la plus fine Cour », l'aveu « feroit un bel effet sur le théâtre ». Dans l'ensemble, « il est peu de livres en notre langue qui soient plus capables d'attacher le lecteur »; mais il se défend d'admirer cette œuvre « jusque dans ses défauts », et ses appréciations confinent parfois au persiflage. On sent qu'il est jeune (il a 25 ans), et qu'il est dans le camp de Racine et de Boileau. Nicéron indique (XXIV, 247-253) que le P. Bouhours « a aidé de ses conseils M. de Valincour, qui avoit étudié sous lui, et dont il étoit l'ami »; telle serait l'origine du bruit relatif au P. Bouhours, et cela paraît évident dans la 3e *Lettre*.

En 1679, Barbin, bon apôtre, édita encore *Conversations sur la Critique de la Princesse de Clèves;* l'auteur était l'abbé de *Charnes*, âgé de 37 ans; on supposa que l'écrit émanait de Barbier d'Aucour; en 390 pages, il censura l'Aristarque; il avouait ignorer tout de l'auteur de *La Princesse de Clèves*, et ne rien comprendre à son silence obstiné :

Il sembloit après cela que celui qui en estoit l'auteur devoit

se découvrir..., cependant, par des raisons que je n'ai pu comprendre, il se tient toujours caché..., *on attribua cet ouvrage à des personnes d'un grand mérite, qui n'en voulurent pas convenir...;* après quatre mois entiers, je ne vis paroistre personne pour défendre la *Princesse de Clèves* contre l'auteur des *Lettres*, et j'appris mesme qu'on ne le jugeoit pas digne d'une réponse.

Cependant Barbin et Donneau de Visé connaissaient bien l'auteur.

En 1685, Bayle ne dit rien sur l'attribution d'auteur (*Nouvelles Lettres*..., l. 21); en 1702, l'abbé de Bellegarde mentionne simplement le bruit (*Lettres curieuses*..., p. 115); en 1720, Anne de Bellinzani admet l'hypothèse pour la *Princesse de Clèves* et la conteste pour la *Vie de Madame;* en 1727-1745, le père Niceron garde le silence (Mémoires pour servir...); en 1751, Voltaire affirme (*Siècle de Louis XIV*); en 1748 et 1755, Grimm admet une participation (*Correspondance*, éd. Tourneur, I, 182; III, 28).

En 1836, Sainte-Beuve, prince de la critique, a entrepris l' « histoire naturelle des esprits »; il écrit :

Mme de Clèves en un mot maladive et légèrement attristée, à côté de M. de Nemours vieilli et auteur des *Maximes :* telle est la vie de Mme de La Fayette et le rapport exact de sa personne à son roman. Ce peu d'illusions, qu'on remarque en elle, cette raison mélancolique, qui fait le fond de sa vie, a passé un peu dans l'idéal de son roman même. (*Portraits de femmes*).

En 1857, Taine, théoricien de la « psychologie scientifique », renchérit encore :

La Princesse de Clèves, le plus beau des romans du siècle, en offre aux yeux toutes les beautés; c'est une femme qui parle... Elle parle, mais en grande dame, avec le sentiment secret de sa dignité et de la dignité de ceux qui l'écoutent. Son style imite sa parole, elle présente au public les personnages de son livre, comme elle présenterait à ses amis les hôtes de son salon... Ce style est aussi mesuré que noble; au lieu d'exagérer, il atténue. Mme de La Fayette n'élève jamais la voix. Son ton, uniforme et modéré, n'a point d'accent passionné

ni brusque... Ce sont les nerfs grossiers ou les esprits obtus qui veulent des éclats de voix; un sourire, un tremblement dans l'accent d'une parole, un mot ralenti, un regard glissé suffisent aux autres. Ceux-là devinent ce qu'on indique... Il n'y a point de lecture si facile. Un enfant entendrait, du premier coup, toutes ses expressions et ses tours... Les sentiments sont d'accord avec le style... Ici les émotions sont aussi délicates que la manière de les dire; on reconnaît le tact exquis d'une femme, et d'une femme de haut rang. Le propre d'un salon aristocratique est la politesse parfaite, c'est-à-dire le soin scrupuleux d'éviter jusqu'à la plus légère apparence de ce qui pourroit choquer et déplaire; l'âme y est plus sensible, les froissements y sont des blessures...

En 1891, le Comte d'Haussonville évolue en plein subjectivisme, dans une longue Biographie. A propos de l'aveu de Mme de Clèves à son mari :

On sent qu'elle raconte le roman de sa vie, et que, tout à la fois, elle confesse sa faiblesse, et rend témoignage à la vertu (p. 205).

Je n'insiste pas sur la découverte qu'il crut avoir faite d'une édition de La Rochefoucauld (la 6e de 1693), annotée, sur bonnes feuilles, par Mme de La Fayette expirante :

Peu de temps avant sa mort, Mme de La Fayette, en relisant les *Maximes* de La Rochefoucauld, avec lequel elle avait été liée de l'amitié la plus étroite, écrivit en marge ses observations. Cet exemplaire a été trouvé, à la mort de M. l'abbé de La Fayette (1729), son fils, parmi les livres de la bibliothèque.

Les annotations émanent d'un homme, elles sont d'une date très postérieure, souvent grotesques :

Galimatias, colifichet, trivial, rebattu, faux, et autre chose itout (pp. 80-89).

Mais il a recours à une méthode inacceptable :

Ce que je voudrais retracer, c'est plutôt l'histoire de son âme, et aussi l'histoire de son talent; car ces deux histoires

sont inséparables, à mes yeux... Pour retracer cette double histoire, *un peu de divination, peut-être même un peu d'imagination, seraient nécessaires;* mais n'en faut-il pas toujours, plus ou moins, pour écrire une biographie, et surtout celle d'une femme? *Tenir le document ne suffit pas* (pp. 6-7)...

Je me propose de montrer plus loin, au contraire, que : *tenir le document suffit, pourvu que l'on s'y soumette.*

En 1934, M. Albert Cazes a publié une excellente édition de *La Princesse de Clèves* (éd. Belles Lettres); il accepte l'attribution. Sa bibliographie m'a été précieuse; en parcourant le même chemin que lui, ce n'est pas ma faute si je suis arrivé à d'autres conclusions. J'avais été frappé par certains éléments très troubles de l'imputation : désaccord évident entre l'œuvre et la biographie (remarqué d'ailleurs par MM. Daniel Mornet et Harry Ahston), erreurs de Bussy à l'origine, documents suspects sur lesquels Saint-Beuve s'appuie au XIXe siècle : lettres de Mme de Maintenon, *Segraisiana, Menagiana.* J'ai pensé que la question méritait un examen plus attentif.

IV. — Le désaveu par Mme de La Fayette

Voltaire, Taine, Sainte-Beuve auraient dû se rendre compte que les contemporains témoignaient de ceci : *Mme de La Fayette a toujours nié, verbalement.* Raisonnablement il n'est pas permis d'imputer un ouvrage à quelqu'un, uniquement parce qu'il en fait l'éloge, quand il le renie.

Mais il y a un fait nouveau, qui milite en faveur de la revision du procès : *on a la preuve écrite de ce désaveu.* En 1879 M. Perrero a découvert à Turin, aux Archives de Toscane, une lettre, qu'il a publiée en 1879 et 1880; on a crié au faux et au scandale, puis on a dû reconnaître l'authenticité, indiscutable.

Cette lettre est adressée le 13 avril (1678) au chevalier de Lescheraine, secrétaire de Madame Royale :

...Un petit livre, qui a couru il y a quinze ans, et où il plut au public de me donner part [allusion à la parution en 1662

de *La Princesse de Montpensier*], a fait qu'on m'en donne encore à *La Princesse de Clèves.*

Mais, *je vous assure que je n'y en ai aucune,* et que M. de La Rochefoucauld, à qui on l'a voulu donner aussi, y en a aussi peu que moi; il en a fait tant de sermens qu'il est impossible de ne le pas croire, surtout pour une chose qui peut être avouée sans honte. Pour moi, je suis flattée que l'on me soupçonne, et je crois que j'avouerois le livre si j'étois assurée que l'auteur ne vînt jamais me le redemander. Je le trouve très agréable, bien écrit, sans être extrêmement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable, et qu'il faut même relire plus d'une fois; et surtout, ce que j'y trouve : c'est une parfaite imitation du monde de la Cour et de la manière dont on y vit; il n'y a rien de romanesque et de grimpé, aussi n'est-ce pas un roman, c'est proprement des Mémoires, et c'étoit, à ce que l'on m'a dit, le titre du livre, mais on l'a changé. Voilà, Monsieur, mon jugement sur Mme de Clèves. Je vous demande aussi le vôtre; car on est partagé, sur ce livre-là, à se manger; les uns en condamnent ce que les autres en admirent; ainsi, quoi que vous disiez, ne craignez point d'être seul de votre parti.

Après une polémique, Félix Hémon dut s'incliner, et il accepta loyalement.

A ce désaveu on chercha des explications, aucune n'est péremptoire; il ne suffit pas de dire : De la part d'une femme du monde, ce léger mensonge est explicable.

Ceux qui tenaient à l'imputation décidèrent de ne tenir aucun compte de ce qui demeure, pourtant, un fait. Mme Arvède Barine déclara :

Il y a possession acquise, tradition constante; ce qui, en matière d'attribution littéraire, est bien de quelque poids.

Le comte d'Haussonville écarta le problème avec dédain :

Il [M. Perrero] a proclamé que Mme de La Fayette n'était pour rien dans la *Princesse de Clèves,* laissant aux lettrés français le soin de rechercher quel en était le véritable auteur. ...Lorsque pas un doute n'a jamais été élevé..., il y a là un

faisceau d'évidences morales, contre lesquelles ne saurait prévaloir, quoi? le témoignage de la seule personne qui fût intéressée à ne pas dire sur ce point la vérité. Il n'est pas surprenant qu'au lendemain même de la publication de la *Princesse de Clèves*, Mme de La Fayette n'ait pas voulu convenir de son secret avec *Lescheraine, qui n'était après tout qu'un subalterne...* Permis à M. Perrero de conserver, s'il y tient, sa conviction personnelle. Mais en France, *nous ne consentirons pas davantage à rayer le Princesse de Clèves* du catalogue des œuvres de Mme de La Fayette, *sur la foi d'un Italien, que nous n'accepterons* d'y inscrire les *Mémoires de Hollande* sur la foi d'un Hollandais (pp. 142-144).

La position n'était pas tenable; mais il faut ajouter, à la décharge de ces partisans, qu'ils s'appuyaient sur les *demi-aveux de Mme de La Fayette;* on signalait 176 billets, des collections Tarbé, Feuillet de Conches, Monmerqué, qui contenaient des détails dans ce sens. En 1924, M. Harry Ahston leur a fait un sort, et les a enfin publiés (*Revue d'Histoire littéraire*), il est douteux que le grand jour leur soit favorable; tous les experts et beaucoup de collectionneurs d'autographes savent qu'il y a de grandes réserves à faire sur ces collections, qui, à côté de pièces authentiques, contenaient quantité de faux, merveilleusement imités, à l'époque romantique et depuis; le manque de place nous empêche de les citer en entier.

Ces textes montrent : Mme de La Fayette réclamant à Ménage des épreuves et des exemplaires de « notre *Princesse de Montpensier* »; on dit par ailleurs qu'elle l'avait écrite avec Segrais; — Ménage s'informant auprès de Mme de La Fayette, dix ans après la publication de *La Princesse de Clèves* qu'il appelle *la Duchesse de Clèves,* afin de savoir ce qu'il devra mettre, dans la suite de son livre, au sujet de l'attribution exacte; et elle aurait avoué par un sourire, sans avouer en propres termes. Ménage n'en a pas tenu compte, en ce qui concerne Mme de Clèves. De l'*Histoire de Sablé* par Ménage, 2e *partie,* deux exemplaires se trouvent à la Bibliothèque Nationale; l'un (fr. 11874) est une copie faite en 1746 d'après la copie

Torcy de la première rédaction, elle a été donnée par Bignon, bibliothécaire, en 1755-1756; l'autre est une copie de la deuxième rédaction (fr. 5407), elle a été acquise en mars 1736, de la Bibliothèque Saint-Sulpice; on y lit seulement p. 281 : « Cette Renée d'Anjou est cette Princesse de Montpensier, dont Mme la Comtesse de La Fayette a fait un Roman, si ingénieux, si galant, et si bien écrit, intitulé *La Princesse de Montpensier* » (dans fr. 11874, p. 331 les mots « si galant » n'existent pas). Les contradictions maladroites montrent l'inexactitude.

Rien ne peut remplacer l'*analyse du texte* de *La Princesse de Clèves*, et, avant toute autre chose, sans aucune idée préconçue; tout le reste n'est que littérature.

L'action se passe en 1559, au temps de Henri II : « Depuis douze ans que ce prince règne « (p. 34). Nous verrons ce que dit l'auteur sur chacun des trois personnages, autour desquels évolue tout le roman : M. de Nemours l'amant tentateur, Mme de Clèves la femme sensible et vertueuse, M. de Clèves le mari idéal, victime sympathique; et, si nous réussissons à en dégager l'opinion de l'auteur, sur quelques points particuliers, par exemple sur la femme et sur Dieu, nous y puiserons peut-être quelques directives, qui nous aideront à découvrir le sexe et un peu l'âge de cet anonyme.

V. — Tenir le document suffit, pourvu que l'on s'y soumette

Tout l'intérêt gravite autour de M. de Nemours, de Mme de Clèves, « la plus coquette des prudes et la plus prude des coquettes » (Valincour), enfin de M. de Clèves; les anecdotes n'ont qu'un but, mettre en valeur ces personnages. Le thème est celui-ci : une femme fait-elle bien de résister à l'amour, quand il se présente à elle comme réalisant son idéal? . . . .

Seuls les héros du roman sont sincères, et, pour avoir vécu honnêtement, ils souffrent le martyre. Autour d'eux tout est mensonge à la Cour; Mme de Chartres instruit sa fille, qui a seize ans, que la Cour et le monde vivent sur le

mensonge : « Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci, répondit Mme de Chartres, vous serez toujours trompée : *ce qui paroit n'est presque jamais la vérité* (p. 30). Un jour, la Reine avoue : « jamais je n'ai été si embarrassée, à *déguiser la vérité*, que je l'ai été ce matin (p. 100) ». Tel est le milieu.

M. de Nemours est séduisant : « Ce prince étoit un chef-d'œuvre de la nature (p. 6) ».

Mme de Clèves, primitivement Mlle de Chartres, est une sorte d'Agnès, *sans esprit :* elle avait un teint fort blanc et des cheveux blonds; à sa mère, qui lui proposait M. de Clèves, elle ne sut que répondre qu' « elle l'épouseroit avec moins de répugnance qu'un autre, mais [qu']elle n'avoit aucune inclination particulière pour lui » (p. 22); à son fiancé, qui lui reprochait ses froideurs, elle trouva simplement à dire que « ces distinctions étoient au-dessus de ses connoissances ». Elle a une qualité, poussée jusqu'à être un défaut; elle est par-dessus tout *sincère :* « Mme de Chartres admiroit la sincérité de sa fille, et elle l'admiroit avec raison; car jamais personne n'en a eu une si grande et si naturelle (p. 24) ». A cause de cela, elle fera à son mari *l'aveu extravagant* de l'autre amour, qui l'a envahi malgré elle, dont il mourra de chagrin, dont elle-même, nouvelle Pauline, sera à son tour la victime; elle a l'intuition de son sexe qui devine tout sentiment, et l'imprudence folle de se confier à qui a troublé sa sensibilité; elle dit à M. de Nemours qu'elle comprenait bien que M. de Clèves méritait mieux d'elle : « Elle trouvoit qu'*elle trompoit le mari du monde qui méritoit le moins d'être trompé*, et elle étoit honteuse de paroître si peu digne d'estime aux yeux même de son amant » (p. 104).

M. de Clèves paraît digne de tout l'amour de sa femme; mais, elle ne sait pourquoi elle ne sent pas cet amour, de la même manière que l'autre; il se rassure : « Il est vrai, répondit-il, mais *les femmes sont incompréhensibles*, et quand je les vois toutes, je me trouve si heureux de vous avoir que je ne saurois trop admirer mon bonheur. — *Vous m'estimez plus que je ne vaux*, répliqua Mme de

Clèves en soupirant, et *il n'est pas encore temps de me trouver digne de vous* (p. 47). » Le danger dont elle a conscience, c'est sa volonté et son impulsivité; elle le sent, quand elle réfléchit : « *Je suis vaincue, et surmontée par une inclination qui m'entraîne malgré moi;* toutes mes résolutions sont inutiles; je pensai hier tout ce que je pense aujourd'hui, et je fais aujourd'hui tout le contraire de ce que je résolus hier (p. 105). » Elle se décide à l' « *aveu extravagant* » : « Je vais vous faire un *aveu que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence de ma conduite et de mes intentions* m'en donne la force (p. 109). » Aussitôt après, elle le regrette : « Elle se demandoit *pourquoi* elle avoit fait une chose si hasardeuse, et elle trouvoit qu'*elle s'y étoit engagée, sans en avoir presque eu le dessein.* La singularité d'un pareil aveu, dont elle ne trouvoit point d'exemple, lui en faisoit voir tout le péril (p. 112). » Et le mari, atterré, balbutie : « je ne me trouve plus digne de vous, vous ne me paroissez plus digne de moi; je vous adore, je vous hais; je vous offense, je vous demande pardon; je vous admire; j'ai honte de vous admirer (p. 143). » Elle tente de se justifier : « Il est impossible qu'avec tant de vérité je ne vous persuade pas de mon innocence (p. 158). » Pour elle, *l'essentiel est son propre repos, et sa bonne gloire;* que le mari en meure importe peu à l'épouse.

Elle dit à son amant : «...*M. de Clèves étoit peut-être l'unique homme du monde capable de conserver l'amour dans le mariage.* Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur. Par vanité ou par galanterie toutes les femmes souhaitent de vous attacher, il y en a peu à qui vous ne plaisiez; mon expérience me feroit croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirois toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperois pas souvent; dans cet état néanmoins, je n'aurois d'autre parti à prendre que celui de la souffrance; je ne sais même si j'oserois me plaindre... Quand je pourrois m'accoutumer à cette sorte de malheur, *pourrois-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours M. de Clèves vous accuser de sa mort,* me reprocher de vous avoir

aimé, de vous avoir épousé, et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre (p. 170-172).

L'auteur voit la femme en général d'une certaine manière, non pas telle qu'elle est en réalité, avec des défauts et des qualités comme tout être humain, et douée de certaines valeurs très particulières, mais telle qu'il l'imagine; toujours volontaire, frivole, égoïste, ne cherchant que son intérêt, dans le mensonge aussi bien que dans la sincérité, sans principes bien déterminés sur le bien et le mal, gouvernée par sa sensibilité, ayant besoin d'un maître et d'un protecteur contre elle-même. Le rôle de la mère est le seul à être à peu près bien traité; encore n'est-elle pas très clairvoyante. L'épouse paraît sous un angle trop réduit; on voit bien qu'elle veut être aimée et conserver sa blancheur, il n'est pas évident qu'elle sache aimer et se sacrifier, elle a l'intelligence faible et le cœur sec; c'est une vision incomplète et pessimiste.

Dieu est absent de ce roman, remarquent le comte d'Haussonville et M. Albert Cazes. C'est exact, en ce sens que le mot ne s'y trouve pas. Il est bien certain que Mme de Clèves ne voit que l'extérieur de l'homme dont elle rêve : sa beauté, les attentions qu'il a pour elle; ces qualités, son mari les avait également, mais elles ne la touchaient pas dans son sensible; et, lorsqu'elle devient veuve, elle reproche à son adorateur l'aveu qu'elle a fait à son mari, elle estime que son honneur et son repos exigent qu'elle n'épouse pas celui dont l'amour a fait mourir son mari. L'autre portera la peine de sa faute à elle. Aucun motif surnaturel, et, comme logique c'est insensé. Cependant l'idée religieuse paraît; à la mort de sa mère : « Mme de Chartres... reçut ce que les médecins lui dirent, du péril où elle étoit, avec un courage digne de sa vertu et de sa *piété* (p. 44). »! La mère dit à sa fille : « Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvoient obliger à ce que je souhaite, je dirois que, si quelque chose étoit capable de troubler *le bonheur que j'espère en sortant de ce monde,* ce seroit de vous voir tomber, comme les autres femmes (p. 45) ». Veuve, Mme de Clèves « *se retira dans une maison reli-*

gieuse (p. 179) ». « *Elle passoit une partie de l'année dans cette maison religieuse,* et l'autre chez elle dans une retraite et *dans des occupations plus saintes que celles des couvents les plus austères* (p. 180) ». C'est jouer sur les mots que de prétendre que « pas une seule fois elle n'appelle Dieu à son secours (p. LVIII) ». Evidemment elle ne dit pas qu'elle l'invoque, mais en pratique elle se réfugie, comme sa mère, dans sa foi et dans l'asile de la prière; la maladie lui a rendu la conscience de l'au-delà et du devoir : « Cette vue, si longue et si prochaine de la mort, fit paroître à Mme de Clèves *les choses de cette vie,* de cet œil différent [de celui] dont on les voit dans la santé (p. 178) ».

On ne peut pas dire que la pensée religieuse y soit niée ou combattue. Il est évident que l'auteur n'a pas une foi très vive et qu'il n'est pas athée; pour lui c'est une convention admise, qu'il ne combat pas. Faut-il rappeler que Mme de La Fayette était au contraire sincèrement pieuse, et pratiquante, comme toutes les dames de son temps?

§

Il y a des raisons très sérieuses pour que Mme de La Fayette ne soit pas l'auteur : ses *négations formelles, et répétées, de vive voix et par écrit,* ses *relations mondaines,* et, aussi, ce qu'on n'a pas assez observé jusqu'ici, *sa maladie;* Mme de Sévigné, son amie et parente par alliance, nous a laissé des « *bulletins de santé* » qui vont depuis octobre 1676 jusqu'au delà de 1678. Et cela continue pendant les années suivantes (*Lettres*).

Reconnaissons que, pour composer, Mme de La Fayette était placée dans des conditions très défavorables, à ce point même qu'elles étaient prohibitives.

L'analyse du roman *La Princesse de Clèves* montre que l'*auteur est misogyne, et peu croyant;* cette attitude, tout à fait anormale chez une femme au XVIIe siècle, se rencontre chez certains jeunes gens; n'y a-t-il pas lieu d'enquêter de ce côté?

« Donneau de Visé connaissait bien l'auteur », ai-je

dit précédemment; on en a la preuve par la réclame intensive qu'il lui fit, dans le *Mercure Galant;* il faut chercher dans ce recueil. En mai 1677, il publiait une lettre et des poésies : *L'Amour noyé;* le thème était précisément celui qui sera repris et développé dans le roman : *une femme doit-elle refuser un certain amour?* L'auteur se disait secrétaire d'une Marquise, qui lui aurait été cruelle :

Philis plongeait l'Amour dans l'eau,
L'Amour se sauvait à la nage...

Au lieu de me noyer, donnez-moy pour retraite
Un petit coin de votre cœur.

Je vous réponds qu'il seroit impossible
De trouver un endroit plus propre à me cacher,
Comme on sçait qu'il me fut toujours inaccessible
On ne m'y viendra pas chercher.

. . . .

Ci gist l'Amour; Philis a voulu son trépas,
L'a noyé de ses mains...
Qu'il fust mort, tout-à-fait, je n'en répondrois pas.

. . . .

Il ne luy faut que deux mots, un coup d'œil,
Quelquefois rien, pour le faire renaistre.

Donneau de Visé ajoutait :

Ces vers sont de M. de Fontenelle, qui, à l'âge de vingt ans, a déjà plus d'acquis qu'on en a d'ordinaire à quarante. Il est de Rouen, il y demeure, et plusieurs personnes, de la plus haute qualité, qui l'ont vu à Paris, avouent que c'est un meurtre de le laisser dans la Province...; il a l'esprit fin, galant, délicat; et, pour vous le faire connoître, par un endroit qui vous sera très connu : il est neveu de MM. les deux poètes Corneille (mai 1677).

L'abbé Trublet cite ce passage, et met :

M. de Visé, qui le connaissoit beaucoup, avoit vu, dans le jeune arbrisseau, ce chêne majestueux, qui a si longtemps ombragé un espace si vaste (FONTENELLE, *Œuvres*, XI, 39).

Pendant que *La Princesse de Clèves* était sous presse, Donneau de Visé publia une nouvelle : *La Vertu malheureuse : histoire* (*Mercure Galant,* janvier 1678, p. 53-94); c'est encore le *schéma du roman, avec une variante.* On veut lancer l'ouvrage. Il s'agit d'une veuve « d'une des meilleures maisons de Normandie »; quand elle était adolescente, un jeune marquis « vit la Belle, la Belle le vit », mais survint un comte plus fortuné : « le père ne balança pas, sur cette alliance. La Belle obéit, et ne le put faire sans soupirer en secret pour le Marquis, dont elle ne doutoit point qu'elle ne fut fortement aimée ». Le marquis la poursuivit; elle en fit l'aveu à son mari, et l'amant entendit tout par surprise d'un cabinet voisin. La poursuite s'intensifia, le mari se jeta dans la débauche. Excédée, la femme confia sa détresse à son amant; il promit tout ce qu'elle voulut. Alors elle exigea que, lui, innocent, disparût à jamais de sa vie. Devenue veuve, elle refusa de l'épouser, pourvoyant ainsi à son repos, et à sa bonne gloire.

Il s'agissait de mettre le public en goût de romanesque, de psychologie vécue. M. Baldensperger a très bien vu que cette Nouvelle ne pouvait être une « source », il a pensé que c'était une « fuite » (*Revue de philologie française,* 1901); elle était intentionnelle, de la part de l'auteur et de son manager.

Barbin, *qui savait aussi l'identité de l'auteur,* a placé un *Avis,* en tête de la deuxième édition (1689) :

Le libraire au lecteur.

Quelque approbation qu'ait eue cette Histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'auteur n'a pu se résoudre à se déclarer; *il a craint que son nom ne diminuât le succès de son livre. Il sait par expérience que l'on condamne quelquefois les ouvrages, sur la médiocre opinion qu'on a de l'auteur;* et il sait aussi que la réputation de l'auteur donne souvent du prix aux ouvrages. Il demeure donc dans l'obscurité où il est, pour laisser les jugements plus libres et plus équitables; et il se montrera néanmoins, si cette Histoire est aussi agréable au public que je l'espère.

Le renseignement a sa valeur; il signifie : *l'auteur estime qu'il est encore trop obscur, pour se nommer;* l'éditeur augure que l'imputation à une personne célèbre ne nuira pas au succès. Et Barbin emporta son secret dans la tombe; ce ne fut qu'*en 1780* qu'on osa mettre sur la couverture : *par Mme de La Fayette.*

L'auteur était donc très jeune, en effet *Fontenelle n'avait alors que* 21 *ans*. Donneau de Visé, qui ne lâchait par son poulain, imagina d'instituer un referendum auprès de ses abonnés, sur le thème de *La Princesse de Clèves*. On lit dans le *Mercure Galant* (extraordinaire d'avril 1678) :

Ce livre continue à faire bruit, et c'est avec beaucoup de justice. *Je demande si une femme, de vertu... fait mieux de faire confidence de cette passion à ce Mary.*

Le numéro de mai publia la réponse qu'on voulait amorcer; elle est de *Fontenelle*. Donneau de Visé la fit précéder du chapeau suivant :

La satisfaction que vous témoignez avoir reçue de *La Princesse de Clèves* ne me surprend point. *C'est un ouvrage rempli d'une infinité de sentimens délicats, qu'on ne peut trop admirer*. On le lit partout; et je crois que vous ne serez pas fâché de savoir ce qu'on en pense, en Guyenne.

La lettre qui suit vous l'apprendra. Elle m'a été envoyée de cette province, sans qu'on m'ait expliqué ni par qui elle a été écrite, ni à qui elle est destinée.

L'anonyme se dit « géomètre », ne lisant qu'Euclide :

Je sors présentement, Monsieur, d'une quatrième lecture de *La Princesse de Clèves*, et c'est *le seul ouvrage de cette nature que j'aie pu lire quatre fois*... Nous voici à ce trait, si nouveau et si singulier, qui est *l'aveu*... Qu'on raisonne tant qu'on voudra là-dessus, *je trouve le trait admirable* et très bien préparé... Je ne vois rien à cela que de beau et d'héroïque... A dire vrai, Monsieur, il me semble que M. de Nemours a un peu de tort de faire un voyage, à Coulomiers, de la nature de celui qu'il y fit, et Mme de Clèves a également

tort d'en mourir de chagrin. On admire la sincérité qu'eut Mme de Clèves...

L'éloge ressemble fort à une *justification d'auteur;* on sait, par l'abbé Trublet, que c'est Fontenelle lui-même qui tient la plume (*Moréri*); et Fontenelle termine par un aveu singulier : tous ces détails, il les connaissait, avant la parution du livre :

Il me reste à vous proposer un petit scrupule d'histoire. Tout ce que Mme de Chartres apprend à sa fille de la Cour de France... étoient-ce des *particularités,* assez cachées dans ce temps-là, pour n'être pas sues de tout le monde? Car il est certain que, depuis, toutes les Histoires en ont été pleines, jusque-là que *moi-même je les savois.*

En somme, c'est le seul livre dont la lecture n'ait pas ennuyé Fontenelle; tout y est excellent et repose sur des faits connus. Je crois que l'auteur avait lu le *Roman Bourgeois* de Furetière, paru en 1666; Furetière, après avoir raconté l'histoire de Nicodème et de Javotte, terminait ainsi : « s'ils vécurent, bien ou mal ensemble, vous le pourriez voir quelque jour, *si la mode vient d'écrire la vie des femmes mariées* ». Le jeune écrivain avait été tenté, et il venait de publier le Roman *d'une femme mariée, à la Cour.*

Le *Mercure Galant* mit au jour onze réponses sur l' « aveu de Mme de Clèves » (extraordinaire de juillet 1678); on sent parfaitement qu'elles ont été rédigées dans les bureaux, sous l'anonyme ou des noms d'emprunt : « le Céleste Allobroge, Stredoc, de La Séguinière, de Merville, de Grammont, Bouchet de Grenoble, l'Insensible de Beauvais, d'Abloville, de La Salle ». De l'auteur lui-même, nulle mention.

Fontenelle publia dans le *Mercure Galant* (janvier et février 1681) : *Histoire de mon cœur, Histoire de mes conquêtes.* Je crois que c'est plutôt un divertissement littéraire; l'abbé Trublet y a vu une autobiographie (*Dictionnaire*).

La Critique de Valincour parut en 1678, et l'année

suivante la censure de cette Critique, sous forme de *Conversations* par l'abbé de Charnes. Puis le silence se fit de nouveau.

Les caractéristiques de la psychologie de *La Princesse de Clèves* se retrouvent dans trois autres ouvrages, publiées par Fontenelle, de 1683 à 1685, sous l'anonymat aussi, et jamais avoués : *Dialogues des morts, jugement de Pluton. Lettres du Chevalier d'Her;* il avait découvert une veine, dans le goût du public, avide de galanteries. Le même thème revient dans ce dernier (1° p., lettres 1, 6 à 8, 24, 43; — 2° p. lettres 1, 2, 14), et dans le premier : la duchesse de Valentinois et Anne de Boulen (voir *La Princesse de Clèves*), Lucrèce et Barbe Plomberge, Callirhée et Pauline, Agnès Sorel et Roxelane, Laure et Sapho).

Le procédé de composition ne diffère pas non plus. L'abbé Trublet rapporte :

> Voici la méthode de M. de Fontenelle, en composant. Il médite paisiblement son sujet, il ne se met à écrire qu'après avoir achevé de penser; mais, la plume, une fois prise, marche sans interruption : point de brouillons, une copie unique, et presque sans ratures. L'ouvrage restera comme il est; il aura donc l'air facile, on y trouvera même quelques négligences, mais aucune de celles qui rendent une phrase louche, embarrassée, obscure. Le style de M. de Fontenelle n'est pas un style léché, compassé; il n'arrange pas au cordeau chaque mot, mais il ne manque presque jamais le mot propre (FONTENELLE, *Œuvres*, XI).

Valincour signale cet air facile et ces défectuosités (3e Lettre).

MM. H. Chamard et G. Rudler ont consacré un soin attentif à identifier les sources historiques de l'auteur de *La Princesse de Clèves* (*Revue du XVIe siècle*, 1914, 1917); Mlle Poizat a imaginé que c'était La Rochefoucauld qui faisait les extraits, dans Brantôme, pour le compte de Mme de La Fayette, trop prude.

Le comte d'Haussonville s'est extasié sur le succès de l'œuvre : « *le plus beau triomphe de La Princesse de*

Clèves est peut-être de s'être imposée à Fontenelle, au peu romanesque Fontenelle... »

Voire. — « Tout est possible », disait souvent Fontenelle, avec une bonhomie souriante.

En effet, quand il eut à parler de Valincour, dans ses *Eloges des Académiciens*, Fontenelle se donna le malin plaisir d'écrire ceci :

La fameuse *Princesse de Clèves* ayant paru, ouvrage d'*une espèce qui ne peut naître* qu'en France et ne peut même y naître *que rarement*, M. de Valincour en donna une Critique en 1678, non pour s'opposer à la juste admiration du public, mais pour lui *apprendre à ne pas admirer jusqu'aux défauts*, et pour se donner le plaisir d'entrer dans les discussions fines et délicates. Ce dessein intéressoit le censeur à faire valoir lui-même, comme il a fait, les beautées, au travers desquelles il avait dû démêler les imperfections. Au lieu de la bile ordinaire, il répand dans son discours une *gaieté agréable;* et peut-être seulement pourroit-on croire qu'il va quelquefois jusqu'au ton de l'*ironie*, qui, quoique léger, est moins respectueux, pour *un livre d'un si rare mérite*, que le ton d'une critique sérieuse et bien placée. On répondit, avec autant d'aigreur et d'amertume que si on avoit eu à défendre une mauvaise cause; M. de Valincour ne répliqua point...

Fontenelle se bornait à enregistrer l'opinion de Valincour; il lui était bien permis d'admirer ce roman, autant que l'avait fait Mme de La Fayette; les brocards qui l'avaient touché étaient sans doute ceux-ci : « Il a bien plus la science du grand monde que celle du cabinet (2e *Lettre*) »; mais, comme tout le monde, il gardait le silence sur le nom de l'auteur. Fontenelle avait coutume de répéter : « *si j'avais la main pleine de vérités, je me garderois bien de l'ouvrir* ». Un jour Mme de Tencin, lui mettant la main sur la poitrine, disait : « Ce n'est pas un cœur que vous avez là : c'est de la cervelle, comme dans la tête ». Sur lui-même, il a écrit : « Il me manqua d'aimer » (*Eglogue* II); peut-être nous a-t-il raconté le roman d'un jeune homme qu'il connaissait très bien.

Pourquoi n'a-t-il jamais déclaré qu'il était l'auteur de *La Princesse de Clèves?*

Il y a lieu de noter que cet ouvrage, remarquable, avait été discuté et ne s'imposait pas encore à tous. Fontenelle ne l'a pas avoué, non plus que trois autres de ses écrits de littérature galante. En 1685, il se tourna définitivement vers les sciences, qui passionnaient l'opinion; en 1686, il publia les *Entretiens sur la pluralité des mondes;* il était candidat à l'Académie et pressé d'arriver, il avait contre lui l'opposition de Boileau et de Racine. « Quatre fois refusé », ce sont ses propres expressions, il entra cependant en 1691 à l'Académie française à 34 ans, en 1697 à l'Académie des Sciences, sa principale ambition, et il devint aussitôt Secrétaire Perpétuel; en 1701, à l'Académie des Inscriptions. Ensuite, le fin Normand se tint coi; il sentait bien que cette œuvre de jeunesse était un bagage scientifique assez mince, qu'il y avait pour lui plus d'inconvénients que d'avantages à la réclamer (si même on avait voulu l'entendre), et qu'elle ne pouvait que fournir des armes aux ennemis de sa tranquillité. Cet immortel, qui cumulait les honneurs, peu pressé de descendre de son piédestal, fit attendre longtemps ses trois successeurs, puisque, devenu centenaire, il ne mourut qu'en 1757. Voltaire l'a qualifié ainsi, en 1751, avec un rien de flagornerie : « On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le siècle de Louis XIV ait produit (*Siècle de Louis XIV*) ». Cet hommage suffisait amplement à son bonheur. On ne peut d'ailleurs tirer contre lui aucun argument de son silence. Ceux qui tiennent pour Mme de La Fayette ne peuvent légitimement lui en faire un grief; elle n'a pas cessé de nier de vive voix et par écrit, Fontenelle n'a jamais rien fait d'analogue. Il y a même une nuance; il a écrit qu'il connaissait toutes les particularités historiques du roman, avant la publication.

Sans doute, proclamer Fontenelle auteur *de La Princesse de Clèves*, c'est annuler des milliers de pages parfois non moins éloquentes qu'erronées, c'est contester la parole de quantité de maîtres réputés, c'est rendre néces-

saire la correction des manuels, et on peut bien compter que le parti-pris et l'inertie s'y opposeront longtemps encore. *Il faut cependant reconnaître la vérité,* partout où elle se trouve, et se soumettre aux documents. *On s'est trompé;* à cela qu'y a-t-il d'étonnant? Chaque jour n'entendons-nous pas, et ne lisons-nous pas un certain nombre d'erreurs accréditées? Il en a toujours été ainsi, il en sera toujours de même; la vie est un perpétuel renouvellement, une tendance continue à comprendre et à améliorer. *La science,* nous le savons par expérience, *n'est qu'une hypothèse :* vraie tant qu'elle explique les faits, fausse dès qu'elle s'avère inopérante; sous ce rapport, les exemples abondent, dans l'histoire aussi. Dieu a placé le remède à côté de la vanité humaine : une perpétuelle leçon d'humilité; les découvertes montrent que *nous ne savons que peu de chose,* et que *nous savons mal.*

MARCEL LANGLOIS.

SOLUTION D'UN « PROBLÈME VERLAINIEN »

—

M. André Fontaine a tout récemment offert aux lecteurs du *Mercure de France* le résultat de ses dernières recherches verlainiennes (1). La première partie de son étude concernait Germain Nouveau, et nous n'avons pas à nous en occuper. Mais la seconde nous faisait l'honneur de viser une thèse jadis soutenue par nous (2), d'après laquelle Verlaine, lorsqu'il publia en 1883, dans *les Poètes maudits,* plusieurs poèmes de Rimbaud, n'avait plus de manuscrits et dut, par conséquent, citer ces poèmes de mémoire, non sans les altérer plus ou moins gravement. M. Fontaine n'accepte pas nos conclusions et tente de les torpiller, ce qui est bien son droit, comme c'est le nôtre de critiquer à notre tour son article, en analysant ce « problème verlainien » d'aussi près que nous le pourrons.

L'idée qu'en 1883, et encore les années suivantes, Verlaine a dû reproduire sans manuscrits plusieurs pièces complètes de Rimbaud, plus quelques fragments, ne plaît pas à notre contradicteur. « J'avoue, dit-il, n'être pas convaincu. » M. Fontaine semble voir dans cette idée une hypothèse quelque peu fantaisiste qui aurait un jour jailli de notre imagination, et qu'une critique sévère ne saurait admettre sans résistance. Pourtant, nous n'étions pas arrivé d'emblée à cette conclusion. Nous avions réuni, cité, discuté les lettres où Verlaine se plaint à ses amis au sujet des manuscrits perdus, ou « détenus » par son épouse, rue Nicolet. D'autres billets réclamaient à Dela-

(1) *Deux Problèmes verlainiens* (*Mercure* du 15 décembre 1938).
(2) *Verlaine éditeur de Rimbaud* (*Mercure* du 15 juin 1937).

haye « des vers anciens de l'Œstre », c'est-à-dire de Rimbaud, à Valade « *le Vaisseau ivre* ou *les Veilleurs* ». Enfin l'étude intitulée *Arthur Rimbaud*, dans *les Poètes maudits*, contenait un long et pressant appel à tous les détenteurs d'autographes rimbaldiens, mais en revanche pas un remerciement à quiconque pour des manuscrits prêtés... Que conclure de tout cela, sinon que Verlaine bien réellement n'avait plus de manuscrits? Nous en avions cru le poète, et nous avions ingénument répété ce qu'il avait dit : qui pouvait savoir mieux que lui s'il lui restait ou non des autographes?

Ce n'est pas tout. Si Verlaine cite de mémoire, on s'explique alors aisément deux faits que notre étude faisait ressortir avec quelque minutie : 1) Tous les textes donnés par Verlaine sont fautifs ou incomplets; 2) Ils sont de plus en plus défigurés à mesure que les années passent. Nous serions curieux de savoir par quelle suite de circonstances ce double résultat aurait été obtenu avec des manuscrits.

Un autre point sur lequel il nous est impossible de donner raison à M. Fontaine est celui du cahier verlainien, autrement dit des manuscrits Barthou : nous le datons de 1871 (à la rigueur du début de 1872) et nous y voyons des copies admirablement soignées des poèmes reçus de Charleville; et M. Fontaine voudrait le dater de 1887, en même temps qu'il le trouve « presque toujours inacceptable » en ce qui concerne l'état du texte. Comme on le voit, le désaccord est complet. Arriverons-nous à résoudre le problème?

§

Il se trouve que quelqu'un a bien réellement prêté à Verlaine des autographes de Rimbaud, et l'a dit en toutes lettres. C'est Georges Izambard. Commençons par citer son texte :

Ma prime rencontre avec Verlaine remonte à la première édition de ses *Poètes maudits* (1884). Il m'y révélait un Rimbaud ignoré de moi : j'en savais un autre, ignoré de lui, et de qui je gardais un petit lot de manuscrits, poèmes et lettres

intimes datant de 1870. J'en avisai le poète. Tout de suite sa réponse m'arriva, pressante et cordiale. Impatient de connaître mon butin, mais cloué au lit, il m'envoyait son adresse, rue de la Roquette.

Je fus reçu et introduit par sa mère que, manifestement, toute figure nouvelle, toute visite insolite inquiétait, comme un danger possible pour la tranquillité morale de son malade. Bien vite il la rassura, la mettant même en tiers dans l'entretien... Je connaissais... Fampoux, le pays natal de la maman, et nous pûmes en causer, tandis qu'il feuilletait avidement les manuscrits apportés par moi...

Tel est le début d'un article intitulé *Licences poétiques de Verlaine*, qui parut en janvier 1921 dans la revue *Belles Lettres*, en attendant d'être plus tard abrégé et fondu dans la plaquette *Arthur Rimbaud à Douai et à Charleville* (Kra, 1927), pp. 41-43.

Il est regrettable que M. Fontaine n'ait cité ce texte que d'après la plaquette; il est toujours bon de remonter à la source, et cela lui eût permis d'éviter ici une première erreur. Il tire, en effet, de ce récit d'Izambard, deux choses seulement : Izambard a prêté à Verlaine des autographes de Rimbaud, et la scène se passa rue de la Roquette. Or, ajoute notre critique. Verlaine n'a habité cette rue que de décembre 1882 à septembre 1883, donc *avant* que son étude sur Rimbaud ne parût dans *Lutèce* (octobre-novembre 83). Donc, pour cette publication, Verlaine a eu entre les mains les manuscrits d'Izambard (2 *bis*).

La conclusion est un peu prompte à notre avis. Examinons de plus près cette page d'Izambard, pour tâcher d'en exprimer non pas seulement un ou deux détails, mais tout le suc.

Izambard indique en ces quelques lignes la cause de sa première visite à Verlaine, et en donne la date et le lieu.

La cause, ce fut... la lecture des *Poètes maudits*. Ex-professeur de Rimbaud, il lut avec plaisir ces pages où l'on racontait ce qu'était devenu son ancien élève. « Il

(2 *bis*) « ...De quel droit mettre en doute l'affirmation formelle d'Izambard qui déclare avoir mis en 1883 entre les mains de Verlaine « tout ce qu'il avait alors de Rimbaud » ? (A. Fontaine, art. cité, p. 583).

(Verlaine) m'y révélait un Rimbaud ignoré de moi. »

Notons ce petit adverbe : *y* = dans ce livre. *Dans ce livre*, donc, Verlaine révélait à Izambard le Rimbaud de 1871-73. Izambard en savait un autre, ignoré de Verlaine : le Rimbaud de 1870 et du collège de Charleville, dont l'ex-professeur conservait plusieurs lettres et poèmes, *de 1870... Les Poètes maudits* réclamaient des manuscrits de Rimbaud : Izambard, bonnement, avise Verlaine qu'il en a. Verlaine répond : Venez donc me voir. Et c'est la première rencontre des deux hommes.

Nous n'avons paraphrasé le texte d'Izambard que pour mieux faire ressortir une chose évidente : c'est que la rencontre en question eut lieu *après* la lecture par Izambard des *Poètes maudits*.

Voilà pour le motif de la visite, sur lequel il est peu vraisemblable qu'Izambard, même à distance, ait pu se tromper. Quant à la date, elle est déjà plus discutable. Les mots : « La première édition de ses *Poètes maudits* (1884) », s'appliquent certainement mieux à la première plaquette Vanier, qui est en effet de 1884, qu'aux articles de *Lutèce*. Et si nous n'avions aucun autre témoignage de cette visite, le récit d'Izambard nous imposerait comme date l'an 1884, au plus tôt. Mais on va voir qu'elle fut plus tardive que cela et n'eut lieu en réalité qu'à la fin de l'année suivante.

Enfin, pour le lieu : rue de la Roquette. Ici apparaît une erreur manifeste d'Izambard, une contradiction que M. Fontaine n'a pas relevée, et qu'il faut énoncer ainsi : ou bien la visite à Verlaine s'est réellement passée rue de la Roquette, donc *avant* la publication de l'étude verlainienne sur Rimbaud, mais alors ce que raconte Izambard sur la cause de cette rencontre est faux, de même que son allusion à la plaquette Vanier; ou bien tout dans ce récit est exact, sauf l'indication du lieu, et la visite s'est faite *après* la publication des *Poètes maudits*, donc ailleurs que rue de la Roquette.

Laquelle de ces deux propositions a chance d'être la vraie?

Rappelons-nous d'abord que Verlaine, au dire de son

visiteur, était ce jour-là « cloué au lit ». Sans vouloir forcer le sens de cette expression, il semble qu'elle serait un peu exagérée pour un rhume ou une grippe, même tenace... Or, ce n'est que de tels bobos qu'il est question dans les lettres de 1883. Voici par exemple un bulletin de santé » du 7 janvier, adressé à Lepelletier :

Cher ami,

Je me proposais d'aller ce soir chez toi... Mais, ainsi du reste qu'il m'arrive toutes les fois que je me risque à sortir le soir, une rechute de toux et de quintes et de grattements m'a pris et fait de moi un véritable roseau toussant.

Aussi ai-je résolu de me mettre entre les mains des *hommes de l'art* pour huit ou dix bons jours, pendant lesquels diète, prudence, fumigations, mâcher des pâtes, renifler des bols, *clysterium donare,* ensuite *purgare,* etc. — et sauf pour une en quelque sorte indispensable visite de politesse lundi soir, ne pas sortir dès le soleil couché (3).

Une autre fois :

Dimanche matin.

Cher ami,

Impossible encore, malgré ma très sincère promesse, de t'aller voir ce soir Dimanche : tellement souffrant!

Dois toujours rester en cache-nez, comme un simple Valade, et tousser, et cracher, comme moi-même actuel (4).

Enfin M. François Porché nous dit que Moréas venait souvent rue de la Roquette rendre visite à Verlaine.

Le jeune aède se rappelait... le jour où son ancien, retenu à la chambre par un gros rhume, et arborant « un triomphal bonnet de coton », lui avait lu, d'une voix enrouée, *le Bateau ivre* (5).

Ces textes nous montrent Verlaine gardant la chambre, au moins après le soleil couché. Aucun d'eux ne justifierait le mot d'Izambard : *cloué au lit*.

(3) *Correspondance de Paul Verlaine*. publiée par van Bever (Messein éditeur), tome I, lettre LXXX, pp. 185-186.
(4) *Ibidem*, lettre XC, pp. 195-196.
(5) *Verlaine tel qu'il fut*, p. 325.

Il en sera autrement plus tard, après l'essai de culture de Coulommes. Car ce sera pour mener l'existence paysanne que Verlaine et sa mère quitteront la rue de la Roquette en septembre 1883. On sait que Verlaine mènera cette vie jusqu'au printemps de 1885. Alors il reviendra à Paris, et cette fois, réellement malade. C'est un demi-impotent qui, vers juillet (6), se logera cour Saint-François, rue Moreau, où sa mère viendra habiter avec lui pour le soigner (7).

...Et c'est de cette même cour Saint-François que, *le 1er octobre 1885,* il écrira à Vanier cette lettre épanouie :

Paris, 1er octobre 1885.

Mon cher Vanier,

Moi dans la jubilation. Retrouvé masses de choses, proses et vers, que je croyais perdues. Vu Izambart (*sic*) qui m'a prêté vers jeunes de Rimbaud...

Peut-on souhaiter recoupement plus net du récit d'Izambard? Ne saute-t-il pas aux yeux que ces deux textes se complètent et font allusion à la même visite, au même prêt de manuscrits? Seulement le billet de Verlaine à Vanier fournit la date exacte et par suite le lieu, et l'erreur d'Izambard est ainsi rectifiée.

Mais comment celui-ci a-t-il pu se tromper sur le lieu de la rencontre? Oh! c'est bien simple. Tandis que la lettre de Verlaine est encore toute chaude de cette visite, l'article d'Izambard a été écrit, lui, en 1920 ou 21, environ trente-cinq ans après l'événement...

Mais ne peut-on essayer de concilier tout cela? N'y aurait-il pas eu *deux* visites d'Izambard à Verlaine, l'une rue de la Roquette, l'autre cour Saint-François, et *deux* prêts de manuscrits? — Non, s'il faut en croire ce mot d'Izambard, cité précisément par M. Fontaine : « Je lui

(6) F. Porché, *Verlaine tel qu'il fut,* p. 348.

(7) « Je suppose que le poète habita seul dans les premiers temps, mais dans le courant de l'été, ayant ressenti, à la jambe gauche, les premières atteintes de l'hydrarthrose dont il devait souffrir jusqu'à sa mort, il dut s'aliter, la jambe malade immobilisée dans une gouttière. C'est alors, sans doute, que sa vieille mère, informée de son état, accourut et s'installa auprès de lui. » (*Ibid.*, p. 349.)

portai en communication *tout ce que j'avais alors* de Rimbaud. »

La conclusion qui s'impose après ces témoignages, c'est donc que la visite d'Izambard eut lieu bien après la publication des *Poètes maudits*, et que les autographes prêtés à Verlaine en cette occasion n'ont pas le moindre rapport avec les pièces citées dans les articles de *Lutèce*.

§

Au fait, quels furent ces autographes?

La question est d'importance, encore que M. Fontaine ne l'ait même pas effleurée. Car enfin tout est là. Supposons un instant que ces manuscrits aient été ceux des *Assis*, des *Voyelles*, ou des *Effarés;* du coup la thèse de M. Fontaine reprendrait force et consistance : le lien deviendrait évident entre la visite d'Izambard et *les Poètes maudits*, et c'est bien alors rue de la Roquette que les choses se seraient passées...

Le récit d'Izambard ne donne pas les titres des poèmes prêtés? Qu'à cela ne tienne; cette lacune a été comblée par une seconde lettre de Verlaine à Vanier, en date du 20 janvier 1888. Voici le passage :

Mon cher Vanier,

(...) je grille d'impatience de vous voir avec *tous* manuscrits, brouillons et nets, prose et vers. Venez dans des conditions à avoir au moins une bonne heure à être seuls (...)

Apportez encore, ou mieux, si ça ne vous dérange pas, envoyez, à M. Izambard (*sic*), rue de la Faisanderie, 46, près de l'avenue du Bois de Boulogne, Paris, les choses de Rimbaud lui appartenant; elles consistent en :

1. *Le Forgeron* (incomplet).
2. *Ophélie.*
3. *Comédie en trois baisers.*
4. *A la Musique.*
5. *Ce qui retient Nina.*
6. *Vénus Anadyomène.*
7. *La Bête nouvelle; Un Cœur sous une soutane.*

J'ai dû recopier : *A la Musique, Ophelia* (sic) et *Ce qui retient Nina.* Gardez ces copies. M. Izambart me rendra toutes ces machines dans quelques jours. Il veut s'en servir pour un article de *souvenirs,* dans la *Revue Bleue* (il a été le professeur de rhétorique à cet Arthur-là, au lycée de Charleville) (8).

Ainsi, Verlaine avait eu l'imprudence de prêter à Vanier les autographes de Rimbaud qu'il tenait de son visiteur... et Vanier ne voulait rien savoir pour les rendre. Ce fut pour Izambard la source de longs ennuis, qu'il a racontés ailleurs (9). Mais ceci est une autre histoire.

On voit au premier coup d'œil que les six poèmes de la liste ci-dessus sont des pièces données en 1870 au professeur Izambard par l'élève Rimbaud, des essais de jeunesse, si on ose dire, n'ayant rien de commun avec les pièces publiées dans *les Poètes maudits,* qui appartiennent toutes à la grande période (1871), à l'exception des *Effarés* (10).

Dans ces conditions, l'hypothèse selon laquelle Verlaine aurait utilisé les manuscrits d'Izambard pour composer ses *Poètes maudits* ne tient plus, et il faut en faire son deuil. Vanier se servira un jour de ces autographes pour son édition des *Poésies complètes* de Rimbaud (1895); mais les *Voyelles, Oraison du soir, les Assis, les Effarés, les Chercheuses de poux* et *le Bateau ivre,* tous poèmes publiés par Verlaine dans *Lutèce,* ne doivent rien à Izambard, ni, répétons-le, à personne.

§

Reste enfin à discuter la date du cahier de Verlaine, c'est-à-dire de la fameuse liasse (mss. Barthou) qui commence aux *Assis* pour se terminer avec *les Premières Communions...* A ce propos, nous devons féliciter M. Fontaine d'avoir perdu un préjugé au cours de ses recherches.

(8) *Correspondance de Paul Verlaine,* tome II, pp. 130-131.

(9) *Lettres retrouvées d'Arthur Rimbaud,* in *Vers et Prose* (Janvier-février-mars 1911), p. 9, note 1. Le « tiers » dont il s'agit dans cette note vengeresse est Vanier : sur son exemplaire personnel, Izambard a inscrit le nom dans la marge.

(10) Nous avons étudié la chronologie des poèmes, et reconstitué l'histoire des manuscrits de Rimbaud, dans l'introduction d'une édition critique des *Poésies* qui doit paraître incessamment au *Mercure.*

Naguère encore très sceptique à l'égard de la graphologie, il n'a pas hésité cette fois à consulter deux experts sur l'écriture des manuscrits en question; non sans profit, puisque ces experts lui ont confirmé ce que nous avions dit plus d'une fois dans le *Mercure* : cette écriture-là est celle de Verlaine et non celle de Rimbaud. Très loyalement, M. Fontaine a reconnu que nous marquions ici un point. Mais il voudrait bien rajeunir un peu cette liasse : de 15 ou 16 ans exactement, puisqu'il s'efforce de la faire naître en 1887.

M. Fontaine n'oublie qu'une chose : c'est que l'histoire de ces manuscrits Barthou est parfaitement connue depuis 1924, grâce à un article de première importance publié à cette date par M. Georges Maurevert (11). Et il est aujourd'hui bien inutile de se creuser la tête pour deviner leur origine. M. Barthou les tenait d'un certain Bertrand Millanvoye, qui les tenait de Forain, qui les tenait de Rimbaud... Et ceci nous oblige à remonter au moins jusqu'à 1872, puisque c'est vers cette époque que Forain et Rimbaud se lièrent. Donc, en 1872, ces copies existaient déjà; Rimbaud n'eut que la peine de les prendre à Verlaine (sans doute à son insu) (12) pour les donner à Forain. Et on sait la suite.

On voit que le second « problème verlainien » de M. Fontaine n'était pas difficile à résoudre. On peut même se demander si ce problème se posait.

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE.

(11) *A propos de « Poison perdu »* (*Mercure* du 15 février 1924, pp. 236 à 246).

(12) La preuve, c'est que Verlaine rechercha ces manuscrits pendant des années, furieux de les avoir perdus, et sans se douter un instant que son ami Forain les possédait. Quant à Forain, il est à croire qu'il ne lut jamais *les Poètes maudits;* car il se fût souvenu, semble-t-il, du dépôt qu'il avait confié à Millanvoye, et le vœu de Verlaine était alors facile à exaucer.

INTROÏBO[1]

—

III[e] PARTIE

VIII

Me voici maintenant à Lhermes où ma mère s'est remariée quelques jours à peine après mes ordinations cumulatives. De celles-ci je n'ai, tenant l'engagement pris avec l'Evêque, soufflé mot à personne. Ma mère ignore tout de mon extraordinaire aventure. J'ai blâmé son second mariage. Elle ne m'a pas écouté et a eu à s'en repentir, puisque, dix-neuf ans après, son mari l'a délaissée. L'aîné de mes frères est soldat de carrière. Le plus jeune est resté à Lonay, auprès d'une de nos tantes paternelles. En même temps que ma petite ville natale, j'ai quitté la soutane. J'entre comme employé à la succursale de la Société Générale. Les chiffres me rebutent. On me procure une place de clerc chez un notaire. La procédure me déplaît, mais je me résigne, je tiens bon et les années passent. Je vis en marge, toujours fidèle à ce que je sais être ma vocation, toujours chaste, et ce n'est pas souvent facile, toujours assidu aux offices et à la prière, lisant le bréviaire en cachette, car je me considère comme prêtre et il doit apparaître quelque chose du caractère sacré dont je suis secrètement revêtu, puisque, peu à peu, une sorte d'isolement se fait autour de ma personne. Les amis et les camarades, les femmes, les jeunes filles dont je n'ai pas daigné remarquer les agaceries, se sont décidés à respecter le genre de vie que j'ai adopté. Pour tout le monde, je suis un « drôle

(1) Voyez *Mercure de France*, n[os] 972 à 975.

de pistolet ». Que m'importe? On me laisse tranquille. Je n'en demande pas davantage. Un dominicain auquel j'ai déjà fait allusion prêche la station à l'église Saint-Jean. Il a l'esprit ouvert, il me plaît. J'étais, depuis l'Ecole cléricale, du Tiers-Ordre de saint François. Je me laisse enrôler dans le Tiers-Ordre de saint Dominique. Je lui raconte la déconvenue que j'ai eue avec le P. de Valépée. On avait transporté en Belgique la maison de Louvilliers. Le prédicateur me suggère d'aller y faire un nouvel essai. Je quitte l'étude du notaire, reprends la soutane et passe la frontière. Chez les dominicains je suis témoin d'une vie spirituelle très intense, très prenante. Les Pères sont des hommes remarquables par leur science et leur forte piété. J'ai conservé un vif souvenir de Dom Lamaison, le célèbre commentateur de saint Paul, homme admirable qui, comme le Père Avril à Louvilliers, sut me faire voir le rôle extraordinaire joué par les religieux dans un monde où le souci de ce qui compte par dessus tout ne compte pas. J'étais bien décidé à rester là. Le conseil des Pères, ayant délibéré à mon sujet, se prononça pour un accueil sans réticence. Je le sus par le Prieur qui s'était chargé de me notifier cet « appel », car c'en était un, en quelque manière.

— Mais attention! me dit-il. Vous allez me promettre de rester dans notre Ordre.

J'aurais pu dire « oui », quitte à me retracter ensuite. L'idée ne m'en vint pas.

— C'est impossible, mon Père. Le but du noviciat, où vous voulez bien m'admettre, ne consiste-t-il pas précisément à éprouver la solidité de ma vocation?

— De cette solidité, mon fils, c'est nous qui serons juges.

— Je me réserve d'en être juge aussi, mon Père.

— Il faut me faire cette promesse, mon fils.

— Je ne le puis, mon Père. Que je sois venu ici et souhaite y demeurer, cela devrait suffire.

— Non, cela ne suffit pas.

Le conseil des pères se réunit de nouveau et confirma l'exigence du Prieur. Je n'avais plus qu'à m'en aller.

L'Annuaire du Clergé venait d'être repris par ex-curé qui me demanda de l'aider. Le nouvel imprimeur avait contracté un mariage civil avec une veuve qui avait déjà un garçon et une fille. On conçut le projet de m'avoir pour gendre. Je pris congé et endossai de nouveau la soutane pour entrer comme surveillant et professeur-adjoint de sixième à l'institution Saint-Pierre, à Cervins. Elle était dirigée par des prêtres du diocèse et quelques civils, mais le supérieur appartenait à l'ordre des prêtres du Sacré Cœur de Cervins. Les études y étaient faibles. Sur l'indication du supérieur, je me rendis au noviciat de sa congrégation en Belgique, et y trouvai un extraordinaire ramassis de gens de toute provenance et de tout âge, que dirigeait tant bien que mal un docteur en théologie, entièrement dominé par le maître des novices, ancien garçon pâtissier. Illuminé, fanatisé par son accession à cette situation inespérée, celui-ci prétendait former des missionnaires pour les noirs. Sa méthode consistait à soumettre les jeunes gens tombés sous sa coupe à un régime de bagne, tant sous le rapport du confort que sous celui de la nourriture. En revanche, adoration diurne et nocturne du Saint-Sacrement et « rosaire du Sacré-Cœur ». Voici en quoi consistait cet exercice. Dans une pièce de quarante mètres carrés environ, toute la communauté entrait en file indienne et tournait le temps qu'il fallait pour réciter cent cinquante fois de suite : «*Cor Jesu sacratissimum, fac ut magis ac magis ardeam*», et toutes les dix invocations : *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto.* Les plus ardents appuyaient de la voix et du pied sur le *ma* de *magis* et le *ar* d'*ardeam*. L'ensemble faisait penser à une assemblée de derviches tourneurs. Je cours encore.

Je me retourne vers M. Préaux, toujours vicaire général à Plémobiers, qui me recommande pour un poste de professeur à la maîtrise de M. Meisson. Les élèves y étaient nombreux et leur quantité limitée par le peu de place dont la maîtrise disposait dans une partie du monastère des Visitandines. En principe, aucun enfant n'y était conservé s'il n'avait une voix convenable et ne se destinait

au sacerdoce. La maîtrise comportait, outre les trois classes élémentaires conduisant au certificat d'études, la sixième et la cinquième classique. Les maîtrisiens suivaient gratuitement les classes supérieures à l'Ecole Saint-Stanislas. En entrant à la maîtrise, j'espérais renouer avec l'administration diocésaine et c'est dans cette intention que, malgré ma répugnance, je pris comme confesseur M. Turbat, l'ancien supérieur du petit séminaire de Donville, devenu supérieur du Grand Séminaire. Quand j'eus compris que le fait d'avoir été le protégé de Mgr Duberville constituait à ses yeux une tare inexpiable, toujours d'accord avec M. Préaux, je me retirai de la maîtrise.

La guerre durait depuis six mois. Le conseil de révision m'avait maintenu dans la position de réforme. M. Préaux me trouva un poste à l'Ecole Saint-René, à Guingamp. J'y fus chargé de la classe de cinquième et de la surveillance des études, des promenades, des récréations et d'un dortoir. C'était trop, beaucoup trop, mais la mobilisation avait pris la plupart des professeurs et l'on se tirait d'affaire comme on pouvait. En six semaines, je n'en réussis pas moins à si bien restaurer la discipline que me collègues se mettaient aux fenêtres pour regarder défiler ma petite troupe. J'avais pour règle de toujours pardonner un premier écart, une première faute. Le système avait du bon. Je m'y suis tenu.

Plusieurs fois par semaine, une demi-heure environ après que je m'étais couché, quelqu'un traversait le dortoir que j'avais à surveiller, après y avoir fait un arrêt. Je voulus savoir qui c'était. Il n'y avait pour cela qu'à ne pas me coucher et à hausser la flamme du gaz au bon moment; ce que je fis. Le mystérieux visiteur était en soutane. J'eus vite reconnu en lui un des plus grands élèves de la classe de Marine. Je lui fis signe de me suivre sur le palier et remis le papillon du gaz en veilleuse.

— Mon pauvre ami, que venez-vous faire ici, et dans ce costume?

Il baissait la tête et se taisait.

— Si je dis demain matin à M. le Supérieur que je

vous ai surpris dans ce dortoir et en soutane, vous serez chassé séance tenante ...Où l'avez-vous prise, cette soutane?

— Chez M. Loudéou, qui couche au dortoir Saint-Joseph.

— Vous n'avez donc pas songé à votre avenir?

— Non.

— Si je ne signale pas votre folie, me promettez-vous de n'y plus retomber?

— Oh, oui, monsieur!

Le grand sot me tendait les deux mains. Je les lui serrai virilement.

— Enlevez votre soutane, je la replacerai chez M. Loudéou, et allez vite vous coucher!

Quels regards d'admiration et de reconnaissance lui et ses camarades me lancèrent dès lors quand je les croisais! « Femme, où sont tes accusateurs? Personne ne te condamne? — Non, Seigneur. — Je ne te condamnerai donc pas davantage. Va, et à l'avenir ne pèche plus ». C'est ainsi que la femme adultère fut conquise au seul véritable amour, fit pénitence et se sanctifia.

En février 1917 eut lieu une seconde révision de tous les réformés. Je fus pris pour le service armé. Je quittai la soutane et revins à Lhermes où je fis en sorte d'être inscrit au bureau de recrutement de ma région d'origine. Celui-ci me convoqua au 8e escadron du train. C'est là que se place un incident banal en soi, mais que je tiens à rapporter, car il est dans l'esprit de ce qui précède et qui est l'esprit de charité. J'étais à l'infirmerie quand on y apporta un homme quasi mort que je me souvenais d'avoir vu dix minutes plus tôt entrer au cabaret. A peine la tenancière l'avait-elle servi qu'il s'écroula sur le carrelage. Au poste de garde on était venu le chercher pour le transporter à l'infirmerie. Pas de major, pas d'infirmier. Le visage du pauvre bougre était paisible, mais son pouls battait la chamade. Les yeux n'étaient pas révulsés, mais il y avait une contraction des mâchoires.

— Etendez-le sur le plancher, dis-je aux porteurs.

J'interpelle le patient, le pince, sans obtenir de réac-

tion. Là-dessus arrivent l'infirmier, le major. Ils s'affolent à l'idée que l'homme va « mourir ici », courent au téléphone, demandent une voiture d'ambulance. Cependant, le malade se retourne et vomit sur le parquet ciré. Je prends une serpillière, étanche une partie de l'éjection, la dépose dans une cuvette, porte la cuvette chez un pharmacien que je connais. Il procède à l'analyse et découvre du vin blanc et de la caféine. Entre temps, l'homme est admis d'urgence à l'hôpital. Tout le corps médical présent fait cercle autour de son lit. On n'y comprend goutte. L'aumônier arrive en hâte et donne l'extrême-onction à cette planche vivante dont l'état se maintient sans empirer. J'assiste à la scène en curieux et comme par hasard.

— Aie l'œil sur lui, dis-je à l'infirmier.

— Pourquoi donc?

— Aie l'œil, te dis-je.

Et je m'éloigne avec les autres.

L'infirmier ne tarde pas à remarquer que le malade bouge les paupières comme pour s'assurer qu'on ne le surveille plus. La nuit tombe. Il croit pouvoir revenir à la vie. Il ouvre les yeux, baille, s'étire, mais au moindre bruit reprend son immobilité de cadavre. L'infirmier s'approche, lui tâte le pouls ; il est redevenu normal; lui tâte la mâchoire inférieure : elle refuse de s'ouvrir. Pendant la nuit, l'homme, ignorant qu'on l'observe, se détend à son aise. Au matin ,je reviens et l'infirmier me raconte ce qui s'est passé. Nous nous approchons du sujet toujours muet, toujours apparemment insensible.

— En voilà un qui n'en a pas pour longtemps, opinent ses voisins de lit.

C'est aussi l'avis des médecins. Eux partis, je révèle à l'infirmier le résultat de l'analyse. Le simulateur est marié, père de famille. Il faut absolument le tirer du mauvais pas où il s'est mis par bêtise.

— Eh, dis donc, vieux, ça suffit comme ça, tu sais... Je te dis que ça suffit comme ça. Entends-tu?

Les yeux s'ouvrent tout grands et me regardent, effarés.

— Gros malin! Tu as cru que tu avais affaire à des imbéciles, mais c'est toi qui t'es conduit comme le dernier des nigauds.

— Pourquoi que tu me dis ça? fait l'homme du ton le plus naturel.

— Parce que tu n'es pas plus malade que moi. Tu as pris de la caféine, mais cet après-midi il n'y paraîtra plus et tu ne pourras pas continuer à faire le « raide ». Les majors s'apercevront que tu t'es offert leur tête et il te le feront payer, tu peux me croire. Tu passeras en conseil de guerre. Allons, cesse de nous jouer la comédie et débine-toi...

— C'est bon, fit-il en se dressant, je m'en vais.

— Et dis-nous merci! Tu nous dois bien ça.

— Merci! maugréa-t-il, humilié, furieux.

L'infirmier était prêtre, j'ose dire, comme moi. Deux prêtres avaient sauvé un misérable du châtiment que la justice des hommes ne lui aurait pas ménagé. Dieu les approuva certainement.

Un autre jour que je me trouvais dans le bureau du commandant à qui je servais de planton, il reçut de Paris un coup de téléphone demandant des volontaires pour une mission militaire en Grèce. On précisait : des spécialistes.

— Savez-vous téléphoner, Sancerre?

— Oui, mon commandant.

— Et taper à la machine?

— Oui, mon commandant.

— Et vous devez savoir le grec, puisque vous avez été professeur?

— Oui, mon commandant.

— Voulez-vous allez en Grèce?

— Oui, mon commandant.

Après un certain nombre d'allées et venues entre Plémobiers et Paris, je fus enfin muté du 8e escadron du train à la 20 e section de secrétaires d'état-major casernée à l'Ecole militaire, avec cette affectation particulière : Mission militaire en Grèce.

Avant le départ, une permission me fut offerte sur

laquelle je ne comptais pas. J'avais fait mes adieux à ma mère. Il me parut inutile de lui en renouveler les émotions. Pourquoi l'idée me vint-elle d'aller revoir Mgr Duberville dans son pays où il s'était retiré depuis treize ans?

Il est temps que j'essaie de donner une idée de l'état d'esprit qui s'était formé en moi depuis mes ordinations clandestines. En cet espace de treize ans, quel homme étais-je devenu? Le fait de me concevoir comme prêtre, de me conduire comme prêtre dans toute la mesure compatible avec mon genre de vie et mes occupations professionnelles, quelle influence avait-il eu sur mon comportement intime? La contradiction de ce que je savais être et de ce qu'autour de moi tout le monde croyait que j'étais, quel pli m'avait-elle creusé dans l'âme? La fausse posture que je devais garder devant autrui, quelle répercussion avait-elle eu sur l'état de ma conscience et de mon caractère? J'avouerai tout de suite qu'elle avait développé en moi l'orgueil et la susceptibilité. Je m'en rends compte à présent, j'étais à cette époque un homme singulièrement difficile. Je le suis resté, il est vrai, jamais je n'expierai assez les fautes contre la douceur, la charité et l'humilité où il m'arrive encore de tomber, mais l'âge a fini par amortir les mouvements qui me traversent encore. A mon inadaptation même je me suis adapté, si je puis dire, j'y ai trouvé peu à peu une sorte d'équilibre, mais que cette longue expérience a donc été douloureuse pour moi et, parfois, pour ceux qui m'approchaient! Que j'ai pu me faire méconnaître de ceux que leur situation faisait mes égaux! Autant que je me rendais suspect à mes supérieurs par le repliement où je me confinais sous leurs ordres quand ceux-ci me paraissaient ne contredire à rien de légitime, et mon état de rébellion ouverte dans le cas contraire. Autant que je me faisais aimer par ma sollicitude et mon indulgence de ceux que j'avais mission d'instruire et de diriger.

De ma lutte contre les tentations dont tout jeune prêtre est assailli et qui furent mon lot normal, en particulier contre les tentations de la chair, je ne dirai rien,

n'ayant pas eu de mérite particulier à les vaincre. Il m'en est venu peu du dehors. Quant à celles du dedans, à quoi bon réveiller ces phantasmes et leur fournir peut-être une occasion de revanche? Il me paraît plus intéressant de noter ce qui m'avait retenu jusqu'alors de déclarer ma situation véritable aux autorités ecclésiastiques.

D'abord une sorte de stupeur provoquée chez le jeune homme profondément religieux que j'étais, par l'acte déraisonnable de l'Evêque consécrateur et par son reniement inouï de la paternité spirituelle dont il avait, en m'ordonnant prêtre, assumé la responsabilité à mon égard. Qu'on ajoute un vif sentiment de mon indignité personnelle, non incompatible avec celui de mon autonomie, dont je viens de dire qu'il s'exaspéra dans la suite par l'effet de la solitude où mon secret avait pour effet de m'enfermer. Qu'on ajoute la crainte, excessive peut-être, mais qui me prenait toute l'âme, de soulever de nouveaux troubles dans le diocèse de Plémobiers. Qu'on ajoute ceci : je n'avais, je n'ai encore dans les mains aucun document prouvant mes ordinations. Ne risquais-je pas, en déclarant mon cas, de passer pour un imposteur qui aurait essayé d'entrer par fraude dans le sacerdoce? D'autre part, j'étais sincèrement honteux d'avoir accepté de recevoir de façon illicite les saints Ordres. Et je m'étais engagé à l'égard de l'Evêque de n'en rien dire à personne. Enfin, mes tentatives d'accession régulière à la prêtrise qui avaient précédemment abouti à deux refus d'appel, n'étaient guère faites pour m'inspirer confiance dans l'heureux succès des démarches qui se seraient imposées si j'avais résolu d'aller dire ce qui s'était passé à l'un des successeurs de Mgr Duberville.

On saura plus loin les motifs à la pression desquels j'ai cédé en demandant que mes ordinations illicites fussent réitérées *sub conditione* par des ordinations régulières. Toujours est-il qu'en demandant une permission pour Bourg-du-Mont, où Mgr Duberville vivait retiré depuis sa démission, je n'avais en tête rien d'arrêté sur ce que j'attendais de cette entrevue.

J'étais sur le point de quitter la France pour n'y plus

revenir peut-être. Revoir une dernière fois l'homme dont un geste de révolte et de fol orgueil avait si tragiquement orienté mon destin, lui dire, lui montrer ce qu'il avait fait de moi, obtenir de lui un mot qui m'éclairerait sur ce que je pouvais encore attendre de lui et sur les chances qui me restaient d'accomplir ma vocation, je n'envisageais rien au delà. J'étais si pauvre que, si j'avais dû payer mon billet de chemin de fer pour le Cotentin, je n'y serais certainement pas allé. La gratuité du voyage fut pour beaucoup dans l'idée qui me vint de le faire.

Les préliminaires de ce voyage, sinon ce voyage lui-même, me furent une bonne occasion de rassembler toutes les réflexions que, depuis treize ans, j'avais eu amplement le loisir de faire sur la validité de mes ordinations. A tout hasard, je les couchai sur un papier que je serrai dans mon portefeuille en vue de le mettre sous les yeux de l'Evêque.

J'y examinais d'abord mon cas par rapport au Consécrateur. Celui-ci avait certainement eu l'intention droite de faire des ordinations conformément à la pensée de l'Eglise. Son émotion devant le refus de ses clercs de recevoir de lui les ordres majeurs, l'appel impérieux qu'il m'avait adressé, sa joie de me voir arriver, sa déclaration, plusieurs fois répétée, de vouloir « faire l'Evêque puisqu'il était Evêque », son empressement excessif à me conférer les trois ordres majeurs, ne permettaient pas d'en douter. A l'aube du jour où il m'avait ordonné, il était calme, dispos, jouissait incontestablement de toute sa présence d'esprit, il avait fait avec une attention non simulée tout ce qui est requis pour agir validement. De mon côté, je n'avais pas donné mon consentement par suite d'un trouble qui m'eût privé de mon libre arbitre. « Je n'ai plus qu'à disparaître » ! s'était écrié l'Evêque pour m'obliger à céder. Qu'avait-il voulu dire par là? Je garde un doute à ce sujet. Quoi qu'il en fût de la « disparition » de l'Evêque, et de mes ordinations illicites, j'avais choisi librement le moindre mal. Au matin de la cérémonie, à mon réveil, je jouissais assurément,

bien qu'ayant peu dormi, de toute l'advertance et de toute la volonté nécessaires, soit pour retirer mon consentement, soit pour le continuer, de même que pour suivre le développement des rites sacrés, en apprécier la sainteté et en recevoir les fruits. Ni avant, ni pendant, ni tout de suite après les ordinations, je n'avais douté de la droite intention de l'Evêque. C'est seulement quand je m'étais vu abandonné par lui qu'une inquiétude m'était venue : « Comment, pensais-je, cet Evêque, mon vrai père dans l'ordre spirituel et sacerdotal, peut-il me laisser ainsi? A-t-il bien voulu faire de moi un prêtre? » Mais, je le répète, cette inquiétude ne m'était venue qu'après et je l'avais chassée pour les raisons dites plus haut, de sorte que la certitude ne m'avait plus quitté de m'être donné très valablement à Dieu et d'avoir été fait sous-diacre, diacre et prêtre selon les rites. Depuis lors, j'avais vécu comme un prêtre, ne me mêlant point au monde, observant la chasteté, récitant le bréviaire et m'efforçant d'être utile à mon prochain, quoi qu'il pût m'en coûter. Je n'avais pas cessé non plus de m'entretenir dans la connaissance de la Sainte-Ecriture et les sciences ecclésiastiques. Sans rien faire apparemment de spécial, je ressemblais bien à un prêtre. Je n'avais jamais été tenté d'offrir le Saint Sacrifice, mais j'aimais Dieu, ma vocation et les âmes, et quand l'occasion s'était présentée d'administrer d'urgence le sacrement de la Pénitence, je ne m'y étais pas dérobé.

IX

Le rapide de Cherbourg ne s'arrête pas à Bourg-du-Mont. Je dus en descendre à Valognes afin de reprendre plus tard un train omnibus qui me ramènerait sept kilomètres en arrière. C'était le milieu de l'après-midi. J'entrai dans un petit café devant la gare, commandai deux œufs au jambon et curieux de la réputation dont jouissait Mgr Duberville dans son pays, m'enquis de lui auprès du cafetier. Le connaissait-on? Le voyait-on par-

fois aux abords de la gare? Un Evêque se distingue sans peine du commun des hommes, surtout un évêque décoré, surtout un évêque comme celui-là. Mais les patrons du petit café ignoraient jusqu' à son nom.

Après une courte prière à l'église, je flânai le long des rues de Valognes, admirant les vieux hôtels de cette petite ville que le souvenir de Barbey d'Aurevilly me fit sans doute apparaître plus évocatrice et plus pittoresque qu'elle n'est en réalité. En haut de la rue des Religieuses, un porche surmonté de deux statues de saints s'ouvrait sur une cour spacieuse et bordée de beaux bâtiments anciens. Une religieuse en robe grise me dit que c'était l'hôpital et me conseilla de demander à l'économe, dont elle m'indiqua le bureau, la permission de visiter le cloître; il a en effet grand caractère. L'obligeant économe m'apprit que Mgr Duberville venait de temps à autre à l'hôpital, qu'il y faisait du bien, qu'on l'y aimait beaucoup, et il me le décrivit tel que je l'avais connu, vif, familier, disert, plein de mouvement et d'autorité. Sa chute ne l'avait donc pas changé. L'économe ajouta que, si je voulais sur Monseigneur des renseignements plus précis, j'aurais intérêt à questionner un antiquaire devant le magasin duquel j'avais passé en venant du bas de la ville. Monseigneur était en relations suivies avec lui. Cinq minutes après, je poussais la porte de l'antiquaire et lui disais qu'ancien séminariste de Mgr Duberville à Plémobiers, je désirais profiter de mon passage à Valognes pour lui rendre visite à Bourg-du-Mont. Rendu d'abord méfiant par mon uniforme, l'antiquaire s'aperçut vite qu'il avait bien à faire à un ecclésiastique. Il me parla de Monseigneur en termes chaleureux. Justement il avait reçu de lui le matin même une lettre relative à une vente qui devait avoir lieu dans quelques jours et à un coffre-fort en chêne auquel l'Evêque désirait faire mettre une serrure solide. Je demandai si pour me rendre à Bourg-du-Mont, il n'y avait. pas d'autre moyen de locomotion que le train. On s'y rendait aussi en omnibus, mais le matin seulement. Aussi bien la propriété de Monseigneur, son « château », disait l'antiquaire, n'était-elle pas exactement située à Bourg-du-

Mont, mais à deux kilomètres de l'agglomération, en pleine campagne, sur le sommet du mont Castre d'où, par beau temps, Monseigneur pouvait apercevoir la mer. D'apprendre qu'à Bourg-du-Mont-gare je devrais changer encore de train à destination de Bourg-du-Mont-ville, me décida pour la patache du lendemain matin. La conversation de l'antiquaire m'intéressait. Il ne se fit pas trop prier pour accepter un bock. C'est ainsi que j'appris qu'à Bourg-du-Mont l'Evêque, enfant du pays, faisait figure de grand homme et que l'admiration de ses concitoyens le consolait amplement de l'incompréhension de son ancien clergé. L'accusation de franc-maçonnerie avait fait rire tout le monde ici, où Monseigneur n'avait que des amis. Un vitrail dont il avait fait don à l'église de Bourg-du-Mont le représentait à genoux recevant la mitre. Sur la grand place du village, devant la petite maison où il était né et où un pâtissier avait remplacé son père le tailleur, une statue équestre de Jeanne d'Arc, œuvre d'un de ses oncles et dont l'érection était due à son initiative, caracolait fièrement. L'antiquaire me dit aussi que depuis son retour au pays, il avait joint, aux cultes de Jeanne d'Arc et de Bossuet, dont il avait toujours été féru, celui de Napoléon. Il avait placé un buste de l'Empereur dans chacune des pièces de sa maison et faisait sa nourriture quotidienne du *Mémorial de Sainte-Hélène*. L'antiquaire et moi nous séparâmes fort bons amis. Si j'en avais le temps, le lendemain, je ne manquerais pas de revenir le saluer.

Après le dîner, je flânai encore à travers la vieille ville, puis j'allai me coucher dans une auberge voisine du champ de foire et le lendemain matin je pris à destination de Bourg-du-Mont l'omnibus qui, justement, passait avant d'atteindre cette localité non loin de la propriété de Monseigneur Daberville.

On était à la fin d'octobre et déjà les verdures de cette belle campagne du Cotentin, frissonnante dans la brume et le vent humide de la mer, se recouvraient d'une magnifique patine d'or. A perte de vue, des prairies, des haies, des clos de pommiers que les taches claires des bestiaux

ponctuaient au premier plan, formaient un moutonnement continu, d'une richesse et d'une épaisseur aussi agréables à l'esprit qu'à l'œil.

La première chose que j'aperçus en approchant de la maison qu'on m'avait dite être celle de l'Evêque fut une statue de Jeanne d'Arc dressée dans le jardin, mais qu'une brèche du mur permettait de contempler du chemin. Une Jeanne d'Arc à pied, celle-là, et serrant son épée contre sa poitrine.

Mon cœur battait quand je sonnai, mais ma main ne tremblait pas. Que risquais-je? Que l'Evêque ne me reçût pas? C'eût été peu conforme à son caractère. Qu'avait-il à craindre de moi? Qu'avait-il à me reprocher? Ma présence ne lui serait pas agréable? Elle ne pouvait qu'éveiller en lui un remords? Bah! un personnage de cette trempe ne se décontenancerait pas pour si peu! Quant à moi, j'étais bien décidé à ne pas me laisser intimider. Je n'étais plus le jeune clerc d'autrefois, aucun lien hiérarchique ne m'unissait plus à l'homme qui m'avait abandonné. Je saurais lui parler avec le respect dû à sa dignité et à son malheur, mais aussi avec la fermeté que me donnait le sentiment d'avoir été sa victime.

La grille au-dessus de laquelle les armes, la crosse, le chapeau et la devise étaient sculptés dans la pierre rugueuse du pays, s'ouvrit. Une vieille femme me demanda ce que je désirais, prit mon nom et me dit d'attendre dans le jardin. Le « château » devait renfermer au plus quatre ou cinq pièces, mais dans l'angle des deux petites ailes formant potence une tour carrée, que je supposai contenir la cage de l'escalier, se donnait prétentieusement figure de donjon. Des créneaux la couronnaient. Comme symbole d'orgueil, ce donjon ne manquait pas d'éloquence, mais, après tout, des milliers de commerçants enrichis et devenus bâtisseurs ont commis des fautes de goût plus choquantes. Choquante, celle-ci ne l'était vraiment que par rapport au saint caractère et à la lumineuse intelligence de celui qui l'avait commise. Il y avait, dominant la porte d'entrée de la maison, quelque chose que, de loin, je ne distinguai pas bien tout d'abord : un buste de

l'Evêque, énorme, s'avançant à la façon d'une gargouille, les épaules crevant le mur, la mâchoire, le nez, le front exprimant à l'adresse des intrus une menace devant laquelle je fus presque tenté de reculer. Qu'étais-je venu faire dans cette demeure dont le style et chaque détail criaient si haut la passion des grandeurs? Sous le buste avait été sculpté l'écu de Jeanne d'Arc. Au-dessus de chaque fenêtre, les armoiries de l'Evêque se répétaient. Mais il était trop tard pour reculer : le fils du tailleur venait de surgir dans l'encadrement de la porte, statue vivante qu'au-dessus d'elle le buste de pierre reproduisait en l'amplifiant.

Il avait beaucoup vieilli, ses cheveux étaient devenus tout blancs, son visage s'était creusé, son teint s'était coloré. Néanmoins l'expression des traits et du regard n'avait pas faibli, et le corps, bien qu'épaissi, disait toujours, en dépit des soixante-dix ans dépassés, la solidité, la santé, la force en action. Il était revêtu de la simple soutane noire qu'on lui voyait le plus souvent à Plémobiers, et elle était couverte de taches de couleur. Ma visite l'avait probablement surpris se livrant à quelqu'un de ses travaux de peinture que l'antiquaire m'avait dit qu'il affectionnait, et, de fait, je pus remarquer l'instant d'après les mêmes taches sur ses belles mains.

— Que désirez-vous, mon ami? lança-t-il d'un peu loin et sans quitter le seuil où il s'était arrêté.

Sans doute la gouvernante lui avait-elle inexactement répété mon nom. Il me faisait l'accueil qu'il eût fait à n'importe quel visiteur anonyme, à n'importe quel solliciteur, à n'importe quel permissionnaire du front.

Je m'avançai, le képi à la main, pour me faire plus facilement reconnaître :

— Monseigneur, je suis l'abbé Sancerre, de votre ancien diocèse de Plémobiers.

— L'abbé Sancerre? s'écria-t-il, et sa bouche s'élargit d'un sourire où brilla sa denture intacte, cependant qu'il me tendait une main cordialement ouverte. C'est une bonne surprise! Qu'est-ce qui vous amène à Bourg-du-Mont?

— Le désir de vous revoir, Monseigneur. Je ne vous dérange pas?

— On ne me dérange jamais. Entrez, mon ami. Entrez donc!

La salle à manger où il m'introduisit occupait tout le rez-de-chaussée de l'aile droite et s'éclairait sur le jardin par trois fenêtres à petits carreaux. Une grande cheminée à hotte sur le rebord de laquelle rêvait un Napoléon de plâtre, ajoutait au cachet ancien de ces fenêtres et de l'ameublement rustique.

— Que puis-je vous offrir, mon ami? J'ai du cidre dont les gens du pays me font compliment, mais offrir du cidre à un Bourguignon!... Ah! elle est loin, ma bonne cave de Plémobiers, cette cave qu'on m'a tant reprochée...

— Je vous en prie, Monseigneur! Je ne prendrai rien, ce n'est pas dans mes habitudes.

Assis près de la table de chêne, je faisais face à la lumière. Il y tournait le dos et sa forte tête à la crinière léonine se découpait à contre-jour sur le carré d'une des fenêtres.

— Alors, vous êtes soldat? Vous faites la guerre? Dans quel secteur?

Je lui dis à quoi, jusqu'à présent, s'étaient réduites pour moi les hostilités. Je devinai son blâme. Il m'aurait préféré coiffé du casque, la capote déchirée, les brodequins boueux la croix de guerre sur la poitrine et traînant la jambe. Il s'étonna que j'eusse sollicité d'aller en Grèce. En Grèce! Quand le sol français commençait à manquer de défenseurs! Et il se lança dans un discours sur la nécessité de rassembler toutes les énergies de l'arrière. Il avait écrit à ce sujet à Poincaré, avec lequel il avait gardé de bonnes relations. Il aurait souhaité que le gouvernement l'employât à relever le moral des civils. Il avait là-dessus des idées à lui. Son rayon d'action à Bourg-du-Mont était ridiculement petit.

Ce n'était pas pour échanger avec lui des propos de cette sorte que j'avais fait un si long voyage. Je m'attendais qu'il se décidât à me questionner sur ce qu'avait été ma vie depuis le jour où, sur le refus d'accepter le poste

de vicaire général qu'il m'offrait après m'avoir ordonné prêtre et s'être confessé d'une faute dont je n'avais pas cru pouvoir l'absoudre, il m'avait laissé seul dans son cabinet de l'Evêché, seul et marqué d'un sceau indélébile... Pour amener la conversation au point que je voulais :

— Et M. Nyon, Monseigneur? lui demandai-je, comme frappé d'une idée subite. Qu'est-ce qu'il est devenu.

Le nom de celui qui avait fait fonction d'archidiacre à mes ordinations constituait par lui-même une allusion assez claire.

— M. Nyon s'est éteint, il y a quatre ans, aumônier d'un couvent de religieuses, à Saint-Lô.

— C'est dommage! J'aurais été content de le revoir aussi.

Mgr Duberville détourna la tête, geste qui pouvait s'interpréter comme signifiant son désir de changer de propos, mais j'étais résolu à insister jusqu'à ce que j'eusse obtenu de lui une réponse à l'interrogation qui me brûlait les lèvres.

— Pauvre M. Nyon! repris-je. Il était si parfaitement dévoué à Votre Grandeur!

— C'est vrai! Je l'ai beaucoup regretté...

— Peut-être aurait-il pu faire quelque chose pour moi, lui...

Le regard d'acier de l'Evêque me transperça. Se levant presque aussitôt, il ouvrit la fenêtre et y passa la main pour vérifier s'il pleuvait. Il ne pleuvait pas.

— Je croyais qu'il pleuvait, dit-il. Ah, sans la pluie, la Normandie serait le plus beau pays du monde! Voulez-vous que je vous fasse faire le tour du propriétaire?

— Volontiers, Monseigneur.

— Nous commencerons par la tour. L'horizon est trop brouillé pour que de là-haut vous ayez la chance d'apercevoir la mer. Du moins aurez-vous sur toute cette contrée qui m'est si chère une vue splendide...

Par l'escalier en colimaçon du donjon, je le suivis jusqu'à la plate-forme. Le panorama qu'il me désigna d'un geste emphatique, un vrai geste d'orateur, était en effet grandiose.

— Et voici mon village! Voici Bourg-du-Mont! dit-il, retourné vers l'agglomération de toits d'où surgissait, à peu près à la même hauteur que nous, la grosse tour de l'église qui, vingt ans plus tôt, l'avait vu sacrer évêque. Et voici ma chère Abbaye (il m'indiquait une grande bâtisse un peu plus à gauche). C'est là que j'ai appris à lire!

Comme je lui disais l'impression forte que m'avait produite ce Cotentin où je venais pour la première fois :

— Ah, mais pardon, fit-il, Bourg-du-Mont n'est pas dans le Cotentin! Bourg-du-Mont n'est pas non plus dans le Val-de-Saire. Bourg-du-Mont participe des deux régions. Entouré d'un côté par des pâturages qui n'ont rien à envier à ceux de Carentan et de Saint-Côme, ni même à ceux de Fresville-la-Riche, il se rattache au nord à un tout autre pays où le chêne remplace l'orme et le frêne...

Je ne pouvais que l'écouter, en regrettant que tant d'éloquence, de si beaux gestes, de si belles attitudes, n'eussent pas d'autres admirateurs que moi.

De la terre, il passa bientôt et, par une transition toute naturelle, à la mer, dont on devinait la présence, là-bas, derrière le rideau de brouillard bleuté.

— La mer! soupira-t-il, et sa large poitrine se gonfla. La mer! La mer! Ah, tenez, mon ami, savez-vous à quoi elle me fait penser, la mer? Elle me fait penser à Rome. Oui, à Rome. Vous devriez aller à Rome! Il faut connaître Rome! Pourquoi, puisque vous allez en Grèce, ne vous arrangeriez-vous pas pour visiter Rome au passage? On vous fera certainement traverser l'Italie en chemin de fer. Croyez-moi, arrangez-vous pour visiter Rome! Vous comprendrez alors pourquoi Rome me fait penser à la mer...

Et le voilà reparti sur le thème de la mer où vont se jeter tous les cours d'eau nés d'elle. Abîme qui, après avoir été leur berceau, devient leur tombe, où ils perdent forme, leur nom et aussi leurs couleurs variées. La mer, c'est le ciel même qui la colore. S'il est sombre, elle l'est avec lui et son azur se reflète dans les flots, empruntant seulement à leur fond on ne sait quoi de plus grave et de moins serein, de même que les pensés de Dieu perdent

quelque chose de leur qualité divine en passant dans l'esprit des hommes. Parfois les nuages traversent le ciel et jettent sur les flots quelque tristesse, mais avec ces vapeurs passe et disparaît aussi leur ombre, et la face des eaux reprend vite sa teinte naturelle sous les rayons de l'astre du jour. Quel mystère, cependant, sous cette calme surface! Que de mouvements en ces abîmes que notre œil n'atteint pas! Que d'écueils cachés! Que de courants inconnus! Que de frondaisons gigantesques! Que d'existences visibles pour Dieu seul! Et toutes ces choses, dit le Psalmiste, sont dans la main de Dieu! Eh bien, telle Rome apparaît à qui la considère d'un point de vue élevé. Toutes les passions qui travaillent le monde ont en cette cité un écho, tous les mouvements qui agitent l'humanité atteignent à Rome par quelque endroit. C'est de là que tout part, c'est là que tout revient...

La comparaison de Rome et de la mer se poursuivit longtemps. J'étais sous le charme, mais, me disais-je, qu'il a donc changé, l'Evêque! Qu'il a perdu de sa simplicité dans la retraite! Ce n'était pas sur ce ton qu'il me parlait jadis, au cours de nos entretiens particuliers! D'où lui est venue cette pompe, cette solennité? Ne dirait-on pas qu'au lieu de le faire humble, le malheur l'a enflé démesurément?

— Parlez-moi encore de Rome, Monseigneur. Parlez-moi du Saint-Père!...

Nous étions redescendus dans le jardin et nous nous y promenions à pas lents, parmi les feuilles mortes, sous la ramure chantante des pins.

— Le Saint-Père? fit-il. Lequel? J'en ai connu deux. Léon XIII avait du génie.

— Et Pie X, Monseigneur? Vous l'avez approché en 1904. Quelle impression vous a-t-il laissée?

— Le seul jour de mon arrivée à Rome, je l'ai vu trois fois. Trois fois il m'a demandé de démissionner; trois fois j'ai refusé. Pie X était un homme un peu ordinaire, m'a-t-il semblé. Ah, de ce second séjour que j'ai fait à Rome, j'aimerais mieux ne pas me souvenir! Connaissez-vous, mon ami, le mot de Mgr Darbois?

— Non, Monseigneur.

— « Il y a deux choses délicieuses à Rome, disait le saint archevêque de Paris, l'eau de la fontaine Pia et l'heure du départ ».

Cela contredisait un peu le conseil qu'il m'avait donné l'instant d'avant de ne pas traverser l'Italie sans voir Rome, mais ici ce n'était plus l'évêque du voyage *ad limina* de 1902 qui parlait, c'était le démissionnaire de 1904, c'était toute l'amertume de la condamnation portée contre lui par le Saint-Office qui lui remontait aux lèvres.

Il secoua sa crinière blanche.

— Venez, me dit-il, je vais vous montrer quelque chose.

Une allée s'écartait vers le mur de clôture du parc. Nous la suivîmes, contournâmes une carrière abandonnée et nous nous trouvâmes devant un trou de forme quadrangulaire, d'environ deux mètres de profondeur, aux parois grossièrement maçonnées :

— Ma tombe, fit l'Evêque.

Qu'aurais-je pu dire? Je me tus, mais je revis le buste de Napoléon sur la tablette de la cheminée. Sur sa montagne solitaire, Mgr Duberville se considérait certainement comme une sorte de réplique au captif de Sainte-Hélène.

— Je vais vous montrer autre chose.

Et il m'entraîna de nouveau, et cette fois il n'y eut plus pour moi de doute possible : cet homme était fou, fou d'orgueil. Qu'on se représente une sorte de stèle, de grande plaque de marbre dressé verticalement au milieu d'une pelouse, et, gravés sur cette plaque, une cinquantaine de noms : tous les grands hommes de la Normandie, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Flaubert, et au-dessus de cette stèle, la dominant, la couronnant, la résumant, lui donnant sa plus glorieuse signification, un buste... le buste de Mgr Duberville en plâtre, sa crinière, son front bombé, son sourcil impérieux, son nez droit et un peu court, la moue suprême de sa bouche, sa puissante mâchoire.

Il attendait de moi un mot d'approbation et d'éloge,

mais j'étais muet de stupeur. Mon silence dut le décevoir.

— Rentrons, dit-il d'un ton maussade. Vous avez tout vu.

Je ne lui avais encore rien dit de ce qu'il y avait d'essentiel dans l'objet de ma visite. Nous reprîmes place l'un près de l'autre sur les chaises de la petite salle à manger, près de la table de chêne.

— Monseigneur, je ne voudrais pas prendre congé de vous sans vous avoir posé une question, me décidai-je enfin à dire.

— Quelle question, mon ami, avez-vous à me poser?

— Monseigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Il eut un bref éclat de rire qui lui secoua fortement les épaules et le fit tousser. Je le soupçonnai d'être atteint d'emphysème.

— Pourquoi je vous ai abandonné? Mais, mon pauvre ami, vous savez bien que je n'étais plus en situation de vous protéger!... Madame votre mère est-elle toujours en vie?

— Oui Monseigneur, et en bonne santé, je vous remercie.

— Parfait! Parfait! fit-il d'une voix distraite.

Il me devint impossible de me contenir. Je quittai ma chaise, me rapprochai de lui et prononçai de nouveau la phrase que je croyais la plus propre à frapper son cœur :

— Monseigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné?

Alors, il rougit très fort, se leva lui aussi d'un mouvement brusque et, son regard étonné, un peu réprobateur, m'ayant dévisagé de biais, il quitta la pièce d'un pas rapide.

Je l'entendis gravir l'escalier de pierre, puis marcher au-dessus de ma tête. Que signifiait cette brusque sortie? Devais-je comprendre qu'il me plantait là comme il avait fait autrefois dans son cabinet de travail de Plémobiers? Mais il redescendit et je vis qu'il tenait à la main un billet de cent francs.

— Tenez, mon ami, prenez ceci! Je ne puis faire mieux, malheureusement. J'ai beaucoup de charges...

Depuis lors, j'ai réfléchi à ce geste et l'ai mieux compris. C'était le geste, naturel dans les circonstances d'alors, du civil à l'adresse du mobilisé. Mais sur le moment, je n'y vis qu'une insulte à mon malheur de la part de celui qui en avait été l'artisan.

A mon tour je m'empourprai jusqu'au front. Une gifle ne m'aurait pas humilié plus. Mes joues eurent certainement moins chaud, jadis, dans le four de la sœur Anna.

— Monseigneur, protestai-je, vous vous méprenez, ce n'est pas pour cela que j'ai fait un si long voyage!

Crut-il que la somme ne me paraissait pas assez forte, que je réclamais davantage?

— Je vous le répète, mon ami, que c'est tout ce que je puis faire.

— Monseigneur, taisez-vous!

— Mais, mon ami, qu'avez-vous donc?

— Monseigneur, vous n'avez pas le droit...

Je suffoquais d'indignation et de honte. J'ouvris la porte, me jetai dehors et traversai le jardin en courant.

§

Ne pas traverser l'Italie sans visiter Rome!

Ce conseil de Monseigneur Duberville me trotta plusieurs jours dans la tête avant d'y prendre la forme d'une résolution arrêtée. Oui, je ferais l'impossible pour visiter Rome. Mais une autre idée se greffa sur la première : peut-être n'aurais-je pas le temps de visiter Rome. En tout cas, ne disposerais-je que d'une demi-heure, j'essaierais de voir le cardinal Merry del Val, je lui exposerais mon cas, je me mettrais sous sa protection. Tout ce que je savais de cet homme supérieur m'assurait que je trouverais en lui une intelligence et une sympathie prêtes à me comprendre et à me secourir. Je n'avais que trop tardé, par ménagement à l'égard de l'Evêque et de son ancien clergé, à sortir de mon silence. Sous le choc de l'affront que je croyais avoir reçu, ce scrupule cédait. Le besoin d'échapper au découragement et aux tentations contre la foi en servant Dieu conformément à ma vocation, celui d'acquérir plus de perfection, celui de faire un bien qui,

hors de ma vraie voie, me demeurait interdit, l'emportaient sur mes longues hésitations. Toute crainte s'évanouissait devant la certitude restaurée, triomphante, de ma vocation sacerdotale. De celle-ci je n'avais jamais douté, mais je ne l'avais jamais depuis le séminaire sentie si vivante, si pressante. L'appel intime de Dieu, entendu au fond de ma conscience d'enfant, l'appel au sous-diaconat, reçu des directeurs du Grand Séminaire de Plémobiers et confirmé par mon professeur, enfin l'appel de l'Evêque consécrateur se résumaient, se multipliaient à présent dans une poussée sous laquelle je frémissais littéralement d'impatience. Il m'était clair, d'une clarté aveuglante, que Dieu avait eu pour agréable l'offrande que je lui avais faite de moi-même. La Sacrée Congrégation des Sacrements met, il est vrai, les jeunes clercs et leurs supérieurs en garde contre le danger de faire résider la vocation dans une impulsion sentimentale ou dans quelque expérience mystique d'une valeur pratique souvent nulle. L'Evêque et les supérieurs ont, pour apprécier l'existence d'une vocation, à examiner surtout si les conditions d'aptitudes requises ont bien été réalisées et si les signes extérieurs ont bien été constatés : *signa vocationis uti sunt : pietas, modestia, castitas.* Vocation divine équivaut donc à idonéité, mais la Sacrée Congrégation n'a certainement pas voulu que toute la vocation résidât dans des signes extérieurs d'aptitude que la vigilance des supérieurs constate et que leur appel extérieur sanctionne, la vocation postule aussi l'appel intérieur et de cet appel j'étais tout rempli depuis mon enfance. Le difficile attachement que je lui avais gardé dans le siècle, mon refus d'accéder aux avantages temporels, ma préférence dix fois affirmée en faveur de la sainte pauvreté du clergé de France, auraient été inexplicables si je n'avais été réellement prêtre ou si je l'avais été par accident et contre la volonté de Dieu. En vérité, j'étais bien le prêtre de Dieu, et bien fait pour l'être.

Avant de partir, j'écrivis sous trois plis distincts au cardinal secrétaire d'Etat. Dans le premier, une lettre signée de moi disait que, devant passer par Rome pour

aller en Grèce comme militaire, je demandais à être reçu par lui pour l'entretenir d'un cas exposé dans un second texte non signé et contenu dans un second pli; un troisième texte, dans un troisième pli, ne donnait que des noms. Grâce à quoi, si un pli venait à s'égarer, le secret serait gardé.

Cinq jours après j'avais la réponse du cardinal : « Quels que soient le jour et l'heure de votre passage, je vous recevrai. »

Mais les convois militaires ne s'attardaient pas à Rome. Après un bref arrêt à la gare extérieure de Transtévère, ils contournaient la ville au sud pour aller rejoindre la ligne de Naples, puis traverser la péninsule d'est en ouest, et atteindre Tarente où une foule cordiale salua de ses vivats et de ses applaudissements notre embarquement pour Itéa.

Je passerai sur la plupart des détails de ce voyage comme sur ceux de mon séjour en Grèce et en Macédoine. Ce serait sans intérêt. Il me paraît pourtant bon de dire qu'à Athènes, à l'hôtel du Grand Alexandre, j'eus l'occasion de causer avec l'évêque orthodoxe de Volo, alors surveillé parce qu'il était vénizéliste. Ah, quelle estime il avait pour notre clergé français, si indépendant du pouvoir civil! Par lui, je sus comment le précédent Métropolite d'Athènes avait jugé bon d'excommunier M. Venizelos, avec lapidation, s'il vous plait! Après que l'anathème eut été fulminé dans la cathédrale, la foule se rendit en procession à l'esplanade située devant l'Ecole des Evelpides. Chacun portait sa pierre et le Métropolite comme les autres. Au lieu désigné, il jeta sa pierre et tous l'imitèrent. Revenu au pouvoir, M. Venizelos fit à l'aide de ces cailloux construire une petite niche à saint Eleuthère, son patron. Il avait donné l'ordre de couper les cheveux de l'archevêque excommunicateur et de l'enfermer dans un couvent. Le pauvre homme n'en fut extrait pour être replacé sur son siège archiépiscopal qu'à la chute de M. Venizelos. L'archevêque qui avait succédé à l'auteur de la lapidation symbolique eut le crâne rasé à son tour et alla occuper en prison la cellule de son prédécesseur.

L'évêque de Volo m'invita dans la nuit de Pâques à l'assister à la place du diacre à l'autel. En uniforme bleu horizon d'officier, je suivis ainsi d'aussi près que possible une magnifique liturgie orthodoxe « Ai-je bien fait? demandai-je plus tard à Mgr l'archevêque de Chaux. — Sans aucun doute. » me répondit-il. Le même évêque me fit pénétrer dans le *Hiéron* (sanctuaire) de la cathédrale orthodoxe d'Athènes, le jour de la fête du roi Alexandre. J'y fus présenté ès-qualités à dix-sept évêques presque tous déférents, ou du moins courtois. L'un d'eux, tout jeune, se tenait seul à l'écart. L'évêque de Volo me le présenta en ces termes : « Voici notre ami, le petit évêque Eugène ». C'était, lui aussi, un vénizéliste. Il avait l'air bien embarrassé de son titre.

Deux fois, en Grèce, j'eus l'occasion d'exercer le saint ministère. Mais je n'ai pas dit que cela m'était arrivé une première fois à Lhermes, quand j'étais clerc de notaire. Je montais une rue en pente que descendait un lourd camion chargé de sacs de charbon. Il tombait une pluie battante, le frein ne serrait pas assez, le conducteur tenait son cheval par la bride tout près du mors, en marchant à reculons. Soudain, du bas de l'étroite rue surgit sans ralentir une automobile dont l'averse gênait sans doute la vision du chauffeur. Le cheval prit peur, glissa, culbuta son charretier, tomba sur lui et le camion acheva d'écraser le malheureux dont on ne voyait plus que le visage convulsé et un avant-bras quand je fus près de lui. Je m'agenouillai, je lui pris la main : « Mon ami, lui dis-je, si vous m'entendez, serrez-moi la main. » Il me la serra. « Je suis un prêtre en civil. Désirez-vous l'absolution? » Ses yeux, ses doigts, un mouvement des lèvres dirent oui. Alors, sur le visage empourpré, je traçai nettement, lentement, le signe de la Croix en prononçant la brève formule de l'absolution... Lorsqu'on put dégager l'homme, il était mort.

J'étais à l'hôpital militaire établi à Zeitenlick, près de Salonique, dans le séminaire bulgare des Lazaristes. J'allais le quitter pour partir en convalescence. Cet hôpital était plein, c'est bien le cas de le dire, de toute une

macédoine de militaires : Français, Anglais, Italiens, Serbes, Malgaches, Annamites, noirs de toutes nuances... Auprès des uns et des autres, je m'efforçais d'être la bonne odeur du Christ. L'un des malades, un Français, grand paludéen, paraissait attacher particulièrement du prix à ma présence. Sachant qu'il n'en avait plus pour longtemps, il m'avait parlé de sa famille qui habitait la Haute-Loire. « Quand ma dernière heure sera venue, m'avait-il dit, veuillez demeurer près de moi, prier pour moi et recueillir mon dernier souffle sur cette petite glace que vous enverrez ensuite à ma femme et à mes enfants. » Je le lui promis. On avait prévenu l'aumônier, mais celui-ci avait tant à faire! Un soir, le malade me dit :

— Je vais mourir cette nuit, je le sens et je n'aurai pas reçu les derniers sacrements. Cela me cause une grande peine. Mais le bon Dieu me pardonnera mes péchés, n'est-ce pas? Car je m'en repens fort et je voudrais bien me confesser.

— Mon cher Jean, lui dis-je, puisque vous le désirez tant, je puis recevoir votre confession et vous absoudre.

— Oh! vous êtes prêtre! Je m'en doutais! Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt? Que Dieu est bon!

Avec quelle douceur je parlai en prêtre à cette âme si bien disposée, lui donnai l'absolution et lui appliquai l'indulgence plénière à l'article de la mort! Comme je le lui avais promis, je recueillis son souffle sur la petite glace ronde et l'envoyai le lendemain à sa famille, après avoir accompagné son corps au cimetière et lui avoir jeté le dernier regard d'amitié dont presque tous manquaient alors.

J'allai plus loin encore, en Haute-Macédoine, aux confins de la Grèce et de la Serbie, en vue de Monastir, exactement à Sekulevo, près de la terrible boucle de la Cerna. De ceux qu'on y envoyait, bien peu revenaient. Un jeune homme, arrivé depuis quelques jours dans ma compagnie, me déclara un matin :

— Je suis désigné pour aller là-bas. Je voudrais me confesser.

Je lui indiquai la tente de l'aumônier marquée d'une croix en bois.

— Je ne veux pas me confesser à lui, me dit-il, je le trouve trop débraillé. J'aime mieux me confesser à vous.

— Mais il est l'aumônier et vous ignorez si je suis prêtre.

Il insista :

— Vous avez l'air d'un vrai prêtre, vous. Je veux me confesser à vous.

Je l'écoutai donc et pus constater quelles ascensions merveilleuses Dieu avait réalisées dans cette âme si difficile sur le choix d'un guide spirituel. Quand je l'eus exhorté :

— Maintenant, parce que je suis prêtre, je vais vous donner l'absolution.

Sa figure était rayonnante. Il m'embrassa et me donna les noms et adresses de ses parents et de sa fiancée.

— Je n'en reviendrai pas, j'en suis sûr!

Il n'en revint pas.

★

Renvoyé en France pour y faire ma convalescence : « Cette fois me dis-je, je verrai Rome, je verrai le cardinal! » Je lui écrivis une seconde fois. Il me répondit qu'il m'attendait.

Me voici, mais non plus en convoi, à la gare de Transtévère. Il est minuit et demi. Sans difficulté je sors de la gare. Dans une infirmerie voisine, un prêtre que l'on m'a indiqué en Grève me donne les renseignements utiles pour gagner le centre de Rome. Au matin, de la chambre d'hôtel que j'ai louée, je puis contempler en face de moi le château Saint-Ange et, à mon extrême gauche, la basilique de Saint-Pierre et le palais du Vatican. Le ciel est d'une ineffable pureté. Ce sublime et auguste paysage de pierres sculptées baigne ou, plutôt, semble suspendu dans un cristal étincelant. Que c'est beau! Que c'est grand! Que Dieu est bon! Je tombe à genoux et fonds en larmes.

A dix heures, appelé par le frêle carillon qui s'agite à

gauche du frontispice, je pénètre dans la plus grande église du monde et vais tout de suite m'agenouiller près de l'autel de la Confession élevé au-dessus du tombeau de saint Pierre. On prie peu dans les églises italiennes. Un cardinal s'approche de moi et me bénit en disant aux clercs qui l'accompagnent :

— *E raro, rarissimo!*

Bientôt les grandes orgues annonciatrices d'une liturgie solenelle se mettent à mugir tandis que vers la Chapelle Sixtine s'avance un cortège précédé de hallebardiers en grand costume. Les chanoines de la basilique, vêtus comme des évêques, y sont suivis d'un cardinal en qui je n'ai aucune peine à reconnaître celui que je suis venu voir et que je sais être curé de la basilique. Quel contraste entre sa dignité pieuse et recueillie et le laisser-aller de son entourage!

L'office terminé, qui a été celui du dimanche de Quasimodo et au cours duquel s'est fait entendre la fameuse maîtrise palestinienne, bien inférieure à notre maîtrise de Plémobiers, je sors de Saint-Pierre et tourne immédiatement à droite. On m'a dit que je devais passer successivement sous trois voûtes avant d'arriver sur la *Piazza della Sagrestia.* Ayant contourné puis laissé derrière moi cette sacristie, j'aperçois le palais du Cardinal, cubique, solitaire au fond de la place. Il est un peu plus de midi. Je m'arrête et considère cet édifice d'où déjà me sont parvenus deux messages et qui paraît tout petit derrière le dôme de l'incomparable basilique. Une porte en plein bois, ouvragée, vernie. Une main de fer forgé tenant une boule qui, en retombant, ne touche que légèrement un bouton d'appel. Un domestique sans livrée, mais stylé *ad locum,* vient ouvrir et, d'un geste plein de distinction, me fait signe d'entrer en me questionnant des yeux. La vue de cet officier français sans galons le surprend.

— Je désire voir son Eminence le Cardinal Merry del Val.

— Ce n'est guère possible en ce moment, monsieur, m'est-il répondu en français. Son Eminence vient de se mettre à table.

— Veuillez, je vous prie, lui remettre ce pli.

Le domestique s'incline, se redresse, prend la lettre, s'incline de nouveau et s'éloigne.

A peine une minute plus tard, par le grand et large escalier de pierre survient avec une sorte de hâte joyeuse et gracieuse le Cardinal en personne. S'il n'était un peu chauve, on ne lui donnerait pas cinquante ans. Il a le visage oblong, les traits calmes, les yeux bruns et d'une rare et profonde douceur sous des cils délicatement arqués. Le nez serait assez vulgaire sans l'aplatissement terminal qui caractérise l'homme pratique. La commissure horizontale des lèvres bien rejointes, mais sans effort, marquent à la fois la bienveillance et la fermeté. L'allure, les manières sont d'un gentilhomme. Le Cardinal porte la soutane noire à boutonnières rouges, la chaîne et la croix pectorales en or, une ceinture de soie pourpre et des souliers à boucle d'argent. Il me tend la main droite. Sans la saisir, je m'agenouille et baise l'anneau serti d'un jaspe sanguin. Mais le Cardinal me prend par les épaules, me relève et me tend de nouveau la main que cette fois je dois serrer.

— Oh, cher fils, comme je suis heureux de vous recevoir! Mais c'est vous que j'ai déjà vu ce matin priant à l'autel de la Confession!

Il parle un français très pur, avec notre accent méridional.

— Combien de fois j'ai pensé à vous depuis que vous m'avez écrit! Comment avez-vous pu vous arrêter à Rome?

Je réponds en peu de mots et ce préambule qui se poursuit dans l'escalier dont mon hôte m'a laissé la rampe, prend fin au premier étage devant la porte du salon que le Cardinal m'ouvre lui-même en s'effaçant. Un grand tapis d'Aubusson couvre le parquet. Une massive table d'acajou supporte un vase de Sèvres dont le bleu prend une intensité particulière entre ces murs d'un rose tendre et mat. Les rideaux, les fauteuils et le canapé sont de velours gris-perle. Sur la cheminée, deux sabliers en biscuit rose et une pendule de marbre de même couleur ne cachent

rien du Christ en croix qui s'élève jusqu'au plafond. A l'un des murs, entre deux appliques à trois lumières, une autre peinture représente la scène d'Emmaüs.

Nous avons pris place l'un près de l'autre sur le canapé, sous un portrait de Pie X.

— Nos auditeurs, prononce sans trop de gravité le Cardinal en désignant le Christ et le défunt Pape.

Je prends la parole. Je développe ce qui a fait l'objet de mes lettres envoyées sous trois enveloppes. La claire physionomie du Cardinal se fait tour à tour étonnée, soucieuse, mécontente, pitoyable, ironique et même rieuse.

— Ce que j'admire en vous, me dit-il quand je me suis tu, ce qui me surprend, c'est le fait, unique, je crois, dans l'histoire de l'Eglise, de votre fidélité, de votre persévérance dans l'esprit de votre vocation, malgré l'abandon où vous avez été laissé pendant quatorze ans. Je dois connaître l'histoire, et je la connais. Je ne vois pas un seul cas d'ordinations cumulatives analogue au vôtre. Il y en eut jadis plus souvent que de nos jours. Dans son poème de *Jocelyn,* votre Lamartine expose un roman d'un mince intérêt à côté de votre douloureuse histoire. Elle est d'une ampleur peut-être unique. Tout y est extraordinaire... Voyons, reprit-il après un silence, votre ordination est de quel jour exactement?

— Du dimanche 3 juillet 1904, Eminence.

Il se leva et passa dans une pièce voisine d'où il revint avec le *Livre Blanc* du Saint-Siège relatif à la Séparation des Eglises et de l'Etat, et se mit à le feuilleter.

— Au nom du Saint-Père, j'ai, le 10 mars 1904, télégraphié à Monseigneur le Nonce apostolique, à Paris, un ordre prescrivant à l'Evêque de suspendre les ordinations jusqu'à nouvel ordre. Le 13 mars, l'Evêque me répondit, mais lisez plutôt : « Les mesures que j'avais prises concordent absolument avec la décision que le Saint-Père m'a fait l'honneur de me communiquer par l'entremise de Votre Excellence. » Le 24 avril, j'intime à l'Evêque l'ordre de se rendre à Rome le plus tôt possible. Il me répond : « Vers la mi-juin, quand sera ter-

minée ma tournée pastorale, je serai à la disposition du Saint-Père... »

— C'est alors, Eminence, qu'à mon insu j'entre en scène. A Plémobiers où je suis allé exposer à l'Evêque le refus dont je viens d'être l'objet à Quatres, je m'entends répondre : « Ne perdons pas contact. » Je ne pouvais deviner ce que sans doute on entrevoyait déjà et qu'on réalisa le 3 juillet.

— Je comprends alors pourquoi je dus le 9 juillet lui réitérer l'ordre de venir ici, sous peine de la suspense *latæ sententiœ ab exercitio ordinis et juris dictionis.*

— Il devait être bien embarrassé, le pauvre Evêque qui, d'une part, m'avait abandonné, et, d'autre part, avait reçu pareille injonction! S'il allait à Rome, que dire? Pourrait-il, sans risquer d'être contredit, affirmer qu'il s'en était tenu à l'ordre du 10 mars et à sa réponse du 13 mars? Il ne pouvait pas ne pas craindre que je ne me fusse plaint de lui au Saint-Siège... J'aurais bien dû le faire!

— Il n'est pas certain que c'eût été le meilleur parti... Toujours est-il que j'ai reçu, datée du 19 juillet, une réponse dont assurément vous êtes la clef. L'Evêque refuse, recule : « J'ai reçu à l'extrémité du nord de la France ...la lettre que Votre Excellence m'a adressée. La veille de ce même jour, M. Lestrange déclarait qu'il venait de recevoir du Pape une lettre lui annonçant les mesures prises contre moi. J'ai hâte de me rendre auprès du Saint-Père, d'être connu du Pape... Mais après sept jours de réflexion... je ne crois pas pouvoir me rendre à Rome dans les conditions où j'y suis convié... J'attendrai donc une notification définitive des censures dont je suis menacé. » Le 22 juillet, je réponds que Sa Sainteté n'a pas écrit un seul mot à M. l'abbé Lestrange et que je ne lui ai fait moi-même aucune communication.

— Mgr Duberville était dans une impasse. Mais à propos de M. Lestrange, Votre Eminence connaît-elle ce qu'il y a... d'étrange dans sa vie?

— Je suis mal renseigné sur lui.

Tout en m'écoutant lui parler des relations de ce directeur d'âmes avec une de ses paroissiennes réputée pour ses visions, le Cardinal ouvrait de grands yeux. Tout à coup sa physionomie s'éclaira d'une lueur malicieuse. Un amusant souvenir l'avait traversé.

— Cet abbé Lestrange, savez-vous comment le Saint-Père Pie X l'appelait?

Il s'était rapproché de moi à me toucher. Levant mystérieusement la main droite, détachant bien les syllabes, allongeant la syllabe *na*, il articula d'abord à voix basse :

— *Il vi-si-o-na-ri-us!*

Puis à voix haute, accentuant encore davantage l'ironie :

— *Il vi-si-o-na-ri-us!*

Enfin se redressant, se renversant presque, les mains levées, il s'écria dans un grand éclat de rire :

— *Il visionarius! Il visionarius!*

Et sa bouche, largement ouverte sur le *na*, donnait au mot un sens extraordinairement comique.

Après quoi, redevenu sérieux :

— Je n'ai jamais pu savoir pourquoi le Saint-Père désignait ainsi M. l'abbé Lestrange.

— Eminence, je vais vous le dire.

— Vous? s'étonna-t-il, l'index braqué sur ma poitrine.

— On affirmait à Plémobiers qu'en célébrant la messe à l'autel de la Sainte-Vierge le curé de la cathédrale avait des visions.

— Lui aussi?

— Lui aussi.

— Dans ces conditions, je m'explique le mot du Saint-Père : *Il visionarius! Il visionarius!* M. Lestrange l'avait mis au courant de ses commerces spirituels, à moins toutefois que le bon Dieu lui-même n'eût instruit le Saint-Père de tout, comme il est arrivé plusieurs fois... Mais revenons à vous, à vous qui, si vous aviez déclaré votre cas en ce temps-là, auriez peut-être influé sur le cours des événements. La Providence ne l'a point voulu, mais elle vous a réservé un rôle plus considérable et plus efficace. Ma situation me permet de parler avec assu-

rance des sacrifiés. Ce sont eux qui font le relai des dix justes de Sodome. Pendant que nous agissons, c'est vous, les orants, que le Seigneur exauce. C'est nous qui portons les titres, c'est vous qui avez les mérites.

J'étais confondu.

— Mais, reprit le Cardinal, tant d'élévation ne va pas sans amertume, sans dégoût, sans découragement parfois. Vous m'avez dit, n'est-ce pas, cher fils, que, grâce à Dieu, vous n'avez point cessé d'être fidèle aux vœux de votre sous-diaconat touchant la chasteté et la récitation quotidienne du Bréviaire? Si cette dernière charge vous est trop lourde, j'ai du Saint-Père, Benoît XV, tout pouvoir pour vous en décharger. Le désirez-vous?

Je lui répondis en le remerciant que je ne le désirais pas.

— Avez-vous quelquefois célébré le Saint-Sacrifice?

— En dehors de la Messe d'ordination, non, Eminence, jamais. Où l'aurais-je fait? Je n'ai aucun titre écrit. Mais quatre fois, je me suis vu dans l'obligation d'user du pouvoir des clefs.

Je racontai comment l'Evêque consécrateur s'était confessé à moi et la prompte décision que je lui avais opposée : « Restons-là, Monseigneur! »

— Je devine, répondit le Cardinal, ce que vous déclara Mgr Duberville. Théoriquement, vous pouviez l'absoudre; à votre place, je me serais abstenu comme vous.

J'exposai les circonstances des absolutions que j'avais été amené à donner, dans une rue de Lhermes, d'abord, puis à l'armée d'Orient.

Les minutes passaient. Il était temps de conclure.

Le Cardinal s'enquit de ce que, pratiquement, j'attendais de lui.

— Eminence, on assure qu'au Vatican comme partout, il faut pour réussir — que Votre Eminence me pardonne! — être « pistonné ».

— Je connais ce mot et le sens que vous y attachez en France, mais je ne vous laisserai pas ignorer, cher fils, que si, présentement, des tractations plus ou moins avouables ont encore lieu à notre insu, le fait est rare.

Ni Sa Sainteté ni moi ne pourrions demander à qui que ce soit d'éprouver pour vous des sentiments que nous-mêmes pouvons avoir, cela ressemblerait trop à un ordre. Certes, vous pourrez au besoin déclarer que je vous ai écrit, que je vous ai reçu. Telle est une des formes de l'appui que je peux vous accorder. Je peux aussi vous aider par des conseils autorisés.

— Je les recevrai avec une affectueuse reconnaissance.

— Tout ce qu'il y a de pénible dans votre état résulte du fait que vous avez été abandonné par votre Consécrateur. Vous n'avez pas voulu le suivre où il comptait vous entraîner, et je vous en loue, voilà surtout ce qui rend véridique votre témoignage. Vous n'avez pas envisagé autre chose que l'accomplissement d'un devoir net et strict. Dès lors, et puisque vous lui résistiez, vous n'étiez plus bon à rien, il vous a quitté, vous laissant privé de l'attestation écrite de votre accession au sacerdoce. Mais ce témoignage, véridique, il me plaît de le redire, je le vois dans ce refus qui vous a été fatal et dans votre fidélité unique à votre vocation. D'autre part, rien ne s'oppose à ce qu'en conformité avec le Canon 123, tous vos privilèges cléricaux revivent. N'importe quel évêque ayant reçu des lettres dimissoriales légitimes peut vous accueillir en son diocèse et décider de vous réitérer *sub conditione* la collation des Ordres Sacrés... Il y a aussi les Missions, les Ordres religieux, fit le Cardinal avec un regard interrogatif. Les Missions! Leurs besoins en apôtres sont illimités, et quant aux Ordres, aux Congrégations, ils sont si nombreux et si divers que vous devez trouver de ce côté un emploi utile de votre zèle...

A quoi je répondis que pour les missions il faut une préparation spéciale, que j'avais quarante ans, que j'avais été formé pour le clergé séculier, que j'avais fait chez les Dominicains deux essais qui n'avaient pas abouti, et, comme le Cardinal ne disait plus rien, je me laissai aller à soupirer que je ne me voyais pas au bout de mes peines.

— Je n'ai pas encore attendu ma délivrance trente-huit années comme le paralytique de Bethsabée au bord de la piscine, mais j'ai la certitude que le Sauveur lui-même me délivrera, me recevra.

— Seriez-vous prophète?

— Tous les prophètes n'ont pas connu leur charisme, Eminence, et le charisme peut n'être qu'exceptionnel.

— *Doctor subtilis!*

Je venais de me heurter à un aveu d'impuissance à peine déguisé. Je n'avais plus qu'à me retirer.

— Eminence, votre domestique m'a dit que vous étiez à table. Je sollicite votre indulgence pour les viandes creuses que je vous ai servies.

— « Ma nourriture, a dit Jésus, est de faire la volonté de mon Père ». La volonté du Père a été que je vous reçoive. Ce faisant, je n'ai manqué de rien... S'il en est besoin, cher fils, n'omettez pas de m'écrire encore.

Cette fois, je pris la main offerte du Cardinal et la serrai doucement avant de recevoir, agenouillé, sa bénédiction qu'il me donna des deux mains.

ANDRÉ BILLY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Monglond : *La France révolutionnaire et impériale. Annales de bibliographie méthodique et Description des livres illustrés*, tome V, années 1800-1802, Grenoble, B. Arthaud. — John Charpentier : *Alfred de Musset*, Tallandier. — Antoine Adam : *Le Secret de l'Aventure vénitienne. La vérité sur Sand et Musset*, Libr. académique Perrin. — Alfred de Musset : *Premières Poésies*, 1829-1835; *Poésies nouvelles*, 1836-1852, *suivies des Poésies complémentaires et des Poésies posthumes*, avec introduction, avertissements, relevé des variantes et notes par Maurice Allem, Libr. Garnier frères, 2 vol. in-18. — Revues.

Avec une merveilleuse activité, M. André Monglond continue à réunir, à classer et à publier les documents qui grandissent peu à peu le gigantesque édifice bibliographique de la **France révolutionnaire et impériale.** Dans la Cité des Livres, cet édifice bibliographique terminé prendra figure d'une cathédrale solide sur ses bases où il semblera bien malaisé de signaler une fissure et de découvrir un ornement déparant l'ensemble.

L'auteur a dû, pendant de longues années, méditer le plan et préparer la réalisation d'un travail qu'il exécute, par tranche, à des intervalles irréguliers. Nous avons déjà, dans des chroniques antérieures du *Mercure*, dit l'admiration que nous inspirait ce travail dont nous connaissons la difficulté et l'aridité, surtout quand on souhaite, comme M. Monglond, le maintenir dans le strict domaine de la science.

Peut-être n'imaginait-on pas, avant la publication de la *France révolutionnaire et impériale*, qu'une période aussi troublée de notre histoire par les mouvements populaires et les guerres, pût offrir un aspect aussi riche en manifestations de l'esprit. On s'attendait à y trouver des pamphlets, des gazettes éphémères, des placards en grand nombre, mais

non point tant d'ouvrages nécessitant de leurs auteurs quiétude et contention de l'intelligence. On ne pensait pas, d'autre part, que les librairies du temps, si contrôlées dans leurs gestes, si réduites dans leur activité, conservassent des équipes régulières d'imprimeurs, fissent marcher sans répit leurs presses et rencontrassent assez d'acheteurs de leurs publications pour couvrir leurs frais et s'assurer des bénéfices.

Pourtant il faut se rendre à l'évidence : malgré les désordres, les violences, les difficultés économiques, les écrivains et les typographes ne connurent point le chômage aussi bien pendant la Révolution que pendant le Consulat. Dans le volume que M. Monglond vient de publier, et qui embrasse les années 1800 à 1802, années constructives, mais encore traversées de confusion, la première fournit *grosso modo* une production d'environ 4000 volumes, la seconde de près de 5000, la troisième de près de 6000. Sans doute les officines étrangères, celles de Hollande surtout, contribuèrent-elles, pour une part, à l'élévation de ce chiffre, mais on ne saurait déduire de ce dernier leurs publications qui consistèrent généralement en réimpressions ou contrefaçons d'écrits français.

Nous avons donné, dans nos chroniques précédentes, des renseignements sur le plan adopté par M. Monglond pour nous retracer, en paragraphes bibliographiques, tous les aspects (politique, administratif, militaire, religieux, économique, scientifique, philosophique, historique, littéraire, etc...) de la vie française au temps qu'il examine avec un soin si particulier. Le même plan est appliqué au volume actuel. Il ne laisse échapper aucun fait du passé qui ait suscité quelque manifestation de plume. Ainsi sommes-nous tenus au courant de ce que pensent, de la monarchie défunte et de la Révolution encore proche, les gens vivant de 1800 à 1802. M. Monglond consacre un passage de son travail à l'influence de Rousseau. Il semble qu'elle diminue en l'an 1800; elle reprend vie l'année suivante où paraissent les éditions Bozerian et Didot des *Œuvres* (25 et 20 volumes), des réimpressions d'*Emile*, de la *Nouvelle Héloïse*, du *Devin de Village*, et quelques inédits du philosophe. Une publication, en 1801, de la *Botanique*, contribue seule à la maintenir.

M. Monglond, dans le chapitre de sa bibliographie intitulé : *La littérature nouvelle,* nous intéresse particulièrement au destin de Mme de Staël, de Chateaubriand et de leurs œuvres, puis il donne la liste complète des recueils de poésies, pièces de théâtre, romans qui parurent en ce temps lointain. La lecture de ces listes serait fort salutaire à beaucoup de littérateurs vaniteux de notre époque, car elle leur apprendrait la fragilité de leur gloire momentanée.

M. Monglond ne comprend pas, dans son ouvrage, les peintures, sculptures, miniatures, etc... produites par les artistes; c'est là, croyons-nous, une lacune de sa bibliographie; il se borne à fournir la nomenclature des écrits concernant les arts et à détailler le contenu des recueils d'estampes. Il donne de précieux détails sur les almanachs, les journaux, les revues savantes ou autres dont il fait souvent le dépouillement. Il nous introduit dans les milieux musicaux, dans les salons, parmi les fêtes publiques.

Toutes les formes de l'érudition tiennent leur place dans son livre. Par la multitude de publications concernant les pays et les mœurs étrangers qui figurent dans ce livre on peut se rendre compte du goût de l'exotisme qui se manifeste déjà chez les lecteurs français, goût que les Romantiques contribueront bientôt à propager.

Nous ne pouvons, en cette brève chronique, signaler toutes les questions que la bibliographie de M. Monglond permet, à qui la consulte, de traiter sans se livrer à d'arides recherches. Cette bibliographie, illustrée de vingt-quatre belles planches hors texte tirées d'ouvrages contemporains, facilitera singulièrement l'étude de l'époque qu'elle englobe. C'est une magnifique somme de connaissances; elle fait honneur au bénédictin qui eut le courage de l'entreprendre. Nous souhaitons que celui-ci recueille la gratitude active des intellectuels qui profiteront de son effort.

Passons maintenant à des volumes d'un ordre différent. M. John Charpentier, qui nous avait offert, voici quelques mois, une biographie de George Sand, vient d'écrire et de publier une biographie d'**Alfred de Musset.** C'était une tentative un peu risquée que de refaire *Lui* après *Elle,* la vie de

l'un se trouvant si étroitement mêlée à celle de l'autre que des redites pouvaient s'ensuivre.

M. John Charpentier a su éviter ce redoutable écueil. Il est un écrivain adroit, disposant d'un style à la fois ferme, brillant et pittoresque et qui sait introduire, sans efforts, la variété dans ses récits, même quand ils présentent entre eux des convergences de faits. On lira avec fruit et avec plaisir ses pages sur Musset qui englobent la carrière entière du poète. Depuis longtemps les études musselistes portaient principalement sur l'aventure vénitienne; de sorte que l'on oubliait un peu le reste d'une existence fertile en incidents gracieux ou émouvants.

M. John Charpentier fournit, à la fin de son livre, une bibliographie succincte. Il ne s'est pas préoccupé d'enrichir de faits nouveaux l'histoire de son héros; il est cependant bien informé et traite les questions épineuses de son étude avec le visible désir de rester impartial.

De l'enfance de Musset, il trace un tableau fort plaisant. On sait que le poète fut un garçonnet charmant, d'une sensibilité maladive, frappé de tares physiques qui lui rendirent pénible l'accès à l'adolescence et à la puberté. Il sortait d'une famille d'ancienne noblesse qui se glorifiait, sans en faire parade, de ses ancêtres, de ses titres et de ses alliances, en partie légitimiste, en partie bonapartiste et acquise aux idées nouvelles. Il reçut une éducation assez libre, flottant entre deux tendances et ne s'attachant positivement à aucune. D'une intelligence vive, couvé par une mère pleine de sollicitude et par un frère aîné plein d'amour, il conquit, quasi sans travail, les lauriers scolaires et le parchemin de bachelier quasi en se jouant.

Nulle vocation littéraire chez lui, bien que plusieurs de ses proches l'eussent précédé dans le métier de plume et se fussent efforcés de lui communiquer le goût des spéculations d'esprit. Au sortir de la scolarité, il ne sait quelle voie prendre pour assurer son destin; il tâte tour à tour du droit, de la médecine, de la peinture avec un égal insuccès. Il souffre d'un grand trouble d'âme auquel s'ajoute un certain déséquilibre physique. Il est le type de ces jouvenceaux de la période romantique qu'atteignent, non pas en surface, mais au tré-

fonds de leur être intime, ce que l'on appelait, de son temps, le « mal du siècle ». Il rêve, comme Chateaubriand, d'amours idéales et chimériques et il est, en même temps, tourmenté par le démon sexuel. Il oscille entre la jeune fille dont la pureté l'enchante, mais à laquelle il redoute de se lier par mariage, et la femme qui lui réserve des expériences fâcheuses.

Très jeune encore, il a cherché dans l'alcool un apaisement à ses incertitudes. Plus tard il se livre, comme un fol, à cette dégradante existence de dandy qui, tout entière, passe en débauches de table et d'alcôve et contribue à accroître son désarroi moral.

C'est sous l'empire des liaisons hasardeuses où il chercha ardemment l'amour, et l'éprouvant lui-même, que naquit en lui l'inspiration poétique. M. John Charpentier constate en effet, avec justesse, que seules les grandes émotions pouvaient susciter chez lui quelque facilité de plume. Il n'était pas homme à besogner sur commande, à s'imposer la moindre discipline. Sainte-Beuve qui, on ne sait pour quel obscur motif, lui témoigna une amitié spontanée, l'introduisit dans les groupes romantiques. Il rompit rapidement avec ces groupes dont il ne partageait ni les doctrines ni les goûts. Il était, dit M. Charpentier, un classique plein de fantaisie, mais un classique que la lecture d'André Chénier avait contribué à écarter des nouvelles écoles.

En janvier 1830, ayant amassé, quasi sans s'en apercevoir, la matière d'un volume, il la publia sous le titre : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Ce recueil lui valut, la dix-neuvième année à peine atteinte, une brusque célébrité. Loin de profiter de la vogue qui lui survenait inopinément, il continua à mener une existence désordonnée de dandy impertinent et frivole, se contentant d'ajouter, de temps à autre, quelque poème nouveau à son mince bagage littéraire.

Ainsi s'écoulèrent pour lui les années. En 1833, il reçut de Sainte-Beuve, dont il avait fait imprudemment son ami, le plus méchant office que celui-ci lui pût rendre. Le critique, qui s'était fait, on ne sait dans quel sombre dessein, le pourvoyeur d'amants de George Sand, s'avisa, en effet, d'offrir à la gente dame l'aimable garçon aux cheveux d'or qui batifolait dans les cabarets à la mode. Par son entremise, les deux jeunes

gens se connurent à un dîner organisé par Buloz. Musset subit la fascination des yeux enflammés de sa voisine. George, qui sortait des bras du cynique Mérimée, lequel l'avait traitée comme une fille, imagina qu'elle se purifierait au contact d'un être caressant et doux qui semblait aussi affamé de pureté que de passion. Tous deux crurent qu'ils allaient enfin recevoir la révélation de l'amour dont ils étaient depuis si longtemps en quête. On sait ce qui s'ensuivit.

Il n'entre pas dans notre rôle de conter les délices et le drame de Fontainebleau, non plus que les incidents tumultueux de l'aventure vénitienne. M. John Charpentier, après beaucoup d'autres, donne, de cette dernière, une relation émouvante et, dans l'ensemble, véridique, en s'efforçant de distribuer avec équité l'éloge et le blâme aux protagonistes de l'interminable tragi-comédie. Il ne s'est pas soucié d'entrer dans le détail des faits.

Le travail de dissociation et d'examen des faits vient d'être accompli par M. Antoine Adam qui nous en fournit le résultat dans un ouvrage nouveau : **Le Secret de l'Aventure vénitienne. La vérité sur Sand et Musset.** M. Antoine Adam a débuté dans les lettres par une très curieuse thèse sur *Théophile de Viau et la libre pensée française en* 1620 et par un *Essai psychanalytique sur Verlaine* où il a témoigné de beaucoup de clairvoyance et d'une grande soif de vérité. Il ne se contente pas, comme beaucoup d'historiens actuels, d'élaborer des synthèses hâtives et boiteuses. Il pénétre au tréfonds de ses sujets. Il examine avec soin les textes, il les compare entre eux. Il tient la chronologie pour une science fondamentale de l'histoire. Il présente, de plus, dans une langue simple, vive, pittoresque, ses constats qui tirent, en partie, leur force de leur clarté.

L'emploi minutieux de la chronologie lui a permis de discerner que la plupart des versions de l'aventure vénitienne étaient émaillées d'erreurs et de confusions souvent graves et de donner de cette aventure une version plus proche de la réalité. Bien entendu nous ne pouvons suivre dans le détail cette version rectifiée. Contentons-nous d'en extraire quelques précisions.

Musset et Sand parviennent à Mestre le 30 décembre 1833

et non le 19 janvier 1834, comme on l'écrit communément; le même soir ils gagnent Venise en gondole et s'y installent, pour éviter les ragots, dans *deux hôtels différents*, lui à l'hôtel de l'Europe, elle à l'Albergo Reale. Ils ne se sont nullement querellés à Gênes. Ils se rejoignent bientôt sous le même toit. Ils y vivent heureux jusqu'au 18 janvier. Au soir de ce jour, Sand est malade; Musset appelle un médecin. Un certain Santini se présente; il prescrit une saignée, mais ne parvient pas à l'exécuter. Musset convoque un autre médecin. Pagello survient, fait la saignée et se retire, frappé par la séduction de sa cliente qu'il avait déjà admirée un jour qu'elle fumait à son balcon. Le soir du même jour, Sand, très fatiguée, souhaite que son amant demeure auprès d'elle. Musset égoïstement s'y refuse. Une querelle éclate entre les deux jeunes gens au cours de laquelle ils se disent réciproquement qu'ils se sont trompés dans leurs sentiments et qu'en réalité ils ne s'aiment pas. Le 19, Musset va faire viser son passeport; de là la date de ce visa tardif que l'on a cru être celle de son arrivée à Venise. Le 20 janvier, Pagello, attiré auprès d'elle par une convoitise certaine, fait une seconde visite à sa cliente. Musset continue à courir la ville et s'y livre à la débauche. Sa brouille avec Sand persiste une douzaine de jours, puis les deux amants se réconcilient et se reprennent. Nul nuage entre eux, jusqu'au 4 février. Leurs deux lits voisinent dans la même chambre. Le 4 février Musset est atteint du mal terrible qui va le conduire à l'extrémité. Sand écrit à Pagello, seul médecin qu'elle connaisse, et le prie de venir « con un buon medico per consultari ». Pagello mène avec lui le Dr Zuanon. Il traite ensuite personnellement le malade.

Voilà déjà bon nombre de faits qui ne concordent pas avec ceux mentionnés par les versions antérieures de l'aventure vénitienne. M. Antoine Adam démontre ensuite que, dans les jours qui suivent, George Sand ne se jette nullement à la tête de Pagello. Selon lui Pagello n'est point le naïf que l'on a représenté, mais un coureur de femmes, un peu bellâtre, expert aux œuvres de séduction et qui s'efforce de vaincre la résistance très certaine de la jeune femme. Selon lui, celle-ci, à qui il mesure la sympathie dans son récit, n'accorde guère

que de menues privautés à l'indélicat personnage. Il y a d'ailleurs impossibilité à ce qu'elle lui accorde davantage. Son lit voisine toujours avec celui de Musset; la porte qui sépare la chambre du salon a été enlevée. Pour Antoine Adam, George ne s'abandonna à Pagello qu'à l'heure où Musset fut sauvé de la mort, et hors de l'hôtel où gisait encore le malade.

Page à page, M. Antoine Adam révise de cette sorte les incidents de l'aventure vénitienne. Les historiens qui ont étudié celle-ci en détail pourront, mieux que nous, discuter ses affirmations et ses notes justificatives. En quelques endroits de son travail, nous avons remarqué qu'il faisait usage parfois des « hypothèses vraisemblables ». Il faut se défier beaucoup de celles-ci, car elles conduisent à de hasardeuses allégations.

M. Antoine Adam abandonne ses héros à la fin de l'aventure vénitienne. M. John Charpentier mène jusqu'à la mort de Musset sa vivante biographie. Peut-être n'y donne-t-il pas une place suffisante à l'œuvre du poète, bien que maintes fois il indique à quel point ce dernier tire de sa vie les plus belles inspirations de cette œuvre.

Celle-ci compte seule aujourd'hui. Malheureusement on ne se préoccupe guère d'assurer sa diffusion. La plupart des réimpressions modernes des **Premières Poésies** et des **Poésies nouvelles** étaient, récemment encore, épuisées. Il faut savoir gré à M. Maurice Allem de nous en avoir fourni un texte nouveau, et quel texte! Nous avons eu souvent l'occasion de signaler, dans cette revue, les travaux de ce brillant érudit doublé d'un très bon écrivain. Il fait partie de ce groupe de doctes, hélas! de plus en plus clairsemés, qui s'évertuèrent, au cours du temps, à enrichir notre littérature de tant d'écrits qui, sans leur initiative, eussent peut-être perdu beaucoup d'admirateurs. On lui doit d'avoir mis à la portée de tous les romans significatifs de Balzac et maints ouvrages de Sainte-Beuve, d'en avoir surtout fourni des versions d'une exactitude parfaite, accompagnées de commentaires d'un incomparable intérêt historique.

On retrouvera, avec un sensible plaisir assurément, la conscience, le soin, la minutie qu'il a apportés à établir ses réimpressions antérieures, dans les deux volumes des *Poésies* de Musset qu'il vient de publier. En tête de ces deux volumes

figurent une biographie du poète et une étude de son œuvre d'une belle tenue littéraire et qui contiennent, sans fioritures superflues, tout ce qu'il est essentiel de savoir sur l'un et sur l'autre. On y trouvera également une bibliographie de l'œuvre et une chronologie des poésies. Le texte de ces dernières est emprunté, comme il est naturel, à l'édition de 1854, la dernière qui en fut publiée du vivant de l'auteur. Les appendices des deux volumes contiennent des renseignements de tous genres sur ce texte, date de composition probable de chaque écrit, date et lieu de sa première publication, variantes, notes substantielles sur les personnages, les faits, les événements évoqués par certains poèmes, etc... Aux premières et aux nouvelles poésies sont jointes les poésies posthumes et des poésies complémentaires cueillies en divers opuscules et revues. Maintes, parmi ces dernières, font apparaître un Musset qui savait, avec une singulière verve, manier la satire.

Revues. — *Revue des Cours et Conférences*, 30 décembre 1938. De Mme Marie-Jeanne Durry : *Quelques nouveautés sur Marivaux;* de M. Henri Hauser : *Les questions économiques et les relations internationales depuis le début des temps modernes;* de M. Pierre Moreau : *L'Obsession de la vie dans la littérature moderne;* de M. Pierre Fargues : *Ovide, l'homme et le poète;* de M. J. Huizinga : *Le Problème de la Renaissance;* de M. Pierre Jourda : *L'Exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand.* — *L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 novembre 1938. De M. Dumas de Rauly : *Louis XVII. Sa mort au temple. Documents nouveaux;* de M. White Man : *Taine, sa taille, ses études;* de M. Pierre Dufay : *Philibert Commerson;* de M. Wikz : *Duchesse de Dino;* de M. Gustave Laurent : *Antoine Dorfeuille.* 30 *décembre* 1938. De MM. Orfremont et Numa : *Calendrier républicain et calendrier grégorien;* de MM. B. Laurent et Gabriel Liber : *La Marseillaise à la fin du Second Empire;* de M. L. Doublève : *Jeu de la luette;* de MM. Albert Lantoine et Jean Bossu : *Valmy et la Franc-Maçonnerie* — *Revue de l'Histoire de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1938. De Mme Madeleine Baltus : *Toponymie du pays de Cruye et du Val de Galie;* de M. P. Deslandes : *Bibliographie de Seine-et-Oise*, 1937.

ÉMILE MAGNE.

LES POEMES

Lucien Rolmer : *Chants Perdus*, 1880-1916, « éditions de la Flora ». — Nicolas Beauduin : *Dans le Songe des Dieux*, « éditions du Trident ». — Ilarie Voronca : *L'Apprenti Fantôme*, « éditions du Hibou ». — Ilarie Voronca : *Le Marchand de Quatre Saisons*, « Les Cahiers du Journal des Poètes ».

Chants Perdus, 1880-1916, par Lucien Rolmer, édition complète et définitive publiée par les soins de Mme Lucien Rolmer. L'édition est précédée d'un « Hommage à Lucien Rolmer » par Edmond Jaloux, qui, marseillais lui aussi, l'a connu et aimé personnellement. Les jeunes d'aujourd'hui ont-ils souci de ceux que la guerre atroce, à l'âge qu'is ont, a fauchés? Lucien Rolmer était un poète de la vie, épris de la nature et des milliers de prestiges qui nous environnent. Il était aussi, à la manière méditerranéenne, et, en particulier, latine, épris des ressources infiniment diverses et colorées de la noble langue qui est la nôtre, une des plus belles réussites, à coup sûr, du génie humain. Edmond Jaloux, avec raison, classe Rolmer au nombre des plus fervents représentants du « lyrisme provençal », dans le groupe de ces remarquables poètes qu'il énumère : Emmanuel Signoret, Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Joseph d'Arbaud, Paul Souchon, Fernand Mazade, Léo Larguier, Emile Sicard, Albert Erlande; il était doué de cet élan généreux qui tous les caractérise, et l'évolution normale de la vie l'eût assurément amené à refréner cet excès de fougue, cette abondance superflue à quoi, comme le plus grand nombre de ces congénères, il lui fut difficile d'opposer de la contrainte, de la retenue. Il n'y a pas un des poèmes de Lucien Rolmer qui ne contienne une trouvaille d'image, un tour de pensée nouveau, une harmonie dans le rythme qui ne méritent d'être conservés, d'être loués et admirés, mais, tout autour, — sauf lorsqu'il s'est résigné à se satisfaire d'un poème en trois ou quatre strophes, ou en vers de mesure brève, ou qu'il se resserre en un sonnet — un penchant natif à l'amplification verbale, à l'expression inutile et lassante d'un développement d'où est issu l'essentiel, le « climat lyrique » de sa pensée, ou qui, à rebours, l'explique, décourage le lecteur... Je prends pour exemple, le début ardent et pur d'un poème daté de 1904, *Claros* :

Dans la nuit, le Printemps est né sur les collines !

Quel poète ne serait heureux d'avoir trouvé ce vers-là, simple, comme spontané, empli d'ardeur et bondissant de saine jeunesse ? Mais le « développement » aussitôt retarde la marche du poème, sans cesser, d'ailleurs, de s'énoncer en termes lumineux et enchantés :

Une couronne d'air azure ses cheveux
Et la double lueur de ses mains enfantines
Réchauffe le désert du ciel silencieux...

Il est question, dans les quatrains suivants, du rythme de son aile, du murmure léger de sa bouche, de la clarté de ses yeux ; de l'éloge du printemps en une dizaine de strophes, on passe à l'éloge de la Méditerranée, huit strophes, et l'Hellade plus brillante, Claros, la « lyre du Printemps » chante à son tour la beauté de la mer et la beauté des contrées dont elle est entourée... ; cent soixante vers qui se diluent, dirait-on, sous l'ardeur jeune de ce soleil. Sans doute un poète tel qu'Emmanuel Signoret magnifie de cette façon les beautés de ses poèmes, mais c'est qu'il était transporté d'une telle puissance évocatoire que l'image sous ses doigts se renouvelait sans cesse en se prolongeant, et qu'un rythme moins berceur qu'entraînant transportait toujours en plein ciel ses lecteurs.

Certes, il est mort bien jeune, lui aussi, Signoret, mais en pleine possession de sa maîtrise, tandis que Lucien Rolmer, insoucieux sans doute d'abord comme la plupart à leurs débuts, et s'enivrant de ses propres expériences et de la pureté fluide de ses chants, montait encore à la conquête de ses dons véritables. Quelques poèmes parmi les plus courts garantissent la valeur de ses qualités en voie de formation ; ils sont sobres et resserré, discrets et purs, tels ceux-ci, écrits le 9 septembre 1907 :

Les flambeaux sont éteints depuis qu'a disparu
Cet être lumineux dont le rêve m'éclaire ;
Je garde au fond du cœur comme en un sanctuaire
Le souvenir d'un roi que je n'ai pas connu.
Voici dix ans qu'a fui l'âme de ce poète !
Il était descendu du ciel comme un prophète

Pour montrer l'horizon de l'art qu'il eût aimé!
Je m'agenouille au seuil du temple de son livre,
Je renonce à la foule et mon âme veut vivre
A l'ombre du divin Stéphane Mallarmé.

Sans doute, on le sent qui fait effort, qui veut se concentrer sur lui-même, et qui y réussit presque; il y parviendra dans plusieurs de ses chants d'amour, qui ceux-là sont parfaits; de vérité profonde, de tact, de ferveur, de précision caressante et harmonieuse, je veux dire ceux qui s'intitulent *Toi que j'aime, Sainte Agnès, Paysage, Et ma Mélancolie, la Clématite, Un souffle,* aussi bien que *Hostia, Chanson sur l'Eau, Chanson Tombée,* plusieurs autres. J'aurais rêvé de ces petits poèmes un recueil, qui, complété d'autres pièces aussi parfaites et aussi courtes, eût été enchanteur et eût situé le nom de Lucien Rolmer à sa vraie place, dégagé du surplus qui n'est trop souvent que surcharge. J'aurais maintenu néanmoins quelques poèmes plus longs, et, en particulier, les derniers du volume actuel, ce pathétique *Chant de la Mort* où, dès le 3 juillet 1914, il semble qu'il ait pressenti son tragique destin, et les deux poèmes, *L'Apparition, Après la Bataille,* écrits, d'un esprit viril, résigné et plein d'amour, l'un en 1915, l'autre enfin, à la veille de sa mort, en 1916.

Dans le Songe des Dieux, c'était déjà le domaine hanté par la pensée et par l'inspiration lyrique de Nicolas Beauduin, tel que le manifestent ses recueils précédents, *les Dieux-Cygnes, Mare Nostrum, Santa Venezia :*

J'allais en quels lieux saints, pleins d'encens d'élégies,
Loin des cieux, mais gemmés d'un chatoîment de givre
J'aimais ces lieux figés aux vagues effigies.

J'y vivais je ne sais quel Songe qui délivre
Des liens infligés à la vie affligeante,
Et j'y cherchais pourtant tout ce qui fait revivre,

Tout ce qui charme pour jamais l'âme changeante,
Et qui vient, fil à fil, ainsi qu'une fileuse,
L'enlacer d'un lacis d'étoiles qui s'argente...

Dès le seuil, on aperçoit la maîtrise de ce meneur de terzerime, la solidité de ses structures, et ce don d'harmonie spéciale qui appuie la musique de ses grands vers sur ces rap-

prochements singuliers de syllabes, allant jusqu'à la juxtaposition de termes très similaires ou voisins, dérivés l'un de l'autre souvent, comme *fil à fil* et *fileuse*, ou inverses, tels que *infligés* et *affligeante... L'enlacer d'un lacis* ferait songer à un retour conscient de réitération à la façon dont en usaient les poètes helléniques. Je note que de volume en volume Nicolas Beauduin assouplit ce goût si impérieux des allitérations; sans se faire « moins voyantes », elles sont désormais moins systématiques, moins impitoyables et multiples, et leur importance se subordonne à l'effet musical dont le chant ou poème tirera son effet.

En quels lieux allait-il? Le poète ne l'ignore certes pas, et ce n'est pas par hasard que le titre de la première partie de son recueil présent ramène en l'esprit du lecteur le souvenir sacré du livre de notre grand Henri de Régnier, *Tel qu'en Songe*. Nicolas Beauduin hante à son tour la « Terre de son Silence et de sa Solitude », et voit se dresser devant lui « l'intérieur Destin » qu'il n'aura pas vécu peut-être, mais qu'il suscite, étudie, admire, et dont, enfin, il se sait exalté et grandi. Tandis que pour Henri de Régnier, cette terre de silence et de solitude paraît n'avoir été qu'un domaine de hautaine mélancolie et d'attente un peu soucieuse, Nicolas Beauduin ne tarde guère à voir se dissiper la brume de ses regrets au doux balancement de palmes, et peu à peu le sourire indulgent des dieux emplit le ciel propice de ses songes; c'est *la naissance d'Aphrodite*, c'est la montée radieuse d'Apollon, la Lyre, la Mer, les Néréides, Neptune, tout s'achevant en une ode de reconnaissance passionnée à Pallas Athéné. Orpheus emplit le monde des accords de sa lyre; les cœurs, les cieux, les vents, les airs, inspirés par lui, chantaient d'accord, l'Hélicon frémissait d'extase,

> Et les flots s'élançaient de telles splendeurs ivres
> Que les monstres massifs, captifs au fond des eaux,
> Désireux d'apaiser d'inexprimables maux,
> Secouant tout à coup leur lourdeur coutumière,
> Accoururent goûter à ce vin de lumière.
> Et ce vivant miracle en éblouit les Cieux.

Voilà aux yeux de Nicolas Beauduin le monde élargi par la faveur des Dieux. La joie sereine hante son cœur. De quels

chants de haute et pensive gloire sa lyre prophétique désormais sonnera-t-elle?

L'Apprenti Fantôme, c'est une expression neuve, vraie, profonde aussi, de ce besoin éprouvé par le songeur, l'artiste, le poète, de s'évoquer soi-même « tel qu'en songe », à l'écart des mille séductions, tromperies du monde extérieur où la vie de chacun s'écoule, modifiée, amoindrie, corrompue surtout par les heurts quotidiens, au hasard des rencontres. Le poète Ilarie Voronca, fort jeune, en est, je pense, à son dixième recueil lyrique déjà, mais j'ai pu signaler, après un débordement trop facile de vers surabondants, un resserrement du métier, une surveillance de soi-même qui, cette fois, aboutit à ne désirer plus que se considérer, dégagé des liens indissolubles, seul, et, autant que faire se peut, à part. Il recherche, semble-t-il

Dans un morceau de sucre une lumière
Une lumière qui avance lentement
Qui me découvre peu à peu...

Cette conquête de soi par la lumière qu'il porte au secret de lui-même le découvre réel et issu, pourrais-je dire, de son propre fantôme. Et dans la splendeur triste de septembre qui l'environne à son « retour parmi les hommes » — **Cinq poèmes de Septembre** complètent le volume qu'il nous offre — le poète s'étonne de se confronter différent d'eux et de les trouver étrangers, surpris comme l'aviateur que la foule porte en triomphe à son retour ingénu de quelque voyage courageux. Il sent qu'il n'est plus « emmuré »; il veut désormais être

L'homme qui quelque part dans une ville inconnue
S'avance insouciant sur les routes de Septembre.

Un recueil plus récent, **Le Marchand de Quatre Saisons,** souligne et confirme les belles qualités de poète ardent, inspiré de ses visions introspectives qui, de volume en volume, grandissent l'art d'Ilarie Voronca.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Maurice Genevoix : *La dernière harde*, Flammarion. — Henri Fauconnier : *Visions*, Stock. — Marguerite Yourcenar : *Les Songes et les Sorts*, Grasset. — Raymond Millet : *L'Ange de la révolte*, Albin Michel. — Yves Pascal : *La zone d'ombre*, Grasset. — Emmanuel Bove : *Adrien Fombonne*, Gallimard. — Georges Magnane : *L'Epée du roi*, Gallimard.

M. Maurice Genevoix est, de nos romanciers dits régionalistes, celui qui a le plus le sens épique, assurément. Il occupe, au centre de la France, une place ou un domaine bien à lui, entre le nord d'un Lemonnier, par exemple, le midi d'un Cladel. Ses histoires de braconniers, d'animaux sauvages sont admirables, et tout imprégnées de la poésie de la nature, encore farouche. Il aime la sylve et les fauves qui y vivent malgré le redoutable voisinage de l'homme. On s'attendait depuis *Rroû* — qui narre l'existence d'un chat — qu'à la bête verticale il substituât l'une ou l'autre des victimes sans cesse traquées de celle-ci, en fît le principal personnage de ses récits. Il a choisi le cerf, et l'on ne saurait qu'applaudir à son choix. **La dernière harde** conte, en effet, l'histoire tragique du noble animal tout muscles et nerfs, aux fines pattes, qui porte un buisson sur sa tête. Quand le grand mâle mène sa troupe, c'est la forêt qui marche au devant de Macbeth — c'est même la forêt qui court et qui galope. Le Rouge a vu mourir sa mère à son côté, un jour hivernal de battue. Capturé lui-même, il vit quelque temps prisonnier, mais s'échappe et devient le chef de la harde. Quelle prodigieuse vie que la sienne! M. Genevoix réussit à faire battre notre cœur au rythme de celui que ronge la crainte, comme le lièvre, mais qui garde de la fierté — celle de l'indépendance — malgré sa perpétuelle inquiétude. L'ardeur du sang fait chanter l'aventure sous son front dur comme le cœur de chêne, allume une flamme dans le velours de ses yeux sombres. Sans cesse aux aguets, la tête haute, l'oreille droite... Mais l'ivresse du printemps, de l'amour, celle qui monte des vapeurs de l'humus, emporte tout, certains matins ou certains soirs que le soleil diffuse une clarté de verrière à travers les feuilles des futaies. Instants merveilleux que ce n'est pas trop pour payer, de l'horreur des poursuites à sons de trompes... En son style direct, classique, M. Genevoix évoque les phases de cette existence, l'accorde au rythme des saisons,

oppose son candide épanouissement à la cruauté réfléchie de l'homme. Rien d'anthropomorphique, ici; l'impression d'être l'animal lui-même; mais, ajouté à ce dynamisme, le sentiment ennoblissant de la beauté. C'est d'un art qui rappelle celui de Barye, le grand animalier; moins, peut-être, cependant, du sculpteur que de l'aquarelliste aux traits renforcés.

On avait pu croire, sur la foi de *Malaisie*, le livre qui lui a valu le prix des Goncourt, que M. Henri Fauconnier était un amateur extrêmement intelligent, curieux, et, dans la contemplation, sensible. Il se révèle écrivain de qualité dans sa nouvelle œuvre **Visions,** et même conteur, de la lignée de Flaubert et de Maupassant, par le pittoresque, mais avec quelque chose de la netteté du trait de Mérimée, et l'absence de préjugés de Stendhal. Il ne sera jamais abondant, sans doute, peut-être parce qu'il a pris depuis trop longtemps le pli de méditer avant d'écrire, et qu'il est devenu pour lui-même très exigeant. « Ecrire, comme toute chose, est une affaire d'entraînement », note-t-il. Mais quand on est demeuré silencieux à l'âge où, de s'épancher, est la règle, quelque chose apparaît plus difficile que de « trouver » ou de « retrouver » sa forme, c'est d'oublier de prendre des notes pour rédiger. Un romancier véritable ne fait pas tellement la petite bouche. Il ne vise point qu'à l'essentiel, au définitif. Mais pour en revenir à *Visions*, ce recueil contient, outre deux récits, l'un ému, l'autre tragique, qui rappellent le décor de *Malaisie*, une nouvelle provinciale d'une qualité rare dans son réalisme modéré, à mi-côte du rêve, *La Dame*, qui eût enchanté René Boylesve. M. Fauconnier est un moraliste, et qui a de l'humour — témoin ces lignes qu'on peut prendre plaisir à confronter avec les *Chroniques maritales* de M. Marcel Jouhandeau : « Les femmes s'installent facilement dans le mariage. Mais la plupart ne tardent pas à donner des signes d'inquiétude. Il y a de quoi. Ce n'est pas une petite affaire que de posséder un homme... Tout un homme, son présent, son passé, son avenir, ses sentiments, ses pensées les plus intimes. Le posséder, c'est-à-dire le déposséder de tout, et remplir le vide. L'égoïsme sacré de l'homme se rebiffe, et la femme, dès le premier regard qu'il donne à un ami, à un livre, à une fleur, souffre. Quand ce n'est pas dans son amour,

c'est dans sa vanité... » *Visions* est de ces livres qu'on reprend volontiers, après les avoir lus.

Le monde onirique est un monde si complexe qu'il ne faut l'aborder qu'avec la plus grande circonspection. Aussi ne m'aventurerai-je pas à essayer de dire, à cette place, quelles leçons ou quel enseignement on peut tirer des rêves. C'est en restreindre, en tout cas, la portée, que d'y chercher seulement, comme les psychanalystes, un symbolisme sexuel. Aussi bien, dans **Les songes et les sorts,** Mme Marguerite Yourcenar adopte-t-elle l'attitude la plus réservée à l'égard de ceux qu'elle a réunis, et qui lui sont advenus au cours d'un certain nombre d'années. « Le dormeur, écrit-elle, assemble des images comme le poète assemble des mots [non avec sa conscience, bien entendu, mais dans son subconscient] : il en use avec plus ou moins de bonheur pour parler de soi à soi-même. » C'est fort bien dit, et nous voilà prévenus. Mais où commence ce « soi », et jusqu'où s'étend-il? Bornons-nous à remercier Mme Yourcenar des renseignements qu'elle nous fournit sur son imagination, sinon sur sa nature, et ne cherchons pas de merveilleux où elle ne s'ingénie pas à en chercher elle-même. Elle a opéré la discrimination qu'il faut toujours faire quand on rassemble ses rêves, et elle a rejeté ceux qu'elle jugeait vulgaires, ou dénués de signification. Elle a peut-être eu tort, et de styliser en faisant œuvre d'art — par sa façon de rédiger seulement. Un rêve peut n'être ni « lyrique », ni « halluciné » et avoir la valeur — mettons, seulement d'un avertissement — autrement dit, être prémonitoire... Je m'égare. Restons sur le terrain de Mme Yourcenar. La préface de *Les Songes et les Sorts* est à lire, indépendamment des qualités proprement littéraires de ce recueil. Elle exprime l'essentiel sur certains points du problème onirique; et, à cet égard, elle est la meilleure introduction aux *rêves* (non aux *songes*) qu'elle précède. On y admirera la richesse de l'intelligence dont ils sont les facettes, leur éclat, la fermeté de leur construction, leur subtilité spirituelle et psychologique. Nous sommes près, avec eux, du paysage de marbre et d'eau, rêvé par Baudelaire. Le liquide et le minéral dominent : signe de tendance vers l'abstrait — appétition qui ne va pas sans sacrifices... Tout est, ici, plus linéaire

que confus, géométrique que désordonné. J'admire : curiosité à part (et les clés s'offrent à moi nombreuses pour entrer dans les profondeurs de ces rêves). Mme Yourcenar procure aux amateurs de beauté gratuite un divertissement de haute distinction.

Un bonhomme d'employé, qui fut, jadis, directeur d'usine, se laisse glisser lentement, à la fin de sa vie, dans la déchéance, par la boisson... Les deux fils de ce bourgeois déclassé, André et Robert Foucaud, réagissent, chacun à sa manière, contre le mauvais sort. Mais tandis qu'André suit le chemin de l'honneur, Robert s'engage, jusqu'au crime, en dehors des voies droites, sur le sentier de la guerre, comme un apache. **L'Ange de la révolte** a embouché de bonne heure, pour lui, sa trompette. Est-ce à dire qu'André soit un conformiste? Point : à preuve sa fréquentation d'un milieu où communiste et anarchiste se querellent sur la meilleure façon de chambarder le monde. Mais il sait que notre plus belle victoire, c'est sur nos instincts que nous la remporterons. M. Raymond Millet réserve à ce champion du devoir toute sa sympathie; mais parce qu'il le porte dans son cœur, il semble qu'il le peigne avec des couleurs moins vives que Robert. L'éloignement nécessaire lui manque, sans doute; et il faut bien reconnaître que le mal a toujours plus de relief ou d'accent que le bien... Il y a, chez M. Raymond Millet, une gentillesse native, qui n'est point optimisme béat, mais qui lui interdit non seulement toute violence, mais toute amertume, et, malgré l'exactitude de son observation, lui fait voir les choses à travers une brume irisée, le voile de la poésie. Il a de commun ce don du ciel avec Lamartine. Au surplus, comme c'est dans un Paris (je dirai *populiste*) que se passe l'action de ses récits, il fait songer à un Coppée qui serait plus humoriste que gavroche.

La zone d'ombre par M. Yves Pascal, c'est l'irruption dans un foyer aux mœurs droites et aux rites limpides, honnête, comme ceux d'autrefois, de l'esprit de tumulte appelé dans les liturgies catholiques, tour à tour lion dévorant ou phantasmes des ténèbres. Le chef de famille avait quitté ce foyer depuis vingt ans pour une vie plus colorée, tout égoïste. A sa mort, au loin, sa faute déteint brusquement sur tous les

siens : la mère est envahie de la rancune des délaissées; le fils aîné, trop régulier en amour, par les amours irrégulières de la rue; la femme de celui-ci, et le fils cadet, futur prêtre, seul à seule, dans l'alanguissement de l'été, par le chuchotis insidieux du péché... Mais ce n'est pas au premier assaut que croule une forteresse sagement édifiée. L'ordre revient; il semble qu'un vol d'ailes noires s'éloigne, exorcisé; du bleu reprend tout le ciel. Je ne sais quelle mélancolie d'institution qui va finir, le regret du cher autrefois, du « bon vieux temps » parfument ce récit chargé d'un château, d'une douairière, d'un curé de village, commensal attitré, sans qu'il cesse d'être *actuel* et de trouver doucement, délicatement, notre adhésion.

Je repêche un roman déjà ancien : **Adieu Fombonne** par M. Emmanuel Bove; mais le moyen d'être à jour quand les éditeurs vous délèguent les œuvres romanesques par tombereaux? On met les meilleurs de côté; d'autres viennent; et l'on perd un peu la tête... Charles Digoin fut employé de banque à Paris, puis successivement co-directeur d'usine et agent de location en Saône-et-Loire. A la suite d'une escapade extra-conjugale — assez gauchement décrite — il dut divorcer. Plus tard, il se remaria dans de bonnes conditions et résida bourgeoisement à Fombonne (quelque chose comme Compiègne ou Chantilly) d'où lui et sa seconde femme s'en allèrent, à cause de dissentiment avec un fils qu'il avait eu du premier lit. C'est tout. Vie moyenne, d'un Français moyen, tournant en rond dans des décors provinciaux; et ses dessous larvaires. On sent un art, et même fort subtil, dans leur présentation qui veut suggérer plus qu'exposer. Par malheur, sa nudité, sa sécheresse, le choix délibéré de sujets insignifiants, sa langue parfaitement neutre et lisse trahissent le travail, la contrainte qui ne se détend pas dans l'humour. Cet effort, que rien n'en paraisse, c'est la pointe extrême de la simplicité *savante;* bien peu y sont parvenus, et bien rarement. Il siérait, comme chez le photographe, de ne pas se raidir — ne point s'affaisser...

George Sand (*Le Compagnon du tour de France*) dont M. Georges Magnane ne se soucie guère, sans doute, avait écrit même roman que le sien, **L'épée du roi.** On l'a d'ailleurs

écrit ou vécu à toutes les époques, sauf à l'âge mythique des races pures et des tribus homogènes, donc sans remuements, donc sans incidents romançables. Sand, bonne âme et baignée, alors, dans les candeurs de 48, finit la scène par un dénouement heureux. C'était le mal finir. Tous les autres ont et devaient mal tourner pour bien finir. Entre les amoureux de plans sociaux différents, fatalement l'épée du roi Mark s'interpose, empêchant la fusion. Par conséquent, le typographe Moral n'épousera pas la « bourgeoise » Hélène bien que leurs superbes corps adolescents se sentent complémentaires. Ils s'étaient vus, admirés et plu, en toute nudité sans érotisme, dans un institut de natation (belles pages à lire par les initiés à ce sport — s'ils lisent le moins du monde); en outre, Fernande, sœur de Moral, et maîtresse du « bourgeois » Darell, mourra de manœuvres abortives imposées par l'égoïsme de celui-ci. Profitables douleurs, celles venant d'histoires de femmes : elles noient les mous et rabattent les forts vers leur devoir, mûrissent leur vocation. Celle du typographe était de mener les masses, surtout par la parole; il s'y préparait inconsciemment par un labeur désordonné d'autodidacte. L'y voilà confirmé, ses déboires de cœur et de chair l'amènent au seuil d'une large carrière.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

L'Homme de Nuit, quatre actes de M. Denasy, au théâtre de l'Œuvre. *Sur les Marches du Palais*, trois actes de M. J. Sarment, au théâtre des Arts.

Le public est à l'ordinaire beaucoup plus intelligent, ou tout au moins bien plus finaud, que l'on ne pense. Il voit presque tout de suite où on veut le mener. Alors pourquoi le mettre sur de fausses pistes et tenter de lui donner le change? Il prévoit ce que les personnages vont penser ou vont faire. Alors pourquoi le laisser balancer dans l'incertitude? Pourquoi ne pas les conduire directement où tout spectateur voit dès l'abord qu'ils iront? Ou plutôt pourquoi ne pas mettre franchement le spectateur dans la confidence de ce que l'on cache encore aux acteurs du drame? Il prendrait alors le sentiment de leur être supérieur — de compter à-demi avec l'auteur — au lieu que lorsqu'il a deviné

ce dont on prétend ne l'avertir que plus tard, il se croit beaucoup plus malin que l'auteur, chose que ce dernier ne devrait jamais tolérer.

Ces petites réflexions me sont venues à propos de **L'Homme de nuit,** la dernière pièce de M. Demasy — auteur qu'on ne peut se dispenser d'estimer en raison de sa discrétion. Il a imaginé qu'en province, dans un petit château isolé, un inconnu s'est introduit de nuit dans la chambre d'une jeune fille. Elle ne l'a pas vu. Elle suppose que c'est un beau jeune homme dont elle rêve idéalement, mais ce jeune homme, survenant, affirme n'être pour rien dans ce qu'il considère comme un attentat. Stupeur des habitants du château, qui arrivent à se demander presque si la fille qu'ils ont si mal gardée n'a pas rêvé. Tout ce monde patauge comme dans un drame policier, cependant que nous autres, benêts de spectateurs, nous avons déjà tout compris. Nous savons que la jeune fille n'a pas rêvé et nous connaissons le nom de l'homme qui abusa d'elle. Qu'il eût été plus adroit de la part de l'auteur de nous mettre dès l'abord dans le secret de l'histoire! car ce qui nous intéresse n'est pas de connaître la solution de l'énigme, mais de voir comment les personnages la connaîtront. Si l'on veut nous traiter comme eux il faut nous empêcher de pénétrer le mystère, mais il ne faut à aucun prix nous laisser le percer avant eux, — car on les met de la sorte à notre égard dans un état d'infériorité qui leur nuit.

Autre trait où l'auteur m'étonne. Le drame se poursuivant, les habitants du château ne tardent pas à voir clair autant que nous. Ils savent qui a abusé de la jeune fille. Mais comme elle demeure dans l'ignorance sur l'identité de son agresseur, comme ils supposent qu'elle ne serait pas flattée de le connaître, attendu que c'est un rustre, comme l'amant idéal est une grande âme prête au pardon et au sacrifice, voici le plan que ces messieurs adoptent d'un commun accord. L'amant idéal prendra à son compte le méfait qui a été commis — et dont la jeune fille ne semble pas avoir gardé mauvais souvenir — cette sombre histoire sera enterrée dans un éternel oubli, on laissera au maraudeur l'anonymat où il s'est dissimulé, on n'entendra plus jamais parler de lui. Comptez-sur moi, dit l'amant idéal au tuteur de la jeune fille. Jamais Sybil

ne connaîtra ce fatal secret. Or il suffit qu'une telle phrase soit prononcée devant nous pour que nous sachions à coup sûr que Sybil connaîtra le fatal secret dès la scène suivante, et pour que nous soupçonnions que la révélation en constituera peut-être un coup de théâtre.

Il y a des affirmations dont on ne peut faire autrement que de prendre le contre-pied. A quoi cela tient-il? Les moyens dramatiques sont-ils tellement connus? Ne sont-ils plus que des ficelles élimées jusqu'à l'usure et toutes prêtes à se rompre? Mais s'ils sont tellement connus, les auteurs ne doivent pas les ignorer, et s'ils les connaissent, ils devraient les éviter avec la plus soigneuse précaution.

J'ai fait une observation du même ordre, quelques semaines auparavant, quand M. Sarment nous donna sa nouvelle comédie, **Sur les Marches du Palais.** Cette pièce m'a choqué — et je dois d'aileurs dire que ce sont ses parties choquantes qui ont assuré son succès. Elle met en scène un certain jaloux conditionné de telle sorte qu'il aurait besoin de voir sa femme dans les bras d'un autre. Moi je veux bien, et ce n'est pas sur ce point-là que je chicanerai l'auteur. Il a bien le droit d'imaginer ce que bon lui semble, et d'ailleurs il est possible que tout soit possible. Je ne traite pas ici de psychopathie, mais de théâtre. Or il se produit ceci. A l'instant même où le mauvais sentiment que j'ai indiqué éclate dans la conscience du malheureux homme, qu'elle va mener par de si curieux chemins, le public comprend immédiatement le mystère qu'on se propose de lui révéler et les conséquences qui s'ensuivront. Le héros n'a pas encore été au bout de sa pensée que l'auditoire l'a déjà saisie. Il ne commence à avouer à sa femme les curieuses complaisances qu'il veut obtenir d'elle qu'au moment où il croit les découvrir en lui-même. Il ne parvient guère à voir clair dans sa conscience trouble que lorsqu'il en a exposé les secrets à sa compagne. A vrai dire tous deux comprennent en même temps le fond des choses, que le public a discerné depuis un bon moment déjà.

C'est un grand défaut technique. Si, agissant d'autre manière, l'auteur avait permis à son personnage de connaître dès l'abord ses propres sentiments, s'il l'avait fait s'en ouvrir au public, soit en un monologue, soit par l'intermédiaire d'un

de ces confidents qui semblent à présent si périmés, la scène entre les époux eût pris un tout autre accent. On eût admis que la femme comprît difficilement ce qu'on voulait obtenir d'elle. La scène aurait eu d'autant plus de beautés que ce mystère se fût plus malaisément élucidé. On eût été avec elle pour la retenir de comprendre, au lieu d'être contre elle (et contre lui) pour lui reprocher de ne pas comprendre assez vite.

S'assurer la complicité du public est un des grands moyens du théâtre. En dramaturgie, comme en finances, il existe une orthodoxie.

PIERRE LIÈVRE.

CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

Films nouveaux. — Dans la période qui s'achève, le cinéma a manifesté une exceptionnelle activité, et l'écran a de plus en plus pris l'avantage sur nos concurrents américains, qui se sont manifestés de façon assez banale avec *Jeunes Filles en surveillance* à l'Apollo, *Suez* au Paris et *Frou-Frou* au Balzac. Comme toujours, les metteurs en scène de là-bas ont adapté Meilhac et Halévy de façon bien curieuse. Leur héroïne : Luise Rainer, qu'on nous annonce comme une étoile de première grandeur, ne dépasse pas les mérites d'un bon sujet.

Suez est une plaisanterie et une adaptation saugrenue de l'odyssée de Ferdinand de Lesseps et on ne peut guère déployer qu'un peu d'indulgence pour une production assez douceâtre. *Des Hommes sont nés* témoigne d'un évident souci de moralité. Par contre, *La Bête Humaine,* à la Madeleine, a produit une assez grosse sensation, surtout à cause de Gabin qui a campé le héros du drame de Zola avec son grand talent habituel. Le roman est devenu à l'écran un mélodrame assez gros, un peu trop encombré dans ce cadre de cheminots et de trains qui évidemment a dû surtout tenter le metteur en scène. Carrette s'est distingué à côté de son grand camarade. Mlle Simone Simon parut tout à fait insuffisante dans la femme fatale.

Conflit, au Max Linder, a permis de retrouver Mlle Annie Ducaux dans une histoire assez pathétique bien qu'invraisemblable, mais bien jouée, surtout par Claude Dauphin, Jac-

ques Copeau, Raymond Rouleau. Je fais bon marché de Corinne Luchaire, que l'on veut absolument nous imposer comme une grande star.

J'étais une Aventurière, à l'Olympia, a donné à Mlle Edwige Feuillère l'occasion de reparaître comme une interprète de véritable classe. Ses aventures aux mains de deux chenapans qui l'exploitent sont bien menées par Jean Max et Jean Tissier, qui n'échappent pas à un troisième, Jean Murat, lequel s'éprend de l'héroïne et la remet dans le droit chemin. Mais c'est évidemment, dans cette période, *Mon curé chez les riches,* à Paramount, qui a constitué le meilleur spectacle. Le film est aussi amusant que la célèbre pièce de Clément Vautel. Bach est tout à fait amusant dans l'abbé Pellegrin et l'on a admirablement distribué les autres rôles à Elvire Popesco, Alerme, Jean Dax, Aymos, Marcel Vallée et Raymond Cordy. C'est évidemment cette remarquable production qui accentue le mieux l'impression du progrès qui se manifeste depuis quelque temps chez nous. Naturellement, l'Administration que l'Europe nous envie a choisi ce moment pour susciter aux exploitants de graves embarras qui les ont obligés à la fermeture. Nous sommes décidément bien mal gouvernés!

ANTOINE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Eve Curie : *Madame Curie,* Gallimard.

L'admirable biographie de **Madame Curie,** par sa fille cadette (1), parut d'abord en articles dans un hebdomadaire, avant de constituer un livre, traduit dans presque toutes les langues. Notre compte rendu a été « repoussé » par des *actualités scientifiques* plus urgentes : d'une part, en effet, nous avions consacré (2) une longue étude au chef-d'œuvre posthume de Marie Curie : *Radioactivité* (564 pages, 16 tableaux, 26 planches, 70 figures, Hermann); d'autre part, l'immense intérêt de la biographie, dont nous parlons aujourd'hui, réside essentiellement dans la « leçon » qu'elle donne à notre génération... et aux suivantes : que de fois ne s'est-on pas plaint que la science et les savants s'isolent dans une

(1) La fille aînée, Irène, reçut avec son mari, Frédéric Joliot, le prix Nobel de chimie de 1935.
(2) *Mercure de France,* 15 octobre 1935, pp. 376-380.

« tour d'ivoire », sans intercommunication avec la vie des individus et des peuples! A ce reproche, Eve Curie répond sans détours, en montrant que son père et sa mère furent des êtres *civilisés* dans toute l'acception du terme, se refusant à consentir toute concession à l'unité de leurs pensées et de leurs actes. Et l'on acquiert la certitude que, si cette morale objective, profondément, exclusivement humaine, n'était pas un fait exceptionnel au milieu de la cupidité vaniteuse et sans scrupules, la question sociale ne prendrait pas l'aspect d'un problème insoluble.

Cupidité, vanité, crédulité sont des leitmotiv, qui reviennent à chaque page sous la plume d'Eve Curie. Ainsi, quand sa mère, la jeune Mania, âgée de vingt-quatre ans, « respire pour la première fois (1891) l'air d'un pays libre » (p. 81), elle trouve « miraculeux que les libraires vendent sans contrainte les ouvrages du monde entier » (3). Mais les constatations attristantes — et toujours actuelles — ne manquent pas :

C'est une de ces maisons riches où l'on ne paye pas les factures pendant six mois, où pourtant l'on jette l'argent par les fenêtres, tout en économisant chichement sur le pétrole des lampes. On a cinq domestiques, on pose au libéralisme et, en réalité, règne le plus sombre abêtissement... Il ne faut pas entrer en contact avec les gens que la fortune a démoralisés (p. 53). *Les jeunes filles sont des oies, qui n'ouvrent pas la bouche, à moins qu'elles ne soient provocantes au plus haut degré* (p. 56). *Les enfants profitent avec enthousiasme de chaque interruption de travail* (p. 58).

Etudiante et institutrice au cachet, Marie Sklodowska meurt littéralement de faim; sa pauvreté l'oblige « à faire la lessive dans sa cuvette » (p. 92). Mais sa vie prend un sens, lorsqu'en 1893 elle rencontre Pierre Curie, dont sa fille nous retrace (pp. 105-106) la vie géniale et modeste (4). Le 26 juillet 1895, le mariage a lieu en toute simplicité (p. 115) :

(3) Plus tard, vers la fin de sa vie (p. 282), « si des Français vantent devant elle les dictatures, elle répond doucement : « *J'ai vécu sous un régime d'oppression. Vous, pas. Vous ne comprenez pas le bonheur de vivre dans un pays de liberté.* » Les partisans des violences révolutionnaires rencontrent la même résistance : « *Vous ne me convaincrez jamais qu'il fût utile de guillotiner Lavoisier.* »

(4) « Pour ces efforts couronnés d'éclatants succès, pour les soins qu'il prodigue à ses trente élèves, Pierre Curie reçoit, après quinze années de

Pas de robe blanche, pas d'anneau d'or, pas de repas de noces. Pas non plus de cérémonie religieuse : Pierre est libre-penseur et Marie, depuis longtemps, a cessé d'être pratiquante (5). Le traditionalisme politique et social découle généralement du traditionalisme religieux (p. 66).

La suite, c'est « quatre années dans un hangar » :

Pierre se fait un point d'honneur de rendre hommage à la seule institution qui ait encouragé et soutenu ses efforts, dans la pauvre mesure de ses moyens : l'Ecole de Physique et de Chimie (p. 178). Marie est chargée de conférences à l'Ecole Normale Supérieure de Jeunes Filles de Sèvres... Portant une serviette bourrée de devoirs corrigés, elle fait plusieurs fois par semaine le trajet dans un tramway d'une lenteur désespérante qu'elle attend des demi-heures durant, debout sur le trottoir (p. 150). Avec sa terrible patience, elle a été chaque jour, pendant quatre années, à la fois un savant, un ouvrier spécialisé, un ingénieur et un homme de peine (pp. 143-144).

Puis c'est la découverte de la radioactivité, déclenchant l'intrusion des inconnus et l'incompréhension des pouvoirs publics :

Le laboratoire, on ne le lui accordera jamais : la mort est plus prompte que les pouvoirs publics pour s'attacher les grands hommes (p. 148). Un des premiers savants français n'eut jamais à sa disposition un laboratoire convenable, alors que son génie s'était révélé dès l'âge de vingt ans (p. 193). *Veuillez informer Monsieur le Ministre* [écrivait Pierre] *que je n'éprouve pas du tout le*

travail, un salaire de trois cents francs par mois — à peu près ce que gagne, dans une usine, un ouvrier spécialisé. »

(5) Dans la plaquette (Payot) qu'elle consacra à son mari, elle retrace ainsi la liberté d'esprit qui régnait dans le milieu où elle entrait : « Né en Alsace, le père de Curie, Eugène Curie était médecin et fils de médecin; il était doué d'une personnalité forte et avait des convictions politiques très fermes. Libre-penseur et antireligieux, il ne fit pas baptiser ses fils, qui ne participèrent jamais à aucune espèce de culte. Pierre se trouvait placé dans des conditions éminemment propices à l'éclosion de l'intelligence la plus vigoureuse et la plus compréhensive, totalement libérée de toute préoccupation surnaturelle. Et sa haute valeur morale était au niveau de son intelligence. » Après la mort tragique de Pierre (1907), « le docteur Eugène Curie puise dans son rationalisme rigide une certaine qualité de courage, dont Marie n'est pas capable. Il méprise les regrets stériles, le culte des tombes. Après l'enterrement, jamais il ne retournera au cimetière. Puisque rien ne reste de Pierre, il refuse d'être torturé par son fantôme... L'équilibre moral de l'actuelle Irène Joliot-Curie, son horreur du chagrin, son anticléricalisme, ses sympathies politiques mêmes, lui viennent en droite ligne de son grand-père » (p. 215).

besoin d'être décoré, mais que j'ai le plus grand besoin d'avoir un laboratoire (p. 153). Il lui paraît vraiment comique que l'on refuse à un homme de science les moyens de travailler et que, dans le même temps, en guise d'encouragement, de *bon point*, on lui offre une petite croix d'émail, pendue à un ruban de soie rouge (p. 152). Il trouvait absurde qu'il y ait des *premiers en classe*, et les décorations que convoitent les grandes personnes lui semblaient aussi superflues que les médailles accordées aux enfants des écoles (p. 179). La France est le pays où la valeur a été reconnue en dernier lieu, et il n'a pas fallu moins que la médaille Davy et le prix Nobel pour que l'Université de Paris accordât enfin une chaire de physique à Pierre Curie (p. 178). *J'ai été lundi à l'Institut*, écrit-il, *mais je me demande vraiment ce que j'ai été y faire. Je ne suis lié avec aucun des membres, l'intérêt des séances est nul. Je sens très bien que ce milieu n'est pas le mien* (p. 191).

Marie Curie : *Nous sommes inondés de lettres, de visites, de photographes et de journalistes. On voudrait se cacher sous terre pour avoir la paix* (p. 171). Pierre Curie : *Vous avez vu cet engouement subit pour le radium. Cela nous a valu tous les avantages d'un moment de popularité : nous avons été poursuivis par des journalistes et des photographes de tous les pays du monde; ils ont été jusqu'à reproduire la conversation de ma fille avec sa bonne et à décrire le chat blanc et noir qui est chez nous. Puis nous avons reçu des lettres et des visites de tous les excentriques, de tous les inventeurs méconnus. Nous avons eu des demandes d'argent en grand nombre. Enfin des collectionneurs d'autographes, des snobs, des gens du monde...* (p. 176). En 1906, Paris guette la première apparition en public de la « veuve célèbre » (6). Les reporters, les gens du monde, les jolies femmes, les artistes assiègent le secrétariat de la Faculté des Sciences et s'indignent qu'il ne soit pas donné de « cartes d'invitation » pour son premier cours. Ils se soucient fort peu des « ions dans les gaz », et la douleur de Marie, en ce jour cruel, n'est, pour leur curiosité, qu'un piment de plus. Même la douleur a ses snobs (p. 208).

Dans la famille Curie, le désintéressement n'était pas une clause de style; ce qui la caractérise, c'est son indifférence à l'égard de ce pourquoi « les êtres sont capables de tant d'efforts, et souvent de tant de bassesses » (p. 173) :

D'accord avec moi, écrit Marie, *Pierre Curie renonça à*

(6) On se souvient que Pierre Curie eut une fin tragique : le 19 avril 1906, rue Dauphine, près du Pont-Neuf, il fut écrasé par un lourd camion, dont les chevaux ne purent être arrêtés à temps sur le pavé glissant.

tirer un profit matériel de notre découverte; nous n'avons pris aucun brevet, et nous avons publié sans aucune réserve les résultats de nos recherches, ainsi que les procédés de préparation du radium (p. 166). *A n'en pas douter, ces rêveurs ne méritent pas la richesse, puisqu'ils ne l'ont pas désirée. Toutefois, une société bien organisée devrait leur assurer les moyens efficaces d'accomplir leur tâche, dans une vie débarrassée des soucis matériels et librement consacrée à la recherche* (p. 267).

Pierre rapporte d'Angleterre une lourde médaille d'or. Il lui cherche une place, la perd, la retrouve... Enfin, pris d'une inspiration subite, il la confie à sa fille Irène, dont les six ans n'ont jamais été à pareille fête. Aux amis qui viennent le voir, le savant montre l'enfant s'amusant avec ce jouet : « Irène adore son gros sou neuf ! » dit-il en forme de conclusion (p. 169). Dans l'esprit de Marie, s'il est incommode d'être pauvre, il est superflu et choquant d'être très riche. La nécessité pour ses filles de gagner plus tard leur vie lui semble saine et naturelle (p. 217). La guerre — « cette horrible frénésie qui s'est emparée du monde » — a désorganisé son travail scientifique. La guerre a usé sa santé. La guerre l'a ruinée : l'argent qu'elle a confié au Pays a fondu comme neige au soleil et, lorsqu'elle examine sa situation matérielle, elle éprouve de l'angoisse. A cinquante ans passés, elle est presque pauvre... (p. 245).

Et voici, pour finir, quelques remarques sur le rôle du savant dans la cité :

Nous ne devons pas laisser croire que tout progrès scientifique se réduit à des mécanismes, des machines, des engrenages, qui, d'ailleurs, ont aussi leur beauté propre (p. 271). *Comme les romans paraissent vides et les contes de fées privés d'imagination, auprès de ces phénomènes extraordinaires, reliés entre eux par des principes harmonieux, de cet ordre dans le désordre apparent* (p. 84). Toute sa vie, une pensée l'a obsédée : celle des dons intellectuels, qui demeurent ignorés, inemployés, dans les classes peu favorisées de la fortune (p. 270). Durant quatre années, elle a loyalement servi la France, elle a sauvé des vies humaines. Mais il est certains actes dont elle n'admet pas que les intellectuels se rendent complices. Elle blâme les écrivains et les savants d'outre-Rhin, qui ont signé le Manifeste, comme elle blâmera, plus tard,

les savants russes qui approuveront publiquement (7) les procédés de la police soviétique. Un intellectuel trahit sa mission, s'il n'est pas le plus constant défenseur de la civilisation et de la liberté de pensée (p. 247).

Le docteur Claudius Regaud, directeur médical de l'Institut du Radium, compte Marie Curie « parmi les victimes à longue échéance des corps radioactifs » (p. 303) :

Sa mission accomplie, elle meurt épuisée, le 3 juillet 1934, ayant refusé la richesse et subi les honneurs avec indifférence (p. 7). A une telle morte, on ne pouvait infliger sans sacrilège les obsèques pompeuses que les gouvernements offrent à leurs grands hommes (p. 8).

Le vendredi 6 juillet 1934, à midi, sans discours, sans cortège, sans un homme politique, sans un personnage officiel — naturellement sans un prêtre — Marie Curie prend modestement sa place dans la demeure des morts, rejoignant, pour toujours, ces choses bien aimées auxquelles elle a « dévoué sa vie » (p. 302).

Mémento. — On a lu, dans les *Echos* du 15 janvier, une « rectification » d'un polygraphe, qui a trouvé ainsi le moyen de passer sa prose dans le *Mercure*. A coup de flagorneries, il me bombarde, depuis des mois, par des monceaux d'imprimés sans queue ni tête; c'est dans les « fleurs et plumes » qu'il a acquis une compétence spéciale sur la question du lait, et il s'est cru qualifié pour s'opposer, non pas à mes propres opinions, mais à celles du savant anglais Edward Mellanby. Comme je le lui rappelais par ma lettre ouverte du 12 novembre, pour faire ce qu'il fait, la recette est simple, il faut et il suffit : 1° D'avoir, devant soi, quelques francs-papier; 2° D'avoir, de soi, une opinion infiniment bienveillante; mais hélas! c'est précisément par le *contraire* de cette qualité qu'on se distingue à notre époque. C'est la deuxième fois qu'on chicane Mellanby sur cette phrase : ces deux correspondants occasionnels ne brillent pas par l'amour des idées générales... Mais peut-être n'ont-ils pas lu, dans le même compte-rendu, que des dizaines de milliards se perdent à perfectionner la guerre, et qu'on ne dépense rien pour rechercher les moyens de l'éviter?

MARCEL BOLL.

(7) Voilà la véritable trahison des « clercs » (!); que l'on compare cette définition à celle d'une « girouette », qui vient d' « approuver publiquement » (etc.). Voir *Mercure de France*, 1er mai 1929, pp. 596-611.

SCIENCE SOCIALE

Adolf Hitler : *Mon combat* (*Mein Kampf*), Nouvelles Editions latines, Fernand Sorlot. — Henri Mazel : *La Masse et l'Elite*, L'Age nouveau, 86, rue d'Assas. — Mémento.

Le livre d'Adolf Hitler **Mon Combat** (*Mein Kampf*) est un de ceux qu'il faut lire pour avoir une idée non seulement de l'Allemagne et du monde politique d'aujourd'hui, mais encore du monde sociologique car le nazisme ambitionne, lui aussi, d'apporter une réponse définitive à l'éternel problème Civilisation et Prospérité qui s'est toujours posé à l'espèce humaine.

Le livre est déjà un peu ancien puisqu'il a été écrit en 1924, donc il y a quinze ans, dans l'atmosphère douloureuse de la défaite, mais à une heure où l'heure sombre commençait à s'éclaircir. En effet, au moment où Hitler, condamné à la suite d'un coup de force manqué à Munich, entrait en prison à Landsberg-sur-Lech où il devait avoir le loisir d'écrire ses deux gros volumes (car *Mein Kampf* en allemand tient deux volumes, la traduction française n'en ayant qu'un, mais de 688 pages, très denses), la situation politique en France se modifiait du tout au tout : les élections de juin 1924 faisaient arriver au pouvoir le Cartel socialiste et socialisant, Millerand était chassé de la présidence de la République, et Poincaré cédait le pouvoir à Herriot qui évacuait la Ruhr, promettait la prochaine évacuation de la Rhénanie et liait partie, d'une part, avec les travaillistes anglais dont le chef Ramsay Macdonald avait toujours été pro-allemand, et d'autre part avec les Soviets qui, depuis Rapallo, trois ans auparavant, étaient les alliés de nos ex-ennemis. Hitler ne pouvait donc que sentir son patriotisme allemand violemment secoué d'espoirs immenses.

Or le patriotisme allemand n'est pas le même que le nôtre. Nous aussi, en 1870, nous avions connu les affres de la défaite, mais nous avions supporté notre destin d'une façon magnanime, ne nous soustrayant à aucun de nos engagements, payant nos cinq milliards jusqu'au dernier centime, et ne pensant à la revanche que parce que nous avions deux provinces captives à délivrer du joug sous lequel elles frémissaient. Les Allemands n'avaient pas de captifs à délivrer car on ne

leur avait enlevé que des régions qu'ils n'avaient pas le droit de garder en servitude, et ils auraient dû tenir à honneur de réparer les destructions qu'ils avaient commises sciemment et méchamment; peut-être même certains d'entre eux, ceux habitant la Rhénanie, auraient-ils dû accepter de rentrer dans la civilisation et de recommencer l'œuvre de Charlemagne défendant l'Austrasie et toutes les autres Frances contre la Saxonie et toutes les autres barbaries. Mais le peuple allemand né peuple de proie allait rester peuple de proie, et Hitler devait plus tard se montrer l'héritier non pas de Charlemagne mais de Witikind, assoiffé de domination et de destruction, arrogant et provocant et sacrifiant tout à la reconstitution d'une arme capable d'asservir le monde entier.

En réfléchissant à la façon dont l'Allemagne avait été vaincue, Hitler pouvait s'imaginer, comme beaucoup de ses compatriotes, qu'elle avait été frappée dans le dos par les révolutionnaires, par les marxistes internationalistes (pour un Allemand, l'Allemagne ne peut pas être vaincue!) et sa haine contre ces marxistes s'en trouvait enflammée; et comme les juifs étaient très nombreux parmi eux, c'était contre eux que cette haine allait faire explosion. Hitler a deux ennemis auxquels il ne pardonnera jamais, nous et les juifs; mais il ne hait les juifs que par contre-coup, parce qu'il les croit nos alliés. Ceci, nous ne devrions pas l'oublier; s'il avait intérêt à se reconcilier avec eux pour nous jeter bas, il le ferait. La partie antisémite n'est donc pas la partie la plus profonde de son œuvre tout en étant la plus visible, et en la développant, Hitler ne pense pas tant à la défense de l'âme aryenne qu'à l'enforcement de l'âme allemande, brutale et pillarde, asservissante et détruisante.

Son plan de reconstruction de l'Etat allemand est d'ailleurs très intéressant. Si son premier volume dans lequel il peint sa propre évolution (Allemand d'Autriche, il avait en horreur tous les allogènes de la monarchie des Habsbourg, on l'a bien vu dans l'affaire de la Tchécoslovaquie) est un document psychologique de premier ordre, son second, dans lequel il construit son Etat futur, est un document sociologique non moins important. Hitler rompt violemment avec toutes les anciennes théories libérales et parlementaires; il est démo-

crate, mais dans le sens où l'étaient les tyrans des cités grecques : un chef acclamé par le peuple et ne rencontrant devant lui nul obstacle, voilà son idéal; et c'est le meilleur, en effet, pour un peuple qui se veut peuple de proie. Ce qu'il exige c'est l'obéissance absolue, celle-ci étant, sous le nom de discipline, la force de l'armée, et rien d'autre que l'armée ne comptant pour un chef de guerre, car Hitler est autant seigneur de la guerre que Guillaume de Hohenzollern; et pour obtenir l'obéissance absolue il cherche à détruire tout ce qui peut l'arrêter, non seulement les partis dans le plan temporel mais les religions dans le plan spirituel, et c'est pour cela qu'il a recommencé, en l'accentuant, le kulturkampf de Bismarck.

Ce n'est pas seulement l'Allemagne qui a rompu avec le libéralisme et le parlementarisme, c'est l'Italie et la Russie; plusieurs autres pays d'Europe aussi inclinent vers la conception totalitaire; même la France et l'Angleterre souffrent des vices de ce parlementarisme dont les Etats-Unis se sont d'ailleurs toujours gardés soigneusement ainsi que la Suisse, et tout ceci provoque à bien des réflexions. La première, c'est que libéralisme et parlementarisme sont deux choses bien différentes puisque justement les pays les plus libéraux ,les plus démocrates, les plus républicains du monde comme la Suisse et les Etats-Unis n'ont pas le régime de cabinet. La seconde c'est que ce qu'on pourrait appeler le totalitarisme est tout différent suivant que l'Etat totalitaire est communiste ou kaiseriste; les pauvres individus peuvent être aussi tyrannisés dans un cas que dans l'autre, mais ils le sont dans des desseins différents et dans des plans différents aussi; le régime nazi comme le régime fasciste se meuvent dans le plan civilisationnel, tandis que le régime bolcheviste se meut dans le plan barbare et destructionniste.

Ce qui est à retenir de l'hitlérisme, ce ne sont certes pas ses brutalités anti-juives ou antichrétiennes, c'est sa conception de l'autorité gouvernementale. Un peuple doit être gouverné de façon autoritaire, mais cette autorité doit se mouvoir dans un plan libéral et comporter des freins, des contrôles et des sanctions, et tout cela est fort mal aisé à organiser, mais personne n'a jamais dit que la science politique

fût aisée. Encore concevoir une bonne constitution est-il facile, mais la faire adopter par des gouvernants qui ont intérêt à la repousser est à peu près impossible, et c'est le point où nous en sommes. Malgré tout, le devoir des spécialistes de cette science est d'indiquer ce qui serait à faire en laissant à la sagesse des uns et à l'énergie des autres le soin de le réaliser.

Dans un travail intitulé **La Masse et l'Elite** et qu'a publié l'*Age nouveau,* la très vivante revue de Marcello-Fabri, j'ai essayé de résoudre la question de leur harmonie qui est le problème crucial de la politique. Un peuple n'est pas une poussière d'individus, il est un organisme vivant d'individus associés en groupes naturels (familles, communes) ou artificiels (associations et partis) et animés par des idées qu'ils héritent où qu'ils élaborent; ce qui implique qu'il ne se compose pas seulement de la masse, mais de masses et de groupes et d'élites; et tous nos maux viennent de ce que notre dogmatique politique ne connaît que la masse en ignorant le reste. Ces élites, car il y en a beaucoup et diverses, je propose de les constituer au moyen de plébiscites partiels et de chambres consultatives techniques, issus, tous et toutes, de la sélection et non de l'élection. En ajoutant à ceci d'autres réformes de structure politique : le recours au plébiscite national, la pratique du referendum législatif, la stabilité du gouvernement, la rareté du parlement et l'efficience des rouages législatifs et budgétaires, on obtiendrait cette bonne constitution dont je parlais plus haut.

Il y aurait une autre réforme de structure à réaliser, non plus politique mais économique, et qui, elle, résoudrait un autre problème crucial, celui d'harmoniser le socialisme et le libéralisme. Le socialisme s'adresse au cœur, le libéralisme à la raison, de là la difficulté. Le socialisme veut diminuer la souffrance et la misère. Le libéralisme répond que c'est lui seul qui, par le travail et l'épargne, pourra les diminuer. Et l'autre n'est pas en peine de répliquer, alors la discussion s'éternise. D'où la nécessité d'arriver à un *modus vivendi.* Les systèmes de libéralisme constructif qu'on a proposés ne m'ayant pas semblé satisfaisants, j'essaie dans mon

travail d'en dessiner un autre que je fais consister en quatre grandes réformes principales : 1° Délivrer l'économie des travailleurs de la domination des financiers, ces financiers n'étant pas les simples capitalistes mais les brasseurs d'affaires véreux, genre Stavisky naguère, Nathan et Cerf aujourd'hui, d'où réorganisation de la section financière du Parquet et création d'un haut Comité de contrôle bancaire. 2° Refondre la loi sur les Sociétés anonymes : un seul directeur avec conseil de direction nommé par le Comité de contrôle bancaire, tous deux contrôlés par un Comité d'experts comptables indépendants assisté d'un jury d'actionnaires; mais plus d'assemblées d'actionnaires ni de conseils d'administration. 3° Organiser la paix sociale entre employeurs et employés : création d'une magistrature du travail indépendante, loyale et cordiale avec jury de 36 personnes tirées au sort dans les délégations économiques et interdiction des grèves pour les services publics; 4° Confier aux mutualités syndicales, ou corporatives si l'on crée la corporation, l'énorme et lourde machine étatiste des Assurances sociales, les primes à la maternité restant seules service national.

Tout ceci devrait être développé, et même dans mon essai *La Masse et l'Elite* je n'ai pu esquisser que les grandes lignes qui auraient à être complétées. Mais ce libéralisme constructif me semble, malgré tout, préférable à celui qu'un économiste américain, Walter Lippmann, a proposé et dont j'aurai à parler prochainement.

MÉMENTO. — Pierre George : *Géographie économique et sociale de la France*, Editions sociales internationales. Ouvrage très sérieux et très documenté, qu'on devra lire d'ailleurs avec quelque précaution à cause de son esprit marxiste, donc anti-scientifique, qui perce çà et là. Successivement l'auteur étudie La Terre de France (sol, sous-sol, histoire), les Régions de France (au nombre de 9 plus Paris), les Grands Traits de l'Economie de France (agriculture, pêche, industrie, transports et commerce extérieur). Une conclusion développée, « la France dans le monde », contient des vues d'ensemble que le manque de place m'empêche de reproduire et à plus forte raison de discuter. — Xavier Haydet : *L'œuvre sociale du troisième Reich*, Henri Didier, 4, rue de la Sorbonne. Ce livre complète sur un point le précédent. L'auteur, professeur au Lycée de Mulhouse, connait très bien l'Allemagne et a publié sur elle plusieurs études

littéraires et philosophiques que celle-ci sociologique continue. Il ne propose pas d'appliquer chez nous « cette organisation hiérarchisée centralisée où la discipline est rigoureuse et qui serait oppressive à nos yeux » mais il a grande raison de nous la faire connaître : Front du travail, Code du travail, Habitation, Assurances, avec ces œuvres puissantes : Mère et Enfant, Secours d'hiver, Service du travail, la Force par la joie. Tout ceci ne pourrait-il pas être transposé dans un plan libre? Ce serait toujours à essayer. — Denis de Rougemont : *Journal d'Allemagne*, Gallimard. Ce livre, carnet de notes d'un professeur français dans une Université du Reich, est tout à fait remarquable. De pareils documents sont très précieux, et j'ai lu celui-ci avec grand intérêt et profit. L'auteur insiste sur ce fait que l'hitlérisme est une religion (un néo-protestantisme anti-chrétien et point seulement anticatholique); c'est aussi un mélange de socialisme économique et de mystique nationaliste, où le socialisme nationalise l'économie et où le nationalisme socialise le patriotisme allemand. Union, donc religion, puisque ce mot religion signifie liaison, tout le reste est littérature, bavardage de théoriciens ou, ce qui est pis, de réalistes. Ces phrases que j'emprunte à l'auteur font deviner la saveur et aussi la profondeur de son livre. — Alfred Issaly : *Il faut des autoroutes à la France*, Editions Pierre Tisné, 95, rue de Rennes. L'auteur dit juste, et on ne peut qu'approuver les diverses raisons d'ordre national, social, économique et financier qu'il donne. Mais cela représente quelques dizaines de milliards; le pays, même si on les lui demande sous forme de placements à intérêts, pourra-t-il les fournir? Il ne faut pas oublier que la fortune de la France a été diminuée de moitié par les deux ans de Front populaire et que plus de la moitié de son revenu (137 milliards sur 200 ou 250) est pompée par le fisc. — Charles Ledré : *L'U.R.S.S. et la Russie nationale*, 4, rue des Capucines. Cette brochure, éditée par la Société des Amis de la Russie nationale que préside M. le sénateur Lémery, fait suite à deux autres, *Du passé à l'avenir de la Russie*, par A. de Goulevitch, et *la Russie et la France* par Lémery, toutes excellentes. — Léon Barat : *La question juive en U.R.S.S.*, 15, rue Fourcroy. C'est une réponse à M. Georges Friedmann qu'on lira volontiers si on a à prendre parti dans leur discussion. — Dans *la France active* de décembre dernier, M. Paul Becquerel fait une critique très sévère et très juste du livre de M. Marcel Prenant, « Biologie et Marxisme » : on est stupéfait de l'ignorance et de l'insenséité de certains spécialistes qui, parce qu'ils connaissent leur partie, s'imaginent connaître la science sociale; du moins les économistes ne s'avisent-ils

pas de parler biologie! L'article en question complète le livre de W. Drabovitch : « Les intellectuels français et le bolchevisme » que j'ai cité, et que tous devraient lire, surtout les pauvres sots savants qui prétendent se diriger à la lumière du marxisme. — Dans la *Revue de la plus grande famille,* quelques chiffres sont à retenir sur la prolongation de la durée de la vie humaine qui s'est élevée de 45 ans à 56 pour les hommes et 60 pour les femmes, cette moyenne est en France pour les hommes de 54, un peu supérieure à celle de l'Italie mais inférieure à celle des autres peuples voisins, la tête étant tenue par les Pays-Bas, où la longévité atteint presque 62. — Dans l'*Espoir français* d'autres chiffres, plus encore à retenir. En francs or, les revenus des Français, en deux ans, ont baissé de 48 % et les dépenses de l'Etat ont augmenté de 71 %. Donc, remarque M. René Dargile, soixante années de travail et d'épargne, car, en 1935, le revenu national, à 34 milliards et demi de francs or, n'était pas très inférieur, en dépit de la longue crise d'après guerre, à celui d'avant guerre; 37 milliards ont été annihilés par deux années de folies socialistes!

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Les éditions Crépin-Leblond, à Moulins. — F. Brunet : *Vocabulaire bourbonnais, le parler de Franchesse, avec recherches étymologiques et promenades dans le folklore,* Moulins, Crépin-Leblond, in-16 carré, 320 p. — A Grellet-Dumazeau : *Vieux Bourbonnais, contes et légendes;* Moulins, Crépin-Leblond, in-16, 293 p. — Paul Duchon : *Folklore bourbonnais; contes populaires du Bourbonnais,* Moulins, Crépin-Leblond, in-16 carré, 205 p. — Docteur Piquand (texte) et F. Dubreuil (illustrations) : *Légendes bourbonnaises,* 6 fascicules parus (sur 12); Tours, Arrault, et en dépôt, à Moulins, chez Crépin-Leblond, in-4°, 64 p. chacun.

Les habitants du Bourbonnais ont bien de la chance. Voici plus d'un siècle qu'à Moulins l'imprimerie, également maison d'éditions, **Crépin-Leblond** consacre de grosses sommes à éditer des ouvrages sur cette ancienne province qui comptent parmi les meilleurs dans le domaine folklorique français. Dès 1833 Crépin-Leblond, arrière-grand-père de celui qui dirige maintenant la maison et qui est un « jeune », lançait *L'ancien Bourbonnais, histoire, monumens, mœurs, statistique,* par Achille Allier, en 2 volumes et un album in-folio, dont une réédition intégrale a paru récemment. De 1892 à 1902 la même maison publia *La Quinzaine bourbonnaise,* mine très riche de contes, chansons, légendes, coutumes recueillies directement. C'est également là que parurent les *Tableaux*

champêtres d'Emile Guillaumin; *l'Essai de folklore de la Sologne bourbonnaise* de Rouleaux; *Les Brayauds de Combraille* d'E. Pauly; et la liste donnée au sommaire prouve que la maison désire renforcer, plutôt qu'abandonner, sa série de publications régionalistes. Je signale le fait parce que, sauf à Chambéry, grâce à Marius Dardel, il n'y a nulle part ailleurs dans nos provinces d'éditeur aussi dévoué à notre science. A Paris. seul G. P. Maisonneuve a résolument maintenu la tradition de son père, celle aussi des éditeurs Lechevalier et Leroux. L'éparpillement des éditeurs d'ouvrages de folklore contribue à donner l'impression d'une activité ralentie; sans compter qu'on éprouve toutes les peines du monde à savoir rapidement où en province paraissent les ouvrages folkloriques nouveaux. Même les éditions Occitania, qui étaient bien parties, semblent en sommeil en ce qui concerne le folklore; pour elles du moins on avait régulièrement des annonces dans la *Bibliographie de la France*. Mais rares sont les imprimeurs et éditeurs provinciaux qui en fassent autant. Tout ceci en manière d'excuse pour les lacunes de la Bibliographie, tome III et IV de mon *Manuel*, que m'ont signalées divers correspondants, au surplus pleins de mansuétude à mon égard.

Le **Vocabulaire** de F. Brunet classe un certain nombre de documents folkloriques par ordre alphabétique ce qui, comme dans le *Folklore bourbonnais* de Francis Pérot, fait également selon le même principe, tend à dissimuler les liens internes des coutumes et croyances. Du moins les notes de Brunet sont toutes localisées exactement. Plus vaste territorialement est le domaine exploré par Grellet-Dumazeau dans son **Vieux Bourbonnais;** il s'agit de contes et légendes plus littéraires que populaires; cependant par endroits les points de départ ou certains détails de ces récits sont folkloriques.

Nettement le sont, malgré une tendance assez forte aux arrangements, les thèmes recueillis par Paul Duchon dans son petit volume de **Contes populaires,** réédition augmentée d'un mémoire préliminaire du même auteur publié en 1900. Chaque conte est précédé de notes explicatives qui indiquent la date et le lieu de collection, parfois le nom des témoins, et s'il y a lieu des parallèles notés dans d'autres provinces, sans que

pourtant le but de l'auteur ait été d'instituer une comparaison complète. L'avant-propos donne un bon tableau de l'état de ce genre de recherches folkloriques en Bourbonnais; et même par rattachement à cette province du Forez qu'on classe plus communément dans le Lyonnais (publications de Noëlas, n°s 1033, 4154, 4908 et 6148 de ma Bibliographie). Une note p. 10 justifie cette annexion; mais des amis à moi affirment au contraire que les communes dites bourbonnaises par Paul Duchon leur apparaissent comme foréziennes. Ici encore les limites politiques anciennes sont en fait sans valeur scientifique, dues à des héritages et autres procédés de transmission des anciens fiefs, qui n'ont pas toujours été identifiés à d'anciens *pagi*. Que si on classe d'après les patois, on n'est souvent pas plus avancé par suite des zones plus ou moins larges de transition; et d'ailleurs, les territoires linguistiques ne correspondent pas nécessairement ni toujours à des territoires folkloriques. L'important en ces matières est de donner toujours avec précision le lieu de récolte d'un thème de conte ou de légende.

C'est l'absence, au moins jusqu'à maintenant, de cette indication topographique qui diminue la valeur scientifique du très beau recueil, avec bois excellents, sobres, francs, de F. Dubreuil, que le Dr Piquand a consacré aux **Légendes bourbonnaises.** L'ouvrage comprendra douze fascicules répartis selon les régions caractéristiques de l'ancienne province. Sont parus le fasc. 1, région de Néris; 2 et 3, région de Montluçon : château de l'Ours, légendes hagiographiques de saint Marien; fasc. 4, même région : La Toque et Barbe-Bleue; fasc. 7, région de Lurcy; forêt de Tronçais; fasc. 11, région de Vichy. Les autres fascicules paraîtront peu à peu et l'ensemble sera certainement un beau monument littéraire et iconographique élevé à la gloire du Bourbonnais.

Je crois bon de signaler aussi que dans cet ouvrage les légendes locales (historiques, hagiographiques surtout, explicatives, merveilleuses) ne sont pas données telles quelles mais en quelque sorte intégrées dans des commentaires suivis où l'on trouvera de-ci de-là, selon l'occasion, des notes de folklore coutumier (rites divers), magique, économique même et des renseignements sur le culte populaire local de divers

saints et de plusieurs sanctuaires de la Vierge, lieux importants de pèlerinages.

La lecture des fascicules parus ne me permet pas d'adopter l'affirmation du Dr Piquand que « les légendes bourbonnaises ont des caractères particuliers qui les différencient des récits des autres régions », ni que « le terroir, la lumière et l'air de cette province ont donné aux récits des paysans, comme à leurs danses et chansons, une saveur et un parfum tout particuliers » (p. 5-6 de l'avant-propos).

En éliminant les arrangements littéraires, on ne trouve en fait dans ces légendes que des thèmes passe-partout; et quant à la manière de les raconter, comment la juger si un bourgeois instruit donne un coup de pouce, comme l'avait fait par exemple Deulin pour les contes et légendes du Hainaut français? Ce qu'il faudrait, avant de se prononcer, c'est le relevé exact, sténographique ou enregistré, du texte tel que le racontent les vrais paysans, avec les hésitations, les répétitions, les omissions, les déformations ordinaires dans ce cas, et dans le patois du pays exploré.

Que resterait-il alors de spécifiquement bourbonnais dans ces récits? Je suis bon juge pour la Savoie et le Dauphiné, mais pour d'autres provinces j'attends les études sincères que seuls des folkloristes bien au courant de nos méthodes pourraient nous donner. Pour la Bretagne l'expérience a été faite par Sébillot, Dottin, Luzel et bien d'autres, notamment l'abbé Duine : l'extraordinaire Bretagne inventée par La Villemarqué s'en est trouvée atteinte à mort, en même temps que le celtisme appliqué au folklore. D'autre part, les dialectologues nous ont fourni un tel trésor, en toutes provinces, de textes exacts que déjà on peut essayer de rechercher les caractéristiques régionales autrement que dans « le terroir, l'air et la lumière » dont les vrais paysans se moquent entièrement au point de regarder les gens qui leur en parlent comme des fumistes.

La question posée ainsi par le Dr Piquand en quelques mots est intéressante. Deux voies sont normales, la comparaison européenne et même mondiale d'une part, qui permet de discerner quels sont les thèmes généraux; et l'étude locale, pour discerner les exceptions ou les groupes thématiques non- uni-

versels. Mais encore faut-il éviter de donner comme des thèmes populaires, ou mieux folkloriques, ceux qui sont passés de la littérature hagiographique du haut moyen âge par l'entremise des curés et prédicateurs jusque dans le peuple des fidèles. Toute l'histoire de saint Marien, pour en revenir au Bourbonnais, est d'origine écrite et c'est même une très mauvaise adaptation de *passions* et *d'exempla* à un saint sans renommée autre que locale. Les Bollandistes ont déjà recensé les thèmes de miracles : avant de donner comme populaire une légende hagiographique quelconque, il faut se reporter d'abord aux commentaires des *Acta Sanctorum* et des *Analecta bollandiana.*

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Louis Chaigne : *La Vendée Maritime,* illustrations de P.-A. Bouroux, Librairie Auguste Fontaine. — Emile Gabory : *Le Pays Nantais,* de Gigord. — Alphonse de Châteaubriant : *Au pays de Brière,* ibidem. — A. Mabille de Poncheville : *Le Chemin de Jérusalem,* Librairie Spes. — Mémento.

L'Ouest aux abords de l'embouchure de la Loire, royaume de la pluie et du vent, mais aussi des durables embellies, d'une certaine douceur mouillée, d'un soleil qui jamais n'offense le regard; et pays où les vieilles mœurs se sont conservées plus qu'on ne le croit. Nous nous y engageons en compagnie de trois écrivains, gens du terroir, — les meilleurs des guides.

La Vendée maritime d'abord. Dès le seuil du livre, un dessin de P. A. Bouroux nous dit où nous sommes, dessin large, comme aéré par le vent salé; il représente le port de l'Aiguillon avec les barques disséminées qui attendent de prendre leur fuite vers l'Océan, et au premier plan les balises de charpente qui émergent des remous. D'Aiguillon-sur-Mer aux Sables-d'Olonne, tel est le coin de France où nous engagent Louis Chaigne et l'artiste qui lui prête son concours.

Né à l'ombre du vieux château de Talmont, l'auteur du livre commence par décrire avec amour, en quelques lignes, la petite ville où il revient chaque année :

Une rivière baigne les murs de la ville et coule ensuite dans de

belles prairies. Talmont n'a pas de forêt épaisse; le Bocage proprement dit s'arrête à ses portes, mais la Providence lui a donné une belle ceinture de chênes, de châtaigniers, de peupliers, « qui la couvre des vents froids et de l'aquilon ». Un coteau peuplé de vignes la protège du côté de la mer. Et souvent, mais sans regret et sans retour, je me suis écrié comme La Bruyère : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! »

Par rapport à Talmont, les Sables-d'Olonne font figure de capitale. Une ville secrète aux ruelles discrètes, mais qui devient souriante et mondaine à la saison d'été. De belles maisons ensoleillées font la parure de la plage. Les baigneurs fixent leur tente sur le sable d'or. Une claire vision se forme « d'enfants joyeux, de rieuses jeunes filles, de parents que les loisirs et l'été rendent naturellement débonnaires ». Ce ne sont plus seulement les coiffes blanches des Sablaises qui palpitent au vent à la sortie de Notre-Dame de Bon-Port, l'église fondée par Richelieu qui aima les Sables, nous dit Chaigne, « dans la mesure où il détestait La Rochelle ».

Passons aux abords de l'océan Plainaud. Il y a là telle dune où trois monticules d'huîtres fossiles intriguent les savants. Certains d'entre eux croient que ce sont des digues, et qu'elles furent construites avec les huîtres entières, intactes et closes, à défaut d'autres matériaux. Les gourmets se récrieront, indignés.

Mais ceci s'est passé dans un temps très lointain... et l'abondance peut être une excuse.

Vers le même temps, sans doute, un ours dont l'auteur nous conte la légende horrifique, avait coutume de croquer les filles qui cherchaient aventure à la nuit tombée. Ceci a bien l'air d'une moralité.

Sur la route de l'Olonnais, Saint-Vincent-sur-Jard nous intéresse; Clemenceau s'y installa en 1920 dans une maison de pêcheur, longue et basse pour mieux résister au vent, que nous restitue extérieurement un dessin de Bouroux. Quant à l'intérieur :

Voici la cuisine, qui servait en même temps de salle à manger à l'illustre homme d'Etat. Sur le manteau d'une cheminée de pierre et de brique, une bassine étincelle, au milieu de chandeliers et de vases. Un fusil et une canardière, offerts à Clemenceau par un ad-

versaire politique, sont suspendus un peu plus haut. Du côté opposé de la pièce, un long buffet s'appuie lourdement sur le sol carrelé, soulignant le parfait entretien d'une batterie de cuisine. La table est simple et solide.

La chambre à coucher, qui servait aussi de cabinet de travail, paraît claire et gaie. Des trophées de chasse, têtes de daims et d'antilopes, rapportées des Indes, ornent les murs. Sur la cheminée, renflée d'un banal Mirus, un tigre de bronze oriental se dresse pour l'attaque. Dans la bibliothèque voisinent Taine et Diderot, Erasme et Voltaire, Homère et Gœthe, France et Barbey d'Aurevilly, Sainte-Beuve et le vendéen Faguet, Mérimée, Balzac et le P. Sertillanges... La table de travail, devant la fenêtre et devant l'Océan, est restée telle que Clemenceau l'a laissée : des livres, des fleurs fanées dans des vases, l'encrier, une loupe, des lunettes, de gros cailloux servant de presse-papiers.

Qui voudra connaître et comprendre le pays entre La Rochelle et Nantes, la côte découpée en criques, les bois peuplés de dolmens, les vignes dont le vin garde un goût de sable et n'en est, dit-on, que meilleur, ce voyageur-là doit demander à Louis Chaigne de le prendre par la main.

§

Mais parvenus au **Pays Nantais,** il nous faut écouter et suivre un autre guide, Emile Gabory. La Loire y coule d'autant plus large qu'elle vient d'accueillir successivement dans son lit cent-douze rivières; elle sépare deux régions très distinctes.

Au sud, le vin; au nord, le cidre et la galette de blé noir; au sud, la tuile; au nord, l'ardoise; au sud, la Vendée disciplinée; au nord, la dure chouannerie; au sud, un esprit délié, vif, ouvert, plus évolué, — celui du vigneron spécialisé; au nord, l'esprit méthodique, patient, du cultivateur qui sait qu'il faut bien des jours à une graine pour fructifier.

La Loire redeviendra-t-elle navigable? On s'y applique; des « épis » formés de claies d'osier barrent son cours de distance en distance pour arrêter les sables. On espère rendre au fleuve paresseux une certaine activité, même en amont de Nantes.

Nantes : sa cathédrale où l'admirable tombeau de François II favorise la méditation; son château de la duchesse

Anne, son musée de premier ordre, ses vieilles maisons d'armateurs-négriers construites sur des pilotis qui les trahissent... Mais la physionomie du grand port change totalement en ces présentes années. On comble des canaux intérieurs, des bras de la Loire; on perce le rocher pour y faire passer en tunnel la voie ferrée. La ville de Fouché, de Jules Verne et d'Aristide Briand fait peau neuve.

Elle est imitée d'ailleurs par le pays avoisinant; c'est ainsi qu'une photo du livre montre les cheminées et les tanks d'une usine de pétrole à quelques pas d'un menhir.

§

Nantes a pour rivale, à l'embouchure de la Loire, une autre ville tentaculaire, Saint-Nazaire, qui aspire en premier lieu une certaine partie de la population de la Brière. Il y a des réfractaires, heureusement.

Au pays de Brière, nous sommes chez Alphonse de Châteaubriant. Après lui avoir consacré un roman fameux, il le décrit par petites touches — les notes de sa documentation — et ce procédé pointilliste met bien en relief paysage et paysans.

Bon marcheur, Châteaubriant s'avance d'un pas rapide vers la vaste étendue d'eau ponctuée, quand un peu de terre molle en émerge, par les *mulons* noirs des mottes de tourbe, les ailes blanches des moulins, les toits en velours brun des chaumines, et de-ci, de-là, quelques clochers. Il ne retient pas un cri de joie en la découvrant.

C'était bien elle : dix mille hectares de silence et de nudité, un immense lotus bleu épanoui au milieu du cirque de l'atmosphère.

De là-haut, j'en suivais du regard les contours presque circulaires, que marquait de distance en distance la pointe d'épingle d'un clocher.

On a bien l'impression qu'aucun chemin ne tranche dans cette substance sans vertèbres, crevée de nappes d'eaux mortes, d'où le frémissement des roseaux se communique à toute l'étendue.

A ce moment, le soleil ne laissait pas dans l'ombre un repli de terrain, des rayons roses et violets pompaient le brouillard exhalé par cette terre diluée, et la boue de tous côtés accaparait la lumière, lui empruntait des lucidités de cristal.

Çà et là, un point blanc, peut-être des ailes; et cela se meurt, palpite, et s'évanouit.

Sur les langues de terre perdues à travers les eaux vit une population dont les mœurs primitives rappellent celles des habitants des cités lacustres, ou proche parente pour le moins des Gaulois qu'y trouvèrent les Romains. Elle est composée surtout de tourbiers, de pêcheurs et de chasseurs. Aux portes des chaumières, une chevillette et un clapet tiennent lieu de serrure. Les autochtones se signalent l'arrivée d'un étranger, de bout en bout de l'immense nappe aquatique, en sonnant de la trompe, les femmes aussi bien que les hommes.

Si le garde de la Brière, Aoustin, ressemble à un oiseau de proie, tel paysan est de type celte :

Jean-Marie est un grand gaillard de quarante-cinq ans environ, au poil blond légèrement grisonnant. D'épaisses moustaches tombantes achèvent de lui faire la figure d'un vieux guerrier gaulois, sa face est piquée de poils roux qui luisent au soleil. Il a de larges épaules et une poitrine bombée, noire de tourbe, qu'on aperçoit dans l'entrebâillement de sa chemise.

Je ne connais rien de plus curieux et de plus vivant que ces notes prises au jour le jour par un écrivain qui sait voir et faire voir. Ceci, encore, avant de quitter la Brière :

Mayen... Ah! le délicieux petit village! avec ses copieuses toitures de chaume loutre et vert. Chacune d'elles se soulève au milieu et forme comme l'arc d'un sourcil au-dessus de l'unique lucarne du grenier. L'eau tremblait dans les seaux qu'emportaient les jeunes filles, retour de la fontaine. D'autres jouvencelles, tandis que le vent les poussait aux jupons, conduisaient leur troupeau, d'une baguette de bourdaine, en croquant une pomme.

Elles marchaient en donnant de droite et de gauche de petits coups de tête juvéniles, avec une jolie indolence qui seyait à leurs beaux yeux bruns.

Quand le chien s'acharnait à faire trotter une vache, elles lui lançaient une pierre, en faisant entendre un rire qui chantait.

A voyager lentement de la sorte dans la province française, on se pose des questions. Le bonheur est-il, comme l'a cru Verlaine, la vie « simple et paisible » ? En ce cas, où le trouver? Est-ce dans les termitières humaines, ou au fond de ces provinces qu'on appelle perdues?

§

La Palestine est devenue aujourd'hui un pays rien moins que paisible. L'intérêt du **Chemin de Jérusalem** s'accroît du fait que l'auteur de ce livre s'est trouvé sur place au début des troubles, qu'il a vu les colonies sionistes encore florissantes, et qu'il assista aux tumultueuses manifestations suivies, aussitôt, des premiers coups de fusil. Il a eu, enfin, le rare bonheur d'être un des derniers pèlerins admis au Saint-Sépulcre — depuis lors fermé aux foules — pendant les fêtes de Pâques.

Le Chemin de Jérusalem est divisé en trois parties. « Une journée à Athènes », qu'on a pu lire dans cette revue le 15 octobre dernier, fait partie de la première : « Le Monde hellénique ». La seconde, « La Terre du Christ », comprend Tripoli, le Krak, Byblos, Beyrouth, Baalbeck, Damas, Nazareth, le Thabor et le Carmel. Dans la troisième partie, « Jérusalem », ce n'est pas seulement la ville sainte et ses environs qui sont décrits, mais cette Transjordanie où les Arabes s'approvisionnent d'armes presque autant qu'en Syrie, depuis qu'ils font la guerre aux Anglais.

Ce livre, dont le sujet en quelque sorte est éternel, se trouve ainsi rencontrer par surcroît une actualité que l'auteur n'avait pas cherchée.

Mémento. — *Huit mois au Brésil*, par Henri Tronchon, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. (Les Belles-Lettres). Un document précis sur l'activité sociale et l'orientation intellectuelle du pays étudié. Selon l'auteur, le postivisme y cède la place au néothomisme. A Rio-de-Janeiros, entre autres villes, la crise économique sévit comme en Europe, et crée de la misère en ce pays où la vie paraît si douce à première vue.

A. MABILLE DE PONCHEVILLE.

LES REVUES

Commune : lettre de M. Romain Rolland sur les horreurs de l'antisémitisme en Allemagne. — *La Gazette des Amis des Livres :* le bon sens et le cœur de Mme Adrienne Monnier contre l'antisémitisme. — *Revue de Paris :* saints décapités pour le sacre de Charles X; le courage académique; un modèle de Bonnat pour son Christ en croix. — *Rob :* mauvaise foi anti-française d'un haut fonctionnaire du Reich. — *La Revue argentine :* le dernier poème d'Alfonsina Storni, poétesse argentine, qui s'est jetée à la mer, comme Sappho. — Mémento.

La revue **Commune** (janvier) publie un admirable « Robes-

pierre » de M. Romain Rolland, théâtre et cinéma alternant, qui apprendrait au peuple la grandeur de l'homme pur dont l'œuvre eût assuré à la France et étendu à l'Europe un avenir de justice, si les Barras, les Fouché, les Tallien, la boue, le déshonneur de la Révolution, n'avaient réussi leur mauvais coup contre l'Incorruptible. La rubrique « Documents » de la revue contient la lettre ci-après que l'illustre et généreux écrivain a adressée le 5 décembre dernier à M. Naoum Aronson, président de l'« Union mondiale de la Culture juive » :

Cher Aronson, chers amis juifs,

Je suis, comme vous, gorgé d'horreur et de douleur. Plus un seul jour, plus une heure, sans que montent à nous, de tous les points de la terre, les cris de détresse de l'humanité outragée et égorgée : Allemagne, Espagne, Chine... On ne respire plus, on a le cœur broyé.

Il faut tenir, pourtant, et crier au monde la malédiction contre les bourreaux !

O grande Allemagne, que j'ai aimée — que j'aime encore — je sais que tes fils les meilleurs, les milliers de braves gens, terrorisés, sont écrasés de honte par les forfaits de ces déments et de ces criminels de droit commun, qui se sont emparés de ton gouvernement. Je le sais, car j'en ai reçu maintes fois la confidence épeurée. Je ne doute pas que même les plus fiers et les plus probes de ton aristocratie militaire ne soient humiliés et révoltés de l'indignité des actes d'Etat auxquels il leur faut assister en silence — de ce lâche déchaînement d'une populace ameutée par ordre contre des milliers d'hommes paisibles et laborieux, de femmes et d'enfants d'Allemagne sans défense — de cet ignoble acharnement de toutes les forces de l'Etat contre une race terrassée, dont tant de citoyens ont, dans la grande guerre, versé leur sang pour l'Allemagne, dont tant de génies ont fait la gloire de l'Allemagne.

Aucun ennemi de l'Allemagne n'aurait pu lui faire l'outrage et le dommage incalculable que lui infligent ces misérables maniaques du racisme, qui la déshonorent aux yeux de l'univers. La révocation de l'Edit de Nantes a appauvri la France monarchique, pour des siècles. La proscription du peuple juif d'Allemagne saigne celle-ci du meilleur sang de son intelligence et, par la lâcheté, par la cruauté, par la bassesse des outrages, elle la marquera au front d'une infamie qu'il faudra des siècles pour laver.

Mais vous, amis juifs, que je vois prostrés, ne vous abandonnez

point au désespoir et au doute, qui est pire que le désespoir! Ne doutez point de la grandeur de votre race et de la justice, que ses Livres saints et ses prophètes ont, dans la nuit barbare des temps passés, manifestée et incarnée — comme ses grands fils des temps présents continuent d'être les précurseurs et les apôtres de la justice sociale! Votre place dans l'histoire du progrès humain est immense. Vous la payez d'une fortune sans égale. Cette fortune vous sera gloire. Supportez-la, comme vos ancêtres de la captivité de Babylone, avec courage et foi dans l'avenir! Votre peuple a vu, au cours des âges, passer et crouler les empires, il verra crouler aussi celui de vos persécuteurs d'aujourd'hui.

Dans **La Gazette des Amis des Livres** (décembre), Mme Adrienne Monnier déclare que « le problème de l'antisémitisme » s'est posé pour elle à propos des événements d'Allemagne.

Quand je fondai ma librairie, en 1915 — écrit-elle — et que je fus, de ce fait, mise en rapports avec un public nombreux et divers, il m'advint d'entendre souvent des phrases de ce genre (je cite les plus douces) : « c'est un juif », « il est bien juif celui-là », « avec les juifs, ça va bien pendant un temps, mais il arrive, un jour ou l'autre, quelque chose qui cloche ». Ce dernier propos, émis par un de mes meilleurs amis, me frappa beaucoup. Je constatai, en effet, qu'avec les juifs, il se produisait toujours à un moment donné quelque chose de critiquable.

J'aurais tout aussi bien pu observer qu'il n'y avait pas un être qui ne s'offrît tôt ou tard à notre critique.

Qu'un juif agisse mal, on étend aussitôt à tous les juifs la tendance à pareillement agir. Si c'est un non-juif, nul ne songera à dire que tous les non-juifs en ont, de naissance, la vilenie ou la méchanceté. En même temps qu'ils accusent les juifs entre eux d'un air de famille qui les porte aux mauvaises actions, les mêmes adversaires leur reprochent, selon l'opportunité, un individualisme trop marqué. La bonne foi, celle qui rapproche l'intelligence le plus possible de l'insaisissable vérité, consiste à dire : il n'est que des individus; et l'humanité entière n'est qu'une multitude de malheureux êtres, oppresseurs ou opprimés, tour à tour aussi misérables les uns et les autres.

L'opinion de Mme Adrienne Monnier est précieuse. C'est

une femme cultivée et une femme de cœur. En outre, sa boutique de la rue de l'Odéon est un observatoire, un lieu de constante étude pour cette libraire d'élite que l'on consulte, qui conseille, qui écoute et, les volets mis à sa porte, médite sur les contacts dont la journée vient de la surprendre. Elle écrit :

L'autre jour, causant avec des Beaucerons, ils me contaient que, ces derniers temps, beaucoup de terres avaient été achetées par des juifs, et pas pour les cultiver, faisaient-ils remarquer avec indignation, mais pour les revendre. Je leur répondis, comme Carl Vogt : Mais pourquoi les leur vendez-vous? et, en un sens, est-ce que cela ne donne pas plus de valeur à vos propres terres? Je leur racontai également ceci :

La mère de ma grand'mère, pauvre paysanne d'un village de montagne, était restée veuve avec six enfants. Ses beaux-frères, bien pauvres eux-mêmes, se détournaient d'elle, de peur d'avoir à lui prêter aide. Plusieurs fois, elle n'eut à donner à manger à ses enfants qu'un peu de farine cuite dans de l'eau. Un jour, n'ayant plus rien pour les nourrir, elle alla trouver un voisin aisé, qui était d'ailleurs son cousin, pour lui proposer la vente d'un de ses champs; la sachant complètement dénuée, il lui demanda son meilleur champ : le pré Seigneur (tel était son nom) en échange d'une seule miche de pain. Et elle fut obligée d'accepter.

Un juif eût-il fait cela?

Actuellement, en ce même village où se dessine la vogue touristique, et où les juifs n'ont pas encore pénétré, toutes les terres disponibles sont achetées par des messieurs bien-pensants qui se font indiquer les demeures des femmes restées veuves et dans l'incapacité de cultiver leurs biens; ils se rendent chez elles, accompagnés du curé, pour impressionner la femme et obtenir des conditions plus avantageuses.

Les juifs feraient-ils mieux?

Mme Adrienne Monnier conclut en ces termes, pour un mouvement de résistance à l'antisémitisme :

En prenant la tête d'une action mondiale, en prenant cette action avec vigueur et cohérence, nous retrouverons l'honneur.

Et le peuple allemand ne nous en estimera que plus.

§

La **Revue de Paris** (15 janvier) publie des « Notes et Souvenirs » du regretté G. Lenôtre, recueillis par sa fille

Mlle Thérèse Lenôtre. Il y a là nombre de croquis d'un intérêt rare. Voici quelques fragments typiques de ces jonchets du maître de la « petite histoire » :

2 avril 1895.

Hier, chez Pailleron. Le peintre Gaillon raconte qu'il tient de son père, médecin du roi Louis-Philippe, que, lors du sacre de Charles X, à Reims, comme on se proposait de tirer des salves sur la place du parvis, l'architecte craignit que les vibrations fissent tomber les têtes mal scellées des statues qui décorent le portail.

Par prudence, on les décapita toutes pour le jour de la cérémonie.

11 juin 1895.

Hier, chez Pailleron.

. . . .

Pailleron croit qu'à l'élection du 20 juin prochain où l'on espérait décider A. Daudet à se présenter, Lemaître aura de grandes chances, *parce qu'on a peur de lui* (1).

1er juillet 1897.

Visite à Bouguereau avec le prince d'Annam.

En route, le docteur Ward, qui nous accompagne, me raconte que lorsqu'il était prosecteur à l'école des Beaux-Arts, ce fut lui qui se chargea de *crucifier* le modèle qui servit à Bonnat pour son fameux Christ qui est à la Cour d'assises. [Il n'y est plus.]

Bonnat avait demandé qu'on lui procurât le cadavre d'un homme jeune et sain, convenablement barbu. Le docteur Ward se procura le corps d'un charretier d'une quarantaine d'années, mort d'une congestion pulmonaire presque foudroyante, et il le cloua sur une croix.

C'était pendant l'hiver, et le docteur vécut, pendant quelques jours, dans le voisinage de ce crucifié. Lorsqu'il entrait le soir à son cabinet, et qu'il traversait la salle où se trouvait debout ce corps en croix, il ne pouvait se défendre d'une très vive émotion. Par certains soirs de clair de lune, c'était très saisissant.

§

On a lu, ces temps-ci, les immondes injures de la presse italienne contre la France, sous le contrôle du gouvernement fasciste qui dirige et surveille l'opinion où qu'elle s'exprime. On a ainsi momentanément oublié les gentillesses à notre égard des porte-paroles officiels du Reich de M. Hitler. La

(1) Souligné par l'auteur.

revue **Rob** (10 janvier) reproduit, pour l'information de ses lecteurs, des passages d'un « point de vue allemand sur le problème des races dans les colonies » qui est l'œuvre d'un Dr Gunther Hecht, « directeur de l'Office de Politique raciale du parti National-Socialiste ».

Nous recommandons spécialement ces lignes à la diligente étude du comité France-Allemagne qui travaille, du côté allemand, bien plus habilement à la propagande allemande que, du côté français, il ne sert utilement la cause de notre pays :

On peut formuler à peu près comme suit l'attitude des nationaux-socialistes en ce qui concerne le problème des races en général — jusqu'à présent on a considéré les indigènes comme des êtres inférieurs. On les a traités comme des bêtes de somme, officiellement du moins, en fait comme des esclaves. Ou bien, les idées libérales et la législation s'y mêlant, on les a traités comme des égaux, en paroles du moins, sans que les actes soient en conformité. Le baptême a élevé l'indigène au niveau de l'Européen. Mais on a manqué de conséquence : pour les questions religieuses on l'a traité en général approximativement d'égal, dans le domaine économique en inférieur, en politique tantôt d'égal, tantôt d'inférieur.

On a apporté aux hommes de couleur nos « bienfaits », l'eau-de-vie, par exemple, et des vêtements qui ne leur convenaient pas. On leur accorde le droit de vote; on fait du libéralisme et du démocratisme; on leur donne le droit de grève, mais on permet qu'ils soient traités comme des animaux et des esclaves, comme on a l'habitude d'ailleurs dans la métropole capitaliste, démocratique et libérale d'exploiter les ouvriers (*sic*). On traite les indigènes d'une manière brutale, dure, grossière; on va jusqu'à les lyncher quand ils s'approchent des femmes blanches, mais on encourage par des primes les rapports et les mariages entre blancs et hommes de couleur; en Rhénanie occupée, il arriva fréquemment que les actes des hommes de couleur, souvent alcooliques, « des champions de la civilisation » qui s'étaient rués sur des femmes blanches demeuraient impunis (re-*sic*). On fait voir à ces hommes dans leur pays, dans des tripots ou des établissements de luxe, dans de mauvais films, par des images et par « l'art moderne » la femme blanche, « mondaine moderne », dans des attitudes indignes, impudentes même. Ainsi, l'homme de couleur, déraciné, sans savoir que penser ni de lui ni de son « maître » blanc, se trouve complètement désemparé; on s'avilit à ses yeux, on dégrade son propre honneur et l'honneur de

la femme blanche. Et ni les théoriciens politiques du libéralisme et de l'impérialisme, ni les églises et leurs missions n'ont jamais élevé ni n'élèvent aucune protestation véhémente, capable d'influencer la politique contre ces abus, précisément parce qu'ils ne se rendent pas compte que leur idéologie d'égalité et d'unité du genre humain ne leur permet pas de voir les causes véritables de ce chaos. Et parce que la part « d'esprit » judéo-oriental que renferme le Christianisme leur fit oublier toute la majesté auguste, la sainteté même de l'honneur de l'homme et de la femme.

L'impudent menteur qu'est ce Dr Hecht ajoute à ces forgeries que « la conscience des devoirs d'outre-mer » est un « produit des races nordiques », quand il doit savoir, à moins d'une ignorance, inadmissible chez un Herr Doktor haut parvenu dans l'administration du IIIe Reich, que la France des Faidherbe, des Brazza, des Gallieni, des Lyautey, de milliers et milliers d'administrateurs coloniaux, a su partout mériter la confiance et la gratitude de l'indigène.

§

La Revue argentine (décembre) publie un article signé E. M. C. sur « la grande poétesse argentine » Alfonsina Storni qui, malade et pauvre, redoutant à 46 ans la misère et la souffrance, s'est jetée à la mer. « Toute sa vie est un bel exemple de courage », lisons-nous. Elle était professeur d'enseignement secondaire. La veille de sa mort, elle envoya à *La Nacion* de Buenos-Ayres le poème dont voici la version littérale due à M. Manoël Gahisto :

JE VAIS DORMIR

Dents de fleurs, coiffe de rosée,
mains d'herbes, toi, nourrice fine,
tiens-moi prêts les draps terreux
et l'édredon de mousses cardées.

Je vais dormir, ma nourrice, couche-moi.
Pose une lampe à mon chevet;
une constellation; celle que tu veux;
toutes sont bonnes; baisse un peu la lumière.

Laisse-moi seule : tu entends craquer les bourgeons...
un pied céleste te berce d'en haut
et un oiseau te chantonne des airs

pour que tu oublies... Merci... Ah! je compte sur toi :
s'il m'appelle encore au téléphone
qu'il n'insiste pas, dis que je suis sortie...

§

MÉMENTO. — *L'Archer* (décembre): conclusion de la consultation médico-psychologique de Stendhal, par Campagnou (docteur Paul Voivenel). — « J. Mauriac », une belle étude de M. E. Decahors. — « Les courlis », dernier chapitre du beau « Livre de mon père », de M. Emile Henriot. — Un émouvant adieu de M. Touny-Léris : « Francis Jammes est mort ».

Le bon plaisir (nov.-déc.) : « Alfred Mortier » par Mme Marthe Raymond. — Poèmes de M. Raymond Groc. — Un beau poème de M. Paul Sentenac à la mémoire d'Armand Dayot.

Le Banquet (31 décemb.) : Editorial : « Pour un service de propagande en Tunisie ». — « Enfances du génie », études romantiques par M. E. Orenga. — « Déploration pour la terre d'Espagne », poème de M. Gabriel Germain.

Les cahiers poétiques de Corymbe (déc.-janvier) : « Hommage à Léon Riotor » par M. André Foulon de Vaulx et, du premier : « Les petites géorgiques ».

Civilisation (décemb.) : De M. Albert Rivaud : « l'Assassinat de l'esprit ».

Dante (janv.-fév.) : « Deux documents napoléoniens » publiés et commentés par M. Gentili de Giuseppe. — « Sur un passage obscur de Léonard de Vinci » par M. Paul Guiton.

Le Divan (janvier) : Poèmes de MM. Cl. Fourcade et A. R. Salmon-Malebranche. — De M. H. M. une réponse de ton vif à la première partie de la consultation médicale de Campagnou sur Stendhal.

Europe (15 janvier) : Voici le début d'une « Lettre de l'émigration allemande » de M. Willi Bredel :

Il est sans exemple dans l'histoire que tous les écrivains notoires d'un pays soient exilés comme c'est le cas pour les gens de lettres allemands. Tous les poètes, tous les écrivains qui vivaient en Allemagne, qui étaient lus, qui étaient aimés par le peuple allemand et dont la renommée s'étendait dans le monde au delà des frontières, vivent et travaillent aujourd'hui en France, en Amérique, en Union Soviétique, en Scandinavie, disséminés dans tous les pays — partout, sauf dans le Troisième Reich.

Le fascisme allemand a dépensé des sommes énormes et mis en œuvre tout l'appareil de la propagande officielle pour fonder quelque chose qui figurât une littérature nationale. Son échec a été total; la littérature allemande ne vit qu'à l'extérieur des frontières de l'Allemagne actuelle. Comme tout art véritable, elle ne peut prospérer que sur une terre où existe la liberté d'opinion et de pensée, où l'humanisme est vivant dans le peuple. D'ailleurs, dans son dernier discours « sur la culture », Hitler a déclaré avec résignation qu'il renonçait à la littérature allemande; en

revanche il prônait comme *ersatz* artistique véritablement allemand l'architecture monumentale. Avec une parfaite logique, il a décerné des *Prix de culture* à Todt, le constructeur des nouvelles routes militaires et à Junkers, le créateur des nouveaux avions de bombardement. Il n'y a plus de poètes ni de penseurs en Allemagne fasciste.

Le Génie français (janvier) : poèmes de M. Emile Vitta qui sous ce titre très beau : « Passage sur Terre », vient de publier la somme de son œuvre qui l'égale aux très grands aèdes français.

Gœthe (5 janvier), « organe français au service de l'apaisement européen », imprime que Montesquieu « pourrait assez bien s'accomoder du régime d'outre-Rhin ». Cette déclaration gratuite est de M. Fernand-Demeure. — Un article de M. Faber, intitulé « Finances et économie du IIIe Reich » et qui doit comporter une suite, se termine par ces lignes surprenantes :

Il faut se féliciter de voir disparaître toutes les causes de guerre que le mercantilisme avait ajoutées aux risques qui sont de tous les temps.

Le Grande Revue (décemb.) : « Regards sur le Surréalisme » par M. Emmanuel Aegerter.

Les Griots (oct.-décemb.) « revue scientifique et littéraire d'Haïti » fut ici présentée d'une manière objective qui a déplu à ses éditeurs. Il y a là un malentendu que nous regrettons. On nous reproche bien à tort un « égoïsme de race ». Les poèmes en prose de son directeur, M. Carl Brouard, démontrent que, noir ou blanc, le poète chante l'amour pareillement quand une culture suffisante l'y a préparé. Voici une pièce de M. Carl Brouard — acte de foi, d'adoration, vers le continent d'origine des noirs — qui exprime les buts des fondateurs des *Griots* :

AFRIQUE

Tes enfants perdus t'envoient le salut, maternelle Afrique. Des Antilles aux Bermudes, et des Bermudes aux Etats-Unis, ils soupirent après toi. Ils songent aux baobabs, aux gommiers bleus pleins du vol des toucans. Dans la nuit de leur rêve, Tombouctou est un onyx mystérieux, un diamant noir, Abomey. Où Gao. Les guerriers du Bornou sont partis pour le pays des choses mortes. L'Empire du Manding est tombé comme une feuille sèche.

Et partout la misère, la douleur, la mort. Dans quel lieu n'égrènent-ils pas l'interminable rosaire de leurs misères?

Les fils paieront la faute des pères jusqu'à la quatrième génération, as-tu dit Seigneur. Cependant, la malédiction des fils de Cham dure encore!

Consolation des affligés, élixir des souffrants, source des assoiffés, sommeil des dormants, mystérieux tambour nègre, berce les chamites nostalgiques, endors leurs souffrances immémoriales.

L'idée libre (janvier) : « Pensées anticléricales de Garibaldi » publiées par M. Mario Esposito.

Le jardin de France (1er janvier) : des sonnets magistralement orfévris par M. Pascal Forthuny. — Poésies de MM. E. Barillot et Jean Gay.

Le Lunain (janvier) : « Notre ami Guillaume Apollinaire » par M. Louis de Gonzague Frick. — « Strasbourg médical » par M. le Dr A. A. Hanns. — Poèmes de MM. A. Lavauzelle, Jean Gacon, Maurice Fombeure et de Mme Julie Forest.

Marsyas (janvier) : « Fragments » de M. Carle d'Eigaliers, en provençal avec la traduction en français par l'auteur. — Une belle lettre de M. Denis Saurat pour que la gloire universelle et méritée de Victor Hugo ne soit plus attaquée par quelques Français guidés en cela par la mesquinerie partisane.

La Nouvelle Revue (15 janvier) : M. A. Zévaès : « Le scandale du Panama vu par un socialiste ». — M.-E. van Loo : « L'Ulysse de Dante ».

Le Pont Mirabeau (janvier), modèle de typographie, contient la fin des « carnets » du cher et regretté Louis Codet, d'admirables poèmes inédits de notre grand Gustave Kahn, dignement présentés par M. André Fontainas, et un choix de vers et de proses où brillent les œuvres de MM. R. Boggio, Michel Manoll, d'Antoine, Toursky, J. Lebrau, J. Loisy, H.-P. Livet, Guillevic, M. Fombeure, Mlle Julie Forest. — M. P. A. Birot donne une traduction des *Euménides* d'Eschyle et M. Marcel Castay un pastiche très réussi d'André Gide.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) : Suite du « Berlioz et l'Europe romantique » de M. Guy de Pourtalès, paraphrase, sans plus, des *mémoires* du grand musicien. — Poésies de M. Maurice Levaillant.

La Revue hebdomadaire (7 et 14 janvier) : « Les favoris de Catherine II » (encore!) par M. Alexandre Polovtsoff. — « Il y a 50 ans : quand l'Italie cherchait sa voie » par M. Z. Lvovsky.

La Revue universelle (15 janvier) : « D'où vient l'Allemagne? » par M. Gonzague de Raynold. — Suite de « L'art classique » de M. Abel Bonnard.

Volontés (janvier) : « Chimères » poèmes de M. Eugène Jolas et de M. C. Schuwer. — « Les horizons perdus » plaidoyer de M. R. Queneau pour une poésie vivante. — « Impressions d'Allemagne » de M. Jean Follain.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES HEBDOMADAIRES

Je Suis partout : Un siècle fatigant. — Sympathies à tant la ligne. — L'anathème de la Maison-Blanche.

Dans le numéro du 13 janvier de **Je suis partout,** M. Pierre Gaxotte donne une vue bien juste, troublante, nettement exprimée, sans « injures », sans poing tendu (cher aux paci-

fistes, donc aux *seules bonnes âmes* de France) des temps que nous vivons; ce n'est pas dogmatique; c'est presque souriant et c'est ce qu'il y a de plus convaincant dans ces lignes. Je n'ose choisir; voilà l'article complet (je ne trahirai pas son auteur!) :

Nous vivons un siècle fatigant. La démocratie est perpétuellement agitée. Par nature, elle est division, disputes civiles, instabilité politique, lutte des partis, lutte des classes. La bataille est sa vie. Bataille de mots, souvent, verbalisme incohérent, théories mal comprises. Elle épuise par l'anarchie et par la pauvreté spirituelle. Elle use les choses et vide les cervelles. Les régimes fascistes correspondent mieux à la nature. C'est pourquoi, succédant à des gouvernements démocratico-socialistes incapables, puérils, corrompus et bêtes, ils obtiennent dès l'abord des résultats excellents, des succès visibles, des améliorations foudroyantes. L'ordre rétabli, la sécurité retrouvée, le travail honoré, la malhonnêteté punie, une atmosphère tonique de patriotisme et de labeur, l'adhésion enthousiaste de la jeunesse, le dévouement joyeux à la tâche commune : personne ne songera à nier, ni à diminuer ces bienfaits.

Mais il n'y a rien de plus faux que le raisonnement mathématique quand on prétend l'appliquer aux nuances infinies du raisonnement et de la vie. Sa rigueur fait sa faiblesse; sa précision fait son erreur. Toutes choses égales, les dictatures souffrent un peu de la même infirmité que les démocraties.

Avec la maturité, une certaine inquiétude apparaît. Le régime, insatisfait, semble toujours douter de sa propre légitimité. C'est le propre des révolutionnaires. Ainsi, les dictateurs jacobins de 1793 étaient-ils assoiffés de complots et de trahisons. Il leur fallait des conjurations ténébreuses au dehors, et au dedans des ennemis masqués, de louches intrigues. Ils tonnaient contre Pitt et Cobourg, contre les aristocrates et contre les fédéralistes. Ainsi encore, au temps de M. Blum, avons-nous vu nos aspirants dictateurs recourir aux cagoulards pour tenir leurs hommes en haleine et en inquiétude. Mais ce qui se fait d'une manière essoufflée et discontinue dans nos révolutions rabougries, se fait ailleurs en très grand. Ne possédant pas ce droit paisible et indiscutable qui s'appelle la légitimité monarchique, les régimes excessifs en sont réduits à provoquer, par des moyens artificiels, le plébiscite quotidien des lecteurs de journaux et des auditeurs de radio. Ils en sont réduits à recréer chaque jour le climat sentimental qui est la justification morale de leur pouvoir. De là ce pathétique grandiloquent qui doit imprégner les actes les plus simples et les plus ordinaires; de là cette trépidation conti-

nuelle qui se traduit ici par des épidémies de complots, là par des renversements de politique extérieure qui frisent l'incohérence, ailleurs par des sautes d'humeur incompréhensibles, presque partout par un sentiment de fragilité qui imprègne la vie et qui, dans des systèmes dont la stabilité devrait être la principale vertu, donne à toutes choses le caractère de l'incertain. Quelques dizaines de millions d'êtres doivent se coucher chaque soir en se disant : « Qu'est-ce qu'ils vont encore pouvoir inventer demain?

Le dynamisme tourne à la bougeotte. On fabrique des périls imaginaires pour avoir prétexte à s'exciter. On gonfle les moindres différends pour en faire des monstres cornus. On se voit encerclé, coupé, affamé, trucidé, quand on est simplement entouré de voisins tranquilles, goguenards ou indifférents.

La monarchie française s'intitulait monarchie « absolue », c'est-à-dire monarchie à l'état pur. Mais cette pureté ne signifiait pas l'autocratie, et le pouvoir royal n'était pas illimité. Il agissait fortement dans les domaines qui étaient siens, mais il se contentait par ailleurs de contrôler, de guider, de retenir ou d'animer. C'est un lieu commun aujourd'hui de rappeler à quel point le pouvoir de Louis XIV ou de Louis XV était contenu par les libertés des sujets soit isolés, soit réunis dans leurs assemblées de métiers, d'ordres, de villes et de provinces. Il se formait par tâtonnements incessants un équilibre entre l'Etat et l'individu, équilibre imparfait, variable, oscillant, qui finit même par pencher si bien du côté des libertés, que l'Etat royal devenu impuissant dut faire appel à l'arbitrage des Etats généraux pour surmonter la résistance des cours judiciaires et des contribuables privilégiés. Néanmoins, le régime avait duré des siècles sans que jamais le Français ait eu le sentiment de perdre sa dignité de chrétien et d'homme.

Pour réussir cette œuvre de commandement humain, il a fallu beaucoup d'expérience, d'intelligence, de modération et de bonté, Dans les régimes démocratiques, les majorités, parce qu'elles sont la majorité, s'attribuent tous les droits, toutes les lumières. A plus forte raison, quand il s'agit de régimes plébiscitaires. Rien n'est plus tyrannique que la masse incarnée dans un Napoléon. C'est ainsi que les gouvernements, victimes des unanimités qu'ils provoquent, envahissent progressivement des domaines où ils réussissent mal, faute d'y apporter le sens de la vie réelle, les domaines de l'esprit, de la religion, de la création artistique. Le dépérissement des facultés théâtrales de la Russie, dictature prolétarienne, en est une démonstration. Après vingt ans de bolchevisme, l'Empire des tsars n'a plus ni metteur en scène, ni décorateur, ni écrivain, ni

maitre de ballet, mais seulement des fonctionnaires condamnés à illustrer les plus mornes et les plus attristants poncifs. De là encore, la baisse des études, le ralentissement des recherches originales. De là, enfin, le développement oppressif de l'appareil policier.

L'Europe, rassasiée d'émotions, de batailles, de journées historiques, appelle de ses vœux le repos dont elle aurait grand besoin pour se refaire. Sa richesse matérielle et morale s'évanouit en ferrailles militaires et en expériences convulsives. Quand donc les hommes pourront-ils vivre leur propre vie, au lieu de vivre la vie des autres? Quand pourront-ils retrouver la conscience d'eux-mêmes et la paix de l'âme? Quand pourront-ils penser au printemps, sans se demander si ce sera la saison de la guerre? Quand pourront-ils retrouver la durée?

Dans le même numéro, M. P.-A. Cousteau écrit : *Il faut reconnaître Franco,* avec des sous-titres dont le suivant qui vient après des lignes consacrées à « l'offensive des carnassiers franco-russes » :

SYMPATHIES A TANT LA LIGNE.

Pour propager ces absurdités, ce n'est naturellement pas aux marxistes que le syndicat stalinien fait appel, c'est aux modérés.

M. Léon Bailby a raconté dans le *Jour-Echo de Paris* comment on lui avait proposé 100.000 francs pour la publication de cinq articles favorables aux « républicains ». Et ce n'était là qu'un acompte. M. Bailby a refusé. Mais d'autres publicistes n'ont pas eu les mêmes scrupules. Ainsi s'explique le brusque revirement de feuilles qui étaient demeurées neutres ou même qui avaient jusqu'à présent manifesté une certaine sympathie pour Franco. Ainsi s'expliquent les articles du « plus grand journal de la République » sur le « libre » exercice du culte à Barcelone. Ainsi s'expliquent la volte-face photogénique de tant de scribouillards et de speakers, ces affiches qui couvrent Paris, ces pétitions, ce tumultueux voyage de la « délégation française » en Catalogne.

Cela me fait souvenir d'un bruit, répété de très différents côtés. Si, sans contestations possibles, le plus grand journal de la République, le plus grand journal d'*affaires* de la République est fort « curieux » depuis pas mal de mois, il se pourrait qu'un autre journal que je qualifierai d'élégant soit sur la voie d'une mainmise définitive de la part d'une feuille à gros tirage, organe excellent pour tout ce qu'il y a de « concierges internationaux ».

Encore à la page 3 du même numéro, *l'Anathème de la Maison Blanche* met à sa bonne place l'important, le magistral, le courageux, le noble et démocratique dernier grand discours américain, reflet de pureté et d'altruisme, produit du détachement et de la bonté d'outre-Atlantique, le plus grand discours *in the world :*

Il a parlé.

Une fois de plus M. Roosevelt a parlé. Une fois de plus il a prononcé l'éloge de la démocratie. Une fois de plus il a excommunié les méchants dictateurs. Il a même — c'est la seule nouveauté de sa harangue — laissé entendre qu'il allait demander une modification de la loi de neutralité. Mais il n'a pas dit — c'eût été pourtant le seul moyen de se faire vraiment prendre au sérieux — que les Américains étaient prêts à mettre sac au dos pour venger l'injustice et faire régner la vertu.

Pourtant, si banal qu'il ait été, le discours du président Roosevelt a singulièrement regonflé tous ces messieurs du parti de la guerre. Les voici tout guillerets, tout épanouis, appelant plus que jamais les citoyens aux armes aux cris de « Roosevelt avec nous ! » Et c'est là, semble-t-il, le plus clair résultat de cette harangue. C'est aussi, croyons-nous, le but que s'était fixé M. Roosevelt et qu'il a atteint.

Israel.

Car — qu'on ne se laisse pas tromper par le vocabulaire pacifico-humanitaire de la Maison Blanche — M. Roosevelt a parfaitement compris qu'une guerre est sa seule chance de permettre aux petits camarades hébreux de son *brain's trust* de prendre leur revanche et de reconquérir l'Europe centrale. Pas une guerre dont l'Amérique prendrait l'initiative ou même à laquelle elle participerait activement. Non, une guerre que feraient, pour le compte de la race élue, les marins anglais et les fantassins français. L'essentiel est donc d'exciter convenablement ces gens-là et de les jeter au carnage avec de bonnes paroles.

Les événements de septembre ont été, en effet, pour la camarilla juive de la Maison Blanche une grosse déception. M. Roosevelt croyait tellement à la guerre que pendant toute la durée des négociations anglo-allemandes, au moment où justement ses paroles auraient pu avoir quelque poids, il se garda bien d'ouvrir la bouche. Puis, voyant que les franco-anglais faiblissaient, il prit la peine de téléphoner personnellement à sir John Simon pour lui dire : « Allez-y, nous vous soutenons. »

Et ce n'est que lorsque les choses furent sur le point de s'arranger

qu'il se décida à lancer ses fameux messages, afin d'avoir au moins le bénéfice moral de la paix, puisque ses amis israélites n'avaient pas le bénéfice matériel de la guerre.

La Conscience universelle.

Les encouragements que M. Roosevelt prodigue aujourd'hui aux partisans de la croisade des démocraties n'ont pas d'autre but que de provoquer la revanche de Munich. Avec, naturellement, une onction tout ecclésiastique, la main sur la Bible et un vocabulaire de Grande Loge. Les trois « valeurs morales » pour lesquelles M. Roosevelt proclame que tout honnête homme doit joyeusement périr sont la « religion », la « démocratie » et la « bonne foi internationale ».

On peut se laisser prendre à ce vocabulaire. L'ennui, c'est que M. Roosevelt, qui anathématise les méchants fascistes, a pris l'initiative de renouer les relations diplomatiques avec l'U. R. S. S. et qu'il envoie tous les ans, au mois d'octobre, un télégramme de félicitations à M. Staline.

M. Staline dont l'amour pour la religion est bien connu.

M. Staline qui gouverne démocratiquement.

M. Staline dont la « bonne foi internationale » a été prouvée de façon éclatante le jour où, sans provocation et au mépris des traités, il a lancé ses troupes sur Tiflis et réalisé l'Anschluss géorgien.

Seulement M. Staline aime bien les Juifs et MM. Hitler et Mussolini ne les aiment pas. Une simple petite différence qui explique toute la politique de M. Roosevelt. Car, en somme, M. Roosevelt n'a jamais essayé de mobiliser la « Conscience universelle » lorsqu'on étripait des Russes blancs et des religieuses espagnoles.

Mémento. — *Candide* (11 janvier) : « Protéger l'opposition », signé : Candide :

L'éditorial du *Times* proposait vendredi dernier une formule extrêmement remarquable qu'il appliquait aux démocraties pour les opposer aux régimes totalitaires.

Remarquons, d'abord, par parenthèse, que, d'accord en cela avec Hilaire Belloc, nous ne croyons pas que l'Angleterre soit proprement une démocratie, mais une aristocratie libérale. Mais ce détail est de peu d'importance.

Le *Times* disait donc que, dans les democraties (nous préférerions « dans les régimes libéraux ») la règle essentielle consistait non à écraser l'opposition, mais au contraire à la protéger.

Ce souci représente exactement la véritable civilisation. Rien ne nous parait plus beau dans la théorie ni plus souhaitable dans la pratique. A ce titre, le régime parlementaire est possible, voire même hautement honorable.

Mais l'Angleterre, il faut bien le reconnaître, a des mœurs et des traditions parlementaires plus évoluées que celles de la plupart des autres pays. L'opposition, « l'opposition de Sa Majesté », se borne à des critiques verbales, généralement assez courtoises, et le gouvernement peut rivaliser de politesse avec elle.

Il n'en est pas de même ailleurs où l'opposition cherche à entraver l'exercice du pouvoir par tous les moyens. On l'a encore vu ici avec la grève avortée du 30 novembre. Il s'agissait, pour les socialo-communistes, de renverser un gouvernement approuvé par le Parlement, et cela au risque de saboter la défense nationale. Paradoxe d'autant plus inouï que ces socialo-communistes sont ceux qui prétendent nous lancer le plus légèrement au-devant de la guerre.

Il est évident que le bon citoyen patriote n'éprouve guère le désir de protéger des gens qui ne sont pas des contradicteurs courtois, mais des saboteurs et parfois des traîtres en puissance. Et le régime ne joue plus.

Pour qu'on ait le désir de défendre la personne physique de ses adversaires théoriques, encore faut-il que ceux-ci jouent parfaitement la règle du jeu. C'est le cas outre-Manche. Ce n'est pas le cas ici. Lorsque M. Blum essaye, assez naïvement, espérons-le, de faire abandonner M. Daladier par le parti radical, il fausse la machine et ajoute une petite vilenie de plus au bilan d'un régime dont le passif était déjà assez lourd.

(18 janvier) : Chamberlain aux deux Rome, choses vues, par Jean Fayard. — Thierry de Martel, par René Richard, d'où je tire ces lignes :

Il ne faut pas attendre de confidences médicales du docteur Thierry de Martel. Le secret professionnel le lie à ses opérés célèbres dont il doit taire le nom. Mais, à l'égard des grands, il a une doctrine bien rassurante :

— Je vais vous opérer, dit-il un jour à un fameux patron, comme si vous étiez un pauvre diable.

C'est la meilleure garantie. La condition de vedette paralyse bien souvent la main du chirurgien. Les responsabilités effraient parfois l'opérateur qui se dérobe à une épreuve nécessaire. A ce sujet, j'aime beaucoup la formule de Martel :

— Puisqu'il faut choisir de soigner sa réputation ou son malade, je choisis le malade.

A bavarder avec ce grand praticien, on recueille plus d'idées que d'anecdotes. Une des théories favorites de mon savant interlocuteur, c'est la nécessité d'un humanisme scientifique : le chirurgien doit avoir une culture qui s'étend à toutes les branches de la science. Comment pourrait-il ignorer les lois qui régissent l'éclairage de cette ampoule lumineuse qu'il s'attache au front? Comment pourrait-il se désintéresser de l'invention des appareils chirurgicaux, ces précieux auxiliaires de l'intervention et qui devraient être faits sur sa commande?

S'il fait le silence sur les disciplines strictes de sa vie, nous comprenons que l'ascétisme de ce médecin s'est imposé à lui avec la nécessité de maintenir la merveilleuse sûreté de sa main. Il est bien remarquable que Thierry de Martel ait été, dans les honneurs du ruban rouge, de la même promotion que Paul Valéry.

A son sujet, une anecdote : Notre directeur actuel conserve une grande reconnaissance au Docteur de Martel qui a consenti à faire près de 600 kilomètres pour apporter l'apaisement à ceux qui l'avaient relevé lors d'un accident redoutable. Apaisement donné grâce, certes, à son savoir, mais autant, paraît-il, par le charme de ses gestes, de sa parole. J'ai reçu sur ce point des confidences précieuses et je suis autorisé à raconter qu'avant l'arrivée du docteur de Martel, le blessé, dans le coma, donnait l'impression de ne pas devoir résister. Tellement qu'on l'administra.

Or, après un minutieux examen de M. de Martel, il est remarquable

— *et absolument exact* — que le malade fit *immédiatement* de gros progrès. Est-ce l'autorité douce de la parole ou l'autorité des gestes qui auraient été sensibles à un insensible? Que dire! Le sauvetage commençait et ne devait pas s'arrêter.

Gringoire (12 janvier) : les entretiens de Rome, par Raymond Recouly. — Quatre mois de guerre avec Foch (suite) V : Bilan fin 1914, par André Tardieu. — Notre-Dame de Tortose, un roman de Pierre Benoît, de l'Académie française. — Le 125e anniversaire de l'abbé Faria, par Léon Treich.

(19 janvier) : Italiens, par Henri Béraud, article plein de mesure et de vérité. — Le pillage de l'Epargne et ses lois, par André Tardieu. — Page 3, cette note, solitaire, sans commentaires :

Je propose qu'on arrête tout net la construction du nouveau programme naval. — Léon Blum (*Populaire*, 25 octobre 1938.)

A travers les capitales d'Europe. Hitler et les rouages du mécanisme, reportage inédit de Raymond Recouly. — Une page précieuse de dessins de Ralph Soupault. — Suite de : Verlaine poète maudit, par Francis Carco.

Je suis partout (20 janvier) : Méditation sur une Patrie, par Pierre Gaxotte. — Le scandale Natan n'aura pas lieu. Extrêmement intéressant. A la fin, on se surprend à penser : Ah! vous m'en direz tant... — Une page : La conscience universelle, numéro spécial. Organe de défense des victimes des Aryens. Un gros titre : *libérez Natan!* au verso, des dessins.

Vendémiaire (11 janvier) : Faut-il dissoudre le parti communiste! par Robert Aron, titre suivi de cette pensée, de ce conseil, de cette menace :

Si l'on adopte cette attitude, on ne pourra pas ne pas interdire pareillement d'autres organisations politiques étrangères qui fonctionnent en notre pays...

Tiens, tiens, tiens?... — Cet écho :

Une incongruité de Wells. — Grand scandale dans la société londonienne. Wells, épiloguant sur le voyage projeté des souverains britanniques en Amérique, attaque la famille royale.

« Ces jeunes gens sont, a-t-il écrit, un couple charmant, constamment souriant et saluant, mais ils ne signifient rien dans les problèmes actuels. »

On savait Wells républicain, mais on ne le savait pas aussi injuste et aussi impertinent. Cette appréciation incongrue a soulevé une vague d'indignation. Et Wells en prend pour son grade.

(18 janvier) : Quand un grand peuple est possédé par le démon. Le bolchévisme a toujours existé en Russie, mais le tsarisme aussi. Bolchéviste, Pierre le Grand? Mais Staline est un tsar... par Pierre Dominique.

SYLVAIN FORESTIER.

LES JOURNAUX

Ici naquit Henri Beyle (*le Figaro*, 15 janvier); La Béchellerie ou le Musée Anatole France (*Journal des Débats*, 12 janvier). — L'abbaye de Westminster et le souvenir des sœurs Brontë (*le Temps*, 10 janvier). — M. Chamberlain et l'exposition du parapluie (*idem*, 12 janvier). — Le collège de Saint-Pol-sur-Ternoise dévoré par un incendie. — Amitié franco-italienne quand même (*le Journal*, 14 et 18 janvier). — Le voyage de M. Daladier (*le Figaro*, 10 janvier). — *Idylle nocturne* dans un débarras (*Excelsior*, 17 janvier). — Quinze mille francs ont été perdus (*le Matin*, 18 janvier). — Où éclate l'innocence de la chienne Lionne. — Un million au cimetière (*l'Intransigeant*, 11 janvier). — Journal... d'enfants (*idem*, 4 janvier). — Gare miniature : seize mille boulons (*le Journal*, 17 janvier). — Aux Baux : la doyenne des guides et Frédéric Mistral (*l'Intransigeant*, 16 janvier). — Quatre étages parmi les gratte-ciel (*le Temps*, 12 janvier).

Ce n'est pas seulement au Panthéon que la Patrie manifeste combien elle est reconnaissante envers les grands hommes. Partout le culte du souvenir a ses assistants. On inaugurait récemment, sur la maison où Charles Péguy avait ses *Cahiers de la Quinzaine*, rue de la Sorbonne, une plaque. Et ailleurs :

La municipalité de Grenoble vient d'acquérir l'appartement où naquit Henri Beyle, dont elle fera l'annexe du musée Stendhal, ouvert depuis plusieurs années près de la place Notre-Dame,

annonce **le Figaro.**

C'est un logis assez froid et sans grand caractère, situé au deuxième étage de l'immeuble portant le numéro 14 dans l'ancienne rue des Vieux-Jésuites, débaptisée après le séjour qu'y fit l'auteur des *Confessions* et devenue rue Jean-Jacques-Rousseau.

Mais si l'appartement est peu évocateur, du moins aperçoit-on de ses fenêtres les élégants pilastres qui enjolivent les restes d'un hôtel du seizième siècle ayant appartenu au conseiller Rabot.

Grenoble, qui depuis vingt ans s'efforce de rassembler et de mettre en valeur tous les souvenirs stendhaliens, se réjouit particulièrement de cette acquisition, effectuée l'année même du centenaire de *la Chartreuse*.

Ailleurs encore :

M. Lucien Psichari, petit-fils d'Anatole France, nous apprend que la fameuse résidence de La Béchellerie, près de Tours, sera bientôt transformée en musée littéraire,

lisons-nous dans le **Journal des Débats.**

Tant qu'Anatole France y vécut, ce fut un pèlerinage littéraire qui attira des visiteurs de tous les coins de la terre. Un comité se

fonda pour conserver le logis dans l'état exact où il se trouvait lorsqu'il était habité et l'ouvrir au public.

Ce fut à La Béchellerie qu'Anatole France passa les dernières années de sa vie; ce fut là qu'il tint sa cour littéraire, ce fut là qu'il écrivit les chefs-d'œuvre qui évoquent son enfance. Parmi les visiteurs, il y eut de très nombreux soldats américains, parmi lesquels Théodore Roosevelt junior, qui était alors lieutenant-colonel de l'A. E. F.

Telle qu'elle est actuellement, d'ailleurs, La Béchellerie mérite une visite :

C'est un joyau en elle-même, contenant des centaines de joyaux artistiques : statues, livres, peintures, manuscrits et souvenirs personnels. La plupart des fenêtres sont ornées de vitraux qui représentent des scènes inspirées des romans d'Anatole France. On espère qu'il sera possible d'inaugurer le musée Anatole France dans le courant de l'année, probablement pour le quinzième anniversaire de sa mort.

Ailleurs toujours :

Il est question d'apposer une plaque commémorative en l'honneur des sœurs Brontë dans l'abbaye de Westminster. Leurs noms avec leurs dates de naissance et de mort y seront inscrits, ainsi que de brèves citations empruntées à leurs œuvres,

informe le Temps. Très bien. Par contre :

Une maison vient d'être mise en vente dans le comté d'York, à Gomersal; c'est la « Maison rouge », que Charlotte Brontë a très exactement décrite sous le nom de Briarmains dans *Shirley*. C'était la demeure d'une de ses amies de classe, Mary Taylor, dont le père, Joshua Taylor, figure sous le nom de Hiram Yorke dans le roman.

Cette maison a été jusqu'ici un lieu de pèlerinage pour les admirateurs des sœurs Brontë.

On souhaite qu'elle le reste; que l'acquéreur, à cela, ne change rien. Mais il faut renoncer à ce que le peuple ceint en foule vienne chercher un abri sous le parapluie de M. Chamberlain. C'est également *le Temps* qui informe :

Le parapluie que M. Chamberlain portait à Munich ne figurera pas à l'exposition du parapluie et du parasol qui s'ouvrira prochainement à Gignesa, près de Stresa.

Sollicité d'envoyer son parapluie que les caricaturistes du monde

entier ont rendu célèbre, pour qu'il figure à cette exposition, le premier ministre britannique a fait connaître par une lettre que ce parapluie était un objet sans intérêt qui ne méritait pas l'honneur qu'on voulait lui faire.

Aussi les organisateurs de l'exposition en question se borneront-ils à faire figurer dans leur collection la lettre que vient de leur faire parvenir M. Chamberlain.

Mais une lettre n'a jamais sauvé personne.

Et il faut renoncer, hélas! à perpétuer entre les murs du collège de Saint-Pol-sur-Ternoise le souvenir de Léon Deubel. Au moment où nous rappelions dans un écho du *Mercure,* à l'occasion du *prix de l'Amitié par le Livre,* décerné, et pour la première fois, à Paul Vimereu, l'auteur des *Faneurs de la Forteresse,* que le lauréat avait été élève au collège de Saint-Pol quand Léon Deubel s'y trouvait en tant que répétiteur, un incendie dévorait le collège : où apposer une plaque? Il ne reste plus de l'établissement que des ruines.

§

De l'amitié franco-italienne, que reste-t-il? Et en quel musée recueillir le crachat du *Tevere?* Sous le titre : *La France bonne pour les crachats,* le journal italien *Tevere* écrit ceci, dont nous empruntons la traduction au **Journal.**

Nous autres, Italiens, pouvons, aujourd'hui, cracher à la figure des Français, de tous les citoyens de cette vile République française, sans aucune exception, pour les motifs suivants :

1. Parce que nous avons, de manière répétée, démontré aux Français qu'ils doivent leur salut, pendant la grande guerre, à l'Italie et exclusivement à l'Italie, qu'ils lui doivent la sécurité de leur capitale, lâchement abandonnée, aux premières fusillades, par le groupe des pusillanimes sans honneur qui constituaient alors un soi-disant gouvernement. Sans l'aide des Italiens, la France des Tartarins réfugiés à Bordeaux, sur l'Atlantique, aurait été avalée en deux mois par les troupes allemandes.

2. Parce qu'ils savent que Napoléon était un Italien qui fit de la France une colonie italienne, mais qui ne pensa jamais à autre chose qu'à faire de l'Italie un royaume. La meilleure preuve en est qu'il donna la perle la plus précieuse de sa couronne, la couronne du roi de Rome, à son fils. Les Français semblent l'avoir oublié et, pour réveiller leur mémoire assoupie, il semble que le

seul système soit de la rafraîchir avec d'abondants crachats à la figure.

3. Parce que la valeur des soldats italiens n'a plus besoin d'être démontrée et parce qu'elle est prouvée par les morts de Bligny qui dorment sous l'infâme terre française.

4. Parce qu'en faisant tous les comptes, un crachat italien vaut plus que le citoyen français auquel il est destiné. Et, d'une manière générale, la Troisième République française ne vaut pas beaucoup de crachats italiens.

Si jamais l'odieux l'a disputé à l'absurde, c'est bien dans les lignes qu'on vient de lire. Mais fallait-il faire à pareille explosion de postillons, à pareille Méditerranée de crachats l'honneur de s'émouvoir? Le *Tevere* est un « journal extrémiste de petit tirage », — contrôlé par les autorités, il est vrai, mais il y a de ces crachats qui échappent; la Censure, chez nous, n'a jamais suffi à tout arrêter. Le *Tevere* s'est, de tout temps, signalé par sa francophobie. Ceci est plus grave, dont *le Journal* s'est fait l'écho :

Rome, 17 janvier. — *Un mouvement en faveur de la restitution par les Italiens des décorations françaises dont ils seraient titulaires, vient d'être amorcé par la presse, qui annonce que le général en disponibilité Lucco Mussico a fait parvenir à la* Gazetta del Popolo *la croix de guerre française, en invitant ce journal à engager les anciens combattants italiens à imiter son geste.*

On remarquera seulement que les soldats italiens ont toujours passé auprès de notre opinion pour tout le contraire de valeureux. Même opinion envers les soldats autrichiens; tenez, l'histoire a longtemps circulé, des armées italiennes et autrichiennes qui, se rencontrant, après une minute de tête-à-tête, s'enfuient chacune de leur côté. C'est avec des choses comme ça qu'on se fait des ennemis. Et c'est avec l'histoire du régiment italien qui passait la frontière, mettait bas les armes; avec l'histoire du prince héritier disant au Duce : « Si vous déclarez la guerre à la France, le roi et moi nous vous flanquons à la porte! » légendes que le Comte Ciano dénonça à mots couverts dans son discours de Novembre, que l'on surrexcite un chef qui par un coup de téléphone à Hitler avait facilité le rendez-vous de Munich. Des amis italiens vous le diraient. Car nous avons encore des amis là-

bas; j'ai des amis, comme tout le monde, à Rome, à Naples. Sans doute Marinetti ne m'a pas écrit, il est très occupé, mais je garde dix, vingt cartes, et autant de lettres, où des Italiens, et des plus fascistes, font des vœux pour la France.

Il n'empêche que le jeu a recommencé, qui consiste à faire du jour de chacun le dernier jour peut-être. Epée de Damoclès ou bombe d'avion, là où Munich avait calmé l'inquiétude, Rome soulève la menace. Plus de projets, plus de bonheur, plus d'avenir. L'homme 38 avait échappé au pire; le pire menace l'homme 39. Le voyage de M. Daladier, tous les *Tevere* du monde peuvent baver : il n'y a pas un Italien conscient de la dignité du peuple quand même ami, qui n'ait salué le déplacement présidentiel pour très digne, très grand. Et il n'y a pas de vrais Français qui n'aient éprouvé les sentiments que M. Léon-Paul Fargue exprimait dans *le Figaro*.

Le voyage du président est un voyage dépouillée de phrases, un voyage de réalité. Il est pour moi, qui en ai tant connu, l'illustration d'un amour du pays plus profond, plus caractéristique, plus noble que celui des temps de la grandiloquence. Le patrimoine, avec toutes ses merveilles, qui sont devenues pour nous des nécessités organiques, semble avoir pris un nouveau relief après le traité de Versailles et ses conséquences, plus de gravité aussi. Pour le mettre en valeur, pour en mesurer la continuité et la puissance, l'instinct même de chez nous demandait un Français de toujours, à la fois grognon et souriant, un de ces caractères inconcevables ailleurs, faits de bravoure gentille et de ténacité réelle, un citoyen de province, un provincial de Paris, que nous aurions tous un peu l'impression d'accompagner là-bas, sur le *Foch*, un Daladier, quoi!

Daladier qui semblait dire : « Vous voyez qu'il ne ferait pas bon aux ambitieux de mettre le doigt entre les Arabes et les Corses. »

Quelle serait l'attitude de Gabriele d'Annunzio? Sa carte manquerait, qui sait, à ma collection. Mais il n'écrivait jamais. Et on sait quelle flambée l'homme qui recevait le plus de déclarations d'amour et le plus d'injures — les crachats ne choisissent pas toujours — faisait du courrier à lui adressé, et sans l'ouvrir : Gabriele d'Annunzio ou le dé-

sespoir de l'enquêteur. Ses propres manuscrits, l'auteur de *Forse che si, forse che no* n'en avait pas toujours souci.

On mande de la Rivarolo Canavese, note **Excelsior,** qu'une nouvelle inédite de d'Annunzio intitulée *Idylle nocturne*, a été découverte dans un débarras, parmi de vieux papiers, chez un propriétaire du nom de Scavini et que celui-ci est déjà en pourparlers avec une maison d'édition en vue de la publication de cette œuvre.

§

Curieuse aventure. Mais qu'est-ce qui n'est pas curieux? **Le Matin** informe :

Une bizarre aventure est survenue aujourd'hui à un industriel parisien connu. Celui-ci, qui venait de toucher cent mille francs à Lausanne, avait pris le train pour Genève. En cours de route, s'étant rendu à la toilette, par une maladresse qui ne s'explique pas très bien, il laissa tomber dans la lunette... la liasse de ses banknotes. Affolé, il alerta le chef de train. Tout le personnel disponible du convoi se mit à la recherche des billets que le vent avait éparpillés. On en ramassa de tous les côtés, sur les voies et sur la route voisine. Mais lorsqu'on les compta il manquait 15.000 francs.

Ce qui n'a pas le caractère, cependant, de tel manuscrit d'Henry de Montherlant, que le vent éparpille : des chèvres broutent les feuillets, l'auteur philosophe sur le destin d'une pensée étrangement vouée à nourrir les chèvres et à féconder la terre.

Plus macabre la découverte que toute la presse a relatée, et qui a mis l'Ardèche sur les dents :

Le père Dugand a-t-il été assassiné par Serre dit « Le Roux » ? La tête du malheureux qu'on avait cru avoir été dévorée par la chienne « Lionne » a été retrouvée, dissimulée derrière un mur.

Macabre mais délicieuse, l'histoire que *l'Intransigeant* a relatée,

d'un lot d'un million qui revient... d'outre-tombe.

Le mari est mort. La femme, en bonne ménagère, avait noté le numéro du billet de la Loterie nationale que le mari gardait par devers lui. Il le gardait si bien qu'on l'enterra avec. Ce dont l'épouse s'avisa une fois la loterie tirée : le nu-

méro était sorti : un million! Mais comment le faire sortir du gilet qui, tout cercueil fermé...

L'exhumation fut pratiquée, — après autorisation. Il n'y eut plus qu'à prendre le billet, — et la veuve toucha le million.

Mais pénible, la lecture du journal... d'enfants que tenait, à Nantes, le chef d'une bande de cambrioleurs âgé de douze ans :

« *Un copain en qui j'avais la pire confiance m'a trahi aujourd'hui...*

« *Ce soir, j'ai mis le feu dans une haie; demain, je reviendrai pour voir ce que ça aura fait.*

« *Hier, on a mis le feu dans des haies; les pompiers sont venus; il doit y avoir du dégât.* »

Et plus loin :

« *Aujourd'hui triste nouvelle, un de notre bande a encore donné sa démission.* »

C'est peut-être ce que les clercs appellent l'acte gratuit? On préfère à ce laisser-pour-compte de la psychanalise le fils de René Claude (mais quel âge a-t-il?) qui construit des locomotives de trois kilos et des grues de seize mille boulons.

Le réseau de René Claude, écrit M. Jacques Bergeal dans *Le Journal*, commence à son atelier, et par des brèches, les rails minuscules, d'écartement O, c'est-à-dire de 32 mm. à l'échelle 1/43e, placés sur des isolateurs de porcelaine afin d'éviter — ô miracle d'attention — toute perte à la masse, poursuivent leur course dans ce jardin de Sèvres jusqu'à l'admirable « gare aux seize mille boulons », ainsi baptisée par son auteur, avec ses quais à lampadaires, son hall magnifique, son château d'eau, ses passages souterrains, ses passerelles à signaux.

René Claude a mis sept ans pour construire ce réseau de 800 mètres carrés où circulent, à 6 et 8 kilomètres à l'heure, les plus minutieuses reproductions que l'on puisse voir des machines les plus diverses. Il y a là la Mikado P.-L.-M., le train des montagnes; la C-46, machine coupe-vent P.-L.-M., où l'on peut constater que l'aérodynamisme était déjà compris en 1880; l'Atlantique-Nord, l'Oiseau bleu; la Pacific, la Mountain, la Crocodile suisse, et bien d'autres.

Et le constructeur a refait les calculs nécessaires. Il lui a fallu

donner de nouvelles solutions pour la vitesse, le poids, le moteur des engins qu'il a reproduit à la perfection. Il a soupesé devant moi, avec amour, ce tracteur de six livres qui, réduit à 1/60e, traîne quatre-vingts kilogrammes. Il a ciselé, à la main, pendant des mois, les boîtes à feu, les bielles, les barres d'accouplement, les systèmes d'accrochage, et les plus petits détails du matériel roulant. Il étudie même le problème de la naturalisation des plantes afin de pouvoir orner de verdure à bon marché les voies des amateurs.

Quels jouets! Des pièces de musée.

Mais les soldats de plomb? Aimez-vous les soldats de plomb? Nous avons remarqué, dans une vitrine, le « seul soldat à tir réel »; dans une autre, entre deux mignonnes infirmières, des « soldats blessés ». La collaboratrice d'un grand journal du matin s'est réjouie de ce que, paraît-il, les enfants reviennent aux soldats de plomb.

§

Connaissez-vous Mme Elisa Vve Quenin? Oui si vous avez été aux Baux. Sa carte de visite porte : *Doyenne des guides des Baux.*

La doyenne des guides des Baux a un autre titre et, si elle n'était modeste, elle pourrait l'ajouter sur sa carte de visite : elle est la doyenne des guides de France, remarque M. Henri Bécriaux dans *l'Intransigeant.*

Et Mme Elisa Vve Quenin tient sa vocation de Frédéric Mistral. A une époque où le tourisme n'avait pas annexé les Baux.

Mistral, alors, n'avait pas dû encore écrire des vers ou, s'il en avait déjà écrit, ils étaient ignorés; mais il était poète! Ses moindres réflexions étaient ennoblies par la poésie et, quand il regardait le Val, en direction d'Arles, des Saintes-Maries et de la mer, ses yeux s'illuminaient. Peut-être, déjà, rêvait-il à Mireille! Il me dit un jour : « Ne quittez pas les Baux. Votre destin vous y a fixée. Plus tard, quand vous serez vieille, vous raconterez tout ce que vous aurez vu, aux Baux...

« — Mais il n'y a rien!

« — Il y a toute la Provence!... Et quand on viendra vous voir....

« — Mais il ne vient personne!

« — Les voyageurs du monde entier, quand ils passeront par la France, s'arrêteront aux Baux!... Vous raconterez tout ce que vous aurez vu! »

Et d'ajouter :

— Frédéric Mistral avait raison. Je suis restée aux Baux. Je suis devenue « la guide » des Baux. Aujourd'hui que j'ai dépassé « mes » 80, je sens venu le moment de réaliser la prophétie mistralienne : j'écris mes mémoires. Grosse affaire! Mes doigts sont gourds et la plume est plus lourde à porter que la canne à bout ferré! « Je me suis essayée » dans la littérature en écrivant quelques pages qui ont été imprimées à Lyon. On m'en a dit du bien, alors je vais continuer...

Femme de lettres, en somme. La doyenne des femmes de lettres.

Puis, pêle-mêle, s'amoncellent les souvenirs, tous les félibres : Mistral, Roumanille, Giera, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Tavan; Paul Mariéton, le cigalier, et les fondateurs du « Museon Arlaten » qui furent sept aussi; le chansonnier Charloun Rieu, dont le monument, aujourd'hui, domine la plaine de Provence, au haut de la crête des Baux...

Là-dessus :

Mme Vve Quenin hoche la tête et fait trembler l'ordonnance soignée de la coiffe d'Arles qui orne ses cheveux blancs.

— Ce Ruban — le ruban de velours noir qui serre le chignon sous un carré de dentelle blanche — Mistral l'a noué quand j'étais jeune fille... Je ne l'ai jamais quitté!...

Cinquante millions de visiteurs sont attendus à l'Exposition internationale de New-York, nous apprend M. Favre Le Bret dans *le Temps*. Enfoncés, les Baux, et cela fera combien de guides? Et que verra-t-on au Palais de la France? Avec quoi remplir les quelque cinq étages — tout au plus un chatouille-ciel — qui dès à présent s'élèvent en bonne place, sur l'axe central de l'Exposition? A ne parler que du premier, on logera le Palais dans le Palais, une réduction du Palais de la Découverte de 37. Et encore :

Une autre partie du premier étage sera consacrée aux livres français : les lettrés, les raffinés s'y enchanteront de nos éditions de luxe, de nos gravures, de nos reliures d'art. En pendant, l'ébénisterie française rappellera ses titres de gloire. Les mobiliers du

passé seront mis en valeur dans des salles consacrées à chacun des styles Renaissance, Louis XIV, Louis XV, etc... cependant qu'un appartement moderne montrera les créations de nos décorateurs actuels. On peut prédire sans crainte de se tromper que ce premier étage du palais de la France sera le rendez-vous le plus couru, pour la raison supplémentaire que l'étonnante gamme des vins français...

(Ah? Vous aviez cru que c'était à cause des livres?)

...les magnifiques, les spirituels, les subtils, les chaleureux, recevront l'hommage des connaisseurs. Et le bar même où seront dégustés nos crus satisfera l'un des besoins de la mentalité américaine; avec ses quarante mètres de longueur, il sera positivement *the greatest in the world*. Qui, après cela, pourra prétendre que les Français voient petit?

Personne qui le prétende. Les Français ne voient pas plus petit qu'ils ne voient grand. Ils voient moyen, étant fils du pays de la mesure : de la mesure avant toute chose, et c'est bien mieux que de préférer les impairs.

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Opéra : reprise d'*Aïda*. — Théâtre du Châtelet : première représentation de *Le Coffre-fort vivant*. — Concerts divers.

Coïncidence? peut-être, mais qui est aussi un geste élégant : l'Opéra a donné avec un solennel éclat la reprise d'**Aïda** au moment où la presse d'outre-monts régalait la France d'une musique que le vieux Verdi n'eût probablement point aimée. Après tout, les applaudissements qui ont salué l'ouvrage du maître n'ont peut-être pas été agréables à ses compatriotes. Ils ont pu imaginer que les Français voulaient annexer Verdi... *L'Illustrazione Italiana*, parce que j'avais dit un jour, et fort ingénument, que Verdi pourrait être revendiqué par la France, étant né le 9 octobre 1813 à Roncole, duché de Parme, alors que depuis 1807 le duché, incorporé à l'Empire Français, portait le nom de « Département du Taro », a fait suivre la traduction de cette phrase innocente (une vérité historique peut-elle n'être point innocente?) de ces mots aimables : « Com'era grande Petrolini quando diceva : Più cretini di cosi si muore! » Je risque aujourd'hui la mort, mais j'ajoute que si l'auteur très courtois de ce commentaire avait été plus honnête, il aurait lu « plus avant », et à la pre-

mière phrase, il eût ajouté la seconde qui, précisant ma pensée, montrait bien qu'elle n'était qu'une boutade :

L'acte de naissance de Verdi fut rédigé en français. Il est vrai que le futur auteur de *la Traviata* n'était pas encore hors des langes que l'Empire français s'écroulait et que Roncole redevenait parmesane, le duché étant restauré sous la souveraineté de l'ex-Impératrice Marie-Louise.

Laissons donc Verdi aux Italiens (pourquoi n'en ferait-on pas « monnaie d'échange » pour ce fameux règlement méditerranéen?). Et revenons à la musique. La reprise d'*Aïda* fut très honorable. L'interprétation, avec Mlle Germaine Hœrner dont la voix magnifique fait merveille dans le rôle principal; avec MM. Luccioni, Pernet et Beckmans, est bonne. L'orchestre, conduit par M. Fourestier, montre beaucoup de vaillance et une précision très louable. Les décors de M. Souverbie sont éclatants et poétiques tour à tour. Cependant l'effort consciencieux accompli par tous ne donne peut-être pas tout ce qu'on en pouvait attendre.

Ce qui fait la valeur d'un artiste, c'est d'être lui-même honnêtement, c'est de réaliser l'œuvre où il exprimera son tempérament, et cette conscience est la condition essentielle de l'art. Bizet a dit sur Verdi précisément des choses fort justes, et qui furent oubliées au temps où la mode commandait de mépriser le maître italien :

Ne demandons pas à un grand artiste les qualités qui lui manquent, mais sachons profiter de celles qu'il possède. Quand un tempérament passionné, brutal même, dote l'art d'une œuvre vivante et forte, pétrie d'or, de boue, de fiel et de sang, n'allons pas lui dire froidement : Mais, Monsieur! cela manque de goût! Cela n'est pas distingué! — Est-ce que Michel-Ange, Homère, Dante et Shakespeare, Beethoven, Cervantès et Rabelais sont distingués?

Bizet avait quelque mérite à écrire cela, dans la *Revue Nationale,* en un temps où le règne despotique de Wagner nous rendait pareils à Ulysse emplissant de cire ses oreilles pour ne pas écouter le chant des sirènes tyrrhéniennes. Et vint le vérisme, et ce fut une autre crainte qui détourna de Verdi les « gens de goût ». Il est difficile de comprendre comme le monde est divers. La vérité, pour nue qu'elle soit, prend plus d'un aspect quand elle se révèle aux humains.

Aujourd'hui nous sommes sans doute aussi injustes qu'on le fut il y a trente ou quarante ans. Mais comme la page est tournée et que le recul nous permet un jugement moins partial, nous apercevons mieux ce qui fait la grandeur d'un Verdi, et nous n'éprouvons nulle gêne à lui faire place auprès de Wagner, — comme nous accueillons Ingres auprès de Delacroix.

Verdi reste une belle figure. Non seulement par la pureté d'une conviction, par l'ardeur d'une foi jamais abattue, mais encore par ce désir de renouvellement qui, la vieillesse venue, lui fit écrire *Othello* et *Falstaff*, ces chefs-d'œuvre. Du Verdi ancien, *Aïda* (qui est cependant de 1871, alors que le compositeur avait débuté en 1839 avec *Oberto*) n'est peut-être pas l'ouvrage le plus significatif. *Rigoletto*, le *Trouvère* et surtout la *Force du Destin* contiennent des pages plus convaincantes à mon avis. Le finale du deuxième acte de la *Force du Destin*, avec la voix de soprano s'élevant sur le chœur pour invoquer la *Vergine degli Angeli*... est une de ces trouvailles où s'affirme un génie prédestiné. *Aïda*, malgré la scène du Nil qui est fort belle, malgré le retour de Rhadamès qui est éclatant, n'a point cette beauté naturelle. Mais on y sent la griffe du maître et cela suffit pour assurer à l'ouvrage une place parmi les chefs-d'œuvre.

§

Le Châtelet a donné la première représentation du **Coffre-fort vivant,** opérette à grand spectacle de MM. George Beer et Louis Verneuil, d'après le roman de M. Frédéric Nauzens. Le coffre-fort, c'est en la circonstance l'appendice iléocoecal du joyeux Bach, lequel étant garçon chez un antiquaire, a négligemment avalé un diamant d'une valeur de quelques millions. Fuite, poursuites, amours sous tous les cieux, épisodes ingénieux et péripéties un peu trop attendues, on devine comme tout cela, trituré selon les formules d'usage, produit une série de tableaux variés à souhait. De tels ouvrages valent surtout par la mise en scène. A ce point de vue (c'est bien le mot juste), nous sommes royalement servis. Quelques scènes dépassent tout ce qui avait jamais été fait sur un théâtre. Et l'emploi de la « lumière noire » donne au ballet

du deuxième acte un caractère fantastique étonnant. Quant à la musique de MM. Joseph Szule et Jean Sautreuil — bien défendue par M. Diot — elle est très supérieure à celle dont on assaisonne habituellement les spectacles de ce genre. Et il y a, auprès de Bach, Roger Bourdin, il y a Denise Gaudard, Monette Dinay, il y a les danses de Gué, de Jacques Nile, de Miss Baron, d'Ulysse Bolle; il y a un corps de ballet excellent. Et cette troupe vaillante mènera certainement l'opérette jusqu'au prochain Noël — époque fatidique du renouvellement de l'affiche.

§

J'arrive bien tard pour dire le très grand succès du Concert de **la Société d'Etudes Mozartiennes,** qui, fidèle à ses traditions, a révélé au public français des ouvrages dont — Dieu sait pourquoi — nous ne connaissions ni la *Sérénade* (K. 204), de 1775, avec un délicieux andante dans le petit Concerto de violon qui y est intercalé; ni le *Concerto pour Cor* (K. 412), que Mozart écrivit pour son compatriote le marchand de fromages Leutgeb, féru de cet instrument; ni, enfin, la *Petite cantate allemande* (K. 619), composée en pleine détresse par Mozart qui allait mourir si peu de temps après. Les vers du hambourgeois Ziegemhagen ont plus d'emphase prétentieuse que de grandeur; mais si lourds qu'ils soient, comme la musique les élève! Quelle grandeur et quelle simplicité! C'est, en raccourci, le miracle de *La Flûte enchantée.* Un autre miracle — mais nous finissons par le trouver naturel, puisqu'on le renouvelle trois ou quatre fois l'an, c'est la perfection, le fini des exécutions que nous devons à M. Félix Raugel, et c'est l'atmosphère si parfaitement mozartienne (je ne trouve pas d'autres mots pour définir ce que nous éprouvons) dont Mme Octave Homberg sait entourer ces concerts.

§

M. Jacques Thibaud a voulu fêter le quarantième anniversaire de ses débuts aux Concerts Colonne, et pour cela, après avoir joué le *Concerto en la majeur* de Mozart, il est venu reprendre sa place d'autrefois au pupitre de premier violon

solo de l'orchestre, et il a interprété sa partie dans le Prélude du *Déluge*, de Saint-Saëns. Il y eut dans ce geste tant de cordiale simplicité, et puis le *Concerto* de Mozart aussi bien que le *Déluge* furent interprétés avec tant de chaleur, que l'on eût dit une offrande. Et c'en était une, en vérité, qui ramenait l'illustre virtuose parmi les musiciens d'un orchestre auquel il dut ses premiers succès. Colonne et Pierné ont disparu, et tant d'autres parmi ceux qui furent les camarades de Jacques Thibaud! Un orchestre, comme toutes choses humaines qui durent, se renouvelle; mais l'esprit demeure qui vivifie cette troupe. Et le public, en faisant une longue ovation à M. Jacques Thibaud, voulut associer M. Paul Paray à ce triomphe.

§

M. Franz André est venu diriger l'Orchestre National et donner avec son compatriote **M. René Tellier,** un concert en tous points remarquable. M. Franz André nous est connu depuis longtemps, non seulement parce qu'il est un chef d'orchestre de très haut rang, et l'un des plus réputés de l'Europe entière, mais encore parce qu'il a voué une grande part de son activité à la défense et illustration de la musique française. Tous ceux d'entre nous qui ont quelque curiosité de ce qui se passe au delà de notre frontière, tous ceux qui écoutent les postes radiophoniques belges, savent ce que nous devons à M. Franz André, louent l'intelligence et le soin qu'il met à faire connaître les ouvrages de nos compositeurs, à les appuyer de son autorité, à les servir de son expérience. Mais fussions-nous ingrats au point d'oublier ces éminentes marques d'amitié, que nous devrions encore savoir gré à M. Franz André de nous avoir donné un concert rivalisant avec celui qu'il dirigea pendant l'Exposition. Auprès de la *Deuxième Suite de Bacchus et Ariane,* d'Albert Roussel, nous eûmes des exécutions supérieures d'ouvrages anciens, les *Pièces pour orchestre et orgue,* de Lulli, le *Concerto grosso* pour orchestre et orgue de Haendel, puis des ouvrages modernes : les charmantes *Petites Pièces* de l'Espagnol Oscar Espla, et deux œuvres de compositeurs belges, le *Triptyque Symphonique* de M. Marcel Poot (allegro, lied et finale), d'un humour charmant, et aussi d'une exubérance toute flamande; le *Concerto*

pour Orgue et Orchestre de M. Michel Brusselmans, dont les trois parties se développent selon le plan d'une symphonie classique, et qui est rempli de trouvailles originales (l'*adagio* est remarquable). M. René Tellier nous a montré les rares qualités d'un organiste digne de représenter une tradition qui, par Lemmens, se rattache directement au grand Jean-Sébastien Bach.

RENÉ DUMESNIL.

LA MUSIQUE DES DISQUES

Prélude. — Quatre ans ont passé depuis que j'ai plaidé ici pour la musique du solitaire (1). J'avais élevé la voix par passion et par gratitude, parce que cette musique avait été pour moi, longtemps, la seule musique, et qu'ayant découvert toutes les raisons de l'aimer, je ne pouvais la voir souffrir l'ignorance et l'injustice. De ce plaidoyer, je n'attendais guère autre chose qu'une satisfaction intime. Aussi ai-je été surpris et touché de l'entendre retentir loin et longtemps, éveiller de multiples échos qui ne se sont pas encore tus. Il y a peu de jours, c'était une lettre d'Allemagne. Après quatre ans!

Il y a là matière à réflexions générales et particulières. Quand on a la pratique de la presse quotidienne où rien ne s'écrit, le plus souvent, qui le lendemain ne soit oublié, on est enclin à faire des réserves sur les vertus, non pas même d'enseignement, mais de renseignement dont on a coutume de l'honorer. Vaut-il mieux s'adresser à dix personnes attentives, ou à mille, distraites et pressées? — Un seul numéro d'une revue comme le *Mercure* n'est pas refroidi en quelques heures, ni en quelques semaines, et peut faire son chemin dans le temps, toutes proportions gardées, comme un livre.

En ce qui touche à notre sujet, des réactions telles que celles-ci, à ce point nombreuses et sensibles, mettent en lumière l'étendue et la qualité de l'intérêt qu'il suscite. Que les lecteurs du *Mercure* qui appartiennent aux catégories intellectuelles les plus diverses (et à toutes les parties du monde) et qui constituent le public le plus éclairé et le plus fervent,

(1) Plaidoyer sentimental pour la Musique du Solitaire. *Mercure*, 1er janvier 1935.

que ce public manifeste une curiosité et un goût si vifs, et souvent un enthousiasme véritable pour la musique enregistrée, voilà qui ne surprend pas, certes, mais qu'on a plaisir à vérifier. C'est une preuve édifiante, donc utile.

Car même parmi ceux qui usent du phonographe — et c'est d'en *user* qu'on leur fera l'amical reproche — il en est beaucoup qui méconnaissent sa dignité. Il suffit souvent de peu de chose pour les aider à connaître la révélation.

C'est un plaisir que j'ai éprouvé. Dans l'une de ces lettres auxquelles je faisais allusion, un de mes correspondants écrivait, en le rapportant à lui-même, le mot « conversion ». Dirai-je que j'ai été moins ému d'amener des musiciens au phonographe — ce qui devait arriver un jour ou l'autre — que d'amener, par le phonographe, des indifférents à la musique. Cette belle mission du phonographe est trop ignorée ou méconnue. Des conversions, c'est lui qui, en grand nombre, les a faites. Du même coup, un malentendu se dissipe, une réconciliation se confirme et s'étend.

J'aimerais contribuer, si peu que ce fût, à la fin — prochaine — de ce schisme qui mettrait d'un côté les mélomanes, de l'autre les discophiles (qui sont naturellement les mêmes), et distinguerait entre la musique enregistrée et la « vraie musique ». Il n'y a qu'une musique, qui est une religion, — et des manières différentes de célébrer le culte. Les concerts sont les grands offices où les fidèles — mêlés de profanes — communient. Il y a aussi, et rien n'est plus beau, la messe célébrée pour soi-même; mais il faut être prêtre. Et c'est cette joie, justement, que le disque nous permet d'approcher; il est l'oraison, et souvent la prière du soir. C'est manquer à la foi que de disputer laquelle, des unes et des autres, est la plus bienfaisante et la plus salutaire.

§

Je crois bien que la musique des disques a été introduite au *Mercure* une première fois pour s'y voir un peu maltraitée. Voici qu'on l'y installe pour y être honorée. C'est une belle justice librement rendue.

On ne m'en voudra pas de reprendre volontiers le thème de la musique du solitaire. Je crois que la vertu essentielle

du disque est là, et sa raison d'être. Que si on s'avisait de réunir trois mille personnes pour leur donner des concerts de musique enregistrée, je dirais que nous tombons dans la confusion. Le phonographe apporte la musique à ceux qui, matériellement, ne peuvent aller à elle. A ceux-ci, il permet encore d'appeler, aux moments qu'ils en désirent la présence, tel maître, tel chant. Pour moi, je ne puis regarder tourner le plateau aux disques, écouter ce prélude silencieux, sans voir dans la pénombre un homme au milieu d'une campagne ou d'une brousse, un malade devant un paysage de montagne.

Certes, la solitude n'est point nécessairement dans l'espace ni dans la durée, et j'entends bien qu'on peut être solitaire au cœur de Paris, et une heure par semaine; cette heure n'en a que plus de prix. Quant aux isolés...

Une voix m'interrompt : « Il n'y a plus d'isolés, et le phonographe est un instrument infirme. Vos solitaires par vocation ou par nécessités, continus ou intermittents, vous oubliez qu'ils ont la Radio, l'incomparable et prodigieuse radio, la radio aux vingt mamelles où le plus raffiné, le plus exigeant trouve à téter son lait, la radio qui... la radio que... »

Ce n'est pas vrai. Celui qui est digne de la solitude ne saurait se contenter de telles nourritures. Si on me le dit, je ne le crois pas. Ce n'est pas vrai.

Je ne vais pas rouvrir ici le débat sur la radiophonie, si tant est qu'il soit jamais clos. La querelle est inépuisable. Il convient au moins d'en rappeler certains aspects, qui touchent aux rapports de la T. S. F. avec le disque.

On les a souvent un peu hâtivement confondus, alors qu'ils n'ont rien de commun (j'écarte, bien entendu, toutes considérations techniques ou commerciales). Le phonographe a pâti de ce malentendu. D'une part, les radiomanes l'ont rejeté avec dédain parce qu'ils ne pouvaient trouver en lui — et ils n'avaient pas tort — qu'un pâle succédané de leur boîte à bruits. Et c'est exactement pour la même raison que les autres, ceux que la T. S. F. écœure, se sont détournés — non sans logique — de ce qu'ils croyaient n'être encore que moulin à « musique mécanique ».

La crise fut même grave pour le phonographe; on peut aujourd'hui en parler au passé.

Il n'en est pas moins opportun de fixer les idées. Que la radiophonie soit une invention surprenante et bienfaisante (je pense à la navigation marine et aérienne, à d'autres choses encore), qui ne la salue pour telle? — Quelle soit un excellent instrument d'information rapide, de divertissement, et même de culture, ou plutôt de défrichement, on le croit sincèrement.

Qu'elle soit cela; c'est-à-dire qu'elle puisse l'être. Dans les faits, et actuellement, il s'en faut, hélas! de tout.

On ne veut même pas parler des programmes indigents ou mal composés, des artistes médiocres, des invraisemblables bavards, de tout enfin dont on se plaint du matin au soir. Il pourrait y être remédié très vite; c'est affaire — comme en quelques autres choses — d'énergie, de méthode et de goût. Non, le mal est plus grave. C'est un vice de nature.

Des néophytes zélés renverseraient volontiers tous les temples pour édifier sur leurs ruines le seul Temple de la Radio. On veut voir en celle-ci un moyen d'expression universel, alors qu'elle n'est qu'un agent de diffusion, très puissant certes, mais aussi de registre rigoureusement et étroitement limité.

Voir dans l'invention de la radiophonie un événement comparable à la découverte de l'imprimerie, l'une pouvant dans la plupart des cas se substituer à l'autre, c'est oublier simplement que l'imprimerie n'a rien changé, au fond, qu'elle est de la nature de l'écriture, et n'a fait en quelque sorte que multiplier celle-ci. La radio, elle, multiplie le bruit et les discours. C'est un rôle sonore, mais plus modeste.

Il a été noté trop souvent et trop pertinemment pour qu'on y revienne, que par la radio, tout — fût-ce le meilleur — s'écoule, qu'elle interdit, à la lettre, la réflexion. On ne le rappelle que pour marquer la différence avec le disque qui, lui, permet tous les retours, qui grave dans la cire comme on écrit sur une page.

Fixer à la radiophonie ses limites, ce n'est ni la diminuer ni la méconnaître. Aussi ne borne-t-on point son rôle et son pouvoir à ceux d'informateur, de causeur et d'amuseur. Il y a en elle quelque chose de neuf et d'original; on ne doute point qu'il existe un art radiophonique, d'ailleurs encore dans l'en-

fance. Cet art, si j'envisage son avenir et ses moyens, je le placerai volontiers entre le cinématographe et le théâtre d'ombres ou de marionnettes. Qu'on n'aille point voir là une ironie quelconque, et bien loin de ma pensée. Pour ne rien dire du cinématographe qui est un sujet trop vaste et trop divers, les marionnettes et les ombres sont des arts charmants — mineurs, certes — riches de possibilités poétiques.

Mais attention. Cet art a bien du mal à rester lui-même. A peine né, il est gâté par le vice radiophonique. Un exemple le fera bien voir.

La radio nous a donné récemment à entendre une suggestion sonore de M. Divoire intitulée *La Neuvième,* et dont la Symphonie en Ré mineur est le prétexte. On goûte l'agrément et l'ingéniosité de telles recherches. On se réjouit. Bon. Mais quand on nous dit que « cela aidera à mieux entendre l'œuvre de Beethoven », nous touchons soudain au vif l'effrayante confusion.

Demain, tandis qu'on jouera *La Mer,* on tendra une « toile de fond sonore », comme on dit, — enregistrement du vrai bruit de la mer ou d'une imitation quelconque due aux offices du « metteur en ondes ».

La vérité, c'est qu'on se moque souverainement de la *Neuvième* et de *La Mer*, de Beethoven et de Debussy. Ce sont là amusettes pour gens d'esprit, comme il en est pour le vulgaire, et qui servent d'appât à des leçons plus sérieuses.

René Dumesnil contait ici comment une radiodiffusion de l'ouverture de *Tannhäuser* avait été coupée pour que se puissent débiter les « informations » du journal parlé. Le temps est proche, s'il n'est déjà venu, où au beau milieu de l'air de Pamina ou du Concerto en Do majeur — la flûte n'ayant point de pouvoir sur toutes les espèces d'animaux — l'on ménagera le solo de l'orateur syndical ou politique. Ce n'est même plus de la barbarie, c'est de la sauvagerie toute pure.

Mais quoi? — La tentation est trop forte de faire servir la radio à des causes qui n'ont rien à voir avec l'esprit et la culture. On doit ne pas désespérer d'elle; on est bien obligé de craindre qu'elle risque d'être enchaînée par sa propre puissance.

Est-il besoin d'ajouter que le phonographe n'a rien à faire

dans ce procès, et qu'il n'y a été appelé que par une erreur déjà en partie dissipée. La radiophonie — bonne ou mauvaise — est collective et grégaire; le phonographe est essentiellement individuel. La radio orchestre la folie du monde; elle est la prêtresse de ces grandes fêtes religieuses et barbares où la multitude s'adore elle-même. Le phonographe, servant fidèle de la musique, est une des plus pures voix de la solitude.

§

Sorti des mains d'un poète, pouvait-il en être autrement?

Comme les traits dans les camées
J'ai voulu que les voix aimées
Soient un bien qu'on garde à jamais
Et puissent répéter le rêve
Musical de l'heure trop brève;
Le temps veut fuir, je le soumets.

Ainsi Charles Cros annonçait ce qu'il voulait que le disque fût, et ce qu'il est devenu : une chance nouvelle pour l'homme, pour l'artiste, de survie, de durée.

Il doit être, il est, le compagnon du livre, avec lequel, je l'indiquais, sa parenté naturelle est étroite. Il permet, il exige la réflexion et l'étude. Sa vertu est la vertu majeure : il laisse entières la faculté et la liberté de choix. Là, il a même sur le concert l'avantage qu'a le livre sur le théâtre représenté.

Ce choix s'exerce sur deux plans, en haut le choix pur, celui qui dispose des maîtres et de la musique même; en bas, le choix matériel qui préside à l'élection des truchements.

Ma fonction est assurément d'abord d'aider à celui-ci. Il est long, malaisé, impossible même pour le plus grand nombre, si l'on compte que les disques coûtent cher, qu'il s'en publie des milliers chaque année, et que le facteur technique prenant une importance primordiale on ne peut s'en rapporter, comme pour le livre, à un titre, au nom d'un compositeur.

Mais je ne voudrais pas borner mon ambition à ce travail de déblaiement. D'abord, je ne m'en tiendrai pas comme on le fait d'habitude à la seule actualité; parler des enregistre-

ments à mesure qu'ils paraissent est nécessaire mais non suffisant. Les catalogues de disques sont des trésors qu'il faut inventorier; une vue d'ensemble et de haut est souvent bonne à prendre; c'est du reste ce qu'on attend d'une Revue comme celle-ci.

Il serait utile de dresser une discographie des maîtres (je n'aime guère ces mots, discographie, discothèque, mais ils sont commodes). — Enfin, les œuvres mêmes apparaîtront sous des éclairages qui permettront des rapports, des comparaisons, peut-être des révélations et des découvertes, à coup sûr des surprises et des ravissements; à propos d'enregistrements, on s'entretiendra d'elles. Oui, je souhaite vivement que mes lecteurs, si j'en ai, me fassent part de leurs remarques, de leurs goûts, de leurs propres trouvailles, réparent mes omissions et mes erreurs, me disent s'ils ont aimé ce que j'ai aimé, si nous sommes d'accord, — et qu'ainsi cette chronique devînt un entretien sur la musique.

Et aussi un lien d'amitié entre tous ceux qui, de loin en loin dans le monde, font à la musique la plus belle offrande : la solitude et le silence.

YVES FLORENNE.

ART

« Artistes de ce temps ». — Milich. — Henri Vallette. — Boberman. — Couty. — Stadelman. — Mle Munzer.

Les peintres se suivent et ne se ressemblent pas, au Petit-Palais. Nous avons dit dans notre dernière chronique l'excellence de la précédente exposition des **Artistes de ce temps** qui réunissait les meilleurs artistes de la jeune génération. Le groupe suivant se place résolument sous le signe de la médiocrité. Il y a une certaine honnêteté chez Trochain, chez Léveillé, dont on goûte surtout les aquarelles, mais, chez les autres, que de mauvais goût! que de platitude! On s'étonne même qu'un Palais municipal accueille les pénibles vulgarités de Raymond Pallier. Chez les sculpteurs par contre, il y a deux personnalités : Miestchaninoff expose de beaux nus bien modelés; ses bustes sont expressifs, lisibles et de bon style; nous ne comprenons pas toutefois ce goût singulier qui le pousse à sculpter des chapeaux. Iché est un réaliste, sa

sculpture a quelque chose d'assez âpre et de rebutant, mais elle est marquée d'un accent de vie et de sincérité. Son nu de fillette est remarquable.

Exception faite pour les simples et robustes orfèvreries de Rivir, l'art décoratif est encore un peu au-dessous du niveau général. La reliure est sans doute le métier que les modernes traitent le plus mal. On s'acharne à chercher du symbolisme, des effets décoratifs violents, des contrastes de matières et de couleurs; toute cette fantaisie est déplacée dans un art qui n'en comporte pas. Un beau livre doit être sobrement habillé; il supporte mal les bigarrures et diverses marqueteries dont on prétend la parer. Si, dans l'incohérente invasion de reliures qui s'est répandue depuis quelques années, il y a des réussites, ce ne sont pas, à coup sûr, dans les vitrines de Fonsèque et Anita-Conti que nous les trouverons. Les laques de Margat et les poteries fantaisistes de Platon-Argyriades auraient peut-être un débouché dans les magasins de Nouveautés.

Adolphe **Milich,** à la Galerie Katia Granof, est un peintre qui ne se satisfait pas facilement. Il travaille, il peine, mais il s'exprime toujours avec plus d'aisance et de liberté. Ses toiles sont toujours d'une charmante distinction de couleurs et d'un goût très délicat. Nous avions admiré ses paysages et particulièrement ceux de Venise où les jeux de la lumière se parent d'une subtile exquisité, où les admirables monuments, traduits avec beaucoup de style, apparaissent comme un mirage sur la mer. Tant de douceur, notamment dans les gris bleutés et les roses, ne glisse jamais à la fadeur, car la toile est toujours soutenue par une construction ferme; elle forme un tout parfaitement homogène et ne comporte aucun laisser-aller. Nous avons été particulièrement frappés à cette exposition par la vigueur inattendue des portraits. Ce sont des images pénétrantes, qui, par-delà des grâces formelles auxquelles nous ne sommes pas insensibles, va scruter le sujet dans son intime vérité. Entre ces œuvres diverses, c'est au portrait du peintre par lui-même que vont nos préférences.

Nous n'avons pas la même impression devant les portraits

sculptés de **Henri Vallette** (Galerie Charpentier). Dans une lettre-préface, M. Paul Valéry écrit à l'artiste : « *Je* sais avec quelle attention anxieuse vous observez, pendant votre travail, le modèle vivant que vous vous êtes proposé et combien vous vous appliquez à conserver cette relation si subtile qui existe entre les caractères essentiels de la structure anatomique des êtres et tous les traits, parfois si changeants, parfois presque imperceptibles, qui définissent une personne, un spécimen unique ». Mais cette observation si minutieuse n'aboutit guère qu'à nous montrer quelques traits caractéristiques et un assemblage d'accidents de surface. L'œuvre reste froide et sans profondeur. Comme animalier, Henri Vallette ne dépasse pas le stade de la stylisation habile.

Les ports d'Amsterdam, de Londres, de Venise, sont les thèmes favoris de **Boberman** (Galerie Shoeller). Il excelle à traduire les ciels lourds de pluie et brouillés de fumée. Ses paysages sont des évocations, des appels où la réalité se fond dans la magie d'une symphonie mystérieuse et grave. Les toiles de Boberman sont équilibrées par les rapports de tons et leur mise en page. Il aime les gammes un peu sourdes, les empâtements généreux, où la moindre note vive chante avec une agréable hardiesse. C'est l'atmosphère des paysages parisiens et hollandais qu'il semble traduire avec le plus de ferveur.

Le lyonnais **Jean Couty** fait à la Galerie Billiet sa première exposition particulière à Paris. Sous les gaucheries et les efforts un peu pesants, on découvre le peintre-né. Ce n'est pas lui qui tente de nous séduire par des enjolivures; un certain sens tragique qui ne manque pas de grandeur anime cette œuvre sombre, parfois irritante et très inégale. L'artiste semble toujours chercher le sujet qui le fuit : et cette passion qu'il met à la recherche est sympathique.

C'est aussi une première exposition particulière à Paris que nous voyons à la galerie : celle du peintre Ernest **Stadelmann.** Celui-ci est séduisant, mais il obtient ces effets séducteurs par un ensemble de dons qui n'ont rien de répréhensible. C'est de la peinture honnête. Nous aimons particulièrement ses natures-mortes, bien composées, simples et sensibles.

Nous signalerons enfin l'œuvre fort intéressante et personnelle d'une débutante : Mlle **Munzer** (Galerie Zborowski) qui nous apporte de Prague des paysages un peu faciles, mais d'une naïveté charmante, et chargés de mélancolique poésie. On souhaite que cette jeune fille reste elle-même et qu'elle conserve le plus longtemps possible cette fraîcheur.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

BIBLIOTHÈQUES

Les bibliothèques dans le projet de budget de Paris pour 1939. — Nous vivons des temps étranges, aux points de vue les plus divers; qui eût pensé, il y a cinquante ans, que le Conseil municipal de Paris courberait un jour silencieusement l'échine sous les coups portés par le gouvernement à ses prérogatives les plus élémentaires, comme celle de présenter le budget de Paris dans le cadre qu'il juge le meilleur.

Un budget doit fournir la réponse à deux ordres de questions : que coûte chaque service, chaque établissement? et, d'autre part, que coûte chaque nature de dépense? Que l'on donne la priorité à l'une ou à l'autre de ces deux questions, on obtiendra aisément la réponse à l'autre en dressant un tableau récapitulatif de concordance; il n'en reste pas moins que c'est le cadre par service ou établissement qu'il faut adopter. La preuve en serait déjà fournie par les nombreuses erreurs et lacunes que je citerai plus loin et dont l'origine et la cause s'expliquent aisément. Avec le cadre par service ou établissement, l'organe centralisateur du budget adresse à ceux-ci une fiche budgétaire où ils inscrivent toute la nomenclature des crédits à leur allouer : bâtiment, personnel, matériel, poste et téléphone, frais de voiture et de déplacement, achats, impression, reliure, etc.; à leur retour, ces fiches sont facilement classées dans le cadre général. Il n'en va pas de même avec l'autre système. Celui-ci exige autant de fiches qu'il y a de dépenses spéciales, fiches à répartir dans autant de compartiments distincts du cadre, où elles forment la réunion la plus hétéroclite qu'on puisse imaginer; et l'on conçoit les inexactitudes et les erreurs que peuvent commettre, en faisant cette distribution, les agents du service contralisateur, incapables de connaître la nature exacte et le fonction-

nement intime des innombrables services et établissements de l'administration municipale.

Mais il y a beaucoup plus grave que ces questions d'écritures budgétaires.

En principe, la fonction primordiale, essentielle du Conseil municipal réside dans le contrôle effectif de l'emploi des crédits; à cet effet, chaque conseiller doit être chargé de « rapporter » un certain groupe d'articles du budget; pour remplir sérieusement ce mandat, deux conditions s'imposent : se trouver en présence d'un état complet de tous les crédits alloués au service considéré et se tenir en contact permanent avec celui-ci, pour suivre son fonctionnement, apprécier ses modalités d'activité et juger du budget à lui accorder. Or, le contrôle est rendu pratiquement presque impossible avec le système imposé par des hommes insuffisamment avertis. J'en parle d'expérience; pour réunir toutes les dépenses des diverses bibliothèques dépendant de la ville de Paris, il m'a fallu « dépouiller » le volumineux *Projet de budget;* car la Table analytique et alphabétique des matières ne renvoie pas à la totalité des compartiments contenant des crédits de bibliothèques; elle offre de ce chef onze lacunes, sans parler d'un renvoi erroné.

Et notez que l'ancien système est judicieusement maintenu pour le budget du Conseil municipal, tout entier concentré dans le titre II, ce qui permet d'en apprécier les avantages dans le volume même qui en représente la négation.

Les bibliothèques considérées ici sont les suivantes :

1° Bibliothèque administrative française et étrangère;
2° Bibliothèque historique;
3° Bibliothèque Forney;
4° Bibliothèques municipales;
5° Bibliothèque de la Bourse du travail.

La bibliothèque administrative figure dans six articles budgétaires, dont un seul est mentionné à la table. Elle compte, entre autres, deux agents dont l'inscription provoque de singulières observations; le « bibliothécaire de bibliothèque administrative (*sic*) » est rangé dans les services techniques, avec renvoi au personnel intérieur, où on l'a placé dans le

groupe du personnel technique et extérieur détaché dans les services intérieurs; or l'actuel bibliothécaire n'a jamais appartenu au personnel technique ou extérieur. D'autre part, on trouve dans les services intérieurs une « traductrice adjointe du bureau bibliothécaire » qui sans doute rédige ses traductions en meilleur français; elle devrait par définition être comprise dans le personnel technique et, en tout cas, elle n'est adjointe à personne.

La bibliothèque historique a subi bien des avatars; d'abord littéralement incorporée au Musée Carnavalet, elle en a été séparée pour les convenances personnelles d'un fonctionnaire bien en cour; transférée dans l'ancien hôtel Le Peletier Saint-Fargeau, elle a pris le nom de son hôte; un passage ménagé dans le lycée Victor-Hugo, qui sépare musée et bibliothèque, permettait une communication intérieure directe entre l'un et l'autre; la Ville de Paris a récemment renoncé à cette servitude active; on peut le regretter. Puis, nouveau chef, nouvelle dénomination; la bibliothèque devient, par délibération du Conseil, Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines, avec un programme d'une ampleur qui en garantissait l'abandon à plus ou moins brève échéance, ce qui est effectivement advenu; surviennent de nouvelles combinaisons de personnes et la bibliothèque est administrativement rattachée au musée, sans toutefois quitter son hôtel; au milieu de ces changements, les rédacteurs du projet de budget de 1939 s'égarent et dans ce document la bibliothèque est indistinctement dénommée, sans égard pour la délibération organique, « bibliothèque du musée Carnavalet », « musée Carnavalet (bibliothèque) » et même « Institut d'histoire » tout court et « Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines », avec ou sans *s* suivant les articles. Les mentions du projet de budget relatives au personnel provoquent des questions singulières; les textes organiques qui les régissent rangent justement les bibliothécaires dans le personnel technique, et ceux-ci figurent bien dans ce groupe, à raison de six agents, coûtant 228.000 francs; mais une note reporte agents et crédit au chapitre du personnel extérieur, où on ne trouve plus que quatre bibliothécaires coûtant 168.000 francs, et qui n'ont pas leur place dans le personnel extérieur.

Jadis tous les crédits de la bibliothèque Forney étaient réunis dans un seul chapitre; d'un coup d'œil on apprenait le fonctionnement de l'établissement. Ils sont aujourd'hui dispersés dans sept compartiments, mêlés notamment à ceux des bibliothèques municipales où est venu s'égarer le crédit d'achat de livres, reliure, etc. de la Bibliothèque administrative, qui est légalement un service départemental.

L'inspection des bibliothèques, actuellement confiée au Conservateur de Forney en vertu d'un acte qui n'a jamais été publié, comporte un crédit de 6.600 francs inscrit à deux chapitres différents.

Enfin, malgré le pluriel adopté par le projet de budget, il n'existe qu'un cours professionnel de bibliothécaires municipaux.

La bibliothèque pour la jeunesse, dite *L'Heure joyeuse*, de la rue Boutebrie, figure deux fois au projet de budget, sous deux appellations différentes, dont ni l'une ni l'autre n'est la bonne, et c'est une erreur de doctrine et de fait de la dénommer, comme sa sœur cadette de la rue Sorbier, bibliothèque enfantine.

Terminons par la bibliothèque de la Bourse du travail où le bibliothécaire assure un service de caisse.

Conclusion : s'il me fallait justifier l'affirmation que je soutiens depuis un quart de siècle sur la nécessité d'une réorganisation technique, rationnelle et moderne de l'ensemble des bibliothèques de la Ville de Paris, l'incohérence de leur budget m'en fournirait le moyen.

ERNEST COYECQUE.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

Peinture et protestantisme ou peinture et ethnographie? — Sous le titre *Protestantisme et Peinture*, M. F. Gigon, dans le *Mercure* du 1er janvier, écrit textuellement que les mots : « peintre protestant » contiennent « une contradiction intrinsèque, essentielle ».

Cette thèse me semble insoutenable et en contradiction avec les faits : l'évolution de l'art occidental depuis Luther et Calvin prouve absolument le contraire.

Aujourd'hui, un des cinq ou six coloristes français les

moins discutables, Auguste Chabaud (habitant Graveson dans les Bouches-du-Rhône) (1), dont les toiles figurent non seulement en des dizaines de Musées et de collections particulières, mais, à la place d'honneur dans les ateliers de plusieurs de ses confrères (chez Robert Lotiron, par exemple, protestant également... et chez le si réputé graveur Jean Laboureur), Auguste Chabaud, dis-je, l'admirable et lyrique maître provençal appartient à la religion réformée.

Mais il y a mieux: tous les célèbres Anglais du XVIIIe siècle se trouvaient, confessionnellement parlé, dans le même cas à peu près. Et Dieu sait que la pudeur et l'humilité ne les étranglaient pas!

Il y a pourtant mieux encore : la plus puissante école de peinture — après celle de la Renaissance italienne — l'école hollandaise ne comptait que des ennemis de la foi romaine.

Rembrandt, Jean Steen, Potter, Hals, Hobbema, Vermeer, Fabricius, Vos, Heda, Van Goyen, les deux Ruysdael, voire Vincent van Gogh (fils de pasteur) ne se souciaient pas plus du Pape que de l'Eucharistie.

La vérité est que M. Gigon n'a pas su ou voulu employer le mot exact. Au lieu de *protestant*, il aurait dû mettre : *helvétique*.

Le dessinateur de science prodigieuse qu'était Hodler, comme le glacial Vallotton et comme, actuellement, Bosshard, appartiennent à une communauté spirituelle où l'on souffre moins d'excès de doute que de manque d'horizon. Ce n'est point leur Christ qui défend de s'adonner franchement, passionnément et sans scrupules aux vastes jeux chromatiques des Véronèse et des Delacroix, c'est l'atmosphère dans laquelle ils naissent : la montagne empêche de s'exprimer selon les caprices du soleil et les conseils d'un décor transparent.

Il existe sans doute dans les Alpes, au Tyrol, ailleurs, des hommes qui peut-être plastiquement doués, sont comme sourds... de l'œil.

La Suisse possède des penseurs, des pédagogues, des humoristes, de vrais poètes et de très grands écrivains, mais non pas de peintres dans le sens qu'attribuent à ce mot un

(1) Si une longue amitié ne me forçait pas à une extrême discrétion, je pourrais donner de curieux détails sur l'opiniâtreté avec laquelle Chabaud tient à la foi de ses aïeux nîmois.

Tourangeau ou un Breton, un Toscan, un Vénitien ou un Flamand.

Ni la magistrale technique linéaire, ni le plus aimable instinct d'imagier, ni le symbolisme le plus coavaincu ne suffisent à faire un peintre.

James Ensor, que cite M. Gigon, a brossé autre chose que ses « masques ». Vlaminck, nommé également, ne s'est pas seulement extériorisé en « ciels sinistres », mais en les plus évocatrices natures-mortes qui soient, en des portraits de blondes jeunes filles, en des nus, en d'exquis bouquets et en des coins de campagne adorablement ensoleillés, même sous la neige.

Personne ne nie que l'on ne retrouve pas toujours dans l'effort d'un authentique réalisateur l'empreinte de son âme et de son caractère.

Mais en peinture, cette révélation d'un tempérament doit transpirer à travers les touches du pinceau et non pas se manifester à côté de tours de force ou grâce à une littérature dont l'artifice — profitant sans doute au sujet — rend douteuse l' « irrésistible inspiration », cette seule raison d'être d'un tableau, qu'il représente un paysage, un visage, un coin de cuisine ou un coin d'océan.

VANDERPYL.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

L'histoire du canal de Suez. — On parle à nouveau, en ce moment, beaucoup du canal de Suez; c'est une question d'actualité.

Dès l'antiquité, des travaux considérables pour le temps furent entrepris pour relier la Méditerranée à la mer Rouge. A trois reprises, à des périodes plus ou moins longues, un canal avait existé mettant par l'intermédiaire du Nil les deux mers en communication. La première, dont on ne connaît pas la durée, se place sous les dernières dynasties des Pharaons (500 ou 600 ans avant notre ère), la seconde période durant 455 ans depuis les premiers successeurs d'Alexandre jusque vers la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire jusqu'aux règnes des Antonins, la troisième durant 130 ans, au début de l'ère arabe, s'est terminée en 775.

L'idée d'un canal réunissant les deux mers directement, c'est-à-dire sans l'utilisation du Nil, sans doute fort ancienne, fut pour la première fois proposée par la France au grand vizir du Sultan par l'Ambassadeur de France à Constantinople, M. Girardin, en 1685 sur l'ordre du secrétaire d'Etat à la Marine, le marquis de Seignelay, fils de Colbert.

Cent ans plus tard, en 1799, au cours de l'Expédition d'Egypte, Bonaparte fit faire des études. Le projet fut repris par les Saint-Simoniens dont un groupe séjourna en Egypte de 1833 à 1837, sous la direction du Père Enfantin. Une société fut même constituée le 27 novembre 1846 sous le nom de Société d'études pour le canal de Suez; elle comprenait trois groupes d'associés allemands, anglais, français ayant chacun un ingénieur; au commencement de 1854 comme il n'y avait encore aucun résultat pratique, Ferdinand de Lesseps intervint.

Il avait suivi la carrière diplomatique et s'était particulièrement distingué pendant la peste d'Alexandrie en 1834, puis à Barcelone pendant la révolution de 1842-1843. Depuis qu'il avait quitté la carrière diplomatique il n'avait cessé d'étudier la question du percement du canal et avait compris que la meilleure solution était le passage direct au travers de l'isthme de Suez. En 1852 il avait rédigé un mémoire qu'il fit présenter à Abbas-Pacha qui régnait alors en Egypte; n'ayant obtenu aucun résultat il attendit une occasion favorable.

Elle se présenta à lui le 15 septembre 1854 avec l'avènement de Mohammed-Saïd qui avait été son ami de jeunesse lorsqu'il était vice-consul à Alexandrie. Il partit aussitôt pour l'Egypte, y débarqua le 7 novembre à Alexandrie. Il avait alors 49 ans, et obtint le 30 novembre un premier acte de concession. Un an plus tard une commission technique internationale fut chargée par Mohammed-Saïd de donner son avis sur le projet du canal maritime direct établi suivant les idées de Ferdinand de Lesseps par Linant-Bey et Mougel-Bey, deux ingénieurs français au service du Vice-Roi. Le rapport remis le 1er janvier 1856 estimait qu'il n'existait pas de différence entre les niveaux de la mer Rouge et de la Méditerranée comme le faisaient prévoir les travaux exécutés pendant

l'expédition d'Egypte sous la direction de Lepère et concluait à l'adoption du projet de Linant et Mougel.

Le 5 janvier 1856 un second acte de concession, confirmant et complétant celui de 1854, était signé par Mohammed-Saïd malgré l'opposition du gouvernement anglais. Celui-ci usa alors de toute son influence auprès de la Sublime Porte pour empêcher le Sultan de ratifier par un firman les concessions accordées par Mohammed-Saïd qui était sous sa suzeraineté. Ferdinand de Lesseps tenta une démarche auprès du Sultan de Constantinople, elle échoua. Il écrivit aux membres du Parlement et de la Cité à Londres, s'adressa au chef des libre-échangistes, aux chambres de commerce, aux armateurs et tint un grand nombre de réunions. Il convainquit d'importantes compagnies de navigation et les Chambres de Commerce de plusieurs grands centres maritimes ou industriels, mais il se heurta à l'opposition systématique du gouvernement britannique et de son chef, lord Palmerston. Cette hostilité officielle des Anglais persista pendant dix ans, mais la ténacité de Ferdinand de Lesseps appuyée par Napoléon III et par Mohammed-Saïd la surmonta. Mohammed-Saïd était Vice-Roi d'Egypte sous le nom de Saïd-Pacha.

Ferdinand de Lesseps n'avait pas voulu attendre l'approbation de la Turquie pour constituer « la Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez » dont Mohammed-Saïd lui avait confié la formation; ce nom montrait qu'il voulait accomplir une œuvre d'intérêt général qui s'adressait à toutes les nations. La souscription du capital de 200 millions de francs ouverte le 5 novembre 1858 et close le 30 ne répondit pas aux espérances du promoteur qui croyait à la participation des étrangers; ceux-ci impressionnés par l'hostilité de l'Angleterre répondirent peu à l'appel qui leur avait été adressé et ne prirent que 15.247 actions. En France 207.111 actions furent souscrites par 21.226 personnes réparties dans toutes les classes. Mohammed-Saïd vice-roi d'Egypte qui s'était engagé à prendre toutes les actions restantes en reçut 177.642. La répartition fut donc de 52 % en France, de 44 % en Egypte, de 4 % pour les autres pays.

La Compagnie fondée par Ferdinand de Lesseps en conformité du premier acte de concession (30 novembre 1854)

« pour le percement de l'Isthme de Suez, l'exploitation d'un passage propre à la grande navigation, la fondation de l'appropriation de deux entrées suffisantes, l'une sur la Méditerranée, l'autre sur la mer Rouge et l'établissement d'un ou de deux ports », a reçu par le deuxième acte de concession (5 janvier 1856) le droit de construire, d'entretenir et d'exploiter le Canal maritime pour une durée de « 99 années à compter de l'achèvement des travaux et de l'ouverture du Canal maritime à la grande navigation » c'est-à-dire à partir du 17 novembre 1869, date de l'inauguration du Canal. C'est donc le 17 novembre 1968 que prendra fin la concession.

Le second acte de concession stipule encore « qu'à l'expiration de cette période (le 17 novembre 1968) le gouvernement égyptien rentrera en possession du Canal maritime construit par la Compagnie, à charge par lui, dans ce cas, de reprendre tout le matériel et les approvisionnements affectés au service maritime de l'entreprise et d'en payer à la Compagnie la valeur telle qu'elle sera fixée, soit amiablement, soit à dire d'experts ».

Quelques mois après la constitution effective de la Compagnie, exactement le lundi de Pâques 25 avril 1859, le premier coup de pioche fut donné en grande solennité sur la plage de Port-Saïd et les travaux commencèrent aussitôt.

A cette époque l'outillage de gros travaux n'existait pas, l'instrument de travail était la pioche et les transports de déblais s'effectuaient avec « le couffin », le petit panier de l'Afrique du Nord. Peu à peu les travaux conduisirent à la réalisation d'un outillage d'année en année plus perfectionné. Le Vice-Roi Saïd-Pacha, ami de Ferdinand de Lesseps, accorda toujours à la Compagnie un appui puissant, mais il mourut en 1863 et Ismaïl-Pacha lui succéda avec le titre de Khédive; celui-ci montra beaucoup d'hostilité contre la Compagnie et en 1864 Napoléon III dut intervenir personnellement auprès de lui pour améliorer les relations et mettre les choses en état.

L'inauguration du canal eut lieu le 17 novembre 1869. Etaient présents l'Empereur d'Autriche François-Joseph, le prince et la princesse des Pays-Bas, l'Impératrice Eugénie, le Prince-Royal de Prusse qui ne devait régner que quelques

semaines comme Empereur d'Allemagne sous le nom de Frédéric III. La France, l'Allemagne du Nord, la Russie, les Pays-Bas, l'Espagne, l'Italie, la Norvège, la Suède avaient envoyé un navire.

A huit heures du matin, l'*Aigle*, yacht de l'impératrice Eugénie, quittait Port-Saïd et s'engageait dans le Canal, suivi du yacht de l'Empereur d'Autriche et de 44 navires répartis en cinq divisions. Ferdinand de Lesseps accompagnait l'Impératrice. A quatre heures, le convoi mouilla dans le lac Timsah en face d'Ismaïlia où le Khédive Ismaïl-Pacha offrit à ses hôtes une fête splendide dans le Palais qu'il avait fait construire spécialement pour cette réception. Le 19 la navigation reprenait entre le lac Timsah et le lac Amer où la flottille mouillait pendant la nuit; le 20 à onze heures du matin « l'Aigle » entrait dans la mer Rouge ayant accompli en seize heures de navigation proprement dite, sans aucun incident, la traversée du canal Maritime suivi par les autres navires.

En 1875, le Khédive Ismaïl-Pacha se trouvant dans une situation difficile chercha à négocier les 176.602 actions qu'il possédait auprès de différentes banques françaises. N'ayant pas réussi il les offrit à l'Angleterre; le premier ministre Disraeli, comprenant l'importance de cet achat au point de vue politique, agit sans tarder et, du jour au lendemain, accepta l'offre du Khédive et paya au comptant avec l'aide de la Maison Rothschild la somme de quatre millions de livres-sterling.

L'achat de ces 176.602 actions (sur un total de 400.000 actions) par l'Angleterre fut diversement apprécié par la presse mondiale, mais de Lesseps se déclara satisfait puisqu'il pouvait constater que la nation britannique acceptait loyalement la part qui lui avait été réservée et offerte au moment de la constitution de la Compagnie et il exprima l'espoir que le gouvernement britannique abandonnerait l'attitude hostile qu'il avait adoptée. Les négociations entre ce gouvernement et la compagnie aboutirent, un accord fut conclu le 21 février 1876, le Conseil d'Administration était augmenté de trois membres représentant le gouvernement britannique. Le 30 novembre 1883 un nouvel accord fut réalisé et appelé pro-

gramme de Londres; sept armateurs ou commerçants anglais renforçaient le Conseil d'Administration et un bureau de renseignements était créé à Londres.

D'autre part les conquêtes de Mehemet-Ali et de ses successeurs dans le Soudan avaient mis les finances de l'Egypte dans une situation telle qu'elle avait dû accepter le contrôle anglo-français. La révolte du colonel Arabi-Pacha en 1881 avait fourni à l'Angleterre l'occasion d'occuper la vallée du Nil sous le prétexte de protéger le Khédive et de maintenir l'ordre; peu à peu jusqu'en 1897 elle étendit les possessions de l'Egypte dans le Soudan jusqu'au Bahr-el-Ghazal. En 1904 la France fit abandon définitif de son influence traditionnelle dans la vallée du Nil. L'Angleterre a fait de grands travaux en Egypte pour l'irrigation.

Je ne peux m'étendre autant que je le désirerais sur la grandeur de l'œuvre de Ferdinand de Lesseps constamment améliorée afin de répondre aux besoins toujours nouveaux de la navigation et de l'augmentation du tonnage des navires toujours plus gros, qui a nécessité l'élargissement du canal et son approfondissement.

A noter ici que l'enfoncement des navires en marche dans le canal est un curieux phénomène dont il faut tenir compte. Pour un navire de fort tonnage dans les conditions les plus défavorables, se déplaçant à une vitesse de 15 à 18 kilomètres à l'heure, cet enfoncement atteint un mètre.

L'acte conventionnel signé à Constantinople le 29 octobre 1888 garantit dans son article premier que « le canal de Suez sera toujours libre et ouvert en temps de guerre comme en temps de paix à tout navire de commerce ou de guerre sans distinction de pavillon ». Les puissances signataires s'engageaient, en outre, à ne jamais commettre d'acte d'hostilité dans le Canal ou dans les ports qui en dépendent. Ce traité du 29 octobre 1888 a été signé par la France, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Russie, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Autriche et la Turquie.

Depuis, la convention de 1888 a pu être appliquée plusieurs fois : en 1898 pendant la guerre Hispano-Américaine, en 1904 pendant le conflit Russo-Japonais, en 1911 au cours de la guerre Italo-Turque et enfin en 1914. En 1914 la situation

de certaines puissances signataires était très particulière. L'Angleterre, dont les troupes occupaient l'Egypte depuis de longues années, était engagée dans le conflit. L'Egypte devait y entrer peu après. La Turquie, à laquelle l'Egypte devait faire appel pour demander assistance conformément à l'article 9 de la convention, allait non seulement entrer dans la guerre aux côtés des empires centraux, mais même tenter de s'emparer du Canal pour en interdire le passage aux navires des puissances alliées. Cependant avant cette violation de la convention par la Turquie, qui l'avait signée, on avait respecté les clauses puisque les navires allemands qui se trouvaient dans le canal à l'ouverture des hostilités avaient été autorisés à le quitter librement — il est vrai qu'ils furent capturés en mer par les Anglais.

Une expédition turque dirigée par les Allemands, et qui était partie de Palestine, parvint à traverser 300 kilomètres de désert en dix étapes et à atteindre les environs du Canal. Une avant-garde le traversa à Toussoum, un peu au sud du lac Timsah, à 3 heures du matin dans la nuit du 2 au 3 février 1915 et fut rejetée dans le Canal; ceux qui suivaient furent mitraillés sur la côte d'Asie. A la pointe du jour le *Hardinge,* croiseur auxiliaire de la marine britannique, et surtout les grosses pièces du vieux garde-côtes français le *Requin* anéantirent les troupes turques massées plus loin, souvent à de longue distance, dans le désert; le *Requin* parvint à détruire les grosses pièces de l'ennemi. Dans la journée d'autres attaques furent tentées par les Turcs et les Arabes sur différents points et également repoussées; le croiseur français *D'Entrecasteaux* prit part à l'action. Les Turcs qui avaient subi de très grosses pertes dans ce désastre firent demi-tour et ne tentèrent plus pareille opération. Le Canal était sauvé, la route des Indes restait libre.

Un monument colossal, aux dimensions énormes de ceux de l'ancienne Egypte, élevé par la Compagnie « aux Défenseurs du Canal » et œuvre de l'architecte français Michel Roux-Spitz se dresse dans le désert depuis le 3 février 1930 sur une colline (le Djebel Mariam) qui domine la sortie sud du lac Timsah que traverse le Canal.

En Egypte, le personnel est presque entièrement français.

La Compagnie a construit des maisons coquettes, des églises, des temples, 41 écoles de diverses nationalités, des hôpitaux, a créé des œuvres sociales, des plages dotées de stations balnéaires. Les enfants des agents peuvent être admis à tarif réduit dans les Collèges du Caire, d'Alexandrie et de Beyrouth, la compagnie contribuant au paiement des frais de pension. Des cours d'apprentissage sont ouverts gratuitement aux fils des ouvriers dans les ateliers généraux à Port-Fouad en face Port-Saïd de l'autre côté du Canal sur la rive d'Asie.

Pour conclure, il ne faut pas oublier que le Canal et toutes les installations doivent être cédés à l'Egypte dans trente ans contre paiement de la valeur qu'ils représentent, que la Compagnie est seulement concessionnaire des terrains appartenant toujours à l'Egypte et qu'enfin celle-ci n'est plus sous la suzeraineté de la Turquie comme avant 1914.

ANTONY GOISSAUD.

ART ET TECHNIQUE DRAMATIQUES

Situation du théâtre d'avant-garde. — Bien que couramment employée, l'expression *avant-garde,* appliquée au théâtre, exige peut-être certains éclaircissements. Ici même, très spirituellement, M. Pierre Lièvre avait défini ce théâtre : « ...une entreprise qui accepte à l'avance d'être déficitaire; qui n'est, tout au moins, jamais surprise de l'être et qui peut-être va même jusqu'à en tirer une secrète vanité » (1). Il est malheureusement vrai que quantité de tentatives d'avant-garde sont vouées à l'insuccès matériel. Ces mouvements vivent de sacrifices nombreux et du dévouement de leurs collaborateurs. Bien souvent ils s'épuisent, aussitôt oubliés, dans les dettes et la catastrophe financière. Il arrive parfois que leurs promoteurs aient été plus riches d'intentions que de talent et de compétence véritables, et la gloriole qu'ils tirent de leur faillite apparaît un peu vaine. Mais il n'en est pas toujours ainsi. Certains se lancent dans l'aventure avec toutes les qualités de culture, de métier et de talent requises. Lorsque, après des tentatives pleines de promesses, utiles à la cause de l'art dramatique, leurs efforts échouent, pour lesquels ils ont sacrifié temps et argent, leur désintéressement

(1) *Mercure de France,* 1er juillet 1935.

prend alors une certaine valeur. Ils ont quelques raisons d'en être fiers. M. Antoine avec le Théâtre Libre, M. Jacques Copeau avec le Vieux-Colombier, ont connu des heures difficiles et leurs mésaventures financières valent mieux qu'un sourire.

Ecartons tout ce que l'expression *avant-garde* peut cacher de tentatives vouées à l'insuccès par déficience totale, toutes celles qui recouvrent plus de vanité que d'intérêt porté à l'art, ou bien prennent prétexte de cette tradition de pauvreté pour chercher un lancement, sans bourse délier. Le théâtre d'avant-garde, le vrai, est, à notre époque, non seulement justifié, mais encore indispensable.

Le mot semble déplaisant à certains par ses prétentions et ses allures de franc-tireur. On préfère alors parler de théâtre d'art et montrer par là que, désintéressé de mobiles commerciaux, il est destiné uniquement à l'art, à l'œuvre et à l'expression dramatiques. Mais souvent il a bel et bien une position de combat, il est le premier signe d'un mouvement, d'un renouveau; il apporte quelque chose de neuf. Le Théâtre Libre, en réaction contre la routine, illustration du réalisme à la scène; le Théâtre d'Art, apôtre du symbolisme; le Vieux-Colombier, contre toutes les conventions et avec son souci de créer, à partir des éléments premiers, l'instrument docile aux mains du poète, font bien figure de militants novateurs, de destructeurs, au bon sens du terme. Ce sont des théâtres d'avant-garde.

C'est par nécessité qu'il est souvent irrégulier, destiné au vagabondage, errant de salle en salle. C'est la conséquence de certaines esthétiques qui l'a fait s'adresser à des auditoires parfois restreints, par conséquent sur de toutes petites scènes. De là le sentiment un peu étriqué qu'on ne saurait concevoir une tentative d'avant-garde autrement que dans un petit espace, dans une atmosphère étouffée. Mais c'est une interprétation pleine de dangers, propre à limiter les efforts dans certaines directions, offrant tous les périls, non pas d'une esthétique, mais d'un esthétisme arbitraire et sans résonance, non conforme en tout cas à notre conception large de l'avant-garde, luttant en tous sens et pour toutes les bonnes causes. Pourquoi de seules tentatives d'avant-garde dans des

salles de trois cents places? Il n'en serait donc pas de possibles en plein air, devant le mur d'Orange par exemple? Devant de larges auditoires? Comment qualifier les expériences de grande envergure de M. Max Reinhardt ou de Gémier? L'essai de M. Jean-Richard Bloch avec *Naissance d'une Cité,* au Vélodrome d'Hiver, était bel et bien d'avant-garde.

Le malheur, c'est que de pareilles démonstrations monstres coûtent cher. On peut, en jouant d'ingéniosité, réaliser sur de petites scènes de véritables miracles. On monte des spectacles à des prix de revient ridicules, où l'esprit de pauvreté se marie heureusement à celui de la sobriété artistique. Il n'en est pas de même des spectacles qui mettent en œuvre un matériel considérable, des appareils extrêmement coûteux, un personnel nombreux de techniciens : ingénieurs, machinistes, électriciens. Conséquence inéluctable : ces expériences ne se font pas dans les circonstances matérielles requises, et partant elles ne prouvent absolument rien. Après *Naissance d'une Cité,* toutes les discussions restent permises. Critiques et esthéticiens peuvent s'opposer arguments idéels et raisons abstraites, mais ils ne sauraient tirer une conclusion positive, expérimentale, de ces représentations où se sont à peine retrouvées les intentions de l'auteur et du metteur en scène.

Il en est des tentatives d'avant-garde comme des expériences scientifiques de laboratoire. Certaines peuvent se réaliser assez économiquement, mais les autres exigent des appareils compliqués et extrêmement coûteux.

Les théâtres d'avant-garde sont justement des laboratoires. Il faut, on doit les soutenir. L'époque bénie est passée où, presque sans le sou, mais confiant en sa bonne étoile on pouvait se risquer dans l'aventure. On vivait en bohème, les fournisseurs faisaient crédit, et l'on s'en tirait avec quelques dettes que l'on payait petit à petit. La dureté des temps interdit même cela! Un vrai succès artistique, souligné par la critique, ne permet pas d'envisager, non pas l'exploitation mais une tentative d'exploitation, si le théâtre n'a pas un minimum de possibilités matérielles. Quand, en plein romantisme, Rachel entreprit de remettre en honneur la tra-

gédie, elle joua d'abord devant des salles à peu près vides. Mais, au lendemain du second feuilleton de Jules Janin, la recette augmentait de mille francs. En trois semaines, après quelques chroniques élogieuses, elle passait de sept cents à six mille francs. A notre époque d'inflation publicitaire, l'influence de la critique nous paraît moins efficace.

Justifié en principe, le théâtre d'avant-garde de ces dernières années mérite-t-il une attention spéciale pour l'éclat de ses succès ou l'originalité de ses tentatives? Il est bien certain que rien de comparable au Théâtre Libre, ou au Vieux-Colombier, pour ne prendre que des modèles types, ne s'est encore manifesté. Nulle affirmation d'une esthétique nouvelle de la scène, nulle illustration d'une dramaturgie se rapportant à une école littéraire particulière. Tout se présente, dans la situation actuelle, comme si, pénétrée d'un large éclectisme, enrichie de trop d'expériences différentes et souvent contradictoires, l'avant-garde se contentait d'un héritage non encore parfaitement assimilé, sans chercher une orientation propre et un effort nouveau.

Depuis le Vieux-Colombier, le théâtre d'art s'est brillamment illustré avec MM. Jouvet, Dullin, Pitoëff, Baty. M. René Rocher venant s'ajouter aux précédents pour compléter le groupe du Cartel, il y a ainsi un certain nombre de salles dévouées à l'art dramatique. Leurs succès ont même impressionné les autres théâtres et leur ont prouvé qu'on pouvait vivre en faisant du théâtre d'art, aussi bien et peut-être mieux qu'en se confinant dans une routine destinée à flatter la paresse du public. La Comédie-Française, opérant un véritable rétablissement, a fait appel aux grands metteurs en scène, et précisément à ceux dont le mérite artistique est consacré. Avec MM. Jacques Copeau et Jouvet, Dullin et Baty, on peut dire que c'est l'avant-garde installée à la Comédie-Française. Il faut se réjouir de ce progrès, mais il implique la nécessité d'autres efforts. L'idéal artistique n'est pas fixé une fois pour toutes; il est mouvant. L'art n'est vivant que par ses évolutions et ses luttes, ses renouvellements et ses recommencements. Ces directeurs ont chassé le conventionnel d'une bonne partie du théâtre français, mais nous ne serions pas étonné que dans un avenir pro-

chain, en voulant faire du Jouvet, du Baty ou du Dullin, on refît du conventionnel! Nous sommes en effet à une époque où l'on assimile les techniques et les esthétiques à une vitesse remarquable, mais en les privant souvent de leur essence.

De sorte qu'à notre sens, il est singulièrement inutile pour une compagnie d'avant-garde, de reprendre une de ces techniques, une de ces esthétiques pour en faire le but unique de tout effort. Dans leur lutte contre l'avilissement de la scène par les conventions et les procédés, des maîtres nous ont façonné des moyens d'expression nouveaux. Se les approprier, sans en pénétrer l'esprit et la fin, par simple imitation technique, c'est recréer la convention et les procédés.

Adaptations de pièces étrangères sans intérêt particulier, résurrection d'œuvres secondaires, tels sont les prétextes à l'activité de beaucoup de groupes d'avant-garde. Le sort de l'auteur dramatique contemporain n'a pas l'air de les émouvoir. C'est la seconde erreur, le second danger. Il s'est produit un véritable divorce entre l'auteur et le metteur en scène, celui-ci ayant donné pour but unique à l'art dramatique ce qui ne devrait être qu'un moyen, et celui-là continuant trop souvent à ignorer les ressources et les exigences d'un instrument dont il n'a pas la maîtrise. Le rôle du théâtre d'avant-garde actuel ne devrait-il pas être alors de faire le rapprochement indispensable, de chercher des auteurs, de ramener à la scène les écrivains de mérite éloignés de la chose théâtrale parce qu'ils la méconnaissent ou qu'elle les a rebutés? Déjà nos metteurs en scène consacrés ne sont plus libres de faire des essais, de livrer un combat pour une œuvre de jeune, belle mais encore imparfaite. Au reste il est juste que leur maîtrise soit au service des écrivains en pleine possession de leur talent. C'est aux jeunes groupements qu'il appartient de chercher, de soutenir les jeunes auteurs.

Dédaignant la gloire de découvrir un poète dramatique, les directeurs des troupes d'avant-garde sont trop souvent tentés par l'éclat d'un succès personnel immédiat. Il peut être utile, pour des raisons d'étude ou de discipline, de faire appel aux chefs-d'œuvre du passé, aux grandes œuvres ou-

bliées ou méconnues dont on peut tenter le rajeunissement. Mais chercher une œuvre de second plan aux seules fins de la désarticuler, de la plier à un parti-pris de présentation scénique qui n'a même pas le mérite de la nouveauté, est vraiment sans intérêt.

Nous sommes persuadé qu'à l'origine de ces erreurs, de cette confusion des buts et des moyens de l'art dramatique, il entre un certain esprit élémentaire, primaire. Nous ne pouvons que regretter davantage l'absence d'une école capable d'apporter une large et complète culture dramatique, comme nous le faisions dans notre précédente chronique. Nous aussi nous avons notre conception du jeu et de la mise en scène, mais le problème de l'auteur, en ce moment, est trop important pour que nous ne le placions au premier plan.

ANDRÉ VILLIERS.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Georg. Wartenberg : *Digénis Akritas;* Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbucher. — Th. Kalliyanni : *Kritikes Selides, J. Condylakis.* (Avril-Mai-Juin); Hiraklion. — Alk. Yannopoulos: *I Hiroïki Peripeteia;* Nikolaïdi, Salonique. — G. Vouyouklakis : *O Xenos,* Athènes. — J. St. Œconomidis : *Kypraïka;* Rythmos, Papôsia, Chypre. — V. Hiliopoulos : *Histories tis Yeitonias, O Enamisis Nicolos;* Taroussopoulos, Athènes. — J. Malandrinos : *Sto dromo tou Hiliou;* Kyklos, Athènes. — Phoibos Delphis : *Boukolika,* poèmes, Athènes. — Mémento.

S'il nous est arrivé assez souvent, au cours de ces chroniques, de manifester l'intérêt réel et profond que nous portons au folklore grec, c'est que nous voyons en lui le lien vivant qui rattache le présent au passé, et tout particulièrement au passé byzantin. Il n'est guère facile, en effet, de bien comprendre l'hellénisme contemporain, si l'on ne remonte à Byzance. Par bonheur, de hardis philologues ont, depuis un demi-siècle, exploré les annales byzantines, et bien des lumières ont pénétré dans ce que l'on regarda trop longtemps comme un ténébreux chaos.

Nous savions tout ce que les origines helléniques doivent à l'Orient phénicien, et nous soupçonnions fort bien que le miracle antique n'était pas intégralement européen; mais le fait que les œuvres et la pensée de l'Antiquité se soient imposées à l'Europe n'a pas éclairci pour celle-ci le problème

de Byzance, parce que la fusion des éléments occidentaux et orientaux s'y est faite selon un autre dosage et sur un autre plan, le plan chrétien orthodoxe. Cette fusion s'est faite à Constantinople, et les éléments anatoliens ont parfois été les plus nombreux. C'est ce qui rend passionnante l'étude de cette très vivante et pittoresque épopée du xe siècle, qui a nom **Digénis Akritas,** véritable chanson de geste éclose aux confins de la Cappadoce. De longues luttes armées entre deux croyances, entre deux races donnèrent naissance à ce poème, dont maints épisodes se sont perpétués jusqu'aujourd'hui dans la mémoire du peuple. De telles chansons peuvent être entendues parfois aux environs d'Athènes, où l'exode des populations d'Asie-Mineure, à la suite de la prise de Smyrne, les a fait émigrer, et c'est là un détail bien impressionnant; car il y a longtemps qu'en France la *Chanson de Roland* a déserté la mémoire des paysans. Le *Digénis Akritas* fut découvert, il y a une soixantaine d'années, à Trébizonde, par M. Savas Ioannidis. Il fut aussitôt publié avec une traduction française par MM. Sathas et Legrand (1875). En 1882, sur un manuscrit nouveau découvert à Grotta-Ferrata, Legrand établit une édition quelque peu différente. D'autres manuscrits, comportant des remaniements de textes primitifs, virent successivement le jour. De leur comparaison il résulte que le texte de Grotta-Ferrata offre la leçon la meilleure. Nous ne saurions résumer ici les divers épisodes du poème. Disons seulement que *Digénis* tire son nom d'une double origine. Son père était un émir musulman et sa mère était byzantine. Par son ascendant, elle réussit à obtenir la conversion de son mari au christianisme, et c'est là un précieux témoignage de la puissance d'assimilation exercée par l'hellénisme. Tout ce qui touche à l'organisation de la famille, au rôle de la femme, aux divers détails de mœurs — et le poème n'en néglige aucun — est éminemment instructif. Nous saisissons là sur le vif la vie byzantine, qui s'est prolongée jusqu'à nous chez les Grecs modernes. Voilà pourquoi le *Digénis Akritas* est un document si précieux pour l'ethnographe.

L'éminent byzantinologue allemand, M. Georges Wartenberg, avec la science approfondie qui le distingue, a donné, il y a quelque temps, dans sa langue, une transposition versifiée

de la bouillonnante épopée anatolienne. Il l'a fait en connaisseur averti de la riche matière qu'il avait entrepris de traiter; mais son vers manque de souplesse, et l'on sent trop bien que le savant n'est pas assez poète. Telle quelle, cette traduction est un document précieux, puisqu'il permettra à toute une élite d'étudiants, mieux versés dans la langue allemande que dans le grec médiéval, de comprendre une civilisation qui n'a pas disparu entièrement du génie de la race hellénique. Voilà pourquoi nous avons cru devoir accorder une référence à cette traduction, tout en évoquant le souvenir du grand helléniste français que fut Emile Legrand.

A l'époque contemporaine, et lorsque l'hellénisme put enfin refleurir dans la liberté, c'est chez les conteurs et non plus positivement chez les poètes, qu'il faut aller chercher les éléments d'appréciation sur le tempérament grec. Fort à propos M. Ph. Politis (*L'Hellénisme contemporain,* juillet 1938) nous présente *Trois prosateurs grecs :* André Karkavitsas, Alexandre Papadiamandis et Argyris Ephtaliotis, qui ont préparé, en leur temps, la naissance du roman de mœurs et qui sont loin d'être des inconnus pour les lecteurs de ces chroniques. Nous avons plaisir à souscrire aux jugements portés par M. Ph. Politis. Parti d'un culte ébloui pour la Tradition populaire, où il croyait pouvoir puiser sans réserve, Karkavitsas apprend peu à peu à saisir la réalité vivante, et il fait des découvertes qui l'effraient. De là *Le Mendiant,* satire du Grec sans conscience; de là *L'Archéologue,* satire du pédantisme stérile. M. Ph. Politis insiste à bon droit sur le tempérament nostalgique de Papadiamandis, que hantaient les gracieux souvenirs de son île natale de Skiathos, et que séduisait l'humble décor des chapelles rustiques. Nul ne fut moins touché par les influences de l'Occident que ce doux peintre byzantin, dont la naïveté d'âme fit un observateur minutieux de la vie des simples, en même temps qu'un parfait musicien du Verbe, en dehors de tout dogmatisme lexicographique.

Argyris Ephtaliotis fut, par excellence, un critique, écrit M. Ph. Politis. Un critique et d'abord un patriote, qui cherche patiemment par quelles voies le peuple auquel il appartient pourra retrouver la grandeur perdue. Ce qu'il accuse en première ligne chez le *Rômios,* c'est la tendance effrénée à servir

son propre intérêt. La défaite de 1897 déchira le cœur d'Ephtaliotis. Il découvrit alors que la déchéance de sa nation provenait de son manque de mémoire. Il comprit qu'elle devait prendre conscience de son génie historique, afin de regrouper ses forces. C'est pourquoi il entreprit d'écrire l'*Histoire de la Roméicité*. Peut-être Ephtaliotis a-t-il vécu trop loin de son pays pour être autre chose qu'un critique, c'est-à-dire pour devenir un artiste profondément humain, puisant les éléments de son art au cœur même de la vie. Du moins a-t-il planté les jalons qui mènent à la vérité.

Le magnifique numéro spécial que les **Pages de Crète** viennent de consacrer à **Jean Condylakis**, et auquel ont collaboré d'éminentes personnalités littéraires telles MM. Sotiris Skipis, Miltiade Malacassis, J. Vlachoyannis, J. Sphakianakis, Alkis Thrylos, etc., nous invite à placer ici le nom de l'auteur de *Patoukhas* à côté des trois prosateurs précités. Conteur plein d'humour, mais peu soucieux de couleur et assez inhabile à créer une atmosphère, Condylakis manifeste surtout des qualités de psychologue, et il excelle à dessiner un caractère. Les souvenirs de son île natale de Crète l'ont abondamment servi, et ils l'eussent servi davantage encore s'il avait été tant soit peu poète. Ses contes sont plutôt d'un bon journaliste que d'un styliste averti de nuances et de subtilités grammaticales; mais il reste l'auteur d'une sorte de chef-d'œuvre où s'incarne une figure typique : *Patoukhas*. Condylakis était né en 1861; il mourut en 1920. Avec son sens critique aigu et sa franchise habituelle, Mme Alkis Thrylos a écrit sur Condylakis et son œuvre des pages définitives.

On ne contestera pas à M. Grégoire Xénopoulos le mérite d'avoir de façon plus décisive ouvert la voie à ses successeurs, en passant de la simple étude de mœurs au roman véritable que cultivent aujourd'hui, de façon assez diverse, quelques jeunes talents. Toutefois, le conte garde ses fervents, et il en est dont la maîtrise est incontestable : Voutyras, par exemple. Dans la génération dite de 1930, se détachent déjà quelques figures d'avenir : MM. Vénézis, Sphakianakis et Yannopoulos, par exemple. Certes, les neuf récits de **L'Aventure héroïque** montrent en M. Yannopoulos un écrivain préoccupé de tirer des éléments les plus prosaïques des étincelles

de vie profonde, et c'est ainsi qu'il vient de faire entrer Salonique dans la littérature néo-grecque; mais peut-être reste-t-il trop fidèle à cette vision pessimiste, qui cherche l'originalité dans l'étude des tares physiques et morales, et qu'affectionne une certaine avant-garde. Cependant, les traits poétiques ne font pas défaut chez M. Yannopoulos, et il aime les hommes.

L'orgueil d'un grand passé millénaire, en face des déchéances morales du présent, la chute tragique des espoirs impériaux, l'impuissance à dégager d'un morne présent les prestiges d'une beauté nouvelle poussent l'élite des jeunes Hellènes vers un pessimisme qui se justifie aisément dans une réalité fragmentaire. Ce pessimisme exagéré n'en garde pas moins le mérite d'incliner les esprits vers les profondeurs. Je prendrai pour exemple le grand roman de M. G. Vouyouklakis, **L'Etranger.** Né en Athènes au revers de l'Acropole, poussé vers sa vocation d'écrivain par la lecture des œuvres de Dostoïevsky, de Stendhal, de Zola, M. Vouyouklakis ne se préoccupe pas de construire son récit selon des formules connues. Il regarde minutieusement vivre ses personnages selon leurs instincts et à l'écart de toute intellectualité, comme c'est le cas chez les simples gens du monde entier. Tels qu'il les voit dans leur inconscience et guidés seulement par de brusques impulsions aussi coupables souvent qu'irrépressibles, il s'efforce de nous les montrer. Ils ne sont pas beaux, et nous aimons à nous figurer qu'ils sont exceptionnels. C'est de l'histoire naturelle exposée sur le ton de la conversation, et l'on ne saurait dénier à cet ouvrage une originalité véritable. Nous ne savons deviner le plus souvent pourquoi, sur les visages, le rire succède aux larmes, ou *vice-versa.* Mais ceux qui rient ou qui pleurent le savent-ils eux-mêmes? Costas n'est-il pas une sorte de détraqué victime de ses rêves, et qui donne le jour à d'autres détraqués, comme le sont aussi ceux qui l'entourent? Au fait, quand les membres d'un groupe humain ont subi trop d'épreuves, ceux qui en descendent ne sont-ils pas en majorité des anormaux? Mais personne n'y prend garde. Ainsi s'élabore le Roman grec, fruit d'une ardeur douloureuse et qui veut prendre conscience. Le *Kaïmos tis Rômiosynis* est bien le trait profond de la grécité nouvelle.

Il n'est point absent des **Chypriotes** de M. J. Stavrinos Œconomidis, qui ont un goût si prononcé de terroir et qui répondent si exactement au sous-titre du livre : *Scènes de la vie des montagnes et des plaines de Chypre.* Fort ingénieusement le conteur n'a pas manqué d'utiliser pour ses dialogues le pittoresque dialecte de l'île, riche en consonnes redoublées. Récits courts, pleins de sève et de couleur locale.

L'auteur des **Histoires du voisinage,** M. Vassos Hiliopoulos, excelle à faire parler ses personnages de veillée, et ce n'est pas sans adresse qu'il nous fait pénétrer dans l'âme des simples. Avec Mlle Jeanne Malandrinos nous retrouvons l'ample lumière hellénique. Jeunesse, amour, rires et larmes d'enfants, soucis maternels, séduction du ciel, de la mer, de la montagne, du jardin plein d'abeilles, tout chante en ces proses délicatement cueillies **Sur la route du Soleil,** et qui font songer au *Croissant de lune* de Tagore

Dédiées pieusement à l'un des maîtres éminents des Lettres néo-grecques contemporaines, Petros Vlastos, enrichies d'un poème liminaire du génial rénovateur de l'idée delphique, Angelos Sikelianos, les **Bucoliques** de M. Phoibos Delphis rajeunissent étrangement une matière illustrée diversement par Krystallis et par Drossinis. C'est la pure spiritualité du culte de Déméter qui inspire le poète, et il affectionne particulièrement les grands vers classiques. En hommage au sol sacré de Delphes, on retiendra son *Hymne à la Terre,* son offrande *A Artemis,* à *Pallas Athéné.* Un pur et profond poète.

Mémento. — La chronique cosmopolite est un terrain où se meut avec aisance M. Thrassos Castanakis, qui dédie à son maître Lysandre Prasinos Thrassos, sous le titre de *O Homogénis Vladimiros,* six récits, où l'on discerne un effort vers un art moins cursif, effort nuancé d'élégance réelle.

A *L'Hellénisme contemporain* (juin et juillet 1938) il faut lire *Les Mémoires du général Macroyannis* par J. Vlachoyannis et *La Grande Sœur,* nouvelle de C. Hatzopoulos. A la même revue (août 1938) les pages magistrales de Samuel Baud-Bovy sur le poète Séféris, dont est traduit un magnifique fragment : *Les Argonautes.* De même (octobre 1938) *Une page inédite* de J. Psichari, et un conte de Sfakianakis : *La Maison aux roses.*

Nechelliniki Logotechnia publie de son côté, entre autres choses

dignes d'intérêt, des vers de poètes nouveaux et en première ligne une forte étude de Hourmouzios, *I métapollitiki helliniki logotechnia,* où justice est rendue à l'œuvre delphique de Sikelianos (juillet 1938). Dans le numéro d'août de la même revue, Rigas Golphis résume *l'Œuvre de Psichari* si décriée parfois aujourd'hui, Phanis Michalopoulos met au jour l'étrange figure de *Kyrillos o Loukaris,* le Luther de l'Anatolie. Le même dans le fascicule d'octobre étudie l'œuvre du grand conteur chypriote *Nicos Nicolaïdis.* On consultera avec fruit la partie bibliographique.

Reçu *Kainourgioi Anthropi* par Alekos Lidorikis; *Hiliotropaina* par Kalantzis; *Krini* par K. N. Constantinidis; *Sur un Sacrifice d'Abraham de Romanos,* etc., par Samuel Baud-Bovy, etc.

D. ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

L'idée missionnaire chez le Père de Foucauld. — Le Père de Foucauld a laissé une nombreuse correspondance. Ses biographes ne nous en ont livré que de rares passages. Grâce à M. Jacques de Dampierre, voici que nous pouvons lire une première série des lettres, celles à Henry de Castries (1850-1927), ami de jeunesse de Charles de Foucauld, comme lui ancien officier colonial, explorateur, géographe et historien du Maroc, comme lui connaisseur fervent de l'Islam, des langues, des mœurs, des traditions, du folklore arabes ou sahariens.

Tous deux aimaient le bled et ses indigènes, tous deux s'inspiraient du même patriotisme colonial. Une différence toutefois : Henry de Castries se demandait si le catholicisme valait mieux que la religion de Mahomet; le Père de Foucauld était un apôtre, un missionnaire.

Dès sa conversion, car il était resté douze ans sans aucune foi, la même idée a dirigé tous ses actes, une idée de moine-chevalier, d'officier de Notre-Seigneur aux avant-postes, d'ermite qui prie et célèbre la messe parmi les infidèles, se renonce dans la charité, pour appeler la Lumière de Dieu là où elle ne brille pas encore.

Sitôt après son stage préparatoire de Trappiste en Palestine et à Notre-Dame-des-Neiges (Lozère), à peine ordonné prêtre, il rêve d'établir au Maroc une *zaouïa* (ermitage) d'apostolat par la pénitence, la prière, la charité :

Nous sommes quelques moines qui ne pouvons réciter notre Pater sans penser avec douleur à ce vaste Maroc où tant d'âmes vivent sans sanctifier Dieu, faire partie de son royaume, accomplir sa volonté, ni connaître le pain divin de l'Eucharistie; et sachant qu'il nous faut aimer ces pauvres âmes comme nous-même, nous voudrions faire, avec l'aide de Dieu, tout ce qui dépend de notre petitesse pour porter vers elles la lumière du Christ et faire tomber sur elles les rayons du cœur de Jésus... Dans ce but, pour faire en faveur de ces malheureux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous, nous voudrions fonder sur la frontière marocaine non pas une Trappe, non pas une exploitation agricole, mais une sorte d'humble petit ermitage, où quelques pauvres moines pourraient vivre de quelques fruits et d'un peu d'orge, récoltés de leurs mains, dans une étroite clôture, la pénitence et l'adoration du Saint-Sacrement, ne sortant pas de leur clos, ne prêchant pas, mais donnant l'hospitalité à tout venant, bon ou mauvais, ami ou ennemi, musulman ou chrétien... C'est l'évangélisation non par la parole, mais par la présence du Très Saint Sacrement, l'offrande du divin Sacrifice, la prière, la pénitence, la pratique des vertus évangéliques, la charité, une charité fraternelle et universelle partageant jusqu'à la dernière bouchée de pain avec tout pauvre, tout hôte, tout inconnu se présentant, et recevant tout humain comme un frère bien aimé... (25 juin 1901).

Vous avez parfaitement compris ce que je voudrais : établir une *zaouïa* de prière entre Aïn-Sefra et le Gourara, pour faire rayonner l'Evangile, la Vérité, la Charité, Jésus... (8 juillet 1901).

Première réalisation (1902-1903) : il obtient des autorités religieuses et civiles la permission de s'installer à Béni-Abbès, dans l'extrême Sud oranais, comme aumônier libre pour donner « soins, consolations et sacrements » à nos soldats malades ou mourants, pour les veiller et les ensevelir chrétiennement s'ils meurent. Les soldats lui construisent en briques sèches et troncs de palmier une chapelle et trois cellules. L'ancien lieutenant de chasseurs d'Afrique, l'ancien explorateur du Maroc est devenu « le frère Charles » (*khouia Carlo*), le marabout des légionnaires et des indigènes. Aussitôt il proteste contre l'insuffisance morale de notre administration; on ne devrait pas laisser subsister l'esclavage dans ces régions, on devrait créer des établissements d'éducation pour les enfants des deux sexes qui errent presque tous à l'abandon, on ne devrait pas envoyer dans ces zones de pénétration les malheureux *joyeux* qui ne sont pas de

bons ouvriers, pratiquent ouvertement tous les vices, font mépriser la France et les Français. Surtout il faudrait multiplier les ermitages donnant l'exemple du travail et de la charité.

Priez Dieu, cher ami, pour que je fasse ici l'œuvre qu'Il m'a donnée à faire; que j'y établisse, par Sa Grâce ,un petit couvent de moines fervents et charitables, aimant Dieu de tout leur cœur et le prochain comme eux-mêmes; une *zaouïa* de prière et d'hospitalité d'où rayonne une telle piété que toute la contrée en soit éclairée et réchauffée; une petite famille imitant si parfaitement les vertus de Jésus que tous aux alentours se mettent à aimer Jésus (2 mars 1902).

En 1904-1905, il parcourt les pistes du Sud avec les méharistes du commandant Laperrine qui ont pour mission d'apprivoiser les Touaregs, « de nous faire connaître, aimer, estimer d'eux, précise le P. de Foucauld, leur prouver que nous les aimons, établir la fraternité entre eux et nous ». Il y poursuit la même besogne qu'à Béni-Abbès :

J'ai demandé à Laperrine la permission de travailler à cette œuvre de fraternisation, il me l'a permis ,et je suis là depuis quatre mois... Causer, donner des médicaments, des aumônes, l'hospitalité du campement, se montrer *frères*, répéter que nous sommes tous *frères* en Dieu et que nous espérons tous être un jour dans le même ciel, prier pour les Touaregs de tout mon cœur, voilà ma vie. (17 juin 1904).

Et c'est encore la même besogne qu'il poursuit (1909-1917), tout en y ajoutant des travaux de linguistique et de folklore, dans l'ermitage aujourd'hui sacré de Tamanrasset :

Je vais reprendre mon travail quotidien : apprivoisement des Touaregs, des indigènes de toute race, en tâchant de leur donner par moi ou par d'autres un commencement d'éducation intellectuelle et morale, ne m'adressant pas aux enfants, mais aux grandes personnes et travaillant petitement et doucement, à civiliser matériellement, intellectuellement, moralement. Tout cela pour amener Dieu sait quand, peut-être dans des siècles, au Christianisme. Tous les esprits sont faits pour la Vérité, mais pour les Musulmans c'est affaire de très longue haleine.

Il faut faire d'eux intellectuellement et moralement nos égaux, ce qui est notre devoir. Un peuple a envers ses colonies le devoir des parents envers leurs enfants : les rendre par l'éducation et

l'instruction égaux ou supérieurs à ce qu'ils sont eux-mêmes. L'œuvre est difficile et longue; il faudait les grands efforts d'un grand nombre pendant longtemps... (29 mai 1909).

Sur cette mission coloniale de la France qui, selon lui, doit s'inspirer d'une fin morale et chrétienne, non pas seulement de buts politiques et économiques, il insiste dans presque toutes ses lettres :

Cet empire colonial que Dieu a donné à la France lui impose des devoirs envers ses sujets, dont le premier est de faire son possible pour le salut de leurs âmes (1er mai 1914).

La même lettre pose les bases d'une confrérie qui aurait pour objet d'aider à l'évangélisation des infidèles dans nos colonies :

Les moyens proposés sont de se convertir soi-même, de convertir ce qui nous touche de près, ce qui nous entoure, et d'aider les prêtres, les religieux, les religieuses, les laïcs qui évangélisent les infidèles, par tous les moyens en notre pouvoir.

Espérons que ce témoignage d'une âme missionnaire détruira l'erreur de tous ceux qui prétendent retrouver chez le Père de Foucauld je ne sais quel ascétisme oriental de la solitude et de l'abjection. PIERRE MESSIAEN.

PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES

Un revenant : Willy, ou le mort qui parle, de Suisse et d'outre-tombe, comme s'il fût devant le « micro », cela grâce encore à l'extrême obligeance de M. Georges Andrieux. Où on retrace en quelques mots la grandeur et la décadence d'Henry Gauthier-Villars, dit Willy, dit « l'Ouvreuse », dit Maugis, dit je ne sais plus quoi encore, ex-vedette protéiforme et très parisienne. De quelques-uns de ses amis et d'Henri Albert en particulier, dilettante et lettré traducteur des œuvres de Nietzsche. Où, à propos d'un journal qu'H. Albert aurait tenu, on ne peut résister au plaisir de citer d'ingénieuses, subtiles, courageuses et belles réflexions de M. le bâtonnier Emile de Saint-Auban sur le Silence et le Secret, les vrais rois de l'époque. On retrouve enfin le revenant Willy, égaré parmi ces détours. Il livre aux lecteurs, entre autres choses plus ou moins connues ou secrètes, les clefs de deux de ses romans, *Un vilain Monsieur* et *La Maîtresse du Prince Jean*, laquelle n'était autre que Léonide Leblanc, qui n'eût pas manqué, si elle n'avait quitté cette terre qui pour elle fut, pour autant qu'on a pu le savoir, un séjour de volupté, de traiter Willy lui-même de vilain monsieur, ce qu'a dû faire Anatole France, irrité de figurer à son désavantage au chapitre III du premier nommé de ces deux romans indiscrets, au cours d'un dîner chez Mme Moupet des Tares, laquelle rappelle, en plus « moche », comme eût dit Willy, Thérèse Martin-Bellême, l'héroïne du *Lys Rouge*. Où on voit Léonide Leblanc citée en justice pour des outrages publics à la pudeur qu'elle ne commit jamais que dans l'intimité.

Voici un revenant. C'est Henry Gauthier-Villars qu'il se

nommait de son vivant, alias Maugis, dit également l'« Ouvreuse » (du Cirque d'Eté), plus connu des lecteurs de journaux folichons tels que la *Vie en rose,* le *Frisson,* etc., sous le nom de **Willy,** Willy le père des *Claudine* qui, de 1890 à 1910, fut célèbre à Paris à peu près dans tous les mondes et tous les milieux, qui le fut un peu moins de 1910 à 1914, un peu moins encore de l'armistice à sa mort. Depuis, le silence s'est fait sur lui, en tant qu'écrivain. *Requiescat in pace.* Pas tout à fait. On a craché sur ses cendres, et nul d'entre ses amis ne s'en est indigné, — publiquement s'entend. Ils n'ont pas osé défendre sa mémoire. Ils sont restés « peinards ». Mme **Madeleine de Swarte** se fût montrée plus brave que tel, qui ne l'est qu'en paroles, et qui vous chuchote ses confidences, l'oreille au guet, tournant la tête à droite et à gauche, alternativement, à la manière des phares, qui balaient de leur faisceaux lumineux l'obscurité océane, pour se garer à temps de quelque fâcheux indiscret, mais sans doute, Mme de Swarte n'eût-elle pas trouvé un journal ni une revue où défendre ce mort si lâchement diffamé. Les « chers amis » du pauvre Willy, les hommes comme les femmes, l'ont « plaqué », pour employer son argotique langage, et se sont « défilés », détournant la tête et marmonnant, comme quelqu'un que je ne nommerai pas pour ne pas risquer de m'attirer une nouvelle épître plus éplorée que certaines stances de la « pauvre Marceline », qu'après tout ils n'ont pas charge de mémoire. Je veux encore me charger de celle-ci, bien que je me sois déjà chargé allègrement de cinq ou six autres, que je ne déposerai pas sur le bord du chemin. M. Léautaud recueille des chiens et des chats errants. Je recueille de pauvres morts de talent, dont l'œuvre est tombée en déshérence. Je m'emploie de mon mieux à les faire connaître des jeunes gens des nouvelles couches (qui, en fait d'art et de littérature, en ont une, et fameuse!), et même des hommes de leur génération. Je suis parvenu à faire éditer deux ou trois livres posthumes et il s'est trouvé une bonne âme, pour m'accuser de trafiquer des dépouilles d'un mort. Je saisis le moindre prétexte pour parler d'eux; en écrivant, chaque fois que ce m'est possible, je place leur copie — comme s'il se fût agi de débutants. « Lisez donc la *Nichina,* ai-je dit à celui-ci,

c'est un très beau livre, connu et goûté, d'une centaine d'amateurs à peine — je fais bonne mesure — autant dire que c'est un inédit, rééditez-le, vous tiendrez là un succès; si vous vous défiez de mon emballement, demandez plutôt à M. Maurras ce qu'il en pense, ou à M. Gide, votre ami. » A celui-là, comme à celui-ci, j'ai vanté de même le *Voleur*, donnant cette fois pour référence M. Léon Daudet, qui est pourtant aux antipodes de Darien, à qui cela ne l'empêche pas de lever parfois son chapeau, politesse que cet écrivain de grand talent en est encore à attendre des « leaders » socialistes, communistes, et autres avant-gardistes. Je me serais adressé à des sourds que j'aurais eu plus de chance d'être entendu. De temps en temps, je reprends mon antienne, dans l'espoir de rencontrer, un jour ou l'autre, un homme de bonne volonté, qui tout au moins veuille se donner la peine de lire ces livres que je ne me lasse pas de recommander... Et mon revenant que j'ai semé en route! Le revoici. C'est un mort qui va vous parler, comme au Grand Guignol ou dans les romans d'Emile Richebourg, Jules Mary, Pierre Sales et autres maîtres du roman populaire — le bien nommé, puisque c'est le seul dont se régalent les classes ouvrières, qui se moquent royalement des romans populistes ou véristes de Charles Louis-Philippe, Eugène Dabit et autres « damnés » de la littérature bourgeoise du même poil et du même acabit. La « voix de son maître », qui est aussi d'outre-tombe, vous allez l'entendre dans quelques instants, ni plus ni moins que si vous étiez « à l'écoute ». Puisque c'est l'usage que le « speaker » présente la vedette qui s'apprête à lire son boniment aux « chers auditeurs », permettez-moi de vous présenter, « chers lecteurs », cette vedette « 1900 ». J'ai disposé devant moi, pour me rafraîchir au besoin la mémoire, deux biographies qui lui furent consacrées et un roman écrit par Willy en personne, à moins que ce ne soit pas un de ses « nègres », roman cynique et doublement autobiographique — *En bombe* — orné qu'il est d'illustrations photographiques, dont ce bambocheur et ses compagnons de noce firent les frais. Des deux panégyriques, le plus épais étant dû à la complaisance d'un M. de la Hire, c'est le plus mince qui de beaucoup me paraît le plus intéressant. C'est

une brochure d'Henri Albert. Encore un oublié, sauf, je l'espère, des lecteurs du *Mercure*, où il rédigeait la rubrique des lettres allemandes avec la juste autorité que lui avait value son excellente traduction des œuvres de Nietszche. Pourquoi Henri Albert entreprit-il d'écrire une notice à la louange de Willy? Ce serait un mystère insoluble, s'il n'était loisible d'imaginer que ce fut le *Cas Wagner* qui mit les deux écrivains en rapport par le truchement de l' « Ouvreuse ». Henri Albert fut un homme de plaisir et un fin lettré, — un dilettante en un mot. Il fut des amis de Pierre Louys et collabora avec Henri de Régnier, Jean de Tinan, André Lebey et MM. André Gide, A. F. Herold et le modeste, alors, P. V., — Paul Valéry, à la rédaction du *Centaure*, qui n'eut que deux numéros en deux volumes. Eclectique comme les fils de famille l'étaient à Athènes, ou à Alexandrie au temps de Chrysis et de Demetrios, de la montagne abrupte où il venait de recueillir et traduire les propos sibylllins, traversés d'éclairs de génie, de Zarathoustra, il descendait prestement vers la plaine et, passant de la rive gauche à la droite, frayait volontiers dans le quartier de la Madeleine et des Madeleines exaltées par le *Gil Blas*. Celles-ci le changeaient de celui-là, c'est une raison suffisante qu'on peut trouver à l'agrément qu'il prenait au commerce de Mlle de Pougy, qui, du reste, lui rendait bien sa sympathie. J'ai entendu dire qu'Henri Albert laissa un journal bourré d'historiettes littéraires et galantes, il est possible qu'on retrouve un jour cet indiscret manuscrit, il est aussi à craindre qu'il n'ait subi le sort des paperasses intimes et posthumes, détruites ou mutilées par certaines veuves (de la main gauche aussi bien que de la droite), que M. Anatole de Monzie nomma abusives et qui abusent, en effet, du souci de leur respectabilité en ce monde et de leur salut dans l'autre. Bien des Saint-Simon ou des Dangeau au petit pied, qui y comptaient, ne sont pas passés à la postérité, ou n'y sont passés q.'e dans le piteux état où les guerriers éthiopiens mettent leurs prisonniers. Le legs à quelque académie reconnue d'utilité publique ou le dépôt à l'une quelconque des bibliothèques de l'Etat ne constitue pas une garantie décisive. Voyez plutôt le cas qu'on continue de faire de la volonté nettemeat et catégoriquement exprimée

pourtant de Maxime du Camp et d'Edmond de Goncourt. Telle est la loi du Silence et du Secret qui sont « les vrais lois de l'époque », comme l'a si bien dit et si bien démontré M. le bâtonnier **Emile de Saint-Auban** en tête d'un livre, oublié comme tous les livres qui ne méritent pas de l'être, et en des pages admirables, qui sont d'un écrivain, d'un moraliste et d'un historien et bien plus actuelles encore en 1939 qu'en 1898 où elles furent écrites.

Le Silence et le Secret : voilà les vrais rois de l'époque.

— Quoi, dira-t-on, notre époque une époque de secret? Une époque de silence? Mais un rut d'indiscrétions, une hystérie de verbiage, voilà la seule diathèse! Un incoercible instinct de délation la tyrannise; ses besoins de clarté, de bavardage priment tout. Le geste qui la symbolise est celui des fils de Noé découvrant le sommeil de leur père. Elle étale en plein soleil les nudités les plus sacrées. Où sont les piétés qui cachent? Les pudeurs qui taisent? Les délicatesses qui ramènent le voile sur l'intimité des plaies? Lisez la presse quotidienne : sa prose en est folle! Ses crises perdront la Patrie. Elles ont perdu le style. Ah! ne lui reprochez pas l'abus du silence! Craignez plutôt qu'elle ne l'ait désappris.

. . . .

— Illusion! Peut être oublions-nous la beauté du silence, mais nous en gardons la laideur. On ne doit pas confondre le tumulte et la parole. Sous les surfaces tapageuses, il faut sonder l'abîme des muettes hypocrisies. Le tapage n'est pas le Verbe, il en est la parodie; et la parodie du Verbe est la forme la plus funeste du Silence, parce qu'elle trahit le Verbe en ayant l'air de le servir, comme Judas trahit Jésus en le baisant.

Le tapage est un faux silence qui découvre pour couvrir, il affiche des nudités sacrées afin de mieux cacher des nudités honteuses. Le bruit est le plus souvent le contraire de la parole; l'homme apeuré qui chante le long du mur d'un cimetière, fait du bruit parce qu'il n'ose parler. Comme la peur, l'hypocrisie donne le change par le bruit.

Jamais on ne saura tout ce que les férocités sonores, les rugissements polémiques, les réclames assourdissantes, les publicités enragées dissimulent de silences et déguisent de secrets! Dans le monde qui fait profession d'écrire, le Silence est la vraie matière d'une infinité de contrats. Quant au Secret, il nous régit; il domine la politique; nous nous démenons, il nous mène. Il

suffit d'un regard pour l'apercevoir partout. Le Secret est notre maître, le Secret est notre dieu...

Voilà de nobles, de fières, de subtiles et denses paroles, qu'il était courageux de prononcer il y a quarante ans. Il en est d'autres, dans le livre de M. de Saint-Auban, plus significatives encore. On y trouve aussi des effets d'art :

Un beau silence est une ombre splendide; il ressemble à la nuit des tableaux de Rembrandt, à ces éloquentes nuits qui, sous l'œil interrogateur, peu à peu s'illuminent, revêtent leurs trésors de lignes et de couleurs, des spirales d'escaliers montent vers des greniers, s'enfonçent dans des caves, des murs, des poteries, des grimaces, des sourires, le détail, la fantaisie, le mobilier, le décor de la vie.

Je serais curieux de connaître là-dessus le sentiment de M. **Alexandre Arnoux** qui, dans ses *Rencontres avec Richard Wagner,* s'est rencontré, tout au début, avec M. de Saint-Auban, qu'il ne connaît sans doute que de nom et qui s'est diverti lui aussi à des variations sur le Silence en musique, mais qui ne soutiennent pas la comparaison avec celles de M. le bâtonnier, lequel lui aussi conta ses rencontres avec Richard Wagner dans son **Pèlerinage à Bayreuth,** un livre que n'ont pas oublié les fervents du divin maître de la *Tétralogie.*

Le Silence et le Secret, rois de l'époque, et rois du Temps comme les khalifes sont appelés dans les Mille et une Nuits, veillent jalousement pour que la postérité reste dans l'ignorance. Les mémorialistes en sont réduits à imiter les maîtres-chanteurs (qui ne sont pas de Nuremberg) qui placent en lieu sûr les documents dont ils comptent tirer parti du Secret en tirant du Silence une trouble et inquiétante « mélodie ». Encore faudrait-il faire quatre ou six copies d'un journal intime, trois sur quatre ou cinq sur six des dépositaires, pris de peur ou de scrupules tardifs, pouvant détruire un témoignage trop véridique et compromettant. Comment ce diable de Willy n'a-t-il pas songé à laisser un journal? — car ses *prétendus souvenirs littéraires* sont d'une rare platitude et dénués d'intérêt. Il eut une existence bien remplie, diverse et mouvementée, il a connu la bonne et la mauvaise fortune, la perfidie des femmes, la muflerie des hommes —

de lettres, surtout. L'adversité ne semble pas l'avoir assombri. Il la supporta avec bonne humeur, et il accepta la malchance comme il avait accepté la chance en ne prenant pas la vie au tragique ni lui-même au sérieux, s'en tirant avec des mots et des articles, des romans et des calembours. Les nuits « en bombe », les « premières », les auditions de concerts, les rendez-vous, les stations aux bars, les scandales, l'esbrouffe, le succès, tout ce passé avait dû déposer au fond de lui-même une certaine amertume qui, par moments, eût dû lui remonter aux lèvres. Le curieux livre qu'il eût écrit sur tous les bonshommes et toutes les petites femmes à la peau satinée desquelles il avait frotté sa moustache, quel document nous aurions eu là, autrement humain que les *Claudine*, les *Maugis* et quelques autres romans, farcis d'incongruités, gâtés par des facéties d'un goût douteux, écrits en collaboration, à la Dumas père, dans lesquels il s'est trop complu à s'exhiber ou en robe de chambre ou en caleçon, chauve et bedonnant, en « bannière », ou coiffé du légendaire bords-plats. Il nous eût révélé l'autre Willy, le vrai peut-être, celui qui posa devant Boldini et M. J. E. Blanche, plein de distinction et non pas le gros homme dont tant de caricatures popularisèrent la silhouette. Mais il est temps qu'il apparaisse et que vous l'entendiez. Selon la formule sacramentelle, « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, je passe la parole à Willy » :

Genève, le 17 juillet 1916.

Chers amis,

Je suis né au son du canon français tonnant en Italie, en 1859 (A la vérité, ma mère ne devait pas l'entendre, car elle accoucha à Villiers, Seine-et-Oise, le 10 août). Je ne me rappelle plus l'heure.

« Mes premiers vers sont d'un enfant » comme disait le regretté Musset, des *Sonnets*, ma chère! Ils ressemblaient aux alexandrins de tous les bardes alors notoires, et furent publiés en 1878, sur Japon coûteux... o gioventu! Depuis, j'ai préféré le « jupon » — également coûteux!

Puis vinrent quelques plaquettes scientifiques : *Platinotypie. Photographie sur plaques orthochromatiques*, etc. Des coups de rasoir! Ensuite : *Histoires normandes* (1891) avec Léo Trezenick qui, de son vrai nom, s'appelait Epinette. *Une Passade* (ô mé-

chantes gens!) (1895) avec Pierre Veber. *Maitresse d'esthètes* (1897) qui me brouilla avec la bande des Muses qui fréquentaient le Théâtre de l'Œuvre déguisées en dogaresses, le front barré d'une ferronière et les ongles noirs. *Un vilain Monsieur* (1898) me brouilla avec Anatole France et quelques-unes de ses amies. C'est la vie! Alors fleurissent les *Claudine*. Cette tétralogie amorale (dit-on) écrite avec Mme Colette Gauthier-Villars, de qui j'ignore le nom actuel, fit un foin de tous les diables et révolutionna le département de l'Yonne. Seul je publiais une pannerée de foutaises : *la Maitresse du Prince Jean* (Léonide Leblanc et le duc d'Aumale), *La môme Picrate, Un petit vieux bien propre, la Tournée du Petit duc, Le Roman d'un jeune homme beau, Suzette veut me lâcher, Jeux* de *Princes* (dont on tirerait facilement une pièce. Elle est toute faite, seulement j'ai la flemme. Vous devriez regarder ça. Sans blague). *Lélie fumeuse d'opium* (réplique à la *Vagabonde*), l'*Implacable Siska, les amis de Siska*, etc. Mon meilleur roman, je crois, ou le moins mauvais, est « Maugis en ménage ». La *bonne maitresse* a été attaquée grossièrement et injurieusement par Louis Forest, du *Matin*, qui ne l'a pas nommée, ni moi, dans son papier, mais qui se repentira, je le jure, d'avoir servi les rancunes de ma veuve. En qualité d'*Ouvreuse*, j'ai écrit d'innombrables couillonnades : *la Mouche des Croches, Entre deux airs, Bains de sons, La Colle aux quintes, Garçon, l'audition! La ronde des blanches, Des bottes d'arpèges*, etc. Pour les dates, vous trouverez une biographie Willy par Henri Albert (chez Sansot) contenant l'utile et le superflu.

J'ai porté le bords plats, et suis devenu correct, barbe Edouard VII, monocle, avec Miss Peg Villars. Depuis la guerre, je porte l'impériale, les moustaches comme un officier de gendarmerie sous Henri III.

Voilà.

Prière de me renvoyer cet article de Legentil qu'on m'a passé

Votre ami

WILLY

« Mes chers auditeurs », ... pardon! mes « chers lecteurs », vous venez d'entendre Willy qui vous a parlé de lui-même et vous a révélé deux ou trois détails que vous ignoriez, comme moi du reste, qui, à la vérité, depuis que je m'intéresse aux belles et honnêtes dames... du Second Empire, hélas! m'étais déjà douté que la *Maîtresse du prince Jean* est bien celle que vous savez et de qui vous savez. Pour ce qui est de l'épisode qui brouilla Willy avec **Anatole France**, vous le

trouverez sans peine, maintenant que vous voilà prévenus, au début du Chapitre III d'un *Vilain Monsieur : Qui contient quelques renseignements sur l'amour moderne et — incidemment sur M. Félix Faure.* C'est au cours d'un dîner chez les Moupet des Tares — « trop d'argenterie, trop de lumières, trop de fleurs » — où on pourrait voir la réplique, traitée en charge du dîner philosophique et mondain chez Thérèse Martin-Belleme, dans le *Lys rouge* — que quelques salonnards se livrent à cette dissertation. Le maître d'hôtel vient d'offrir une glace « Ile du Diable », — cela se passe en 1898 — « car, dit Willy, dans cette maison on est très monté contre l'Etat-major ». Donc :

A l'autre bout de la table, pensant complaire à l'académicien Végreuille (ce « Bernardin de Saint-Pierre nihiliste » disent ses amis, « ce compère Mathieu frotté de Fénelon », précise Jim Simley), la prolixe Moupet des Tares parle, ostentatrice, et tient le dais de la conversation.

Comment notre jolie Suzanne a-t-elle pu naître de ce bas-bleu mal tiré? Peut-être bossue (ex-juive convertie par Don Bosco, prétend Maugis) certainement hanchée de travers, le cou brutalement court, les cheveux rares, saucés de roux, frisés à l'enfant par-dessus des oreilles qu'il urge de dérober à l'admiration, le nez crochu entre des yeux gris à fleur de tête, incoercibleement trépidante, Mme Moupet des Tares, maîtresse de Végreuille, a tout à fait l'air d'une chouette en automobile.

Elle parle d'elle, comme toujours :

— Je suis allée ce matin au bord de l'eau, près du Petit-Pont, fouiller des échoppes de ferrailles, où je suis toujours certaine de faire des découvertes.

...J'ai commandé pour le manuscrit du dernier livre de M. Végreuille une reliure dont j'ai donné moi-même le dessin. les Vallgren en étaient émerveillés!... Rien ne me fatigue! J'ai une hygiène particulière; je couche, même l'hiver, la fenêtre ouverte...

— Dans l'espoir qu'un cambrioleur râblé... murmure Maugis. Mais le cousin Edouard l'engage au silence d'un coup de coude épeuré.

— Je me lève de bon matin, et je pars en expédition. Je marche, je marche...

— Végreuille en sait quelque chose, fait encore Maugis incorrigible.

A son tour, l'académicien fonctionne. Gavé de fromage et insen-

sible aux sucreries, il développe un sujet de conversation vraiment bien choisi pour dîners mondains, et avec de savantasses élégances de pion maniéré, il met à la portée de ces dames ce qu'il vient de lire dans la *Sémantique* de Michel Bréal.

— Certes, on pourrait citer d'innombrables exemples de « polysémie ».

Le cousin Edouard confond avec « Polynésie » et demande des éclaircissement à Maugis qui lui répond :

— Ça se prend pour le rhume.

— Ainsi, continue Végreuille qui tient à écouler sa science récente, ainsi le mot *spécies* au moyen-âge fut d'abord employé par les droguistes...

— C'est pas pour charrier, certifie Maugis à Edouard, mais, c'est vrai qu'il a une tête de potache.

— Chut. Il va entendre.

— C' que je m'en fiche! De profil, surtout, hein?

La voix fade du conférencier continue de s'égoutter avec lenteur. — Ce mot désignait les quatre espèces d'ingrédiens dont ils faisaient commerce et que nous appelons maintenant *épices*, c'est un curieux exemple de restriction...

Il s'interrompt pour boire, aussitôt un petit biologiste étique, très myope et très malpropre, qui n'a pas réussi à placer une phrase depuis la bisque initiale, profite de cet arrêt inespéré pour déclarer que la présence des glugeidées chez les distomes parasites des lamelli-branches...

Maugis n'y tient plus. Sous cette averse de termes inconnus, il se secoue rageusement et, à pleine voix :

— Oui, mon vieux, Lavandière, à Kœchlin (c'était à Enghien, je m'y vois encore), pour un demi-louis a rapporté 1,272 balles, oui mon vieux, 1,272... et le paquet de tabac.

Maintenant que Willy nous a livré la clé de son roman, nous reconnaissons sans peine, même quarante ans après, Mme Moupet des Tares et ses commensaux. On comprend le courroux de cette noble dame et qu'elle l'ait fait partager à Anatole France, comme elle eut l'astuce de lui faire partager ses sentiments politiques que frondait Willy, lequel sur cette « affaire » pensait comme Caran d'Ache, Forain et Mme Gyp. Des relations plutôt amicales avaient existé jusque-là entre les deux hommes. Anatole France avait dédié un de ses contes à Willy et Willy, en manière de compliment, disait de « Biscuit-de-Reims », le chat de Maugis dans *Maîtresse d'Es-*

thètes : « chat souple, élégant et perfide comme une phrase d'Anatole France », mais on conçoit que celui-ci n'ait point trouvé élégante la perfidie avec laquelle Willy fit son portrait-charge et parla de Mme Moupet des Tares. Clemenceau, qui était un mécréant, ne dut pas prendre la mouche quand il se vit mêlé à la vie de la **Maîtresse du Prince Jean.**

Vous connaissez Lernould, ses pommettes saillantes, son teint terreux, voire ictéreux. Ses yeux, quoique bridés, sont beaux; ils sont profonds, aigus, volontaires, pensifs, très francs et très rusés, dédaigneux, vaniteux, mauvais, tout ce que l'on voudra sauf gais. Eh bien, ce soir-là, ces yeux de Gengis-Khan riaient. A cause de la présence de Gaétane? Dieu non : Lernould n'en est plus là! Il s'avoue blasé, émoussé et émoucheté, pour Vénus comme pour le reste. D'ailleurs il y a longtemps que Gaétane et lui... il y a longtemps que ce démocrate a enfourché *Turenne.*

Longtemps en effet, c'était au temps des événements d'Egypte et le malin *Panurge* avait même publié un portrait de lui, Hercule aux pieds d'Omphale, qui ne laissait aucun doute sur la nature de ses relations avec cette beauté professionnelle princière. Maugis assurait qu'il avait enfourché, lui aussi, *Turenne,* « le cheval-lavabo » fleurdelysé du prince Jean, mais il n'est pas possible de dire s'il se vantait ou non, bien qu'il soit au courant des particularités intimes de cette comédienne, de ses agréments physiques et de ses talents amoureux.

Lernould, le maître de la maison, désirait fonder un journal à dessein de se bombarder soi-même président du Conseil. Des ministres il en avait tellement tombés, qu'il se sentait devenu ministrable. Et ce soir-là, il groupait autour de sa physionomie mongole quelques-uns parmi les démagogues de sa nuance afin de leur acoquiner d'inclytes gens de lettres et tout un ghetto de financiers comprenant un ou deux Worms, trois ou quatre Cerf, cinq ou six Lehmann, des Lévy, des Kahn — j'en passe et des Meyers. Il était minuit et le député Piochetant [Camille Pelletan] commençait à être manifestement paf, lorsque, pilotée par Lernould lui-même, Gaetane Girard, du Théâtre national de l'Odéon, apparut moitié diamants moitié perles devant les yeux éblouis. « Toute cette dame au salon », annonça à demi-voix Maugis. Quoiqu'elle eût indéniablement cinglé, on peut même dire cravaché la quarantaine, Gaetane Girard demeurait encore séduisante, même sous

la pluie de ses perles, même sous la grêle de ses diamants. Maugis avait beau dire : « toute cette dame », Lauban ne la trouvait pas excessive : grassouillette assurément, mais sans plus.

Et capiteuse. Le poète Lauban qui se sentait devenir amoureux de cette « étoile », ne comprend rien aux brocards dont la criblent Jim Simley et le petit Héon :

« Elle a encore de la branche. — Oui, de la branche cadette. » — Il demande des explications et s'attire cette réplique de Maugis :

Quelle couche, mon empereur. Eh! bien, c'est une allusion fine sinon inédite aux relations intimes qui existent entre la Girard et le prince Jean de la branche cadette de la noble famille des...

— Comment, le prince Jean marche avec Mlle Girard?...

— Mais oui. D'où sors-tu? Le gosse de ma concierge, qui a encore trois mois à passer dans le bedon de sa tourte de mère, le sait déjà.

Lauban voudrait lui aussi marcher avec Mlle Girard, et comme Mlle Leblanc a de beaux restes et un tempérament ardent, auquel ne suffisent pas les amours dont ses billets à Mme Valtesse nous ont donné quelque idée, et qu'elle trouve le poète à son goût, elle fait les avances et les premiers pas. Lauban devenu son amant la comble au delà de ses souhaits dès la première nuit d'amour.

...Ils achevèrent de s'ondoyer en silence. On entendit un réveille-matin tictaquer sur une étagère et les bottes de deux sergots résonner au dehors, en mesure, dans la nuit, sur le trottoir sec. Gaétane se dressa :

— Eh bien, est-ce que tu y renonces?

— A quoi?

— A ces je ne sais quoi... à ces complications... à ces arabesques?

Mais Lauban, très ferré en architecture, connaissait à fond les ornements de tous les âges, et il rectifia en une moue de professeur.

— Pas des arabesques, des grecques!

Sans doute, à ce dernier mot des bacchantes s'évoquèrent sous les paupières mi-closes de Mlle Girard. Son visage s'illumina, et, jouant les jeunes ménades, s'échevelant et simulant des mouvements de volupté elle s'élança, fit le tour du cabinet de toilette, puis s'engouffra dans la chambre.

— Evohé! io! viens-t'en nous démolir.

Il bondit à sa poursuite, l'atteignit juste au moment où elle atteignit le lit. Le peignoir vermeil eut un frémissement de peau

de panthère. Des complications! des grecques! Et se démolir! Le programme était fixé. C'est pourquoi pendant une heure environ ils se démolirent de toutes sortes de manière, en ayant soin d'employer les plus helléniques qui, à tort ou à raison, sont celles que les médecins déconseillent le plus, même aux personnes mariées et de sexe différent.

Bien que ces galantes prouesses eussent été accomplies à huis clos, divulguées par Willy, elle émurent le sénateur Bérenger, et ce Père la Pudeur fut cause que les amants lascifs comparurent devant M. de Valles, juge d'instruction, qui les renvoya en correctionnnelle, où Mlle Girard eut à répondre de certains faits et gestes de Mlle Leblanc, que nul ne songea jamais à reprocher à celle-là. Défendue par Me Paul Boncour, elle fut acquittée. Si Mlle Léonide Leblanc n'avait pas quitté ce monde huit ans auparavant, elle n'eût pas manqué de traiter de vilain monsieur celui qui avait conté dans la *Vie en rose* la façon dont elle s'était naguère comportée avec lui en son alcôve.

AURIANT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Henri Paul Eydoux : *L'exploration du Sahara*. Avec des illustrations; Nouv. Revue franç. 25 »

Bertrand Flornoy : *Haut-Amazone, trois français chez les Indiens réducteurs de têtes*. Avec 30 gravures et 2 cartes; Plon. 24 »

Education

François Méjecaze : *Pierrou;* Lanore. 14 »

Esotérisme et Sciences psychiques

H. Beer : *Introduction à l'astrologie. Les horoscopes confirmés par l'Histoire*. 200 cas célèbres, avec 50 dessins et 16 illust. h. t.; Payot. 50 »

Ethnographie, Folklore

Emile Dantinne : *Les Contes du No-rub-can* (contes thibétains) suivis de *La Légende de Na-ro-pa;* Edit. de Belgique, Bruxelles. 12 »

Marius Lateur : *Un peu de folklore. Quatre cents locutions et dictons de nos régions minières de l'Artois*. Préface de M. Alfred Dumont; Chez l'auteur, rue de Lozinghem, Auchal, P. de C. » »

Géographie

René Lespès : *Oran*, étude de géographie et d'histoire urbaines. Avec des illust. documentaires; Alcan. » »

Histoire

Jeanne Arcache : *L'Emir à la Croix Fakhraddine II Maian;* Plon. 18 »

Ernest Lémonon : *De Cavour à Mussolini.* Préface de M. Louis Madelin; Pedone. » »

Edmond Rossier : *Du Traité de Westphalie à l'Europe de Versailles,* essai d'histoire diplomatique; Plon. 24 »

Littérature

Joseph Ageorges : *Voyages sur la terre et dans la lune.* Lettre-Préface de M. Mario Roustan; Bloud et Gay. 18 »

Baudelaire et *** : *Mystères galans des théâtres de Paris,* avec une introduction et des notes de Jacques Crépet; Nouv. Revue franç. » »

Nicolas Brian-Chaninov : *La tragédie des lettres russes;* Mercure de France. 15 »

Paul Bringuier : *Dames de Hollywood,* suivi d'un Petit Dictionnaire secret des stars; Edit. de France. 18 »

Serge Evans : *Une amitié : Deubel et Pergaud,* notes et souvenirs; Revue moderne des arts et de la vie. 10 »

Gilbert Guisan : *Poésie et collectivité 1890-1914.* Le message social des œuvres poétiques de l'Unanimisme et de l'Abbaye; Edit. des Trois Collines, Lausanne. Libr. Monier, Paris. 30 »

Christian Michelfelder : *Jean Giono et les religions de la terre;* Nouv. Revue franç. 22 »

Pham Guynh : *Nouveaux essais franco-annamites;* Edit. Bui-Huy-Tin, Hué. 20 »

Han Ryner : *Amant ou tyran?* manuscrit attribué à Marie Dorval; Messein. 15 »

Marcelle Tinayre : *Madame de Pompadour;* Flammarion. 18 »

Littérature enfantine

Guy de La Mothe : *La malle à surprises;* Mame. 10 »

Musique

Max Kronberg : *Johann Strauss. La grande valse.* Traduit de l'allemand par L. Gara et E. de Holstein; Edit. de France. 18 »

Philosophie

J. R. Carré : *Consistance de Voltaire. Le philosophe;* Boivin. 15 »

Schopenhauer : *Les pages immortelles de Schopenhauer* choisies et expliquées par Thomas Mann; Corréa. 21 »

Poésie

André Antonin : *La rose antérieure;* La Presse à bras. » »

Jehan de Bierre : *Le renouveau de Sylvie;* Messein. 15 »

Achille Chavée : *Une foi pour toutes;* Cahiers de Rupture, La Louvière. » »

Renée Gandolphe de Neuville : *Pétales envolés,* Haï-Kaï; Hazan. » »

Louis Thomas Jurdant : *Le bâtisseur de cathédrales;* Mercure de France. 12 »

Renée Moussot : *Poèmes doux;* Edit. Doll, Bourg-sur-Gironde, Gironde. 5 »

Georgette Richard : *Premiers poèmes.* Préface de Jules Mayor; Imp. Lafosse, Abbeville. » »

Hélène Séguins : *Sous le règne de la Croix;* Perrin. 12 »

Politique

Neville Chamberlain : *Notre pays et les autres pays;* Flammarion. 12 »

Georges Clemenceau : *Discours de paix* publiés par la Société des amis de Clemenceau; Plon. 20 »

Antoine Scrimali : *La Ruthénie subcarpathique et l'Etat tchécoslovaque;* Technique du livre. » »

X : *La crise internationale de septembre 1938. L'enchaînement des faits.* Préface de M. André Mazon; Jouve. » »

Préhistoire

Ragnar Numalin : *Les migrations humaines*, étude de l'esprit migratoire, traduction française de Victor Forbin. Préface de Edward Westermarck; Payot. 50 »

Questions religieuses

R. P. Marani : *Le Zoroastrisme religieux de la vie bonne*, traduction de Jacques Marty. Préface de John Mckensie; Payot. 24 »

Docteur Georges Regard : *Etude biologique et scientifique des grands problèmes religieux;* Payot, Lausanne. 3 fr. suisses.

Lucien Valdor : *Le chrétien devant le racisme;* Edit. Alsatia. 13,50

Roman

O. P. Gilbert : *Bauduin des mines;* Nouv. Revue franç. 24 »

Trygve Gulbranssen : *Là-bas chante la forêt*, traduit du norvégien par Mercédès Sundt. Préface de Marie Gevers; Attinger. 22,50

Léon Paschal : *Les courtisanes et les amoureuses. Campagnes, batailles, amours et autres aventures du Comte de Sternbach;* Nouv. Revue franç. 25 »

Noël Saint-Martin : *L'ange s'était fait démon*, récits d'une destinée maudite; L'Action intellectuelle. 6 »

Sciences

Marcel Roland : *La grande leçon des petites bêtes.* (*L'Escargot. Le Mille-Pattes. La Guêpe poliste. La Punaise des bois. Le Ver à soie. Pasteur chez les « Magnans »*); Mercure de France. 15 »

Sociologie

Maurice Brun : *Départements et régions.* Préface de Charles Brun. Avec 13 cartes et 2 tableaux; Les Presses Modernes. 60 »

J. Chazoff : *La C. G. T. colonie soviétique;* Edit. de France. 10 »

Paul Planus : *Patrons et ouvriers en Suède.* Préface de André Detœuf; Plon. 20 »

Laurent Viguier : *Les juifs à travers Léon Blum. Leur incapacité historique de diriger un Etat;* Baudinière. » »

Théâtre

Gabriel Marfond : *Anthologie théâtrale*, choix de pièces diverses; S. n. d'édit. » »

MERCURE.

ÉCHOS

Il faut préciser. — Le Collège bardique des Gaules. — Le « Cluny » après le « Vachette ». — Georges Sorel, Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Il faut préciser. — Le 18 janvier, Fernand Vandérem a publié dans *Candide* la « Petite histoire du buste de Baudelaire » et de ses tribulations. Cette petite histoire est plaisante en sa forme, mais triste au fond, car elle nous fait toucher du doigt l'incroyable négligence des Français à l'endroit de leurs plus pures gloires. Stimulera-t-elle les générosités engourdies? C'est infiniment souhaitable. Ce n'est pas très sûr. Et cette incertitude est une tristesse de plus.

Aussi bien, cette méritoire « Petite Histoire » a-t-elle un défaut: elle n'est pas exacte en tous points. Vandérem pèche par ignorance et par omission. Je vais en quelques lignes, sans nulle passion, avec une objectivité parfaite, rectifier et compléter.

Vandérem ne sait pas et ne dit pas que le Bureau du Sénat, invoquant une « décision » d'avant-guerre qui, pour motif de pléthore, fermait le Luxembourg à tout nouveau monument, en avait écarté celui de Baudelaire.

Il ne sait pas et ne dit pas qu'au printemps de 1936 je découvris dans ces jardins, où l'on prétendait qu'il n'y avait plus de place, un merveilleux emplacement. Pourtant, les *Marges* de juin-juillet 1936 en témoignent.

Il ne sait pas et ne dit pas que je fis part de ma découverte à Irénée Mauget, directeur de la Maison des Intellectuels et que, pendant tout l'hiver 36-37, Mauget fit signer par plus de cent écrivains dont plusieurs célèbres, une pétition pour... « Baudelaire au Luxembourg ».

Il ne sait pas et ne dit pas que, si M. Jeanneney a très courtoisement ouvert le Luxembourg au buste de Baudelaire modelé par Fix-Masseau, ç'a été à la requête d'une délégation, porteuse de la pétition, et composée de Mme Marbo, d'Edmond Haraucourt, d'A. Foulon de Vaulx et d'Irénée Mauget. La démarche eut lieu le 28 mai 1937. Elle est relatée dans le *Mercure de France* du 1er juillet de la même année et dans le *Bulletin de la Société des Gens de Lettres* (août).

Vandérem assure avoir reçu un coup de téléphone de Fix-Masseau lui annonçant que son ami M. Jeanneney lui accordait le Luxembourg. Je suis malheureusement obligé d'être sceptique. M. Jeanneney a promis le Luxembourg le 28 mai et Fix-Masseau,

grand artiste que nous regrettons et admirons, était mort plus d'un mois avant, en avril. *L'Action Française* du 22 avril publiait son éloge funèbre sous la signature de Léon Daudet. Alors?...

Telle est la vérité. Je l'ai tirée toute nue de son puits qui, en l'espèce, est un volumineux dossier où j'ai rassemblé mille documents probants et souvent même révélateurs. Un jour venant, la publication pourrait en être savoureuse. — R.-A. FLEURY.

§

Le Collège bardique des Gaules. — Un concours littéraire est ouvert, du 1er février au 15 avril 1939, par le « Collège Bardique des Gaules », dont le but est de regrouper les forces intellectuelles de la France en amenant l'âme française à reprendre conscience de sa nature celtique, sans rien rejeter de la culture gréco-latine. Ce concours qui donnera lieu à l'attribution de médailles d'argent, de bronze et de diplômes d'honneur, comporte trois sections : *Poésie, Prose, Théâtre.* Demander programme et renseignements à M. Georges Quettier, secrétaire général du concours, au Collège Bardique des Gaules, 7, rue Séguier, Paris (6e). — (*Communiqué.*)

§

Le « Cluny » après le « Vachette ». — Si le Vachette a, depuis juin 1913, cédé sa « caisse » à celle d'une agence de la Société Générale, il n'en est heureusement pas de même du Cluny : c'est même, des cafés du Quartier, au temps, hélas! lointain de ma jeunesse, celui qui a le moins changé, et il me semble que, après un demi-siècle, j'irais encore directement à la table, à droite de la porte, où je retrouvais l'historien de Paris Fernand Bournon, Henri Soinoury, qui n'était pas encore Directeur de la Sûreté, leur ami Lahovary, les bibilophiles Edgar Marcuse et Jules Couët, tout ce Père-Lachaise où dorment mes souvenirs. C'était, effectivement, un café très littéraire, le Cluny, café d'hommes de lettres, de journalistes, de professeurs, d'avocats, de médecins, plus que d'étudiants. On s'y arrêtait volontiers en sortant du Palais ou des *Débats*. Aux tables voisines, des messieurs grisonnants et décorés jouaient au jacquet ou au matador, tout cela discrètement, sans bruit, en gens bien élevés.

Le Cluny n'a pas changé, et, à ce que je lis dans un journal du matin, son personnel pas davantage; un de nos confrères n'y a-t-il pas reconnu un gérant d'avant-guerre, Monsieur Léon, « entré » au Cluny « en 1906 »?

J'insiste sur cette date car elle a son importance et plus que ja-

mais, de même qu'en littérature le mot de Pierre Louys reste exact :

« L'histoire, c'est l'art de vérifier les dates. »

C'eût été éviter cette fâcheuse question :

— Vous avez connu Verlaine?
— A peine; il ne descendait pas si bas sur le boulevard : il s'arrêtait au Vachette...

Jamais je ne l'y ai rencontré et c'est bien la première fois que sa présence m'y est signalée. En dehors des divers bistrots où, pas fier, il prenait de démocratiques mominettes, quand ce n'était pas le vin blanc, le quart de blanche qui tue le ver, ou le rhum à l'eau, chanté par Cazals, son café de prédilection, son port d'attache, c'était au coin de la rue Royer-Collard, le café François-Ier. C'est là, d'ailleurs, qu'un photographe le représenta, affalé sur une banquette, avec cette légende où entrait quelque malice : « Nos contemporains chez eux ».

Parfois, souvent même, soit qu'il se rendît chez Vanier, ou plutôt en sortit, le gousset garni de la maigre pécune d'un sonnet, soit qu'il y eût soirée à la *Plume*, le Poète, se gardant bien d'entrer au Vachette, descendait le Boul-Mich jusqu'au quai, et c'était, dans ce cas, une longue séance au Soleil d'Or, où il se montrait à l'ordinaire effroyablement grognon et quinteux.

Ah! les dates, les dates! qu'il aurait fallu vérifier! Monsieur Léon, entré au Cluny « en 1906 » avait une excellente raison pour y avoir « à peine » connu Verlaine. Il y avait alors dix ans que le poète, mort le 8 janvier 1896, reposait, au cimetière des Batignolles, auprès de son père et de sa mère.

Pour l'excuse des journalistes, j'ajouterai que nous ne sommes pas seuls à commettre de ces erreurs. Les bévues des éditeurs ne laissent également rien à désirer. Ayant pour principe de ne jamais me fier à ma mémoire, je me suis reporté à l'excellent *Paul Verlaine* de MM. Alphonse Séché et Jules Bertaut pour « vérifier » la date de la mort du Pauvre Lélian. Or, non sans surprise, j'ai pu constater que si, page 174, la lettre de faire-part indiquait bien l'adresse exacte de son domicile, rue Descartes, n° 39, trois pages plus loin, une phototypie de l'immeuble, portait cette légende pour le moins déconcertante :

Maison où est mort Verlaine.
(39, *rue du Cardinal-Lemoine.*)

Fiez-vous donc à la chose imprimée! — P. DY.

§

Georges Sorel, Charles Péguy et les Cahiers de la Quinzaine. — « J'ai vu Charles Péguy rue de la Sorbonne », écrit Mme Margherita G. Sarfatti dans le « supplément littéraire » du *Figaro* (21 janvier 1939), Charles Péguy avec Georges Sorel qui parlait de choses et d'autres, mais taisait ce qu'il pensait de certains membres de ce petite cénacle des *Cahiers*. La mort de Péguy l'ayant délivré de ses scrupules en 1919, M. Sorel s'exprima librement sur son ami défunt et sur tels de ses collaborateurs encore vivants. Mme Sarfatti n'entendra pas sans surprise cette voix d'outre-tombe, et M. Benda, j'imagine, vouera à l'exécration la mémoire de l'auteur des *Réflexions sur la Violence*, dont s'inspira M. Mussolini pour régénérer son peuple.

Il y avait quelque chose de tragique, écrit Sorel, dans le contraste que pouvaient constater les observateurs les plus superficiels, entre le profond sérieux de Péguy et les balivernes des écrivains juifs qui exerçaient sur lui un « contrôle amical » ; ceux-là avaient un grand désir de publier leurs vers ou leur prose dans les *Cahiers de la Quinzaine*, espérant que leurs élucubrations seraient lues d'un millier d'abonnés cultivés; ils ne donnaient à Péguy que de modestes subsides pécuniaires, mais Péguy les craignait parce qu'ils auraient pu couler son œuvre. Il ne leur eût pas été très difficile d'amener trois cents abonnés juifs à cesser leur souscription. Il fallait souvent à Péguy user de beaucoup de diplomatie pour s'épargner des difficultés inextricables; il se voyait, par exemple, contraint de publier de lourdes plaisanteries qui devaient blesser Bergson, à qui les gros bonnets du ghetto ont longtemps gardé rancune de n'avoir pas été un dreyfusard militant, quand c'était de bon ton, chez beaucoup de juifs, de se moquer de la moderne philosophie. Un des collaborateurs des *Cahiers de la Quinzaine* eut un jour la prétention de faire connaître au monde une curieuse conclusion où l'avaient conduit ses méditations sur l'histoire. A en croire ce profond penseur l'évolution de l'humanité eût été depuis deux mille ans tout autre si le Christ eût été *empalé* au lieu d'avoir été crucifié. Péguy ne pouvant laisser passer pareille énormité sans froisser ses abonnés chrétiens en vint à une transaction et le mot de : *pendu* fut substitué à celui d'*empalé*.

Comme tous les écrivains quelque peu éminents de notre époque, Péguy ressentait une vive nostalgie en pensant à la vie de province dont il avait gardé en lui tant de souvenirs, au temps de son enfance. Cette façon de voir paraissait quelque peu réactionnaire à ses collaborateurs juifs, tous gens remplis d'admiration pour le progrès. Il a été possible, une fois de plus, de constater que la tradition populaire fournit plus de matériaux pour une littérature capable de durer que n'en contiennent toutes les inventions des faux prophètes.

Le patriotisme de Péguy qui lui inspira des pages si violentes contre Gustave Hervé n'était que l'expression politique de son culte des traditions populaires. Rien n'était plus éloigné de son esprit et de son cœur que ces mots que j'entends prononcer à un de ses collaborateurs juifs : « Pour mon compte, le besoin d'avoir une patrie ne me paraît pas suffisamment démontré. »

Je ne crois pas [.....] qu'il y ait eu une servitude plus douloureuse que la sienne: plusieurs fois Péguy espéra trouver dans les milieux catholiques une aide qui lui eût permis de s'en affranchir; s'il avait pu se passer du « contrôle amical » des Juifs, il n'est pas douteux qu'il

eût écrit sur ses misères l'un des plus beaux livres de notre littérature. L'intelligence des pontifes catholiques s'est manifestée là dans toute sa laideur; tant qu'il fut *vivant*, ils ont considéré Péguy comme un homme de trop d'esprit pour espérer en faire un spadassin de sacristie; quand il fut mort, ils spéculèrent sur son cadavre pour montrer aux libres penseurs que l'Eglise attire à elle les meilleurs des contemporains.

Je me suis bien gardé de changer quoi que ce soit à cette page de Georges Sorel. En même temps qu'un bel hommage à la mémoire de Péguy, c'est un document d'histoire. Il me paraît plus odieux encore de châtrer un écrivain mort que de tripatouiller la copie d'un écrivain vivant. L'histoire, qui n'a rien à voir avec les passions *anti*-ceci ou *anti*-cela des contemporains, a aussi ses droits. C'est un devoir que de les respecter. — AURIANT.

§

Le Sottisier universel.

Guillaume Ier de Nassau, né à la Haye en 1772, roi des Pays-Bas en 1815... Guillaume II, fils du précédent, né en 1782. — *Nouveau Petit Larousse illustré*, 1931, p. 1425.

Le plus simple, le plus ondoyant, le plus dangereux peut-être des directeurs de conscience, c'est celui [Fénelon] qui du grand Dauphin avait fait une sorte d'enfant de Marie scrupuleux. — *Les Nouvelles littéraires*, 26 décembre.

Verlaine quitte la prison de Mons le 16 janvier 1875. Le 27 du même mois, le poète Germain Nouveau, avec qui, incontestablement, il ne s'est encore jamais rencontré, lui écrit une lettre très curieuse, provenant de la collection Jacques Doucet. — *Mercure de France*, 15 décembre, p. 575.

MASTIC

Les gendarmes de Lisieux ont retrouvé le coupable, un sieur Paul, 30 ans, journalier, qui a passé des aveux. Et l'on trinqua à la prospérité de la Société et à la santé de ses membres, notamment de M. Pierre Le Borgne, tout fraîchement élu vice-président. — *L'Avenir du Bessin et du Cotentin*, 21 décembre.

§

Publications du « Mercure de France ».

MÉMORIAL DE LA GUERRE BLANCHE, par Georges Duhamel, de l'Académie française. Un volume in-16 double-couronne. Prix, 12 francs. Il a été tiré de cet ouvrage : 660 exemplaires sur pur fil vergé d'Arches, numérotés de 67 à 726 (plus 25 exemplaires marqués A à Z, hors commerce) à 40 francs; 27 exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 22 (plus 1 ex. hors commerce), à 110 francs; 44 exemplaires sur hollande, numérotés de 23 à 66 (plus 5 ex. hors commerce), à 80 francs (souscrits).

Le Directeur, Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1939.